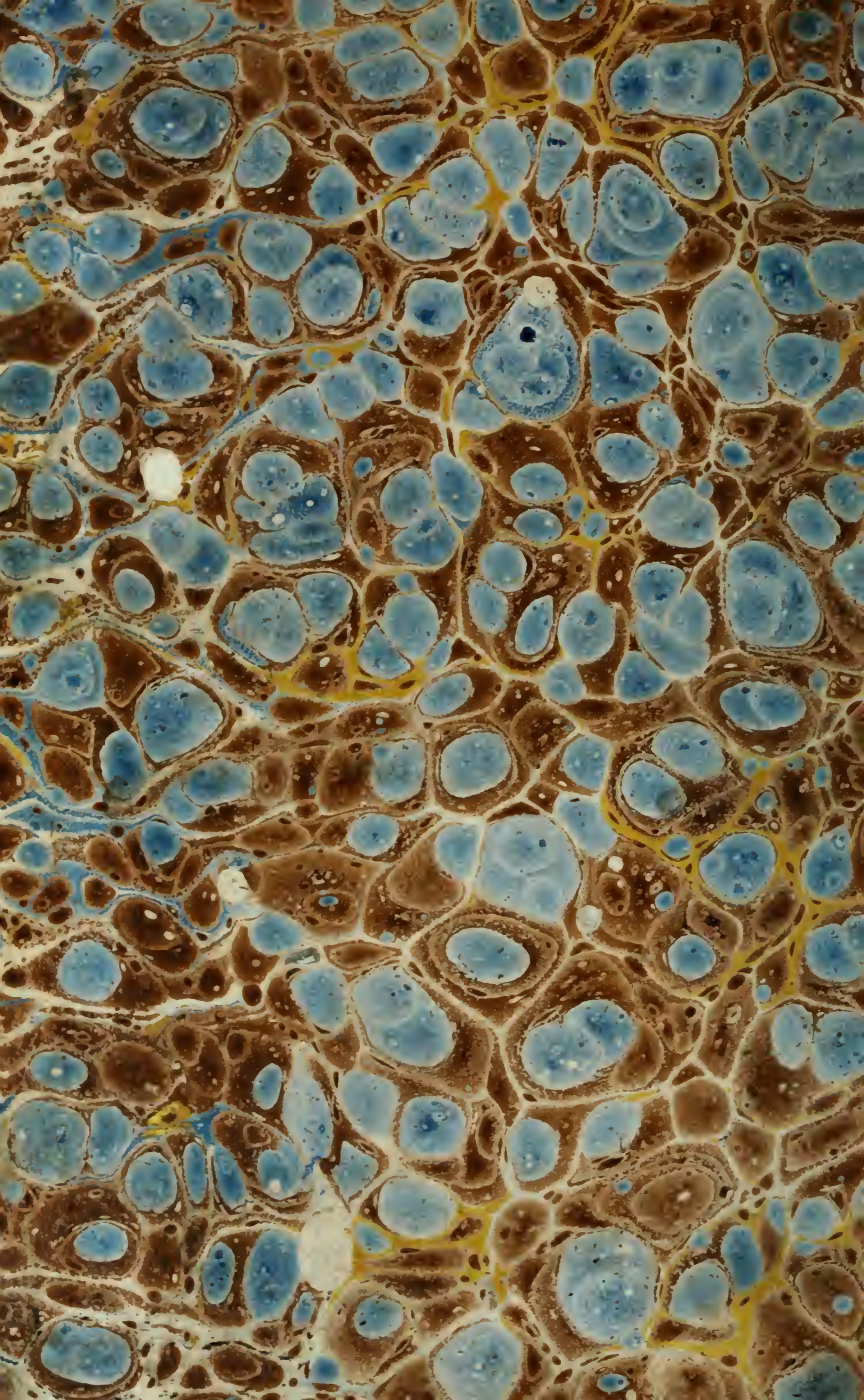
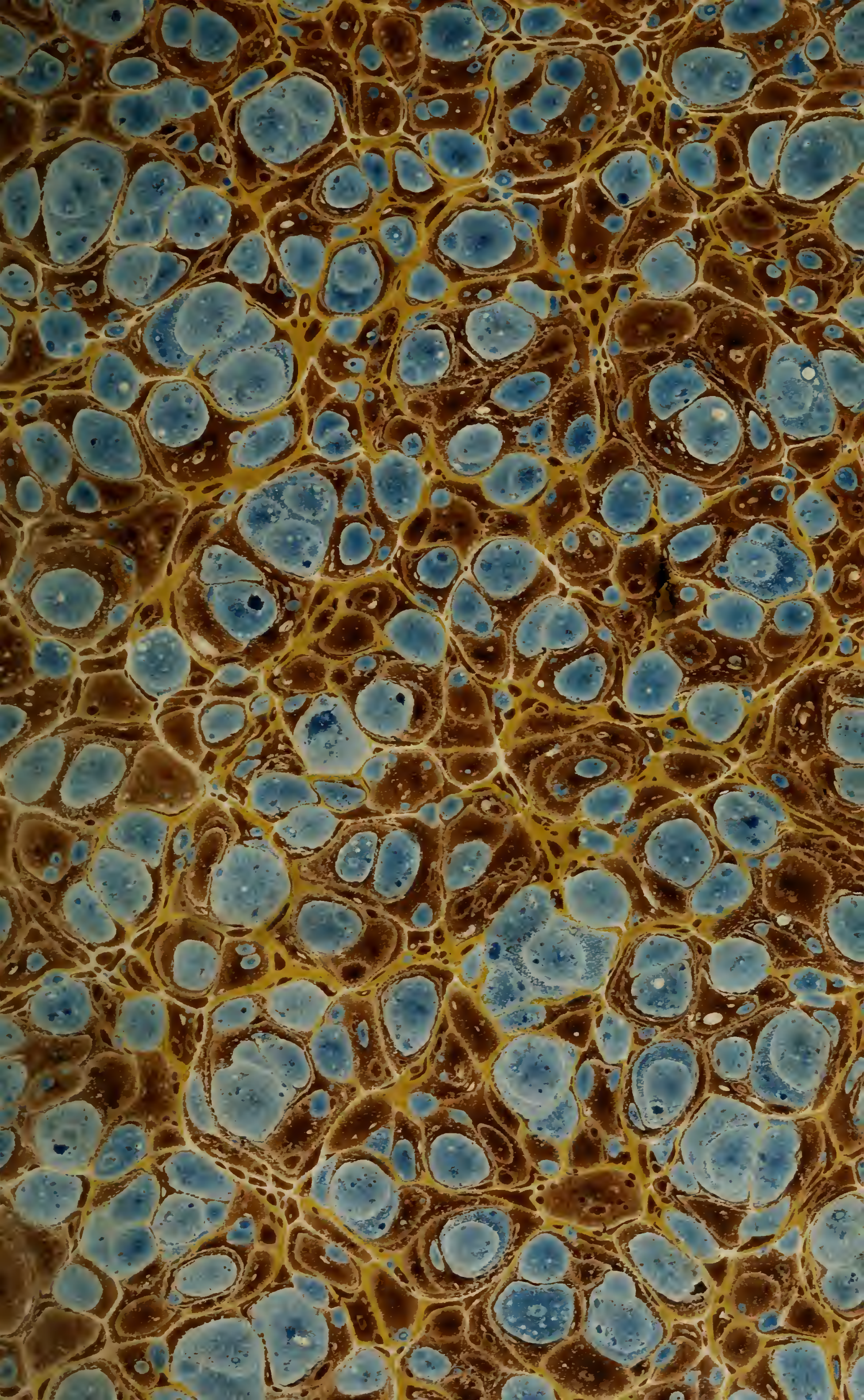






REVUE

BRITANNIQUE.

REVUE
BRITANNIQUE

OU

CHOIX D'ARTICLES

TRADUITS DES MEILLEURS ÉCRITS PÉRIODIQUES



SUR LA LITTÉRATURE, LES BEAUX-ARTS, LES ARTS INDUSTRIELS, L'AGRICULTURE, LA GÉOGRAPHIE, LE COMMERCE, L'ÉCONOMIE POLITIQUE, LES FINANCES, LA LÉGISLATION, ETC., ETC.

Par MM. Saulnier, Directeur de la *Revue Britannique*; Dondey-Dupré Fils, de la Société Asiatique; Ph. Chasles; L. Galibert; Lesourd; Am. Sédillot; Genest; West, Docteur en Médecine (*pour les articles relatifs aux sciences médicales*), etc.

TROISIÈME SÉRIE.

Tome Huitième.

Paris.

Au BUREAU DU JOURNAL, Rue des Bons-Enfans, N° 21;
ET CHEZ DONDEY-DUPRÉ, IMP.-LIB.,
Rue Richelieu, N° 47 *bis*, ou rue Saint-Louis, N° 46, au Marais.

1834.

IMPRIMERIE DE PROSPER DONDEY-DUPRÉ.

REVUE BRITANNIQUE.

Philosophie.—Littérature.

DU MOUVEMENT DE L'INTELLIGENCE ET DE SES PRODUITS, EN ANGLETERRE, DEPUIS LE COMMENCEMENT DU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE (1).

Dans ces périodes turbulentes où les nations changent de face, où les gouvernemens s'établissent, où les mœurs se fondent, où les peuples se trouvent plongés dans le creuset des rénovations, il n'y a pas de littérature possible. La littérature des tems de crise est toujours vague, confuse, faible. Alors ses ailes ne se déploient pas librement.

(1) Note de l'Éd. Déjà plusieurs fois, dans la Revue Britannique, nous avons eu occasion de reproduire les jugemens présentés par les revues anglaises sur les plus remarquables écrivains du dix-neuvième siècle. On ne s'étonnera donc pas de retrouver dans cet article les noms des mêmes hommes auxquels nous avons consacré des biographies séparées et critiques. Ici c'est le mouvement général de l'intelligence que l'auteur s'est proposé de faire comprendre et sentir. Il

Sur une mer en courroux les alcyons ne peuvent planer; elle a besoin que tous les élémens s'apaisent, que la nature fasse silence, que le monde soit calme. Il y a là, autour d'elle, trop de passions irritées, trop peu de principes fixes, trop peu de conscience, trop peu de sentimens vrais et raisonnés. La littérature, expression puissante d'une idée nationale, émanation du génie d'un peuple, ne se formera pas avant que ce génie lui-même ne se soit consolidé. Voici mille événemens indécis, dont les vagues se pressent; mille atomes confus, disséminés, épars, qui vont servir à la création; mais la création n'est pas opérée : rien ne peut servir de principe et de base. Voyez quelle a été la littérature de la Fronde, celle de Guillaume III en Angleterre et celle du Long-Parlement? je ne sais quoi de vacillant, de hasardé, de nul, de prétentieux, d'incertain : l'ombre tremblante projetée par une société tremblante et mal assise.

Les premiers feux de la réforme, en Angleterre, n'allument que des bûchers et non des intelligences. C'est lorsque la terrible Élisabeth a calmé tous les partis, effrayé tous les sectaires, ployé toute l'Angleterre sous son joug, que Shakspeare paraît avec Bacon. En France, Rabelais écrit dans un tems où l'autorité royale n'est pas mise en question, et la Ligue, cette immense conjuration catholique, ne fournit pas un seul grand écrivain. Rien

s'agit d'indiquer les variations et les conquêtes de la pensée, en Angleterre, depuis le commencement du dix-neuvième siècle, œuvre difficile qui réclamait à la fois une haute sagacité de vues, et une grande portée d'esprit. Dans le tableau si bien esquissé par l'auteur anglais, on ne verra plus Byron et Walter Scott se présenter comme des individualités isolées; on connaîtra les causes qui ont développé leurs penchans intellectuels, les influences qu'ils ont subies et celles qu'ils ont répandues. C'est de cette manière seulement que l'histoire littéraire peut être renouvelée et rendue féconde par la philosophie et la critique.

pendant la Fronde; après la Fronde seulement le génie de Corneille resplendit. Quand l'établissement monarchique de Louis XIV a couvert d'un vaste manteau de cérémonie et fait disparaître sous la pompe de l'étiquette royale le haubert de la féodalité, voici toute une forêt d'hommes de talent et de génie qui germent et qui brillent à la fois. Le sol littéraire se repose jusqu'à la fin du dix-huitième siècle : époque profondément tranquille, mais qui précède l'époque des orages : elle produit Diderot, Voltaire, Montesquieu. L'intelligence, agitée par la tempête, n'a jamais cette clarté paisible et forte que l'on admire dans les tems de repos.

Le *Paradis Perdu* de Milton date de la restauration : Dryden est de la même époque; quelques lueurs de talent brillent çà et là sous Charles II, étouffées bientôt par le règne ridicule et les sourdes agitations qui déchirent le règne de Jacques II. Tant que l'on est incertain si Guillaume III régnera, si le catholicisme sera vainqueur ou vaincu, les pamphlets dominent l'histoire; la poésie est étouffée sous les chansons, et le roman sous les journaux. Enfin la reine Anne occupe un trône tranquille; la stabilité revient, on commence à croire au crédit public; Pope et ses rivaux forment un bataillon que l'on a trop vanté de leur vivant, que l'on a trop déprécié depuis leur mort. Une seconde armée leur succède; plus forte parce que l'esprit public a pris de la consistance, parce que la révolution jacobite est devenue impossible, que les Stuarts ont perdu toute espérance. La pensée, ne craignant plus le bruit des armes et le conflit des guerres civiles, peut se déployer libre et forte. Voici Junius, voici Burke, auxquels il faut joindre Golsdmith, Akenside et quelques autres. Ces hommes gravitent sur le point de passage qui sépare le dix-huitième siècle du dix-

neuvième. Voici Cowper, leur contemporain, qui devine déjà par instinct les grands changemens qui se préparent en Europe. Voici Crabbe, plus jeune qu'eux et destiné à prolonger sa vie au milieu d'une génération nouvelle. Tous ils possèdent une éloquence plus forte, plus mâle, plus serrée que leurs prédécesseurs. Quelque chose de la vigueur des *Puritains* s'est conservé en eux. Les études classiques remises en honneur sous la reine Anne, les ont rapprochés des modèles. La littérature anglaise, à la fin du dix-huitième siècle, est déjà belle : elle annonce l'ère admirable qui va suivre.

On fait preuve d'un esprit bien étroit quand on croit pouvoir séparer ce que Dieu a réuni, isoler les époques des époques, et présenter dans un petit cadre un fragment, faux en lui-même et peu intéressant, du grand mouvement des idées. Tout se tient, tout se lie; chaque siècle est père d'un autre siècle; chaque intelligence dépend d'une autre intelligence qui l'a précédée. Junius, Cowper, Burke, ces phares du dix-huitième siècle mourant, ont exercé une influence trop puissante sur le génie et les hommes de notre époque pour que nous les passions sous silence.

Le whiggisme ou l'esprit d'indépendance avait courageusement lutté sous Charles VII et sous Jacques II, pour renverser le pouvoir absolu. Il avait recommencé le combat sous Guillaume III et sous Anne : attaquant à la fois l'absolutisme et le jacobitisme, il avait eu ses orateurs quelquefois habiles et diserts, ses écrivains polémiques, souvent remarquables par la subtilité de la dialectique et l'audace colorée du discours; mais l'art proprement dit manquait encore à ces essais. Ce fut *Junius*, auteur inconnu, écrivain dont le mystère a augmenté la renommée, qui résuma tout le talent polémique de l'Angleterre de-

puis l'accession de Guillaume. Sa prose est vraiment anglaise; son ironie est froide, empoisonnée, terrible, sourde; elle a plus de sens et de profondeur que de virulence. Jamais aucun écrivain n'a poussé plus loin l'art de communiquer le mépris qu'il ressent. S'il m'est permis de différer d'opinion de la plupart de ceux qui ont parlé de Junius avant moi, je dirai que l'admirable perfection du talent de cet écrivain ne doit pas faire illusion sur ce qui lui manque. Trop souvent ce sont des personnalités injurieuses qu'il rédige avec éloquence, qu'il rend plus terribles encore par cette froideur et cette finesse inexorables. J'aurais mieux aimé que ce talent et cet art admirable descendissent moins souvent au scandale des injures personnelles : Junius est sans pitié. La morsure de certains animaux, dont la dent glace le sang de l'homme, n'est pas plus dangereuse que la sienne. C'est quelque chose de si fort et en même tems de si voilé; c'est un sarcasme d'une nature si sévère, si peu colorée et qui porte si bien coup, que Socrate ou Jésus-Christ n'eussent rien pu opposer à une attaque de cette espèce.

Sous le rapport de l'art, Junius est un modèle qu'on peut opposer à l'antiquité même. La sévérité de la sculpture semble avoir passé dans ce style et lui avoir communiqué son caractère grave et profond. Une Némésis vengeresse inspire l'écrivain : maître de lui-même, puissant en dialectique, ménageant son esprit, modérant sa verve, commandant à sa phrase comme le cavalier à ce cheval ardent qu'il a dompté; toujours simple, coloré et vigoureux par la pensée; naturel et même naïf dans le choix des mots; c'est un inimitable écrivain.

A côté de lui se place *Burke*. Qu'est-ce que Burke? L'expression la plus animée de l'éloquence anglaise avec ses injustices, sa rudesse, sa rigueur, ses images popu-

laires ou empruntées aux arts et à la nature, sa polémique ardente et ses attaques personnelles. Chatham et Pulteney avaient préparé ce genre d'éloquence. Ce fut l'auteur de l'*Essai sur le Sublime* qui lui fit atteindre son plus haut point de développement. Autour de Burke se groupèrent d'autres talens de second ordre, *Shéridan, Grattan, Curran,* Irlandais comme Burke, d'une témérité plus hasardeuse dans leur éloquence et d'un goût moins pur que n'était le sien.

Comme poète, comme prosateur, *Goldsmith* mérite une double mention. Le mouvement qui annonçait la révolution française n'avait pas réussi à démâter le vieux vaisseau de la société anglaise; mais ce mouvement ébranlait les esprits; il s'insinuait dans l'état social. La littérature s'en ressentait : aussi le culte de la nature reprenait-il faveur : les manchettes poétiques de Pope commençaient à se flétrir. *Thomson,* malgré la lourdeur de son pinceau, avait essayé de réhabiliter les *Saisons.* La simplicité lui manquait, mais il avait l'œil d'un peintre. Après lui vint *Goldsmith,* qui fut plus naïvement naïf, c'est-à-dire qu'il se montra simple sans prétention à la naïveté. Il crut, comme La Fontaine, n'être qu'écrivain élégant et poète à la mode. Admirez cette généalogie des talens et des esprits, ce cours insensible des idées. Les hommes de talent deviennent, pour ainsi dire, les pères les uns des autres. On dirait que les intelligences s'engendrent mutuellement et se transmettent par cette génération spirituelle des nuances diverses qui vont en s'éteignant ou en augmentant de vigueur, par la progression des années. La nature, que Pope avait entièrement perdue de vue, se retrouve dans *Akenside, Collins* et *Gray;* se déploie plus majestueusement, mais sans goût, chez *Thomson;* redevient naïve avec *Goldsmith.* La poésie change de

forme et se renouvelle, non par une brusque saccade, mais par un mouvement lent et doux. Elle dépouille peu à peu ses langes artificielles : chez *Pope,* elle faisait la satire des salons : elle était didactique et critique ; chez *Goldsmith,* elle peint le village abandonné et le voyageur en face de la nature. Ne voyez-vous pas se creuser un abîme entre ces deux styles, entre ces deux pensées ? mais cet abîme est comblé par les écrivains intermédiaires que nous avons cités et qui préparaient la voie de la poésie naturelle : l'un par son *Élégie sur un cimetière de campagne,* l'autre par son *Ode sur les passions* et quelques églogues pleines d'ame.

Le cadre de Goldsmith était étroit; cet homme, tout instinctif, se livrait à cet instinct sans le connaître. Il se regardait lui-même comme un bel-esprit, et ne savait pas qu'il était homme de génie. Ce que l'on admirait dans ses vers, ce n'était ni la sensibilité, ni le pathétique qui les distinguent, mais la pureté d'une versification toujours égale, ferme et pure. Goldsmith eut pour successeur poétique un homme plus timide, plus modeste, plus singulier, redoutant le monde dont il détestait les vices, dont il ne pouvait partager les plaisirs ; poète isolé dans la solitude champêtre que la faiblesse de sa santé et son caractère morose lui rendaient nécessaire. *Cowper,* tel est son nom, avait plus d'un point de rapport avec Rousseau ; une sensibilité souffrante, un malaise intérieur; l'amour des bois, des prés, des vallons et de la solitude; l'habitude d'une rêverie intense et vague ; la crainte des hommes et le dédain de la société. Élevé dans les pensées religieuses, il s'était nourri de bonne heure des préceptes les plus sévères de l'anabaptisme. La pureté des mœurs, le respect pour les liens de famille, la simplicité de la vie, lui étaient chers. Le tumulte des passions, le mouvement

des ambitions, le conflit des injustices humaines, le révoltaient : il était à son insu démocrate religieux, presque fanatique. Tandis que Rousseau s'animait d'une colère de prophète contre l'état social qui allait crouler, Cowper, du sein de sa retraite, lançait le même anathème et prophétisait aussi la catastrophe inévitable. Il a ses systèmes, ses doctrines, ses exagérations, ses élans vers la liberté, ses imprécations de misantrope, ses boutades contre la fatuité et le pédantisme, contre le luxe des cours et la frivolité des salons. Comme Rousseau il fuit les grands; comme lui, il a des paroles magnifiques ou tendres pour peindre le lever ou le coucher du soleil, les clairières des bois et la chute de la cascade. Comme Rousseau, il annonce clairement la révolution française qui va venir. « O Bastille, honte de la France, tu la flétris plus que cent défaites ne pourraient la flétrir, s'écrie-t-il! Mais le tems n'est pas loin, où ce peuple avili se relèvera, où Dieu conduira par la main ceux qui détruiront ce cachot hideux; car tous les peuples sont faits pour la liberté, tous y arriveront tôt ou tard. » L'inspiration de Goldsmith n'était encore que pastorale et sensible; celle de Cowper devient philosophique et religieuse. Cowper, qui a recueilli toutes les impressions de son tems et qui est né sur la limite du dix-huitième siècle expirant, anéantit d'un coup la poésie artificielle de Pope, abolit la satire et le poème didactique; et, frappant le rocher de sa magique baguette, fait à la fois sourdre du sein de la société une source nouvelle de poésie, et apparaître une muse qui devait présider au dix-neuvième siècle, inspirer Byron, bercer Wordsworth et préparer Lamartine. Les poésies du solitaire, vivement attaquées par les critiques, diffuses, causeuses, pleines de bon sens, de divagations et de génie, brisèrent ce vieux moule du distique perfectionné par Pope, et donnèrent l'é-

veil d'une aurore poétique vers laquelle tous les regards se portèrent. En France, il n'y avait pas d'écrivain qui, sous l'inspiration et à l'exemple de Rousseau, ne cherchât à décrire les bois et les bocages. En Angleterre, ce fut *Cowper* qui donna le même signal. Nous verrons plus tard quelle trace ont laissée dans la carrière les roues brillantes des chars qui l'ont parcourue, depuis Cowper jusqu'à la mort de Byron. Quittons un moment la poésie, et voyons quelles furent la prose du dix-huitième siècle mourant, ses tendances philosophiques et ses influences sur l'âge qui devait le suivre.

Junius avait donné le type du style anglais dans la polémique, et Burke le modèle de cette éloquence du nord, aux raisonnemens serrés, aux images saillantes. Une contrée voisine de l'Angleterre, se rattachant à elle sans se confondre avec elle, avait vu sa puissance diminuer et s'éteindre en face de la prépondérance de sa sœur. L'Écosse, presque toute protestante, et protestante rigide, n'avait pu, malgré le génie de ses enfans et leur persévérante industrie, atteindre le premier rang en fait de commerce, de guerre et d'ambition. Il lui restait la science : elle s'en empara : la science, dirigée par l'esprit sceptique et investigateur du calvinisme, donna naissance à toute une école d'historiens et de philosophes. Robertson et Hume publièrent des modèles d'analyse historique, de pureté et d'art dans la classification des faits, d'habileté dans la manière de les présenter et de les enchaîner, de finesse dans les déductions. La chaleur de l'ame, la sympathie avec les hommes, le mouvement dramatique, le coloris et l'émotion leur manquaient. Le souffle de la critique minutieuse glaça leurs compositions admirées : ce sont de bons plaidoyers, des résumés heureux : jamais des tableaux vivans. Ces hommes ne se sont pas mêlés à la lutte

des intérêts. Professeurs, ils ont regardé le monde à travers les vitraux de leur université. Critiques, ils ont pesé les événemens dans leur balance et les ont discutés comme on discute la variante d'un manuscrit grec. Grands esprits assurément, mais qui pâlissent et qui disparaissent si vous les comparez à Tacite et à Thucydide. Après avoir lu les meilleurs drames en prose de ces écrivains antiques, dont tous les acteurs se montrent et dont toute la philosophie se cache, si vous parcourez *Hume* et *Robertson,* vous reconnaissez que le démonstrateur philosophe est toujours là, pour analyser, discuter, disséquer, commenter les faits et les hommes. Robertson se sert d'une plume moins aiguisée, moins spirituelle, moins mondaine; mais il a plus de conscience. Hume est un écrivain heureux, facile, agréable; mais un avocat partial qui tait ce qu'il pourrait dire, qui affirme ce qu'il devrait prouver, qui a recours à tous les subterfuges du barreau.

Gibbon, leur contemporain, nous semble s'élever au-dessus d'eux, quoiqu'il se soit exposé à beaucoup d'accusations. Éloquent dans un pays de critique, et peintre dans un pays d'analyse, on lui a reproché l'emphase, l'abus de l'érudition et la recherche du style. Selon nous, le seul reproche qu'il mérite, c'est d'avoir accepté la loi de son époque, non pas à la mode anglaise, c'est-à-dire en passant au tamis d'une dissertation pédantesque tout ce qui a vie dans l'histoire, mais en se laissant dominer par les philosophes français et en partageant leur haine ardente contre le christianisme. C'est la tache de son livre dont les tableaux sont si grandioses et si énergiques, et qui a pour fondement une science si profonde. Le monument élevé par Gibbon a grandi avec le tems. Les œuvres de Robertson et de Hume s'affaiblissent déjà : l'histoire de Gibbon, traduite dans toutes les langues d'Europe, est devenue classi-

que. Malheureusement l'esprit de l'Encyclopédie a altéré tous les jugemens de Gibbon relatifs à l'établissement de la religion nouvelle. Quoi qu'il en soit, entre les historiens que la Grande-Bretagne a produits, Gibbon est resté et restera sans doute le plus vaste, le plus lumineux et le plus instructif.

Il y avait alors en Angleterre un homme devant lequel toutes les intelligences s'abaissaient : bon lexicographe, critique judicieux, savant surtout dans les langues anciennes, sans légèreté, sans abandon, sans verve. Toutes ses phrases étaient carrées et toutes ses pensées mathématiques : il se nommait *Samuel Johnson*. Son style est le dernier résultat du style anglo-latin qui s'éloigne des formes saxonnes, qui emprunte aux Romains leur syntaxe, leur phraséologie et leurs tournures. Chacune des périodes de Johnson se reproduirait exactement dans la langue latine. Sa raison est ferme, mais commune; ses images n'ont pas de nouveauté; il n'entraine pas le lecteur; il a un style massif, auquel on voudrait donner une ame, du mouvement, de l'impulsion, de l'entraînement. Jamais de ces traits lumineux, aucune de ces saillies vives qui, dans Montesquieu, éclairent l'histoire et la philosophie : il y a régulièrement dans sa phrase deux verbes parallèles, deux substantifs en équilibre, deux adjectifs qui sont le pendant l'un de l'autre, et deux adverbes qui sonnent à l'unisson. Jonhson avait connu la pauvreté et le malheur physique; il ignorait le chagrin de l'ame, source profonde de talent. Il saisissait les nuances de l'esprit, jamais celles du cœur. Ne le savez-vous pas, Rousseau, Dante, Byron? les trésors de la pensée ne deviennent fertiles que lorsque les rayons de l'ame les éclairent et les échauffent. Ainsi se trouve expliquée l'espèce de déconsidération dans laquelle est tombé le célèbre auteur de *Rasselas*; on le cite, on ne le lit plus. Il s'est

élevé des critiques bien plus vivans, bien plus accessibles aux passions de l'humanité, bien moins enfermés dans les limites d'un jugement froid et souvent incomplet.

C'est la science philologique, celle qui ne demande que l'étude des mots, qui doit quelques progrès à Jonhson. De son côté *Horne-Took*, homme politique, dans ses *Amusemens de Purley*, soumettait à une sorte de décomposition physique les élémens du langage anglo-saxon-normand que l'on parle aujourd'hui dans la Grande-Bretagne. Ces deux hommes ont ouvert la mine, qui n'est pas encore complétement exploitée, de la philologie anglaise. D'autres savans, se laissant influencer par le goût du détail et de l'analyse historiques, remontaient à la source des vieilles traditions, recueillaient des ballades, annotaient d'anciennes comédies et portaient dans ce travail l'esprit de critique sceptique, caractère général du siècle.

D'autres influences sourdes et puissantes agissaient également. Les recherches faites par l'antiquaire *Percy*, le savant *Tyrwhitt*, le grammairien *Steevens* et quelques autres, sur la vieille poésie anglaise, sur les fragmens de ballades anciennes, sur les mœurs et les coutumes des tems éloignés, préparaient le terrain sur lequel devait s'élever l'œuvre nouvelle de Walter Scott. L'antiquaire *Strutt* alla même plus loin que ses contemporains : la pensée-mère des romans écossais semble avoir germé dans son cerveau, dès la fin du dix-huitième siècle : pensée qui d'ailleurs est identique avec celle qui a dicté l'*Anacharsis* de Barthélemy. *Queen-Hoo-Hall*, roman de Strutt, n'est malheureusement pas animé de la vie réelle et de l'observation nécessaire à ce genre d'ouvrages. C'est une collection de momies antiques et de vieilles cuirasses, d'armures rouillées et de meubles gothiques ; l'homme manque au milieu de ces débris.

On a déjà vu l'inspiration religieuse de Cowper préparer le renouvellement de la poésie. Un paysan d'Écosse n'y contribua pas moins par le seul élan naïf d'une ame tendre et énergique. *Burns* s'est contenté de suivre la vieille inspiration des paysans d'Écosse si féconde en poésies rustiques, suaves comme le parfum des genêts fleuris de leurs vallées. Il a plus d'énergie qu'eux, un sentiment plus rapide. Sa pensée est plus large, son ardeur est plus intense. Le combat qui se prépare entre les hautes classes et les classes inférieures l'agite et le préoccupe à son insu. Dans son sein bouillonne aussi quelque chose de l'orage qui dévorait Jean-Jacques. En effet, le nom de liberté n'a-t-il pas retenti? L'Amérique n'est-elle pas émancipée? La philosophie française n'est-elle pas là; bataillon serré qui, le glaive en main, attaque et renverse l'armée des vieilles institutions? L'Angleterre, assise sur de fortes bases politiques, ne craignait rien encore pour sa sûreté : mais la fièvre morale de la rénovation qui s'annonçait était répandue à travers le monde : elle planait à la fois sur les têtes illustres de Hume le sceptique, de Gibbon l'ennemi du christianisme, de Franklin le fondateur de l'Union américaine, de Cowper l'enthousiaste, de Jean-Jacques le chef de secte, de l'empereur Joseph II, du ministre Turgot, du jurisconsulte Beccaria et du paysan-douanier Burns. Qui fera l'histoire des écrits sans l'histoire des empires, et l'histoire des empires sans celle des idées, ne saura jamais rien accomplir d'utile, de vivant et de fécond : il ne résultera de ces travaux stériles que des collections de dates et de jugemens, sans intérêt pour le présent, sans valeur pour l'avenir.

Burns dans ses odes simples et sublimes, Cowper dans ses vers ingénus et exaltés, ont ouvert une perspective qui laisse voir le bleu du ciel, la verdure du gazon, la mer

lointaine, la chaumière dans le vallon et le clocher du village dans les bois. Tous les regards et toutes les ames se plongent délicieusement dans la contemplation de la nature. Un ecclésiastique pauvre, qui est venu à Londres chercher fortune et qui a passé sa jeunesse dans un hameau, s'avise de transformer en poésie ses souvenirs champêtres. Il les voit, non à travers le prisme de la passion comme Burns, ou sous le demi-jour de l'inspiration religieuse qui enivre Cowper, mais sans aucune nuance d'idéalité; dans leur vérité sévère, dans leur dure et triste nudité. Cette sévérité presque satirique coïncidait avec la tendance démocratique de l'époque. On ne pouvait montrer les haillons de la misère, la sueur dégouttant du front du pauvre, le vice et l'infortune enlaçant de leur froide étreinte les dernières classes sociales, sans émouvoir en faveur des classes opprimées tous les cœurs généreux. *Crabbe* se chargea de cette tâche. Sans éloquence, sans déclamation, il ne s'arma que d'une poignante amertume. Son autopsie froide et douloureuse plongea le scalpel dans cette grande plaie : il atteignit quelquefois le pathétique par la vérité seule. Gueux, mendians, voleurs, bohémiens, pêcheurs, contrebandiers, bourgeois de province, colporteurs, petits marchands, fermiers, maîtres d'école, se pressèrent dans ses tableaux, dont la touche fine, piquante, les détails admirablement sentis, rappellent les grands maîtres de l'école hollandaise. Il avait l'ame bonne et l'esprit inexorable : il ne recula devant aucune peinture. Une scène dégoûtante et hideuse ne l'effraya jamais. Les ulcères, la sanie et la gangrène sociales furent donc exposés aux regards dans ces vers étranges qui remplissent plus de six volumes et que la postérité n'oubliera point. Quel pas immense franchi depuis le règne de Pope!

La révolution française éclatait. Elle seule suffirait pour

expliquer Crabbe. Mais observons comment le même mouvement intellectuel rayonne dans toutes les directions. *Burke*, l'éloquent Burke se tient debout comme un athlète pour arrêter de son bras étendu la chute de l'édifice ébranlé. Il publie ses admirables *Observations sur la Révolution française*, plaidoyer en faveur de l'aristocratie britannique et de la balance des pouvoirs, contre la nouvelle démocratie française. Le mouvement auquel il résiste, trouve des protecteurs. *Godwin* et *Mackintosh* se montrent les premiers en ligne parmi les adversaires de Burke : l'un, homme de génie, l'autre, homme de talent, qui méritent une mention séparée.

Godwin, c'est le génie révolutionnaire élaboré philosophiquement : non furieux, frénétique, absurde, mais raisonné, profond, implacable. Godwin veut la chute de la société du dix-huitième siècle. Dans tous ses ouvrages un cri de détresse et de douleur retentit. Ce Jean-Jacques septentrional, meilleur logicien que le Jean-Jacques de Genève, esprit puissant et patient, romancier, historien, philosophe, jurisconsulte, orateur, tient la première place au milieu des écrivains du dix-neuvième siècle naissant, et sert de symbole et de précurseur à la génération nouvelle, comme Burke est le type du régime qui va décliner et mourir. Pour le style, Godwin est fort et nerveux comme Johnson, mais d'une force plus animée. La faconde de Johnson semble une masse qui repose : l'éloquence de Godwin, une avalanche qui tombe. De tous les écrivains, c'est peut-être celui qui a employé le moins d'épithètes et les phrases les plus courtes. Son inspiration désolante n'étonnera que ceux qui oublient qu'il écrivait au milieu de cette machine européenne qui se crevassait et se disloquait, à deux pas de l'échafaud de Louis XVI et de celui de Robespierre, en face du continent mis en feu par Bona-

parte. Parmi tant d'intérêts foudroyés, saignans et écrasés, *Caleb Williams*, *Mandeville* et les autres chefs-d'œuvre que Godwin a laissé tomber de sa plume, nous apparaissent sombres et ardens comme de l'ébène qui reluit au soleil. Puissant génie : aussi pur que Junius, aussi éloquent que Burke, et qui, dans l'histoire comme dans la biographie, dans le roman comme dans la polémique, a laissé d'impérissables traces de sa force!

Son traité de la *Justice politique* attaque l'aristocratie anglaise par la dialectique et l'éloquence. Un autre écrivain, jeune alors, essaya de justifier la révolution française en s'appuyant sur l'érudition et sur l'histoire; *Mackintosh*, génie plus orné que puissant, avait donné de grandes espérances à son début, et sa singulière destinée fut de vivre au milieu d'une gloire qu'il escomptait pour ainsi dire, et qu'il n'a jamais payée en ouvrages dignes de sa haute réputation. Ses fragmens de l'histoire d'Angleterre sont peu dignes de lui : quelques discours prononcés au Parlement, dénués d'effets oratoires, remplis de déductions fines, de nuances délicates, d'images heureuses, et d'érudition bien appliquée; plusieurs articles insérés dans les revues auxquelles il coopérait, sont ce qu'il a laissé de plus recommandable. Sa vie a été partagée entre les travaux du juge, ceux du jurisconsulte, ceux du savant, de l'orateur et du journaliste. Dans une existence humaine, il n'y a pas assez d'espace pour tous ces travaux. Son séjour aux Indes, ses essais assez malheureux comme orateur parlementaire, sa coopération à la *Revue d'Édinbourg*, lui enlevèrent une partie de son tems et de sa pensée, qu'il ne put appliquer à un grand monument digne de sa haute et précoce renommée.

Cependant il existait en Écosse un greffier inconnu, élevé dans un vieux château, et qui, comme le *Waverley*

du roman, avait feuilleté tous les bouquins, déroulé tous les parchemins moisis, transcrit et commenté tous les débris poétiques de l'antique bibliothèque. Dès que le jeune greffier eut du loisir, il se fit antiquaire, répara et remit à neuf des fragmens de ballades oubliées, sentit s'éveiller en lui-même le génie poétique, essaya l'épopée chevaleresque à la manière des vieux rimeurs, reconnut enfin que ces souvenirs et ces détails avaient besoin de la prose et de son énergie simple, franche, facile, publia des romans sur les mêmes sujets, et mourut couvert de gloire : C'était *Walter Scott.*

Parmi les influences qui ont agi sur sa pensée, celle qui nous frappe d'abord, c'est l'étude des antiquités : étude qui avait une grande vogue dans sa jeunesse. Le génie de Burns avait attiré sur l'Écosse et sur ses mœurs rustiques les regards du public anglais. Enfin Crabbe et Cowper avaient accoutumé le lecteur aux portraits populaires, aux personnages champêtres et de basse extraction. Ces divers caractères : antiquité, popularité, nationalité écossaise, se retrouvent chez Walter Scott. Mais ce qui n'appartient qu'à lui, c'est son observation, sa philantropie, sa connaissance des ressorts secrets qui font mouvoir les hommes, et son talent descriptif. Dans la longue carrière qu'il a parcourue, on retrouve ces diverses qualités formant un admirable mélange : tableaux naïfs, mœurs antiques, paysages vrais, caractères de paysans et de soldats aussi beaux, aussi bien éclairés, aussi finement sentis que les têtes de Rembrandt. La philosophie du dix-huitième siècle n'avait exercé qu'une influence très-indirecte sur le talent de Walter Scott. Cette philosophie sceptique lui avait inspiré non pas de la haine, mais de l'indifférence, sentiment qui est encore un des résultats du scepticisme. Peu lui importaient les mouvemens politiques

et le choc des empires. Jacobite sans enthousiasme, aristocrate par habitude; rapproché par les mœurs de sa jeunesse, et par ses penchans personnels des classes populaires et de la nature qu'elles ne perdent jamais tout-à-fait de vue, il n'aimait rien avec passion, si ce n'est les monts et les forêts de son pays natal. La passion qui régnait dans le roman de Rousseau, la satire qui se laissait apercevoir dans le roman de Fielding, la moralité sermoneuse qui inspirait celui de Richardson, furent donc remplacées par une observation plus froide et plus calme, par la peinture exacte et vive des localités, par celle des vieilles coutumes et des vieux costumes, par l'emploi heureux des traditions et des événemens historiques. C'étaient là de nouvelles sources d'intérêt : nous avons dit plus haut comment Walter Scott les a découvertes.

La statue de Shakspeare, que déjà Samuel Johnson avait réhabilitée, s'était relevée toute rayonnante. Walter Scott aussi étudia Shakspeare : il lui dut cette habileté que les Allemands désignent sous le nom de *caractéristique;* ce talent rare de dessiner et de nuancer un *caractère* avec toutes ses demi-teintes, tous ses accidens, toute sa force et toute sa faiblesse. Walter Scott, ce n'est pas seulement l'antiquaire érudit, c'est le Shakspeare du roman. Gil Blas peint les vices sociaux; Richardson, une douzaine de personnages groupés dans un cercle de famille; Cervantes, un nombre à peu près égal d'acteurs qu'il fait jouer dans son drame philosophique et comique; on compterait chez Walter Scott près d'un millier de caractères différens et bien étudiés. Beaucoup de critiques ont fait ressortir l'imperfection des plans de Walter Scott; ceux de Shakspeare ne sont guère plus artistement construits; l'art immense de l'un et de l'autre, c'est la peinture du caractère.

Sans nous arrêter à parcourir toutes les phases de la vie littéraire d'un homme qui a écrit autant de volumes que Voltaire, portons les yeux sur une autre sphère intellectuelle. Que devenait la poésie ? comment la révolution française avait-elle modifié le génie de la muse anglaise? quelle impression va produire sur elle cette inspiration de désespoir dont Godwin a été l'organe? Les trônes s'abîment, un conquérant dévaste l'Europe; la liberté ne s'est montrée que pour s'évanouir, fantôme taché de sang: les croyances se sont écroulées. Si l'intérêt personnel de l'aristocratie et du commerce anglais soutiennent encore la vieille fabrique, nul ne peut douter qu'au premier moment elle ne doive tomber en débris. La lutte même que la Grande-Bretagne soutient contre Bonaparte, a quelque chose de forcé et d'exagéré qui ne peut durer long-tems. Les peuples sont broyés, mutilés, partagés; tantôt par le guerrier puissant qui se moque de la vie des hommes; tantôt par des princes sans foi et sans ame, qui les traitent comme ces vils animaux que leurs bergers parquent et vendent. Et cependant cette société a du luxe, des plaisirs; elle est savante, orgueilleuse, philosophique. Le culte de la volupté n'a rien perdu de sa force : c'est un splendide cadavre couvert d'or, mais auquel manque l'ame d'une religion morale et d'une véritable vertu. Voici un homme plein de vanité, d'irritation, qui a partagé tous les vices des nobles, car il est noble lui-même; qui les déteste, car ils ont blessé son orgueil; et dont l'ame vibre à l'unisson de toutes les pensées légères, misantropiques, désespérées, féroces et voluptueuses qui l'environnent : lord *Byron!*

Il semblait prédestiné à sa mission : son nom antique était flétri, sa mère avait été folle, son grand-père meurtrier, et son père avait dilapidé sa fortune. Il avait passé dans les bois de l'Écosse et de l'Angleterre une jeunesse

sauvage, et son enfance n'avait pas connu de frein. Pauvre, il fut accueilli dédaigneusement par ses rivaux de naissance; et ses premiers essais avaient été des sujets de raillerie pour plus d'un journaliste. Que d'amertume, que d'irritation! comment obtiendra-t-il sa vengeance?

D'abord en immolant au ridicule ceux qui l'ont blessé: puis en livrant une guerre à mort à l'aristocratie de son pays et de sa caste: enfin en usant de son génie pour opposer l'exaltation de la pensée aux beautés de la nature, le bonheur d'une indépendance fière et violente, à l'étiquette, à la morgue, à l'hypocrisie, à la calomnie des salons, aux mille petitesses qu'il a observées, qui l'ont blessé dans son orgueil, dans sa renommée, dans sa moralité peut-être.

L'influence de cet écrivain fut incalculable; le siècle avait trouvé une voix. Cependant d'autres impressions, d'autres doctrines cherchaient aussi à se frayer passage. Byron proclamait le péril et le désespoir de la société. Quand la société court vers des écueils, il y a toujours chez quelques esprits tendance vers le mysticisme: ils cherchent un asile dans des régions plus pures, au-dessus des orages et des calamités qui les environnent. Ainsi Coleridge, Wordsworth, Shelley, esprits distingués et différens, se réfugièrent sur les bords des grands lacs de l'Angleterre; et livrés à l'inspiration poétique, ils lui demandèrent des accens élégiaques, des hymnes d'une pureté idéale, d'un charme souvent vague dans sa profondeur, et d'un caractère semi-platonicien qui s'éloignait à la fois de l'inspiration effrénée de Byron, et du génie traditionnel, historique, chevaleresque, auquel Walter Scott s'était consacré.

Le plus puissant de ces esprits, c'est *Wordsworth*; pour lui, la poésie c'est tout. L'influence de Crabbe, celle de

Cowper et de Burns, se répandent sur son génie ; mais cette influence s'est subtilisée, adoucie. La religion de Cowper est devenue mysticisme ; la sensibilité de Burns a pris une teinte plus allemande ; Wordsworth ne s'intéresse plus seulement à la paquerette des montagnes, à l'alouette, au chevreuil des bois : il s'attendrit sur un pauvre âne que le villageois pousse devant lui en l'accablant de coups, il a des larmes pour une idiote et des pensées philosophiques à propos d'un vieil habit troué. C'est quelque chose qui rappelle Crabbe ; mais ce dernier se contentait de décrire les haillons du pauvre. Wordsworth fait de la philosophie passionnée et sentimentale à propos de ces haillons. On trouve dans une pièce de Shakspeare un personnage qui rêve et qui pleure : c'est là toute l'action de sa vie : il s'appelle le *Pauvre Jacques*. Il a du plaisir à s'enfoncer dans les bois, à entendre les feuilles d'automne qui frissonnent et craquent sous ses pieds, à se perdre et se plonger dans une méditation de gymnosophiste indien, à propos d'un jeune daim qui passe. Ce pauvre Jacques est le type de toute la poésie de Wordsworth. On lui a reproché de la puérilité, non sans quelque motif. C'est abaisser les ailes de la poésie, c'est la ternir que de la plonger de préférence dans ces lieux-communs vulgaires que Wordsworth semble avoir adoptés. Mais aussi quelle profondeur, quelle grâce, quelle délicatesse infinie ! L'affectation de la naïveté est inséparable d'un tel système. C'est, selon nous, de toutes les accusations intentées au poète, celle qui a le plus de justesse.

Coleridge est plus fantastique, moins philosophe, moins complet ; il sait moins clairement vers quel but il se dirige, quel est le système auquel il se voue. La plupart de ses ouvrages offrent des fragmens brillans mais épars, et qui manquent d'un foyer central. Son platonisme chrétien se mêle de superstitions empruntées au moyen âge ; il est

vague, et son pathétique, ses couleurs pittoresques, ses esquisses de caractère, se perdent et s'éteignent dans une atmosphère nuageuse qui semble émaner de l'Allemagne dont il a étudié les écrivains.

Shelley le rêveur aux inspirations symboliques, poète et philosophe d'une trempe extraordinaire, naviguait avec Byron sur l'Archipel et la Méditerranée. N'était-il pas curieux de voir dans la même barque ces deux hommes? L'un représentait le scepticisme furieux; et l'autre, abandonnant le Dieu chrétien, embrassant toute la nature comme son Dieu, lui vouant un culte idolâtre, reconnaissait la divinité dans le tronc des arbres, dans les flots de la mer, dans la fleur qui poussait, dans l'oiseau qui battait des ailes : et Shelley se proclamait athée! C'était une idée poétiquement audacieuse, mais digne du plus grand génie, que de choisir le spinosisme pour ame vivifiante de la poésie! Les poètes de l'Inde l'avaient fait; et Shelley, qui ne les avait jamais lus, se rapprocha d'eux par la similitude de l'inspiration. Banni de son pays natal comme Byron, il ne cessa pas de maudire les prêtres, comme Byron maudissait les nobles et les rois; il finit par faire naufrage sur les côtes de l'Adriatique, et l'on vit, sous les feux du soleil couchant, s'élever un bûcher composé de branches odorantes auquel lord Byron mit le feu, et qui devait consumer le cadavre de son confrère en poésie, en génie et en infortunes. Etrange symbole, étrange spectacle! Ne diriez-vous pas les doctrines sceptiques se dévorant l'une l'autre, et finissant par s'évanouir dans un désert?

Attaque à la société par lord Byron, successeur immédiat de Godwin : reconstruction idéale de la société par Coleridge et Wordsworth; attaque non seulement à la religion chrétienne, mais au déisme, mais à toutes les religions, mais à l'idée même d'un Dieu unique créateur de

toutes choses, par Shelley : telles sont les sources d'inspirations que nous avons remarquées chez les poètes du dix-neuvième siècle, que nous venons de passer en revue. L'école de Pope étant battue et chassée de toutes ses positions, le vers même de Cowper semblait froid et timide. Autour de la nouvelle école se groupaient des talens inférieurs, mais qui ne manquaient ni d'énergie, ni de sentiment, ni de verve : *Leigh Hunt*, auteur facile, diffus, ardent, et qui a de l'imagination dans les mots ; *Savage Landor*, poète singulier, bon prosateur, qui s'est mis à faire la guerre aux journalistes, et que les journalistes ont puni en le laissant obscur ; *Bowles*, dont les sonnets ont de la grâce mais peu de nouveauté ; *Thomas Moore*, beaucoup trop vanté, mais doué d'un talent de style admirable ; quelques autres enfin dont les noms, d'ailleurs honorables, n'ont pas eu assez d'influence pour que nous les citions ici.

Nous avons vu le mouvement de la révolution française, mouvement anti-religieux et anti-social, se déployer dans des directions diverses ; cette influence tomba pour ainsi dire d'aplomb sur un homme d'un génie ardent, impressible, nommé *Southey,* qui se livrant tout entier aux espérances dont l'aurore révolutionnaire projeta les rayons sur l'Europe, fut jacobin de bonne foi et se rangea sous la bannière des Godwin, des Mackintosh et des Priestley. Ses premiers ouvrages furent des hymnes de liberté et d'émancipation. Dans les ames chaudes et vives, l'amour se change en haine quand l'objet de cet amour semble mériter le mépris. On vit Southey abjurer tout-à-coup l'exagération de ses principes, pour embrasser une exagération contraire ; répudier la philosophie du dix-huitième siècle, sa première idole ; briser cette idole teinte de sang et flétrie de boue, et se réfugier comme dans un temple sous l'abri des doctrines religieuses, des principes monarchiques, et même des

théories absolues. Cette vie singulière se partage donc en deux fractions bien distinctes : l'une est un dithyrambe contre l'ordre monarchique, l'autre est un plaidoyer pour les institutions établies. L'apostat Southey, comme le nommait Byron, est un honnête homme trompé dans son amour, et qui en déteste l'objet. Cependant son imagination brûlante avait besoin d'alimens ; elle battit des ailes, s'élança dans l'espace, plongea dans les régions inexplorées de la fiction hindoue et arabe, et en rapporta de beaux poèmes nuancés de couleurs originales et fortes : *Madoc*, *Thalaba*, la *Malédiction de Kehama*. Puis, lorsque cette fièvre de jeune poète se fut épuisée elle-même, l'intelligence de Southey, s'attachant aux faits positifs, et comprenant le rapport intime qui se trouve entre le poème épique et la composition historique, s'occupa de retracer les événemens réels, avec une netteté, une largeur de pinceau admirable. Telles sont l'histoire du Brésil, celle de l'Église, celle de Nelson, et plusieurs biographies écrites d'un style noble, facile et animé. La réaction contre les principes révolutionnaires s'est fait sentir chez Southey de trop bonne heure, et avec trop de force, pour que son siècle ne s'armât pas contre lui de toute sa colère ; il se retira dans une solitude élégante et champêtre où il oublia les hommes sans être oublié d'eux. Mais revenons sur nos pas, la vie de Southey a été longue, et quelques-uns de ses jeunes contemporains, frappés comme lui du souffle violent de 1789, ont laissé des traces dans la littérature de leur pays.

Burke, qui saisit corps à corps la révolution française, et qui tonna contre la *terreur politique*, moula cependant son éloquence dans le foyer des pensées révolutionnaires. Tout son *Traité du Sublime* repose sur une seule base, la terreur ; quelques écrivains le prirent au mot ; le drame

sanglant que la France présentait à l'Europe, était d'ailleurs une leçon de terreur assez puissante. *Mistress Radcliffe* fonda son roman sur l'effroi matériel, sur les fantômes, les apparitions, l'obscurité des forêts et des précipices. *Lewis*, auteur du *Moine*, lui succéda : à la fantasmagorie de mistress Radcliffe il ajouta des scènes voluptueuses et démoniaques. Le règne de ces deux romanciers fut passager ; ils agissaient sur l'ame, comme le galvanisme sur les nerfs ; ils l'irritaient, la blessaient, la tourmentaient, sans offrir à l'intelligence d'autre intérêt que celui de la curiosité. Quelques années après l'époque de leur plus grand éclat, un Irlandais ramassa leur couronne tombée, et la plaça sur sa tête : le célèbre *Maturin*, qui les dépassa encore en absurdités fantastiques et en violences furieuses. Les ossemens, les cadavres, les squelettes dont ces compositions regorgeaient, fatiguèrent bientôt le lecteur, et le roman terrible fut abandonné à la France et à l'Allemagne, qui les exploitèrent de leur mieux.

Tant de créations et de combats de la pensée ne pouvaient avoir lieu, sans que l'on vît s'ériger un tribunal sévère et central, un tribunal qui fît ressortir de sa juridiction tous les travaux, toutes les luttes, tous les efforts de l'énergie intellectuelle. Dès les premières années du siècle, la presse périodique de l'Angleterre s'arme de ce pouvoir, et la *Revue d'Édinbourg* est fondée. Organe des whigs, elle attaque trop vivement les torys pour que ces derniers ne cherchent pas à élever autel contre autel, tribunal contre tribunal. De là le *Quarterly Review*. A ces deux centres, représentant les deux forces contraires de la société, l'élan vers l'avenir et l'attachement au passé, se lient toutes les publications secondaires que l'on a vu briller périodiquement. Depuis trente-trois années, du côté whig la *Nouvelle Revue du Mois* (*New Monthly Magazine*),

du côté tory le *Blackwood*, marchent à la tête de cette double armée. Ne pas faire entrer en ligne de compte cette moisson périodique, qui occupe un si vaste espace dans la littérature anglaise moderne, ce serait errer étrangement. Savez-vous quels ont été les journalistes anglais? les premiers hommes de l'Angleterre : Walter Scott, Byron, Coleridge, tous ceux que nous avons cités et auxquels viennent s'ajouter d'autres noms que nous ne pouvons passer sous silence : Jeffrey, Gifford, Hazlitt, Croker, Campbell, Thomas Moore, Brougham : les uns hommes parlementaires, les autres poètes distingués ou érudits remarquables.

La plus vaste de toutes ces intelligences est celle de lord *Brougham*, l'homme du progrès et de la lumière : l'homme qui a été avocat, sans que les habitudes du barreau pussent rétrécir son esprit, et membre du Parlement sans cesser d'être homme scientifique : vaste pensée qui a une place pour tout, qui a éclairci toutes les questions. Son style est énergique, plein d'images, mais d'images vivantes et plastiques, d'un raisonnement serré et vigoureux, et d'une force de logique inimitable.

Les efforts de Brougham avaient un but politique; ceux de Byron et de Wordsworth et des autres suivaient une direction métaphysique et poétique; il y avait retour vers le drame ancien, vers le style de Shakspeare, révolution dans la poésie lyrique, dans la poésie élégiaque; il s'établit des juges du camp, juges sévères entre lesquels il faut distinguer *Gifford* et *Jeffrey*, l'un profondément versé dans l'ancien langage de l'Angleterre et sa littérature au seizième siècle; l'autre, esprit satirique, écrivant bien et faisant main basse sur tous les ridicules. Ces deux hommes, qui commandaient chacun à une armée d'écrivains, furent pendant long-tems la terreur des gens de let-

tres. Ils se montrèrent souvent injustes : mais que d'idées saines ils répandirent ! comme la guerre qu'ils livrèrent aux travers et aux erreurs des grands poètes stimula les intelligences, les força à donner leurs meilleurs fruits. Byron et Walter Scott furent harcelés par leurs attaques : mais aussi, non seulement ces deux poètes, mais Campbell, mais Wordsworth durent à l'aiguillon de cette polémique permanente et redoutable une partie de l'activité et de la fécondité qui les distinguent. En dehors de leur cercle se trouvaient d'autres critiques qui escarmouchaient pour ainsi dire, et qui faisaient le coup de feu à l'aventure, selon leur fantaisie et leur caprice. *Wilson*, directeur du *Blackwood*, se plaça en première ligne parmi ces guerilléros de la critique. *Hazlitt*, moins pittoresque, plus incisif, plus fantasque, se voua au même métier, au même anathème. C'est un écrivain sans suite, sans plan, qui n'écoute que son caprice, qui prend tour à tour la batte d'Arlequin et le compas du géomètre, et qui fait de la morale à propos d'un recueil de poèmes érotiques, et parle anatomie à propos d'un drame. Les flèches lancées par lui presque au hasard portèrent coup, et Hazlitt, célèbre et détesté, mourut pauvre sans avoir accompli un grand ouvrage.

Si l'on compare l'influence réelle et directe des livres publiés par les plus grands talens, avec celle des *Revues*, on reconnaîtra que ces dernières ont entraîné la société dans leur cours et accompli une œuvre à laquelle le génie même aurait été obligé de renoncer. Par leur périodicité, par leur constant retour vers les mêmes idées, plus encore que par le talent réel de ceux qui les composent, elles fondent des doctrines ou déracinent des systèmes. Leur succès dépend de leur parfait accord avec les idées en civilisation et de leur tendance à en favoriser le

progrès; elles n'ont de lecteurs que sous la condition indispensable de savoir ce qui leur plaît, d'offrir un aliment à leur curiosité et d'entrer dans la voie de leurs sympathies. Mais en se jetant dans la route elles la creusent, et rien n'est plus curieux que d'observer le cours variable et progressif des opinions exprimées par ces recueils depuis le commencement de ce siècle. La haine de la France et de la philosophie moderne, l'attachement au gouvernement représentatif, tels étaient les caractères de la *Revue d'Édinbourg* quand elle fut fondée; peu à peu elle se modifia avec l'esprit public, se dépouilla de ses préjugés anti-gallicans, oublia ses préventions contre le système poétique de quelques écrivains modernes, adoucit son zèle furieux contre les doctrines républicaines et devint la *Revue d'Édinbourg* actuelle, revue qui se trouve en harmonie avec l'opinion des whigs modérés constitutionnels qui voudraient conserver à la fois le trône et la liberté. De même, le *Quarterly*, jadis rogue, hargneux, attaché aux opinions les plus exagérées sur le privilége et l'autorité royale, est redescendu peu à peu jusqu'à ces opinions adoucies qu'il professe maintenant. On a vu naître aussi des journaux qui ont représenté des opinions particulières et nouvelles. Bentham venait de créer une nouvelle philosophie. Le *Westminster Review* en fut l'écho. La science des antiquaires créa la *Revue Rétrospective*. Enfin le whiggisme frondeur des gens du monde trouva pour symbole le *Nouveau Magazin mensuel*. Ces mouvemens de la pensée et de la presse s'exécutaient pour ainsi dire d'eux-mêmes et sans que l'on s'en doutât : les organes des différens partis modéraient ou renforçaient leur voix, sans que le public fît attention à autre chose, sinon que le parti subsistait et que tel journal se trouvait en harmonie avec lui. On s'est insurgé violemment contre l'examen sévère au-

quel toutes ces critiques, partant de divers côtés, ont soumis la littérature et les actes publics. On n'a pas fait attention que dans cet atelier se sont élaborés tous les talens de cette dernière époque, et que, selon l'expression ingénieuse de lady Montaigu, « si la critique est un fumier, c'est elle qui engraisse les terres. » Le répertoire de toutes les idées nouvelles, émises depuis quarante ans, se trouve dans la bibliothèque des revues et des journaux publiés depuis cette époque. Les orateurs les plus distingués du Parlement, les hommes d'état les plus remarquables y ont pris part ; on n'attendra pas de nous que nous tentions de suivre pas à pas cette marche des ouvrages périodiques.

Nous avons vu l'école de Byron donner naissance à Shelley, qui ouvrit la voie à une foule d'autres poètes inférieurs. L'un d'eux, *John Keats*, mérite cependant d'être distingué ; esprit ardent et passionné, qui prit à cœur un article de journal et se tua follement parce qu'on avait critiqué ses vers. L'impulsion donnée par Walter Scott fut encore plus féconde : il a dominé tout le roman moderne ; et chez les écrivains même qui s'écartent de lui par le genre du talent, on retrouve l'empreinte de cette étude approfondie des mœurs et des peuples qui fait le charme des romans de Walter Scott. Ainsi l'Irlandais *Banim*, dont tous les penchans littéraires sont opposés à ceux de Walter Scott, Banim avec son exagération, sa verve sombre et passionnée, cherche cependant à détailler les habitudes des paysans d'Irlande et à reproduire à la manière de Walter Scott les traits et les costumes antiques. Dans toutes les directions, on voit le même phénomène ; l'auteur d'*Anastase*, Thomas Hope et Morier essaient la peinture libre et piquante, mais surtout colorée et analytique, des coutumes étrangères. *Anastase*, c'est un beau tableau de l'Orient moderne, avec ses passions, ses ca-

ractères et ses acteurs. *Haggi Baba*, *Zohrab* n'ont pas moins de mérite intrinsèque, bien que le style en soit moins éclatant et la pensée moins haute. Contemporaine de Walter Scott, miss *Edgeworth* avait, presqu'en même tems que lui, esquissé la nationalité d'une contrée sauvage : mais avant tout elle avait un but moral : elle voulait réformer les mœurs et les idées ; et cette intention trop visible qu'elle a empruntée à Richardson jette peut-être un peu de froideur sur ses admirables romans. Nous ne citerons pas les nombreuses romancières auxquelles les journaux du tems ont construit tour à tour un petit temple qui s'est écroulé. Imitatrices du grand peintre des petits détails, du père de *Clarisse Harlowe*, elles ont poussé encore plus loin que lui l'art de donner à une table de laque, soutenant six tasses à thé, une espèce d'intérêt romanesque ; ajoutons que tout cela a été porté beaucoup trop loin. Les fils naturels de Walter Scott, Grattan, James, Hamilton se sont quelquefois élevés à un intérêt assez pathétique et ont fait briller leurs tableaux de couleurs assez chaudes pour que nous les citions ici.

A voir toute cette végétation ardente, toute cette efflorescence de talens qui éclatent de toutes parts, ne dirait-on pas que l'on assiste à ce déploiement de la sève terrestre qui jaillit des entrailles de la terre en certains climats, lorsqu'une rosée abondante l'a pénétrée et saturée. L'éloquence parlementaire ne pouvait rester étrangère à ce grand mouvement : aussi vit-on les Canning, les Wilberforce, les Burdett, les Mackintosh, les Peel, succéder glorieusement à Burke et à Fox. Canning et Brougham brillaient à la tête de cette armée puissante. *Canning*, plus souple, plus coloré, au talent moins intime, à la parole plus étourdissante et plus radieuse. Brougham, à l'argumentation serrée, à la dialectique nerveuse et redou-

table, plus éloquent et moins poète, plus philosophe et moins orateur. Pendant ces triomphes de la tribune, un seul domaine de l'intelligence restait plongé dans une médiocrité comparative, qui faisait contraste avec l'éminente supériorité de la poésie et du roman anglais : je veux parler du drame qui languissait misérablement. *Shéridan Knowles* lui donnait des descriptions poétiques et des scènes d'intérieur qui ne manquaient pas d'intérêt ; *Milman*, des tirades imitées de l'ancien théâtre et qui avaient aussi leur mérite. L'importation des petites pièces françaises, imitées avec plus ou moins de grâce, amusait le commun du peuple. Miss *Mitford* essayait, non sans succès, de dramatiser Rienzi ; mais le grand poète comique ou tragique ne se rencontrait pas. Ces victoires partielles n'achevaient pas la grande conquête ; et le théâtre restait abandonné de la masse la plus importante du public, de celle qui juge et qui impose ses jugemens.

Cependant les destinées de l'Angleterre s'accomplissent. Contemporain de la grande lutte de ce pays avec Bonaparte, le déploiement de toutes les originalités, de toutes les gloires, de toutes les énergies de pensée et d'exécution que nous avons citées, sans pouvoir les énumérer toutes, était trop brillant pour avoir une longue durée. Quand l'Angleterre victorieuse se reposa ; quand, délivrée de son terrible ennemi, elle s'occupa d'elle-même, de bien plus grands malheurs la menacèrent. Bonaparte en l'attaquant avait raffermi ses institutions ; le génie révolutionnaire et démocratique avait eu beau remuer l'Europe, il n'avait pu attaquer la vieille aristocratie de l'Angleterre. Elle ne voyait en lui que son ennemi, tant qu'il avait pour symbole la France et pour représentant Bonaparte son chef, ennemi juré de l'Angleterre. Le géant tombe, tout change de face ; l'action dissolvante de l'esprit démocratique pénètre

jusque dans les bases de cette société antique et depuis long-tems ébranlée. Depuis l'époque où le progrès des idées réformatrices s'est fait sentir activement, il y a eu décadence visible dans le mouvement intellectuel. Le *Journal des Débats*, qui se trouve fort au courant de la littérature anglaise, a dit très-spirituellement que « la moisson actuelle des écrivains anglais n'était que le regain de la moisson précédente. » En effet, dans la poésie, dans l'éloquence, dans le roman, les écrivains qui fleurissent aujourd'hui, spirituels, piquans, agréables, ne sont toutefois que la petite monnaie de leurs prédécesseurs immédiats. *Galt* a de l'ironie et de l'esprit; *Allan Cuningham*, une facilité ingénieuse; *Théodore Hook* reproduit avec finesse les détails de salon et d'antichambre : *Morier* peint bien les mœurs de l'Orient ; mais au milieu de ces demi-célébrités dont nous ne contestons pas le mérite, quel est le génie qui s'élève comme une haute montagne, et qui fait la loi à tous les autres? Je n'en aperçois aucun. Le chef de la littérature actuelle, M. *Bulwer*, a plus que ses rivaux cette verve ingénieuse et entraînante qui fait lire un ouvrage, alors même que l'on ne partage pas l'opinion de l'auteur. *D'Israéli* jeune a de la pensée, un style original, une plume quelquefois puissante. *Le Berger d'Ettrick*, trop vanté par ses contemporains qui se persuadaient qu'un berger ne devait savoir ni lire ni écrire, est un poète facile, agréable et pathétique. On ne doit pas oublier Mme *Hemans*, miss *Mitford* et miss *Landon*, poètes gracieuses et élégantes, quelquefois passionnées.

Les travaux historiques de l'Angleterre nous semblent avoir subi la même progression décroissante, en intérêt comme en force de talent. Pendant l'époque glorieuse des Walter Scott et des Byron, le pays n'avait-il pas ses Chalmers, ses Sharon Turner, ses Mitford, ses Southey?

Comme antiquaires et érudits, *Sharon Turner* et *Chalmers* l'Écossais ont peu de rivaux. L'un, auteur de l'excellente histoire des Anglo-Saxons, joint aux ressources de l'érudition la plus vaste l'avantage d'un style excellent. Chalmers est confus, bizarre : mais son volume intitulé *Caledonia* est un puits d'érudition. Mitford, représentant de l'aristocratie anglaise et des idées modernes, a livré une violente attaque aux opinions généralement reçues, relativement à la beauté idéale des républiques grecques de Sparte et d'Athènes. Depuis l'époque où ils ont écrit, on n'a vu paraître que des auteurs de mémoires et des écrivains secondaires. Aujourd'hui ce n'est plus la littérature, c'est la politique qui domine l'Angleterre; tout se subordonne à ce grand et redoutable mouvement des partis, des passions populaires et des idées philosophiques, en conflit avec les habitudes et les institutions.

Quoi qu'il en soit, et quand même un espace de cinquante années devrait, comme il arrive presque toujours, séparer d'une nouvelle période littéraire cette belle époque de l'intelligence, de la raison et de l'imagination britanniques, l'ère que nous avons décrite, ère de victoire et de grandeur, n'en offrira pas moins à la postérité un des plus nobles spectacles que la pensée de l'homme puisse inventer ou comprendre. Dans cette lumineuse période de trente années, les chefs-d'œuvre abondent, la critique marche de pair avec la poésie. Les plus beaux noms des annales littéraires se pressent sur la même page dans un étroit espace. C'est l'époque immortelle de Wordsworth et de Southey, de lord Byron et de Walter Scott.

(*Dublin University Magazine.*)

Portraits Historiques.

N° I.

WILLIAM PITT, COMTE DE CHATAM (1).

CARACTÈRE DE WILLIAM PITT. — SA FAMILLE ET SA NAISSANCE. — SON ÉDUCATION. — SA PREMIÈRE JEUNESSE. — SON ENTRÉE AU PARLEMENT. — ÉTAT DES PARTIS A CETTE ÉPOQUE. — WALPOLE. — PULTENEY. — CARTERET. — LORD TOWNSHEND. — DISGRACE DE LORD CHESTERFIELD. — LE DUC D'ARGYLE. — FOX ET WILLIAM YONGE. — RAPPROCHEMENT DES TORYS ET D'UNE PARTIE DES WHIGS. — MÉSINTELLIGENCE DU ROI ET DU PRINCE DE GALLES. — PRINCIPE DES DIVISIONS DES SOUVERAINS ET DES HÉRITIERS PRÉSOMPTIFS DANS LES MONARCHIES CONSTITUTIONNELLES. — INCONSTANCE ET AMOURS SYSTÉMATIQUES DU PRINCE DE GALLES. — DÉBUT ORATOIRE DE WILLIAM PITT. — CARACTÈRE DE SON ÉLOQUENCE ET DE SON TALENT. — SON OPPOSITION CONTRE WALPOLE. — SA DISGRACE. — GUERRE CONTRE L'ESPAGNE. — LUTTE PARLEMENTAIRE DONT ELLE EST L'OCCASION. — MAUVAISE FOI DE CEUX QUI LA PROVOQUÈRENT. — ANECDOTE RACONTÉE PAR BURKE. — PRÉLUDES A DE NOUVELLES ÉLECTIONS.

Pitt, comte de Chatam, a sans doute été un grand homme; mais sa grandeur avait quelque chose d'incomplet et d'irrégulier. Voyez la vie politique d'Hampden! c'est un drame habilement conduit, qui peut être critiqué dans son ensemble, mais dont toutes les scènes se rattachent étroitement à l'action principale. La vie publique de Pitt au contraire est une œuvre bizarre, indi-

(1) NOTE DU TR. Il ne s'agit pas ici de notre contemporain, de l'implacable adversaire de la république et de l'empire, mourant à la tâche et pour ainsi dire foudroyé par les canons d'Austerlitz; mais de son père, William Pitt, comte ou, pour parler plus

geste, sans accord, sans unité, mais frappante, mais semée de détails brillans, que font encore valoir les anomalies qui suivent ou qui précèdent.

Ses principes n'avaient rien d'arrêté. Dans quelques-

exàctement, *earl* de Chatam. Par un phénomène assez rare, deux puissances parlementaires du dernier siècle ont en quelque sorte transmis à leurs fils, comme un héritage, leur ascendant politique. Charles Fox resta fidèle aux doctrines whigs de sa famille; mais le fils de Chatam, après avoir à son début réclamé la réforme, quitta sa foi politique héréditaire et passa aux torys. Il est vrai que ceux-ci avaient eux-mêmes beaucoup changé. Le prétendant, le prince Édouard, venait de terminer une vie aventureuse dans les pratiques d'une dévotion étroite et dans l'abrutissement causé par l'abus des liqueurs fortes. Les Stuarts n'étaient plus représentés que par un vieux prêtre catholique auquel les obligations de son état et son âge ne permettaient pas de devenir père. Dès-lors les torys, sans avenir de ce côté et poussés par leur instinct monarchique, s'étaient rattachés à la succession protestante et s'étaient peu à peu substitués aux whigs dans sa faveur. M. Pitt, qui partageait leur effroi pour les violences et surtout pour les exemples de la révolution, cimenta avec eux un pacte en quelque sorte formé par la crainte. C'est ainsi qu'il fit une guerre sincère, moins à la France qu'à la révolution. Aussi est-ce bien mal comprendre sa politique que de supposer, comme on l'a fait, dans plusieurs ouvrages, d'ailleurs recommandables, qu'il n'avait entrepris cette longue guerre que pour des ballots et les intérêts commerciaux de sa patrie. C'était au contraire une guerre de principe, une guerre aristocratique, faite dans l'unique but d'arrêter le torrent des idées populaires qui débordait de toutes parts. Ce torrent aurait-il envahi l'Angleterre, si M. Pitt fût resté fidèle aux doctrines whigs de Chatam? Avant de décider cette question, il faudrait d'abord examiner si, dans cette hypothèse, il eût pu se maintenir au pouvoir, hypothèse assez peu vraisemblable. Quoi qu'il en soit, quiconque juge ses actes d'un autre point de vue que celui que nous venons d'indiquer ne saurait les comprendre. Peut-être William Pitt, son père, dont il va être question, prédominé par les mêmes terreurs, sous l'empire de la même majorité, aurait-il aussi suivi la même direction.

unes des plus importantes conjonctures de sa vie, ce fut la vengeance ou l'orgueil qui décida sa conduite. Il avait un défaut rarement uni à la véritable grandeur : l'affectation. Il est presque le seul exemple d'un homme d'un génie réel, d'une ame intrépide et supérieure, sans simplicité de caractère. Dans le cabinet, au Conseil, au Parlement, il était toujours acteur, et alors même qu'il se trouvait dans sa société intime, il ne pouvait renoncer à ses intonations et à ses attitudes dramatiques. Un de ses amis les plus dévoués se plaignait de n'être introduit chez lui qu'après que tout avait été disposé pour la représentation ; qu'après l'arrangement de tous ses meubles ; lorsque la lumière était projetée avec l'art de Rembrandt sur la tête de l'illustre acteur ; quand il s'était drapé à l'antique avec les laines de sa toilette du matin, et qu'il s'inclinait sur le bâton d'OEdipe ou du roi Léar.

Cependant, malgré tous ses défauts et ses affectations, Pitt possédait à un degré extraordinaire quelques-uns des élémens de la véritable grandeur. Son talent était rempli d'éclat ; il avait des passions profondes, une sensibilité vive, un enthousiasme sincère pour tout ce qui était grand et beau. Il y avait quelque chose en lui qui ennoblissait jusqu'à ses tergiversations. Il errait souvent, très-souvent même. Mais, comme dit Wordsworth :

He still retained
Mid such abasement, what he had received
From nature, an intense and glowing mind (1).

Dans un tems d'abjection et d'avilissement, c'était quelque chose de trouver un homme qui, sous l'empire

(1) « Même dans son abaissement, il conservait ce qu'il avait reçu de la nature, un génie ardent et profond. »

d'une violente passion, aurait pu exposer le sort de sa patrie, mais qui était incapable de la mettre au pillage; un homme dont les erreurs ne résultaient pas d'un amour sordide du lucre, mais d'une soif inextinguible pour le pouvoir, pour l'éclat, pour la vengeance. L'histoire doit attester qu'à une époque où l'opinion tolérait chez les hommes publics des gains illicites et honteux, il montra toujours le plus complet désintéressement; que dans un siècle où l'on croyait que les gouvernemens ne pouvaient se conserver que par les artifices les plus immoraux, il fit de fréquens appels aux affections généreuses du cœur humain; qu'il ne chercha pas à se maintenir comme les Pehlam, en s'appuyant sur des supports aristocratiques, ou comme Bute, sur la faveur personnelle du prince, mais en s'adressant au bon sens, à la raison, à la moralité des classes moyennes. L'histoire dira encore qu'il inspira à ces classes une confiance sans limites dans son intégrité et son génie; qu'avec leur aide il s'attribua une large part d'un pouvoir que la cour et l'oligarchie n'auraient pas voulu voir dans ses mains; et que l'usage qu'il en fit, quand il le posséda, témoigne hautement qu'il ne l'avait pas recherché comme un moyen de fortune et de patronage, mais pour obtenir une réputation durable par la grandeur des services qu'il rendrait à la nation.

Toutefois, nous ne prétendrons pas avec M. Thackeray qui a voulu en écrire l'histoire et qui n'en a fait que le panégyrique, qu'il fût un type complet de dignité morale, le juste, l'honnête homme par excellence. A en croire son historien, il aurait eu raison quand il tentait d'établir une inquisition et offrait des primes au parjure, pour faire tomber la tête de Walpole, et lorsqu'il déclarait que Walpole avait été un excellent ministre; il aurait eu raison, quand, membre de l'opposition, il déclarait que la paix ne pouvait

être conclue avec l'Espagne, tant que cette puissance ne renoncerait pas au droit de visite, et quand, étant au ministère, il souscrivit au moins par son silence à un traité dans lequel l'Espagne ne renonçait pas à ce droit. Lorsqu'il quittait le duc de Newcastle et qu'ensuite il se coalisait avec lui; lorsqu'il tonnait contre les subsides, et que plus tard il les prodiguait avec une profusion sans exemple; lorsqu'après avoir protesté contre l'union hanovrienne, il disait que le Hanovre devait nous être aussi précieux que le Hampshire; à en croire son nouvel historien, il n'aurait pas cessé d'être un homme d'état éclairé et intègre. Aussi n'est-ce pas à M. Thackeray que nous avons emprunté les traits de l'esquisse qui va suivre.

La famille de Pitt était honorable et riche. Son grand père avait été gouverneur de Madras, et il rapporta de l'Inde ce diamant célèbre que le duc d'Orléans, alors régent, acheta, d'après l'avis de Saint-Simon, environ trois millions de livres tournois, et qui devint le plus beau joyau de la couronne de France (1). Il acheta des propriétés et des bourgs pourris, et vint siéger à la Chambre des Communes pour Old Sarum. Son fils Robert fut à une autre époque député du même bourg, tandis qu'un puîné siégeait pour Oakhampton. Robert avait deux fils. L'aîné, Thomas, hérita des biens-fonds et de l'intérêt parlementaire de son père. Le second fut le célèbre William Pitt.

Il naquit en 1708. Tout ce qu'on sait de la première

(1) On sait que ce diamant, du poids de 127 karats, fut acheté par Thomas Pitt 48,000 pagodes (204,000 liv. st. ou 510,000 fr.), et il le revendit au régent pour 135,000 liv. st. (3,375,000 fr.). Ce diamant, qui fait partie des diamans de la couronne, a été estimé 12,000,000 de francs dans l'état publié, en 1792, par l'Assemblée Nationale.

partie de sa vie, c'est qu'il fut élevé à Eton, et qu'à dix-sept ans il entra à l'Université d'Oxford. Pendant la seconde année de son séjour à l'université, George Ier mourut. A cette occasion, les Oxoniens firent comme de coutume des vers latins pour célébrer cet événement. Ceux de Pitt font voir qu'il n'avait qu'une connaissance médiocre même de la partie mécanique de l'art. Les véritables Etoniens apprendront sans doute avec scandale que cet illustre écolier a fait brève la première syllabe de *labenti*. Quant au fond du poème, ce n'est qu'un insipide lieu commun de collége. Il y est fort question de Mars, de Thémis, de Neptune, du Cocyte. Les Muses sont invitées à pleurer pour César; César qui ne pouvait pas lire un vers de Pope, et qui n'aimait rien au monde que le punch et les femmes grasses.

Même pendant le tems qu'il passa au collége, Pitt avait subi de violentes attaques de goutte, et on lui conseilla de voyager pour rétablir sa santé. En conséquence il quitta Oxford, avant d'avoir pris un seul grade, et visita la France et l'Italie. Il ne tarda pas à revenir, sans avoir obtenu beaucoup de soulagement de ses voyages, et continua à souffrir, pendant le reste de sa vie, de cette maladie constitutionnelle.

Son père était mort et avait laissé peu de chose aux enfans puînés; aussi William fut-il obligé d'embrasser une profession : il se décida pour l'armée et acheta une commission. Ses ressources de fortune étaient très-limitées, mais sa famille avait la volonté et le pouvoir de le servir. A l'élection générale de 1734, son frère aîné Thomas fut choisi à la fois pour Oakhampton et Old Sarum. Il opta pour le premier de ces bourgs, et William le remplaça à Old Sarum.

A cette époque Walpole avait été quatorze ans à la tête

des affaires. Il s'était élevé au pouvoir sous l'empire des plus heureuses circonstances. La totalité du parti wigh, de ce parti qui alors jouissait exclusivement de la faveur de la maison régnante et qui professait un attachement sincère pour les principes de la révolution, s'était intimement uni pour soutenir son administration. Heureusement pour lui, il n'était pas au ministère, quand l'acte de la mer du Sud passa, et quoiqu'il ne paraisse pas avoir entrevu toutes les conséquences de cette mesure, il s'y opposa fortement, comme en général à tous les actes bons ou mauvais de l'administration de Sunderland. Quand la Compagnie de la mer du Sud votait des dividendes de 50 p. °/o; quand des actions de cent livres se vendaient onze cents; quand la rue de Threadneedle était chaque jour encombrée des carrosses des ducs et des prélats; quand des théologiens et des savans devenaient des agioteurs; au milieu de ce vertige général, pareil à celui qui s'était emparé de la France, peu d'années auparavant (1), Walpole sut conserver la rectitude et le calme habituel de sa raison. Il condamna publiquement toutes ces folies, et sut en tirer avantage pour lui, en spéculant conformément à ses prévisions. Lorsque la crise éclata, que des milliers de familles furent réduites en un jour à la mendicité; que le peuple, dans les convulsions de sa rage et de son désespoir, ne s'indignait pas seulement contre les agens subalternes de cette jonglerie, mais aussi contre les favoris du prince, contre ses ministres, contre le roi lui-même; que le Parlement, avide de sang et de confiscations, se réunissait; que plusieurs de ses membres demandaient

(1) Allusion à cet agiotage effréné dont la rue Quincampoix fut le théâtre pendant les deux ou trois années de vogue qu'a eu, à Paris, le fameux système de Law.

que les directeurs fussent traités comme les parricides dans l'ancienne Rome, liés dans des sacs et plongés dans la Tamise, tous les partis jetèrent les yeux sur Walpole.

Quatre années auparavant, il avait été éloigné du pouvoir par les intrigues de Sunderland et de Stanhope. Ce dernier n'était plus. Sunderland s'était compromis dans les affaires de la Compagnie de la mer du Sud. Une forte minorité à la Chambre des Communes avait demandé qu'une censure sévère fût dirigée contre la conduite de Sunderland, qui, pensant qu'il lui serait impossible de résister au sentiment qui prévalait, se retira et ne survécut que peu de tems à sa retraite. Le schisme qui avait divisé les wihgs fut entièrement détruit. Walpole n'eut plus d'autre opposition à combattre que celle des torys; mais le roi avait pour eux autant d'aversion que de défiance.

Durant un certain tems, les affaires s'expédièrent avec une facilité, une promptitude dont on n'avait pas vu d'exemple, depuis la fin du règne des Tudors. Ainsi, pendant la session de 1724, il n'y eut pas une seule division. Peut-être qu'en suivant la direction que Pehlam prit ensuite; en admettant dans le gouvernement tous les talens naissans, toutes les ambitions légitimes du parti whig; en faisant de tems à autre une place à quelque tory influent, mais sans hostilité pour la maison de Brunswick, Walpole eût pu échapper au terrible conflit qui signala les dernières années de son administration, et dans lequel il finit par succomber. L'opposition qui le renversa avait été créée par sa propre politique, par son insatiable amour du pouvoir.

Dans la formation même de son ministère, il se fit un ennemi mortel de l'un de ses plus habiles et plus dévoués partisans. Pulteney avait, sous tous les rapports, des droits incontestables à appartenir à la nouvelle administration : sa

fortune était immense, son caractère honorable, il était déjà un orateur distingué; il avait pris l'habitude des affaires dans un poste important. Quand le parti whig s'était scindé, il avait quitté une place lucrative pour suivre la fortune de Walpole. Cependant lorsque celui-ci revint au pouvoir, Pulteney ne fut pas appelé à s'y associer. Une violente discussion eut lieu entre les deux amis; le ministre offrit la pairie par manière de transaction; mais Pulteney indigné refusa ce compromis. Pendant quelque tems il se livra à de violentes récriminations contre les torts de Walpole, attendant avec angoisse le moment de s'en venger. Il le trouva enfin, et devint le chef d'opposition le plus habile qui eût encore paru à la Chambre des Communes.

Carteret (comte de Granville) était sans contredit le plus éloquent et le plus accompli de tous les membres du ministère. Son talent dans les débats parlementaires était du premier ordre; sa connaissance des affaires extérieures fort au-dessus de celle de tous les hommes d'état de son tems; son attachement à la succession protestante, hors de toute espèce de doute; mais le cabinet ne pouvait le contenir en même tems que Walpole. Il se retira et devint un des plus formidables et des plus persévérans ennemis de son ancien collègue.

S'il existait un homme avec qui Walpole dût être disposé à partager le pouvoir, c'était assurément lord Townshend. Parens éloignés par la naissance, mais proches parens par alliance, ils avaient été amis dès l'enfance, et condisciples à Éton. Ils étaient, en outre, voisins de campagne dans le Norfolk. Tous les deux en place sous Godolphin, ils avaient appartenu l'un et l'autre à l'opposition. Poursuivis par la même Chambre des Communes, après le règne de la reine Anne, ils avaient été rappelés ensemble aux affaires. Renvoyés de nouveau par Sunder-

land, ils étaient rentrés dans le cabinet quand l'influence de Sunderland avait décliné. Leurs opinions sur tous les points avaient constamment été d'accord. Leur caractère était également ouvert, généreux, bienveillant; leurs relations pendant plusieurs années avaient été intimes et cordiales. Mais les liens du sang, des alliances et de l'amitié, le souvenir de services réciproques et de persécutions communes, ne pouvaient modérer cette ambition qui dominait les vertus comme les défauts de Walpole. Il voulait, pour nous servir de sa propre image, que la raison sociale du cabinet ne fût pas Townshend et Walpole, mais Walpole et Townshend. Leur animosité finit par être telle, qu'après s'être insultés en présence de témoins, ils se saisirent au collet et tirèrent leurs épées. Les femmes s'évanouirent, les hommes séparèrent les combattans. Heureusement des interventions amicales prévinrent le scandale d'un duel entre des cousins, des beaux-frères, d'anciens amis et d'anciens collègues; mais il était impossible qu'ils continuassent à agir ensemble. Townshend se retira, et guidé par une rare modération et un esprit vraiment patriotique, il ne voulut prendre aucune part aux affaires. Il ne pouvait pas, disait-il, se fier à son humeur. Il craignait que le souvenir d'injures personnelles ne le poussât à suivre l'exemple de Pulteney, et à s'opposer à des mesures utiles au pays. Aussi, après sa démission, on le vit s'éloigner de Londres, et il passa les dernières années de sa vie, *in otio cum dignitate*, parmi ses arbres et ses peintures de Reinham.

Venait ensuite Chesterfield; c'était aussi un whig et un partisan de la succession protestante. Orateur, courtisan, bel-esprit, homme de lettres, il donnait le ton au monde fashionable, quand, pour être à la mode, il ne suffisait pas, comme aujourd'hui, d'être sec et gourmé. C'était

à regret, sans aucun doute, qu'il se soumettait à l'ascendant de Walpole. Il murmurait contre le bill sur l'excise, et ses frères votaient contre ce bill à la Chambre des Communes. Le ministre se conduisit avec sa prudence et son énergie caractéristiques; avec prudence, dans la conduite des affaires publiques; avec énergie, dans ce qui intéressait sa propre administration. Il retira son bill, et congédia ceux de ses collègues qui étaient hostiles ou incertains; Chesterfield fut arrêté sur le grand escalier de Saint-James, et sommé de rendre le bâton qu'il portait comme lord trésorier de la maison du roi. D'autres grands fonctionnaires furent congédiés en même tems; parmi eux se trouvaient les ducs de Montrose et de Bolton, lord Stair, lord Clinton, etc.

Peu de tems après ces événemens, l'opposition fut renforcée par le duc d'Argyle, homme léger et rempli de vaine gloire, mais brave, éloquent et populaire. C'était en grande partie à ses efforts que l'on devait la répression de la rébellion jacobite qui avait eu lieu peu de tems après la mort de la reine Anne. Il apporta à la fois à la minorité l'aide de son grand nom, de ses talens et de son influence prépondérante dans son pays natal.

Sans doute, dans chacun de ces cas considérés isolément, un défenseur habile de Walpole trouverait moyen de le justifier. Mais quand nous voyons que pendant une longue série d'années tout prend la même direction; que les plus éminens des hommes publics qui partageaient les vues du ministre finirent également par s'en éloigner, aigris et irrités, nous sommes disposés à croire que l'explication de ce phénomène se trouve dans ces paroles de son fils : « Que Sir Robert Walpole aimait tellement le pouvoir, qu'il lui était impossible d'en faire le partage. » Hume a, selon nous, fort bien caractérisé ce ministre

fameux, dans cette courte phrase : « Modéré dans l'exercice du pouvoir ; sans équité dans la part qu'il s'en faisait. » D'un caractère ouvert et jovial, aucun homme supérieur par l'ame ou l'intelligence ne pouvait cependant agir avec lui. Il en résulta qu'il eut à lutter contre une opposition qui contenait les hommes les plus distingués de son tems, sans autre appui que son frère Horace et Henri Pehlam dont la médiocrité industrieuse ne lui donnait aucun ombrage ; ou quelques aventuriers spirituels, mais qui par leur caractère et leur situation diminuaient la crainte que, sans cela, leurs talens auraient pu inspirer. A cette dernière classe appartenait Fox, père de notre illustre contemporain, trop pauvre pour vivre sans place ; Sir William Yonge, dont Walpole disait qu'il n'y avait qu'un aussi grand talent qui pût soutenir un tel caractère, et qu'un pareil caractère qui pût abaisser un pareil talent ; enfin Winnington dont la réputation était flétrie, à tort ou à raison, par les imputations les plus graves.

Les whigs ne formaient peut-être pas la partie la plus nombreuse de l'opposition ; mais ils en formaient sans contredit la plus importante par le talent et l'expérience ; les torys ne fournissaient guère que d'épais chasseurs de renards, engraissés avec la bière du Devon et du Stafford ; hommes qui buvaient à la santé du roi, *au-delà de l'eau* (1) ; qui croyaient que tous les porteurs de rentes étaient des juifs, dont la religion consistait à haïr les dissidens, et qui, dans leurs préoccupations politiques, craignaient, comme le squire Western de *Tom Jones*, que leur pays ne fût abandonné au Hanovre, pour être livré au fonds d'amortissement. L'éloquence de ces squires patriotiques,

(1) Allusion au Prétendant.

reste de l'ancien et formidable club d'octobre, allait rarement au-dessus d'un non ou d'un oui énergique. Fort peu d'hommes de ce parti avaient joué un rôle au Parlement où avaient été appelés à remplir un poste politique de quelque importance. Quant à ceux qui, comme Sir William Wendham, avaient appris les doctrines de liberté politique et de tolérance, en fréquentant leurs nouveaux associés, on pouvait les considérer comme des whigs.

Ce fut aux whigs de l'opposition, aux patriotes, comme on les appelait alors, que s'attachèrent les plus distingués des jeunes Anglais qui, à cette époque, entrèrent dans la vie publique. Ces politiques inexpérimentés sentaient tous cet enthousiasme vague qu'excite naturellement le mot de liberté dans des esprit jeunes et ardens. Ils pensaient que les doctrines tories, comme les pratiques du gouvernement de Walpole, étaient également inconciliables avec un gouvernement libre. En conséquence ils vinrent se grouper autour de l'étendard que Pulteney avait élevé. En attaquant le ministre whig, ils professaient les plus purs principes du whiggisme. Suivant eux, Walpole n'était qu'un schismatique, tandis qu'ils formaient le peuple d'élection; les dépositaires de la foi orthodoxe d'Hampden et de Russell; les seuls qui eussent, au milieu de la corruption des tems et de celle que fait naître la longue possession du pouvoir, conservé sans tache les principes de la révolution. Les plus distingués des jeunes gens qui se rattachèrent à cette portion de l'opposition, étaient sans contredit Lyttleton et William Pitt.

Quand ce dernier entra au Parlement, tout le monde politique fut attentif à un événement qui allait donner un si grand poids à l'opposition. D'un autre côté, le prince de Galles s'éloignait chaque jour davantage du roi et de ses ministres, et resserrait son intimité avec les patriotes.

Rien de plus naturel, dans une monarchie où il existe une opposition constitutionnelle, que de voir à sa tête l'héritier présomptif du trône. Il est poussé dans cette direction par tous les sentimens d'ambition et de vanité. Il ne peut être que le second dans le parti auquel il appartient naturellement; il est nécessairement le premier dans celui qui le réclame. Tout ce que le ministère actuel peut attendre de lui, c'est qu'à son avénement il ne le congédiera pas; mais s'il se joint à un parti contraire, tous ses associés espèrent qu'il fera leur élévation. Or les sentimens que les hommes entretiennent envers ceux dont ils attendent de grands avantages sont beaucoup plus vifs que les sentimens qu'ils éprouvent pour ceux qui ne peuvent que les maintenir dans les positions qu'ils occupent déjà. Ainsi donc, un héritier présomptif qui veut jouir complétement de tout le plaisir que peuvent procurer d'éloquentes flatteries et des respects sans bornes, se joindra à ceux qui luttent pour obtenir le pouvoir. C'est là sans doute la véritable explication d'un fait que lord Grenville attribuait à quelque disposition particulière dans la maison de Brunswick. « Cette illustre maison, dit-il, sans doute après avoir bu quotidiennement son demi-gallon de Bourgogne, s'est toujours querellée et continuera à se quereller de génération en génération. » Le fait est incontestable, quoique nous ne puissions admettre cette explication. Depuis l'avénement de Georges Ier, il y a eu quatre princes de Galles qui ont presque tous été constamment dans l'opposition.

Quels que soient au reste les motifs qui déterminèrent le prince Frédérick à se joindre aux adversaires de Walpole, cette puissante accession communiqua à plusieurs membres de ce parti un courage, une énergie, dont ils avaient grand besoin. Il était impossible, pour les torys mécontens, de ne pas éprouver quelque embarras, en se

voyant associés à des torys en conspiration journalière avec la famille exilée, ou avec d'autres qui, sans être disposées à attaquer la maison régnante, ne considéraient toutefois son avénement que comme le moindre de deux grands maux, un préservatif douloureux contre le papisme. Le ministère pouvait prétendre d'une manière plausible que Pulteney et Carteret, afin de satisfaire leur soif d'ambition et de vengeance, n'hésitaient pas à servir les desseins d'une faction hostile à la succession protestante. La présence du prince Frédérick à la tête des patriotes fit cesser ces accusations. Les chefs de l'opposition purent alors se vanter que leurs actes étaient sanctionnés par une personne aussi intéressée que le roi lui-même au maintien du nouveau régime; et qu'au lieu de servir les intérêts du parti tory, ils étaient parvenus à s'en faire un auxiliaire. Il faut reconnaître que, quoique le roi et le prince se conduisirent l'un et l'autre peu honorablement, le roi d'une manière brutale et dure, et le prince avec irrévérence envers son père et son souverain, ces dissensions intestines dans la famille royale la fortifièrent plutôt qu'ils ne l'ébranlèrent. Beaucoup d'hommes politiques qui se regardaient comme placés sous une sentence perpétuelle d'exclusion des emplois publics, et qui, dans leur désespoir, étaient presque disposés à s'associer à une entreprise contre-révolutionnaire, comme l'unique moyen d'échapper à l'espèce de proscription qui pesait sur eux, virent avec joie une voie plus sûre et plus douce qui s'ouvrait devant eux, et calculèrent qu'il valait mieux attendre que la couronne, par la marche ordinaire de la nature, fût placée sur la tête de l'héritier présomptif du trône, que de jouer leur vie et leur fortune en se soulevant pour les Stuarts. La situation de la famille royale ressemblait à celle de ces familles écossaises dont le père et le fils aîné, pendant la

rébellion, s'étaient partagés entre les deux camps, afin que, quelque chose qui arrivât, leurs biens fussent sauvés (1).

En 1736, Frédérick épousa la princesse de Saxe-Gotha, avec laquelle il vécut ensuite dans des termes à peu près semblables à ceux dans lesquels son père avait vécu avec la reine Caroline. Le prince adorait sa femme, à tous égards l'une des personnes les plus séduisantes de son sexe; mais il croyait que la fidélité n'était pas une vertu royale; et, afin de ressembler à Henri IV et au régent de France, il affectait un libertinage pour lequel il n'avait aucun goût, et quittait une femme charmante pour une maîtresse qui lui était de tous points inférieure.

L'adresse que la Chambre des Communes présenta au roi, à l'occasion du mariage du prince, ne fut pas proposée par le ministère, mais par Pulteney, chef de l'opposition whig. Ce fut sur cette motion que Pitt, qui n'avait pas rompu le silence pendant la session dans laquelle il avait pris possession de son siége, parla pour la première fois. « Un historien contemporain, dit M. Thackeray, parle du discours de M. Pitt comme supérieur aux discours de l'éloquence antique. Selon Tindal, il était plus orné que les discours de Démosthènes et moins diffus que ceux de Cicéron. » Cette phrase, qui n'a pas de sens, a été

(1) C'est aussi ce qui arriva en Espagne et en Pologne, pendant les guerres de l'empire. Les grandes familles espagnoles et polonaises s'étaient scindées entre les deux camps. La moitié de ces familles marchait sous les drapeaux de Napoléon et de son frère; l'autre sous ceux de la Russie et des cortès. Vous trouviez à la fois des Frias à Cadix et à Madrid, près du roi intrus; des Oginski, des Potocki près de Napoléon et près d'Alexandre. Ces familles puissantes ont de trop grandes positions personnelles à défendre pour adopter une ligne de conduite entièrement patriotique et désintéressée.

citée cent fois; et assurément elle n'aurait dû l'être que comme une phrase ridicule. Est-ce que le docteur Tindal qui en est l'inventeur, et M. Thackeray qui l'a répétée, n'ont pas constamment entendu des discours qui méritaient le même éloge. Nous ne connaissons aucun orateur vivant, depuis lord Brougham jusqu'à M. Hunt, qui n'y eût des droits. Assurément ce ne serait pas un fort grand éloge à faire d'un homme, que de dire qu'il est plus grand que le nain polonais, et plus court que le géant O'Brien; plus gras que l'anatomie vivante et plus maigre que Daniel Lambert.

La harangue de Pitt, telle qu'elle est rapportée dans le *Gentleman's Magazine*, mérite l'éloge de Tindal, mais n'en mérite pas d'autres. Elle est tout aussi vide que pouvait l'être un discours de novice dans une occasion semblable; mais la facilité et les avantages personnels du jeune orateur saisirent à l'instant l'oreille et les yeux de son auditoire. Il fut écouté avec attention dès le jour de sa première apparition à la Chambre; et l'usage développa les facultés éminentes qu'il possédait.

De notre tems, l'auditoire d'un membre du Parlement, c'est la nation. Les trois ou quatre cents personnes qui sont présentes, quand un discours est prononcé, peuvent être séduites ou repoussées par la voix et l'action de l'orateur; mais dans les comptes rendus des journaux, qui sont lus le lendemain par des centaines de mille d'individus, la différence entre la plus noble et la plus basse figure, entre la voix la plus sourde et la plus pénétrante, entre la pantomime la plus convenable et la plus gauche, disparaît entièrement. Il y a une centaine d'années, on autorisait à peine les journaux à publier le résumé des débats de la Chambre des Communes. A cette époque, par conséquent, l'impression que produisait un orateur sur les

personnes qui l'écoutaient était tout. Aussi, dans les Parlemens de cette époque, comme dans les républiques de l'antiquité, ces qualités extérieures qui fortifient immédiatement l'effet d'un discours avaient bien plus d'importance qu'elles n'en ont aujourd'hui. Ces qualités, Pitt les possédait toutes au plus haut degré. A la scène il eût été un superbe Coriolan. Ceux qui l'ont vu à son déclin, quand sa santé avait été altérée par l'âge, qu'il avait été enlevé à cette assemblée orageuse qu'il connaissait si bien et sur laquelle il exerçait une influence sans bornes, pour être jeté dans une autre assemblée circonscrite, difficile à émouvoir et sans bienveillance, disent que, lorsqu'il parlait, il faisait presque toujours entendre un murmure monotone, inarticulé, que saisissaient à peine ceux qui étaient placés le plus près de lui; que lorsqu'il était violemment excité, il élevait la voix pendant quelques minutes, mais qu'il retombait bientôt dans sa diction monotone.

Tel était lord Chatam; mais tel n'était pas William Pitt. Sa figure, quand il parut au Parlement, était imposante et gracieuse; ses traits remplis de noblesse et son œil de flammes. Sa voix, lorsqu'il parlait bas, se faisait entendre jusque sur les bancs les plus éloignés; et quand il lui donnait tout son volume, le son s'en élevait comme l'orgue d'une grande cathédrale, ébranlait la Chambre de ses vibrations, et descendant par les escaliers, se faisait entendre jusque dans les cours de Westminster. Il cultivait tous ces avantages avec les soins les plus assidus. Son action est décrite par un observateur malin, comme aussi habile que celle de Garrick. Son jeu de physionomie était admirable : souvent il déconcertait un orateur hostile, par un simple coup d'œil de colère ou de mépris. Toutes

les intonations, depuis le cri passionné jusqu'à un aparté pénétrant, étaient entièrement à sa disposition. Il n'est nullement improbable que les soins qu'il se donna pour perfectionner ses grands avantages personnels, tendirent à nourrir chez lui ce goût pour les effets dramatiques qui, comme nous l'avons déjà remarqué, fut une des faiblesses de son caractère.

Mais ce ne fut pas seulement ou principalement à ses avantages extérieurs que William Pitt dut l'ascendant qu'il exerça à la Chambre des Communes, pendant trente années. C'était sans contredit un orateur puissant; et soit par les récits de ses contemporains, soit par les fragmens qui restent de ses discours, il n'est pas difficile de reconnaître l'étendue et la nature de ses talens oratoires.

Ce n'était pas dans les discours étudiés qu'il brillait. Le petit nombre de ceux de ce genre qu'il prononça n'eurent aucun succès. Son panégyrique du général Wolf fut considéré comme la plus mauvaise de ses harangues. « Aucun homme, dit un observateur contemporain, qui l'avait souvent entendu, ne savait moins ce qu'il allait dire. » Au fond, sa facilité était si grande qu'elle devenait presqu'un défaut. Il n'était pas le maître, mais l'esclave de sa propre parole. Il exerçait si peu d'empire sur ses impulsions intérieures, qu'il n'aimait pas à prendre part à une discussion quand il avait quelque secret d'état à garder. « Je resterais assis, disait-il à lord Shelburne, dans une occasion semblable; car quand une fois je suis levé, tout ce que j'ai dans ma tête en sort. »

Ce n'était pas cependant dans la discussion qu'il avait toute sa supériorité. Qu'à cet égard il ne fût pas fort au-dessus de la médiocrité à son entrée au Parlement, cela n'aurait rien eu d'étrange. Cette supériorité ne s'acquiert

qu'à la longue et après beaucoup d'essais infructueux. Ce ne fut que très-tard, suivant Burke, que Fox acquit la sienne, qui n'a jamais eu d'équivalent à la Chambre des Communes. Fox lui-même n'attribuait son propre succès qu'à la résolution, qu'il avait prise de bonne heure, de parler bien ou mal au moins une fois à chaque séance. C'est en effet ce qu'il fit pendant cinq sessions successives. Au fond, si on excepte M. Stanley, dont l'habileté parlementaire ressemble à un instinct ou à une inspiration, il serait difficile de trouver un orateur dont l'acquit dans ce genre n'ait pas été obtenu aux dépens de son auditoire.

Mais s'il est rare que les hommes, même les plus capables, acquièrent cet art sans une longue pratique, il ne l'est pas moins que des hommes d'une capacité réelle réussissent à le posséder, quand ils le cultivent par des soins assidus. Aussi peut-on considérer comme fort étrange que Pitt, qui avait tant d'audace, de talent réel, dont toute la vie s'écoula au milieu de conflits parlementaires; un homme qui, pendant tant d'années, avait été le ministre dirigeant de la couronne, à la Chambre des Communes, n'ait jamais eu une grande supériorité à cet égard. Il parlait sans préparation, mais sa parole suivait le cours de sa pensée et non pas celui du débat. Il pouvait conserver dans sa mémoire quelque expression isolée d'un orateur hostile, et en faire le texte d'un sarcasme sanglant ou d'une brûlante invective. Les éclats les plus vantés de son éloquence ont été provoqués par un mot non prémédité, un rire, une exclamation. Mais c'est là le seul genre de réplique dans lequel il ait excellé. Ses expositions, ses réfutations étaient d'un effet médiocre; mais ses harangues abondaient en apophthegmes, en exemples frappans, en anecdotes bien racontées, en allusions heu-

reuses, en appels passionnés. Ses invectives et ses sarcasmes étaient redoutables ; jamais nul orateur anglais ne se fit autant craindre.

Mais ce qui donnait le plus d'effet à ses discours, c'était l'air de sincérité, de conviction véhémente et profonde qui en formait l'un des caractères. Son style n'était pas toujours du meilleur goût. Plusieurs de ses contemporains le trouvaient trop fleuri. Horace Walpole, dans un éloge rempli d'enthousiasme qu'il a fait d'un de ses plus beaux discours, convient cependant que les métaphores en étaient forcées. Ses citations, ses allusions classiques auraient passé pour un peu banales, même dans les compositions d'un écolier spirituel. Mais c'étaient là de légers défauts dont ne s'occupait guère son auditoire. L'élan du grand orateur passait à tout ce qui était autour de lui ; son ardeur, son noble aspect, échauffaient les ames les plus froides et donnait de la dignité à ses allusions les plus puériles.

Aussi les attaques ne tardèrent pas à exciter l'attention et l'ombrage de Walpole qui voulut faire un exemple du patriotique lieutenant. Il fut en conséquence renvoyé du service. M. Thackeray dit assez ridiculement que le ministre sentant qu'il ne pouvait pas corrompre William Pitt, avait voulu le punir. Comment aurait-il pu savoir si en effet un jeune homme qui avait sa fortune à faire et qui n'avait encore eu rien à refuser, avait en effet une probité inflexible ? La vérité est que jamais Walpole n'avait cherché à corrompre personne. Il savait trop bien que pour une bouche que l'on ferme avec une place, on en ouvre sur-le-champ cinquante autres. Il était trop habile pour faire croire que l'on gagnait davantage à contrarier ses vues qu'à les favoriser. Ces maximes sont, au reste, aussi

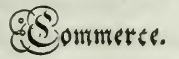
vieilles que la corruption parlementaire ; et Pepys les avait apprises des conseillers de Charles II.

Pitt ne perdit rien à sa disgrâce. Il fut attaché à la Chambre du prince de Galles, et continua à déclamer contre les ministres avec un talent qui croissait toujours comme sa violence. La question maritime s'agitait alors entre l'Espagne et l'Angleterre. Il demandait la guerre avec une véhémence assez peu conciliable avec la raison et l'humanité, mais que son historien trouve digne de la plus haute admiration. Nous ne nous arrèterons pas pour discourir sur un point qui ne peut partager des hommes éclairés et consciencieux. Certes, à moins qu'il n'existe pas de droit des gens ; que les nations ne s'associent que pour faire des actes de fraude et de violence ; qu'il n'y ait d'autre morale que celle des boucaniers, qui paraît être, au reste, la morale de M. Thackeray, et que les traités ne signifient plus rien à trente degrés de la Ligne, la guerre avec l'Espagne ne pouvait pas être justifiée. Au surplus, les provocateurs de cette coupable guerre se sont condamnés eux-mêmes, et à cet égard l'histoire n'a qu'à enregistrer leur propres aveux. « J'ai vu, dit Burke, et même examiné avec attention des documens originaux, relatifs à des transactions importantes de cette époque. Ils me convainquirent complétement de l'extrême injustice de cette guerre. Quelque tems après j'eus occasion de causer avec les principaux acteurs de la lutte contre Walpole, et surtout avec ceux qui excitèrent la grande clameur à l'occasion de la guerre, aucun d'eux n'essaya de justifier cette mesure. Ils la blâmaient tous, au contraire, aussi librement que s'ils eussent parlé d'un acte auquel ils auraient été entièrement étrangers.

Nous nous arrèterons ici au moment où les hustings

des élections de 1741 vont se dresser; époque mémorable, car ces élections firent tomber le pouvoir des mains qui l'avaient gardé si long-tems. On sent qu'il serait impossible de renfermer dans un seul article le développement du caractère de lord Chatam et tout le cours de cette grande vie, à laquelle viennent se rattacher plus ou moins étroitement les diverses transactions politiques de notre histoire, pendant près d'un demi-siècle. Nous poursuivrons notre tâche dans un second article.

(*Edinburgh Review.*)



Commerce.

DE L'ÉMANCIPATION DE L'INDE

ET DE SON AVENIR POLITIQUE ET COMMERCIAL (1).

Enfin, une ère nouvelle commence pour le commerce de la Grande-Bretagne ; encore quelques mois, et nos navires pourront librement aborder dans tous les ports de l'Inde, et nos négocians former dans cette belle et riche contrée des établissemens partout où se trouve un résident anglais. Dans quelques mois cet immense pays, qui depuis la mort d'Aurengzeb était tenu sous le séquestre par la Compagnie, sera rendu à la vie et à la circulation. Quelles sources de richesse cet acte d'affranchissement et de haute politique va faire naître ! combien de débouchés nouveaux, grâce à lui, vont s'ouvrir pour notre commerce et notre industrie ! Mais, pour que ce bienfait ne tourne pas au préjudice de ceux en faveur desquels

(1) Note du Tr. D'après la nouvelle charte, à partir du 22 avril 1834, la Compagnie des Indes doit cesser ses opérations commerciales, et à partir de la même époque tous les sujets anglais pourront faire le commerce avec les pays situés au-delà du cap de Bonne-Espérance jusqu'au détroit de Magellan. Quoique depuis le renouvellement de la charte de la Compagnie, consenti en 1813 par le Parlement britannique, tous les sujets anglais pussent faire librement le commerce avec l'Inde, cependant leurs navires ne pouvaient aborder que dans certains ports désignés, et il leur était presque impossible de former des établissemens industriels dans l'intérieur des terres. On sait en outre que la Compagnie avait conservé le monopole exclusif du commerce de la Chine.

il a été consenti, il faudra que nos spéculateurs apportent dans leurs entreprises cette réserve, cette prudence qui a toujours fait la base du caractère anglais, et dont malheureusement ils ne se sont que trop départis en 1825 et 1826, lorsque, entraînés par un paroxisme fébrile, ils engagèrent sans réflexion leurs capitaux dans l'exploitation des mines du Nouveau-Monde.

C'est avec raison que le gouvernement de la réforme a pensé que nos relations commerciales avec l'Asie ne pourraient prendre un développement convenable qu'en les dégageant des mille entraves qui enchaînent encore leur essor. En ôtant à la Compagnie le monopole du commerce de l'Inde et de la Chine; en employant des moyens plus efficaces pour protéger nos navires sur ces parages, le gouvernement a assuré des débouchés immenses à notre industrie, à notre commerce et à notre population surabondante, et s'est acquis de nouveaux titres à l'estime et à la reconnaissance du pays. On ne saurait trop le louer de la sagesse qu'il a mise dans sa détermination; car en affranchissant l'Inde, en faisant participer les naturels du pays, sans distinction de caste, de couleur ou de religion, aux emplois civils et militaires, il n'a pas voulu dépouiller une association puissante des domaines immenses qu'elle avait acquis à ses risques et périls, et souvent au prix des plus grands sacrifices. Si la Compagnie a été privée de ses comptoirs, elle conserve du moins la même autorité sur les peuples qui lui étaient soumis; la cour des actionnaires subsiste toujours et continue à jouir du privilége qu'elle avait d'élire ses directeurs, et ceux-ci possèdent encore la faculté de nommer aux emplois et de diriger les différentes branches de l'administration, sous la surveillance des lords-commissaires de l'Inde. Ainsi, par ce nouvel arrangement, la Compagnie n'a plus cet aspect louche que

lui donnait autrefois son double rôle de marchande et de souveraine; aujourd'hui elle prend un caractère plus arrêté et mieux défini; c'est un corps politique, délégué de la nation et du gouvernement, destiné à diriger les rênes d'une autorité lointaine. Elle gagne donc en considération ce qu'elle a pu perdre du côté de l'intérêt, et ainsi dégagée de ses mille préoccupations financières, elle pourra mieux se livrer à l'accomplissement du grand œuvre de civilisation qu'elle a déjà si heureusement commencé.

Au reste, nous sommes loin de penser que cette nouvelle combinaison soit préjudiciable aux intérêts de la Compagnie; car les droits qu'elle percevra sur l'importation et l'exportation des marchandises, les économies qu'elle réalisera en licenciant sa marine marchande et en vendant le matériel de ses navires, l'indemniseront des pertes que lui occasionera la cessation de son commerce. D'ailleurs, comme on le sait, une grande partie de son revenu net provient des impôts directs et indirects qu'elle prélève à divers titres sur les peuples qu'elle régit. En effet, quoique l'administration de la Compagnie des Indes soit très-coeuse (1), l'excédant de son revenu gouvernemental sur ses dépenses, le service de la dette compris, est de 1,140,000 liv. st. (28,500,000 fr.) par année. Ainsi, après avoir prélevés sur cette somme le montant des dividendes du aux actionnaires, dividende calculé à raison de 8 p. %, il reste encore dans les coffres de la

(1) Le minimum du traitement des officiers civils est de 200 liv. st. (5,000 fr.), par an, et le maximum de 5,000 liv. (125,000 fr.). La solde d'un colonel d'infanterie est de 1,872 liv. st. (46,800 fr.) et celle d'un capitaine 516 liv. (14,000 fr.). Le traitement du gouverneur-général, résidant à Calcutta, est de 610,000 fr., et celui des gouverneurs de Madras et de Bombay, de 410,000 fr. pour le premier, et 360,000 fr. pour le second.

Compagnie une somme disponible de 640,000 liv. st. (16,000,000 fr.). Il lui sera donc facile, à l'aide des économies que sa nouvelle position lui permettra de réaliser, de racheter d'ici à 1874 (époque fixée par le Parlement) le montant de sa dette, tout en augmentant le dividende annuel qu'elle paie à ses actionnaires. Ce n'est plus aujourd'hui une question, les longs débats que le renouvellement de la charte de la Compagnie des Indes a soulevés, ont démontré jusqu'à la dernière évidence la situation satisfaisante dans laquelle se trouve aujourd'hui la Compagnie. Il ne faut plus craindre qu'aucun embarras, qu'aucune sollicitude de position ne vienne désormais la distraire des devoirs qui lui sont imposés ; car elle est parfaitement en mesure d'accorder une protection puissante et efficace à tous les sujets britanniques qui viendront se placer sous son égide. Elle a à sa solde une armée nombreuse, fidèle et aguerrie ; ses agens diplomatiques connaissent de longue main les localités, les mœurs et le caractère des peuples chez lesquels nos spéculateurs vont se présenter ; ils pourront donc leur donner d'utiles renseignemens, et les prémunir contre ces illusions dans lesquelles les hommes d'affaires ne se laissent que trop souvent entraîner. Nous nous plaisons à croire qu'elle saura accomplir cette tâche avec dignité, ainsi que l'honneur national l'exige.

En général, on a, en Europe, les idées les plus fausses sur l'Inde et sur son climat : parce qu'on voit revenir à Londres quelques nababs livides, blasés par des abus de toute espèce, brûlés, desséchés par le soleil et les vents alizés, on s'imagine que l'Inde est une terre de désolation ; et que partout on y est exposé à une atmosphère embrasée. C'est une erreur bien grande. Certes, dans un pays qui s'étend depuis le 7ᵉ degré de latitude jusqu'au 64ᵉ, qui est

coupé par une multitude de fleuves et de hautes montagnes, on doit nécessairement y trouver autant de climats divers qu'il y a de bassins. Ainsi, tandis que dans les Jungles, à Bombay, à Calcutta, etc., etc., une chaleur étouffante suffoque les malheureux habitans, sous la même latitude, à quelques milles de distance, il en est d'autres qui respirent un air frais et salutaire. Dans le district de Coïmbatour, dans ceux de Carnate et du Mysore, sur les flancs de l'Himalaya, sur les rians coteaux des Montagnes-Bleues, dans les vallées de la Nerbuddah, et en général sur toutes les rives des fleuves et à leurs confluens, on y jouit d'une température qui se rapproche des climats tempérés de l'Italie, de la Suisse ou de l'Andalousie, tant l'air y est pur, rafraîchissant et suave. Sans doute dans plusieurs parties, comme nous l'avons déjà dit, on est exposé à tous les inconvéniens des régions tropiques, mais du moins encore sont-ils modifiés par la disposition particulière du pays. Les moussons du sud-ouest qui y règnent depuis le mois de mai jusqu'à la fin d'octobre apportent des pluies continuelles sur ses côtes occidentales, tandis que les moussons du nord-est qui soufflent pendant le reste de l'année viennent rafraîchir l'atmosphère de la partie orientale. Ainsi se trouvent détruites toutes les préventions, toutes les opinions erronées qu'on a généralement sur l'Inde, contrée qui, sans contredit, est l'une des plus heureusement constituées.

Voici ses fleuves et leurs puissantes cataractes : l'Indus, le Gange, la Djumna, le Djhilum dont le parcours varie de douze à quinze cents milles et qui tous sont capables de porter des navires du plus fort tonnage; voici les plaines immenses de la presqu'île du Gange qui peuvent produire dix fois plus de sucre que toutes les Antilles réunies. A la surface du sol, ou dans ses profondeurs, vous y trouvez

tous les élémens, toutes les matières premières nécessaires aux principales industries : chevaux, éléphans, dromadaires, bestiaux de toute espèce ; mines de fer, de diamans, de métaux précieux ; terrains à houille, bois de construction, céréales, épices, plantes tinctoriales ; en un mot, les produits les plus communs et ceux qui sont les plus rares et les plus recherchés, et ce qu'il y a de plus précieux encore, des travailleurs un peu indolens peut-être, mais dociles et toujours disposés à aider de leurs faibles moyens ceux qui se livrent à de nouvelles entreprises. La province du Bengale jouit de deux récoltes annuelles ; et les productions d'une année suffisent pour nourrir pendant deux ans toute la population, que l'on estime à plus de 25,000,000 d'habitans, et cependant la huitième partie de sa superficie est seule livrée à la culture ! Dans la province de Bahar, le climat y est plus sain que dans le Bengale, mais le sol n'y est pas moins fertile. Entre l'Allah-Abad, le Bahar et le Nepal se trouvent les forêts d'*Aoude*, remplies d'éléphans, de rhinocéros, de tigres, et sur la lisière une quantité prodigieuse de chevaux, de buffles et de moutons élevés par des pâtres hindous. La province de Delhy, moins fertile que les précédentes, renferme cependant quelques vallées qui fournissent jusqu'à trois récoltes de riz par an, tandis que les plaines de Bénarès, les districts de Patna et de Malwa, produisent cette quantité immense d'opium qui suffit à peine à la consommation de la Chine. Si les sables de l'*Adjemyr* bravent tous les efforts de la culture et de l'industrie, les vallées de Bain-Ganga et de Méhénédy offrent aux colons d'abondantes récoltes, en retour de leurs travaux, et dans le Malabar, les riches plantations de poivriers, les magnifiques rizières ombragées de cocotiers, ou les forêts épaisses de teck et de sandal, donnent presque toujours à ceux

qui les cultivent des produits qui dépassent leurs espérances.

Voilà le pays dont l'accès est enfin permis à nos émigrans ; n'est-il pas préférable aux deux Canadas, au Nouveau-Brunswick, et même à la Nouvelle-Galles du sud ? surtout lorsqu'il ne sera plus éloigné de nos ports que de quarante-cinq jours. Ce projet de rapprocher l'Inde, en évitant la circumnavigation de l'Afrique, n'est plus aujourd'hui regardé comme une chimère par les hommes de l'art et qui ont profondément étudié les lieux ; c'est un projet réalisable et qui, avec le concours du pacha d'Égypte, ne tardera pas à être effectué. Déjà notre gouvernement a abandonné le plan qu'il semblait avoir adopté, de rendre l'Euphrate navigable, comme offrant un accès trop facile aux armées du Czar. En effet, la Russie, qui est déjà maîtresse des inépuisables forêts du mont Taurus, n'aurait qu'à abandonner au cours de ce fleuve quelques radeaux chargés de ses légions, et dans huit ou dix jours ses armées se trouveraient sur les bords du golfe Persique. La route la plus sûre, celle qui semble tracée par la nature, c'est l'isthme de Suez, pourvu toutefois qu'on divise le service en deux grandes sections : 1° d'Europe en Afrique ; 2° d'Afrique en Asie. Nos vaisseaux, en partant de Falmouth, se dirigeraient sur Malte, et de là se rendraient à Alexandrie, puis ils remonteraient le canal que Méhémet-Ali fait construire et qui doit établir une communication entre ce port et le Nil. Au moyen de chevaux de halage, cette distance, qui n'est que de quarante-cinq milles, pourrait être franchie en six heures ; et dans trois jours on accomplirait le voyage d'Alexandrie au Caire. De cette dernière ville, au moyen de chemins de fer, les marchandises seraient ensuite conduites à Suez. De l'autre côté de l'isthme les paquebots qui feraient le service d'Asie en Afrique

partiraient de Bombay, se rendraient à Suez, y déposeraient les marchandises de l'Inde, et prendraient en retour les produits de notre industrie déposés à l'avance dans les magasins de Suez. La navigation de la mer Rouge, considérée depuis long-temps comme dangereuse, n'a rien qui doive effrayer. Sir John Malcolm, chargé par le gouvernement britannique d'explorer cette mer, n'a trouvé ni difficultés, ni dangers dans la route qu'il a suivie le long de la côte orientale; et par cette route il ne faudrait pas plus de quarante à cinquante jours pour accomplir le voyage de Falmouth à Bombay. Plus récemment encore, M. Waghorn, après avoir étudié ce plan et l'avoir soumis à l'approbation du vice-roi d'Égypte, a reçu de ce prince l'assurance qu'il établirait un entrepôt entre le Caire et Suez, et qu'il ferait même construire à ses frais un chemin de fer entre ces deux points. Voilà la route tracée; elle ne tardera pas à être suivie par un grand nombre de voyageurs, d'émigrans et de spéculateurs.

Mais ce n'est pas seulement pour les émigrans et les industriels que cet acte d'émancipation va être profitable, il sera aussi pour les négocians et les armateurs l'occasion d'immenses profits par les rapports nouveaux qu'il permettra à ceux-ci d'établir avec la Chine, le Tonquin, la Cochinchine, la Tartarie orientale, les Philippines, etc., etc. Ainsi, tandis que des planteurs européens se dirigeront vers les plaines du Bengale pour y cultiver l'indigo avec plus de succès que ne l'ont fait jusqu'ici les Hindous, ou dans la presqu'île du Gange pour donner aux plantations de la canne à sucre tout le développement dont cette culture est susceptible sur un sol si riche; que d'autres élèveront sur les bords des fleuves, ou dans les terrains à houille, de puissantes machines pour mettre en œuvre le coton et la soie indigènes, nos armateurs de Londres et

de Liverpool dirigeront leurs navires à travers les mers des Indes, et nous rapporteront à meilleur marché que par le passé les thés et les nankins de la Chine, les épices des Moluques, les vernis du Japon, etc., etc. Et qu'on ne pense pas que cette partie de nos relations avec les Grandes-Indes soit la moins importante. Le commerce du thé procurait, tous les ans, à la Compagnie un bénéfice de plus de 1,000,000 liv. st. (25,000,000 fr.). Il est vrai que les nouveaux pourvoyeurs ne seront pas libres de déterminer le taux de leurs bénéfices, comme le faisait la Compagnie. Maintenant la concurrence fera descendre le prix du thé, en Angleterre, au taux où il se vend à Hambourg et à Amsterdam; mais comme les quantités consommées sont très-considérables, et que d'ailleurs l'abaissement du prix accroîtra la consommation, il en résultera nécessairement de grands bénéfices pour ceux qui se livreront à cette spécialité.

Entre les mains des nouveaux spéculateurs, la préparation, la culture et le transport de l'opium vont devenir la source de bénéfices bien plus considérables que par le passé, car l'intérêt privé est plus actif, plus intelligent que l'intérêt collectif. Quoique le gouvernement chinois prohibe l'introduction de cet article sous les peines les plus sévères, il n'en a pas moins toujours été l'objet d'un très-grand commerce, qui tend même tous les ans à s'accroître, tant les habitans se montrent passionnés pour ce narcotique. L'opium constitue aujourd'hui plus des deux tiers du commerce qui se fait entre l'Inde et la Chine, et quoiqu'en définitive, il ne procure pas à la Grande-Bretagne un bénéfice direct, il n'en sera pas moins utile à notre industrie, tant par les débouchés nouveaux qu'il lui créera que par les matières premières qu'il lui livrera. Jusqu'ici, on a eu peu de données exactes sur l'importance de cette branche de commerce. Mac Culloch l'évaluait seulement

à 1,500,000 liv. st. (37,500,000 fr.) par an, estimation qui est bien au-dessous de la réalité. Voici, d'après les documens publiés par la Compagnie, quelle a été l'importance de ce commerce, et l'accroissement progressif qu'il a pris durant ces dernières années.

Tableau des quantités d'opium exportées en Chine par la Compagnie des Indes.

ANNÉES.	NOMBRE de caisses.	VALEUR	
		en piastres.	en francs.
1827 à 28.........	9,535	10,425,075	55,252,897
1828 à 29.........	13,132	22,533.145	66,425,668
1829 à 30.........	14,000	12,057,157	63,902,932
1830 à 31.........	18,760	12,904,263	68,392,593
1831 à 32.........	14,223	11,501,584	60,958,395
1832 à 33.........	23,693	15,352,429	81,367,873

Nous n'entrerons pas dans de nouveaux développemens sur l'extension que doit prendre, dans un avenir sans doute très-prochain, le commerce des Indes-Orientales. Le tableau que nous publions à la suite de cet article, fera suffisamment connaître quelle est la situation actuelle de l'Inde-Britannique, et les ressources qu'elle offre à ceux qui se présenteront pour en tirer parti. Mais avant de terminer cette esquisse, nous nous livrerons à quelques considérations sur l'avenir politique de ces contrées.

Maintenant que la Compagnie se trouve dégagée de tout intérêt commercial ; qu'elle n'a plus à craindre que son crédit soit altéré, ou ses opérations entravées par des guerres ou des expéditions lointaines, se montrera-t-elle aussi attentive que par le passé à réprimer ces velléités d'ambition et de conquête dont elle a toujours été tourmentée ? Écoutera-t-elle avec moins de complaisance les discours belliqueux de ses généraux occupés sans cesse de tra-

cer des plans de campagnes et qui affirment qu'avec 30,000 hommes on peut facilement faire la conquête du reste de l'Asie ? Les agens diplomatiques que l'Angleterre va envoyer dans les diverses places commerçantes du littoral de la Chine, supporteront-ils, avec autant de longanimité qu'en ont montré les officiers de la Compagnie, les avanies, les insultes faites au pavillon anglais par quelques misérables Hongs ou des mandarins de dernier ordre ? Nous ne le pensons pas : cependant ce n'est qu'à toutes ces conditions que notre commerce peut prospérer dans ces contrées lointaines. D'un autre côté, la Russie, qui s'est toujours montrée si jalouse de la prépondérance acquise dans l'Inde par la Grande-Bretagne, verra-t-elle sans arrière-pensée un nouvel état se constituer ; état qui commence par envoyer des officiers anglais en Perse, pour organiser l'armée du Shah ? La Russie, qui seule de toutes les puissances d'Europe a un ambassadeur à Pékin, n'essaiera-t-elle pas d'exciter la vieille haine des Chinois contre nous ? A l'aide de ses agens secrets, ne cherchera-t-elle pas aussi à soulever le royaume d'Ava et l'empire Birman encore mal soumis, elle qui n'a rien épargné pour s'assurer le concours des peuples du Turkestan, du Caboul et du Khokan ? Que deviendrait alors la Compagnie, si elle se trouvait à la fois attaquée par ses frontières du nord et de l'ouest, tandis qu'une armée russe serait échelonnée à quelques milles de l'Oxus ? Sa position, comme on le voit, est des plus difficiles, et ce n'est qu'avec une extrême prudence qu'elle parviendra, de concert avec le gouvernement anglais, à prévenir les nombreux sujets de collision qui l'environnent.

Nous ne nous arrêterons pas à examiner quel serait le résultat de la lutte qui s'engagerait dans l'Inde entre les deux empires les plus puissans de l'Europe. L'Angleterre

s'y trouve sans doute dans une belle position ; elle possède une armée bien disciplinée , des troupes fraîches , d'excellens officiers , une artillerie formidable , une administration supérieurement organisée , une connaissance parfaite du pays , et peut-être aussi , quoi qu'on puisse croire , une population amie. Mais on le sait, depuis Pierre-le-Grand, le cabinet de Saint-Pétersbourg a toujours eu ses regards fixés sur l'Inde, la conquête de ce pays a toujours été l'objet de ses plus chers désirs, et sans doute il ne négligera pas l'occasion favorable pour satisfaire son ambition.

Ce sont là des considérations de la plus haute importance , qui intéressent toute l'Europe et que nous ne tarderons pas à examiner avec plus de profondeur. Ne nous le dissimulons pas; c'est en Orient que doivent se décider, dans un avenir très-prochain, les questions les plus vitales de l'Europe et du monde politique.

(*Monthly Magazine.*)

TABLEAU STATISTIQUE

DES POSSESSIONS DE LA COMPAGNIE DES INDES,

RÉDIGÉ D'APRÈS LES RÉCENTES PUBLICATIONS DE M. MONTGOMERY-MARTIN.

DIVISIONS politiques et administratives.	Superficie en milles carrés.	POPULATION		ARMÉE.		MONTANT GÉNÉRAL		VALEUR TOTALE DES		MOUVEMENT DES PORTS.		REVENU annuel.	ÉVALUATION des Propriétés.
		blanche.	de couleur.	Troupes anglaises	Troupes indigèn.	des Recettes.	des Dépenses.	importations	exportations.	Entrée.	Sortie.		
						liv. st.	liv. st.	liv. st.	liv. st.	tonneaux.	tonneaux.	liv. st.	liv. st.
BENGALE.	150,000	26,000	40,000,000									130,000,000	1,000,000,000
AGRA.	889,000	5,000	32,000,000	16,000	10,000	11,671,785	10,040,985	2,300,000	3,500,000	60,000	50,000	100,000,000	500,000,000
INDE TRANSGANGETIQUE.	50,000	500	1,000,000									1,500,000	20,000,000
MADRAS.	142,000	16,000	14,000,000	13,000	58,000	4,303,466	4,037,670	380,000	50,000	17,000	20,000	48,000,000	200,000,000
BOMBAY.	64,938	10,000	8,000,000	8,000	33,000	2,000,000	2,676,000	853,000	889,000	20,000	28,000	25,000,000	150,000,000
CEYLAN.	24,664	8,000	960,000	1,800	2,000	420,000	356,000	350,000	250,000	3,000	2,000	1,000,000	50,000,000
PENANG.	160	500	60,000									60,000	5,000,000
MALACCA.	800	300	34,000	70	500	56,000	200,000	2,322,382	1,930,000	»	6,000	45,000	6,000,000
SINGAPOURE.	330	200	22,000									100,000	2,000,000
TOTAUX.	521,792	66,500	96,076,000	38,870	196,500	18,451,251	17,310,655	6,205,382	7,069,000	100,000	106,000	305,705,000	1,933,000,000

OBSERVATIONS.

D'après la nouvelle charte, la présidence du Bengale, siége du gouverneur-général, et qui était précédemment trop étendue pour un seul gouverneur et une administration locale, doit être séparée en deux : celle du fort William ou Bengale, et celle d'Agra ou des territoires de l'intérieur soumis auparavant au Bengale. Les pouvoirs du gouverneur de l'Inde, ainsi déchargé d'une partie de ses attributions locales, pourront s'étendre plus librement sur tous les autres territoires et présidences de l'Inde.

L'île de Ceylan fait toujours partie des possessions de la couronne; M. Montgomery l'a jointe dans ce tableau pour donner l'ensemble des possessions britanniques en Asie.

Le budget des armées de terre et de mer au service de la Compagnie s'élève à 10,700,000 liv. st. par an (267,500,000 fr.). L'armée navale, qui est exclusivement attachée à la présidence de Bombay, consiste en 1 frégate, 6 bricks de 18 canons, 6 corvettes de 10 canons, 2 bateaux à vapeur, et plusieurs petits navires destinés à surveiller les côtes. Le personnel se compose de 12 capitaines, 14 commandans, 46 lieutenans, 71 cadets et 500 matelots. Cette flottille a rendu de grands services à la Compagnie durant les différentes guerres qu'elle a eu à soutenir. Aujourd'hui elle lui est encore très-utile, parce qu'elle fait constamment la chasse aux nombreux pirates qui infestent la mer des Indes et les côtes de la Chine. Une partie est en outre très-activement occupée à guider les navires marchands qui pénètrent dans le golfe du Bengale, où la navigation est très-dangereuse du mois d'avril au mois d'octobre.

Les revenus coloniaux de la Compagnie des Indes proviennent des impôts directs et indirects qu'elle prélève sur les peuples qui lui sont soumis. Les premiers se composent des taxes sur la propriété immobilière, du montant des loyers, des droits de cessions de territoires, etc., etc., consentis aux indigènes à divers titres ; ils s'élèvent annuellement de 13 à 14,000,000 l. st. (325 à 350,000,000 fr.). Les impôts indirects consistent dans les taxes sur la vente du sel, de l'opium, et dans les droits prélevés par l'administration sur les actes de vente et d'achat, le transport des lettres, etc., etc. Cette partie s'élève annuellement de 6 à 7,000,000 l. st. (150 à 175,000,000 fr.). La vente du sel, dans le Bengale, produit seulement 1,800,000 liv. st. (45,000,000 fr.) par an. Les indigènes sont, en outre, soumis à une taxe personnelle d'un *penny* par mois (10 cent.).



LE DUCHÉ DE NASSAU

ET

SES EAUX MINÉRALES.

EMS. — WIESBADEN. — LANGENSCHWALBACH. — SCHLANGENBAD. — NIDER-SELTERS.

Dans quel pays du monde ne trouve-t-on pas des Anglais ? Tous les voyageurs qui ont visité l'Orient ont vu briller au soleil, à côté des Pyramides, le petit parasol vert de nos ladys. Les Wahabites, en 1814, étaient explorés par les dandys de Londres ; les mamelucks ont vu des hussards de la garde royale anglaise prendre mesure de leurs pantalons. Je ne m'étonne pas que les Anglais aient perfectionné les moyens de locomotion avec une ingénieuse patience que les autres peuples n'ont jamais pu atteindre ; c'est la nation locomotive par excellence. En l'an de grâce 1833, la rage de s'expatrier a pris une intensité inconnue jusqu'alors. On part dans toutes les directions ; on s'envole de tous côtés : des essaims de jeunes demoiselles vont chercher des maris aux Grandes-Indes. L'épicier de la Cité et son honorable compagne vont prendre leur thé à Canton : une jeune duchesse que le mariage ennuie, va reconnaitre les sources du Nil : un valet de chambre, fatigué de répondre à la sonnette, pénètre jusqu'au fond de l'Afrique centrale, et préfère les caprices barbares de quelque potentat au teint d'ébène aux caprices de son maitre blanc, vêtu de soie et de velours. Déjà la France, l'Italie,

l'Espagne même semblent usées par les touristes. Aller à Venise, c'est faire une petite excursion sans conséquence, c'est une promenade dans Hyde-Park. Les flots du Rhin sont couverts de voyageurs pittoresques, et cette passion centrifuge semble augmenter à mesure que la violence et la fermentation du volcan politique ajoutent à nos ennuis et à nos terreurs. La révolution française du mois de juillet avait un peu calmé cette manie. On avait peur de rencontrer sur sa route les étendards de l'empire et l'aigle à deux têtes de la Russie conquérante. Mais tout s'assoupit et se civilise : la passion des voyages reprend sa première ferveur, et moi-même je l'ai partagée.

A quelques heures de distance des bords du Rhin, de cette grande route qui marche, comme dit Pascal, j'ai découvert un petit duché, bien inconnu du reste de l'Europe et presque entièrement libre des exhalaisons du dandysme anglais. C'est un petit monde nouveau, que les rédacteurs de voyages ont tout-à-fait dédaigné, que la bonne compagnie d'Allemagne et de France visite assez souvent, et où se trouvent à la fois le silence de la solitude, la beauté de la nature, les intrigues du boudoir, et les recherches du luxe. Lecteurs, voulez-vous me suivre? Montez dans le bateau à vapeur qui va de Cologne à Coblentz?

Une fois embarqué, mon premier coup d'œil m'effraya : un large écriteau peint en blanc portait une inscription en lettres majuscules noires que je crus d'abord être de mauvais patois allemand, et dont le jargon bizarre était une espèce d'anglais corrompu. Voici ce qu'on lisait sur cet écriteau :

ANFERRER CONVERSATION AVEC PILOTE QUELCONQUE ÉTAIT DÉSIRÉ DE NE PAS AVOIR LIEU.

Que signifie cet hiéroglyphe, me demandai-je à moi-

même? L'œil fixé sur la planche, et les mains croisées sur ma poitrine, je ressemblais à un voyageur arrêté devant les logogriphes immortels de Thèbes ou de Persépolis, lorsqu'un matelot allemand me tira d'embarras.

« Monsieur ne comprend pas, me dit-il? C'est que, voyez-vous, la plupart des Anglais qui nous viennent à bord bavardent tant, et nous adressent des questions si multipliées, qu'il est impossible de continuer la manœuvre. »

Nous nous arrêtions bien souvent pour échanger nos voyageurs, ou, si l'on veut, nos prisonniers. Tantôt nous déposions sur la rive un vieillard, en place duquel nous recevions deux ou trois jeunes filles, grasses, grosses, fleuries, véritables Allemandes; là, nous échangions trois grands soldats prussiens du 36e régiment contre un petit enfant avec sa mère; plus loin, le bateau à vapeur se débarrassait d'une vieille femme acariâtre et quinteuse, et reprenait sa course gaîment, comme s'il eût été plus leste et plus libre. C'était un esquif de fée, et il fallait le voir sillonner l'eau bleue du vieux fleuve allemand! Sa dernière prise contribua à nos plaisirs et allégea notre bourse. Un grand homme maigre, vêtu de noir, et portant la toque violette sur le coin de l'oreille, comme Méphistophélès, s'élança d'un pied léger sur le pont du navire, se posa dans une attitude théâtrale, et récita des vers. Étaient-ils donc revenus les tems joyeux de ces chantres d'amour qui parcouraient l'Allemagne en prélevant la dîme de poésie sur les châtelains et les châtelaines? Plus d'un kreutzer tomba dans l'escarcelle du troubadour nomade, qui descendit au premier village en apercevant le bateau à vapeur qui venait de Mayence et sur lequel il allait prélever son impôt.

Pas d'Anglais autour de moi! rien ne me rappelait la

morgue de Londres, et le pédantisme aux gants jaunes que j'avais si souvent maudit en me soumettant à sa loi. Hélas! j'avais compté sans mon hôte! Voici venir une calèche couleur chocolat; un courrier italien de la couleur de la calèche; une jeune femme de chambre française, le nez au vent; et deux jeunes époux dont la raideur, le sourire immobile et permanent, et la démarche mesurée, disaient assez quel lieu les avait vus naître, quelle capitale les avait nourris et élevés : c'était Sir Georges Damer et sa femme. Depuis le jour où, devant l'autel fashionable de l'église de *Pall-Mall*, les deux mariés avaient fait serment de s'aimer toujours et de ne se quitter jamais, ils avaient volé à travers l'Europe sans s'arrêter, et avec la rapidité continue d'une flèche que nul obstacle n'entrave dans son essor rapide. De Douvres à Calais, de Calais à Bruxelles, de Bruxelles à Cologne et de Cologne à Coblentz, le couple avait fui à tire-d'aile, comme si le joug qu'il portait lui eût pesé d'avance et que le Dieu de l'hymen lui eût répété ces paroles que Bossuet attribue à la mort : *Marche, marche, marche.*

A Waterloo, Sir Georges et sa compagne avaient vu la moisson jaune, ondoyant sur la plaine du combat. A Aix-la-Chapelle, les reliques du grand *Saint-Charlemagne :* à Cologne, des rues fangeuses, de vieilles maisons noires, et des miasmes infects. Ils s'étaient hâtés de fuir, et apercevant notre petite embarcation qui déroulait au loin sa guirlande de vapeurs noires, ils s'étaient dirigés de notre côté. O lune de miel! lune de miel! que tu es pâle en Angleterre! Ce jeune couple inattentif à tout ce qui se passait autour de lui, ne rendant le salut à personne, plein du sentiment de son importance, concentré dans les devoirs de l'étiquette et dans le respect religieux que son éducation lui avait inculqué pour la propreté du jabot et

la blancheur éclatante des gants, vint s'asseoir au milieu de nous. Je l'observai : pas un sentiment vif ou nouveau ne troubla l'impassibilité de ces physionomies mates. Leur œil terne semblait dire : je suis de bon ton ; ne m'approchez pas. Une dame allemande aux joues roses, aux larges épaules, à l'air bienveillant, s'avisa de saluer le couple anglais ; les deux têtes conjugales se tournèrent à la fois par un mouvement simultané. Sir Georges et sa femme regardèrent la dame allemande, et par leur étonnement hautain et muet semblèrent lui dire : Je ne sais vraiment ce que vous me voulez.

Près de moi était assis un vieux ministre protestant, Berlinois, d'une humeur un peu caustique, et qui me dit en allemand : « Votre bonne société de France et d'Angleterre nous envoie de tristes échantillons. Voyez ces joues pâles, ces yeux éteints, cette démarche languissante, ces pauvres fleurs s'étiolent et se fanent dans la serre chaude de vos salons, de vos concerts et de vos spectacles. Victimes d'une civilisation fausse, elles viennent se moquer de nos santés vigoureuses, de nos teints frais comme l'air pur qui nous environne, et de notre simplicité teutonique. Encore si l'intelligence y gagnait quelque chose ! mais elle y perd : le rayon intellectuel qui guide ces voyageurs leur suffit à peine pour se promener au hasard à travers l'Europe : c'est un lumignon dans une lanterne. »

Pendant que mon humoriste allemand s'exprimait à la Jean Paul, et faisait le procès de ces pauvres papillons de Londres qu'il écrasait sans aucune pitié, nous aperçûmes sur le rivage une bande de paysans robustes, occupés à traîner la calèche jusqu'au bateau à vapeur dans lequel elle fut bientôt déposée. Le domestique italien, qui s'intitulait prétentieusement *courrier*, et qui n'était après tout qu'un valet de place, offrit au chef de la troupe employée à ce tra-

vail pénible quelques kreutzers pour récompense, à peu près la valeur de douze sous de France, ou de six pences d'Angleterre. C'était bien peu ; mais notre homme qui avait le maniement des fonds n'avait garde d'être infidèle à la maxime ordinaire : payer peu, et gagner beaucoup. Alors, le chef des paysans vint faire ses réclamations au jeune dandy ; il lui représenta dans une harangue éloquente que douze sous partagés entre vingt-quatre personnes se réduisaient à deux liards par tête, et que Son Altesse (tout le monde est altesse là-bas) ne voudrait pas priver de pauvres gens de leur gain légitime. Le ton de l'orateur était ferme et noble : il y avait de la dignité dans sa supplication à laquelle le couple anglais accordait une attention très-impatiente et très-partagée. Cependant le bateau à vapeur avait repris son vol. Le dandy ne bougea pas, regarda ses bottes luisantes qui sans doute blessaient ses pieds délicats, passa ses doigts dans les boucles de ses cheveux noirs, attendit la fin de la harangue, ouvrit négligemment ses lèvres pâles et flétries, et sans une seule contraction des muscles de son visage, sans un seul mouvement de son corps, laissa échapper son irrévocable sentence : « Allez. »

Le créancier insistait : peine perdue. Toujours le bateau inexorable l'entraînait loin des siens, et son débiteur immobile ne daignait plus ni le regarder, ni l'écouter. Il descendit enfin (toujours protestant contre l'injustice dont il était victime) dans un petit bateau qui nous apportait un nouveau compagnon de captivité. Il avait plaidé la cause de ses camarades, et pour les rejoindre, le pauvre homme fut obligé de faire plus de trois milles à pied sur le rivage. Mes chers dandys de Londres, jouez votre rôle sur votre théâtre à vous, mais déposez-le, redevenez hommes, dès que vous avez quitté votre île natale. Pour-

quoi faire perdre à l'Angleterre sa réputation de libéralité et de justice? pourquoi transporter le pédantisme de vos salons sur les rives fleuries et majestueuses du Rhin, en face de la nature?

C'est par amour pour mon pays que j'ai pris note de ces travers, et que je les ai marqués d'un stigmate. Nous voici à Coblentz ; la grande ombre des remparts gigantesques d'Ehrenbreitstein plane sur moi et me protége : cette grande forteresse du moyen âge est redevenue ce qu'elle était jadis. Il a fallu des millions pour ressusciter ces machicoulis, ces ponts-levis, ces créneaux, ces tourelles. Une chaise de poste me conduisit à Ems ; ô la jolie ville! qui me rendra sa rue brillante, aérée, dont un des côtés n'est qu'un grand roc, tapissé de vignes rampantes, et couronné de forêts de chênes, qui ondoient au souffle du vent? C'est la cité du monde où j'ai remarqué le plus d'ânes et de demoiselles. Les premiers sont employés à tous les usages que les chiens et les chevaux s'attribuent communément; les autres, libres, joyeuses, et qui semblent n'avoir ni père, ni mère, ni tante, ni oncle pour entraver leur indépendance, vont folâtrant par les rues dans leurs plus beaux atours, depuis que le soleil est levé, jusqu'à ce qu'il se couche.

En quittant Ems, la route traverse Nassau, vieille cité délabrée, puis les ruines antiques de la tour ducale, et finit par atteindre un plateau fort élevé qui domine toute la province et dont l'aspect est bizarre. L'air qu'on y respire est raréfié, le bleu du ciel semble plus profond; à peine aperçoit-on au loin une seule chaumière. Dans la solitude qui nous environnait, les épis balançaient leurs têtes dorées, et nous nous demandions si la main des génies avait semé cette moisson, et devait la recueillir. Qu'étaient devenus les habitans de ce canton, les cultivateurs de ces

champs fertiles ? Notre œil, en parcourant la surface plane qui se développait devant nous, n'apercevait pas une seule cabane, pas un seul toit qui nous révélât la présence d'un être humain. A force de chercher, nous découvrîmes que ce grand plateau était sillonné de ravins profonds, dans lesquels de petits villages s'ensevelissaient sous la verdure et le feuillage. Nous descendîmes dans ces vallées riantes, heureuses demeures d'un peuple simple qui se tapit comme la violette des bois, et se dérobe à tous les regards. Au fond de chaque vallée, se déroule un tapis de gazon fin, velouté, uni, sur lequel le voyageur a envie de s'étendre, et de reposer ses membres fatigués. Une seule rue compose tout le village ; à droite et à gauche, les parois de la vallée s'élèvent par gradins couverts de chênes et d'ormeaux : vous apercevez le ciel resplendissant au-dessus de votre tête, la verdure autour de vous ; sous vos pieds des sources bouillonnantes, et un sentiment profond de repos, de tranquillité vous saisit le cœur : il vous semble que le monde finit là. Gravissez l'un des côtés du vallon, vous ne tardez pas à atteindre le sommet du plateau, et de là quel vaste horizon se déploie ! Ainsi, l'homme environné dans son enfance d'objets frivoles qui attirent toute son attention, commence par enfermer sa pensée dans ce cercle étroit ; puis son intelligence se développe, il saisit l'ensemble des choses humaines ; ses passions se calment, il respire un air plus libre ; il voit de plus loin et de plus haut ; il commence à mépriser les objets auxquels il a attaché tant de valeur, il gagne en étendue d'esprit ce qu'il perd en jouissances.

Tout le duché de Nassau est un pays plat, semé de larges ondulations ; point de haies ; ici des taillis et de hautes futaies ; là des champs de blé, ailleurs des mines de fer et d'argent. Aucune délimitation ne sépare une pro-

priété de la propriété voisine, et tout semble attester que la province vit sous la loi d'un seul maître. Mais j'ai quelques questions familières à adresser à ce duché de Nassau que peu de voyageurs ont décrit. Dans ces contrées si fertiles où les pruniers et les abricotiers ploient sous le riche fardeau de leurs fruits, d'où vient que la vigne ne se montre nulle part ? Pourquoi les arbres des vallées ne permettent-ils jamais à leur cime de dépasser l'ouverture du ravin qui leur a servi de berceau? Pourquoi, malgré la fécondité du sol et l'ardeur brûlante du soleil, ce peuple est-il actif, laborieux et robuste? Pourquoi la moindre chaumière a-t-elle de si énormes murailles et de si petites fenêtres? Pourquoi son toit conique forme-t-il un angle si aigu ? Pourquoi enfin, au lieu de se disséminer sur la plaine, les habitans vivent-ils dans leurs trous, comme des marmottes? Pourquoi bornent-ils leur horizon à quelques pieds carrés, au lieu de jouir de la perspective admirable qui s'ouvre devant eux ? Les philosophes allemands, toujours occupés à résoudre des problèmes insolubles, auront peut-être la complaisance de songer à mes questions. En attendant, je continue mon voyage sentimental, descriptif et romanesque.

Le duc de Nassau, l'un des princes les plus aimables et les plus populaires que l'Allemagne moderne compte au nombre de ces petits potentats dont elle est couverte, a son armée de douze mille hommes, et son budget personnel de cent cinquante mille livres sterling; somme énorme pour le pays. On n'entend retentir de tous côtés que ces mots LE DUC. En effet, c'est le cacique, le monarque, l'autocrate de la contrée. Vous voyez une botte de paille suspendue à un arbre : c'est l'arbre du duc, l'arbre frappé de la dîme; un monceau d'épis noués ensemble; ce sont les épis qui lui appartiennent spécialement. Ce régime

patriarcal et despotique convient admirablement au paysan germain qui vous parle de son duc, comme nous parlons de la lune et du soleil. C'est de cette source unique et sacrée qu'émanent, à ses yeux, toute puissance et toute richesse. D'ailleurs le petit duché de Nassau n'est point un domaine méprisable : il offre en abondance tout ce qui contribue au bien-être de l'humanité, tout ce qui concourt à son opulence. Sans parler des mines d'argent et de fer que le pays renferme, le charbon de terre, élément si précieux aujourd'hui de la richesse des peuples, commence à être exploité dans le duché de Nassau : l'emploi de la vapeur dans tous les usages industriels, son application aux manufactures et à la navigation, font de cette richesse spéciale un capital jusqu'ici peu productif, et dont la valeur doit s'accroître, à mesure que les autres nations verront leurs mines de houille s'appauvrir et diminuer. La pomme, la poire, la cerise, l'abricot, toutes les espèces de groseilles tapissent les vallées et croissent dans les forêts de la province. Des sources minérales jaillissent du flanc de presque toutes ses montagnes. L'eau de Seltz, devenue à la fois un remède à la mode et une ressource gastronomique, est enfermée dans de petites cruches de grès qui font le tour du monde. Êtes-vous attaqué de consomption ou de dyspepsie (la maladie anglaise par excellence)? Allez à Ems. Vos muscles ont-ils besoin d'une vigueur nouvelle, et voulez-vous que des molécules ferrugineuses viennent se mêler à votre système affaibli ? Transportez-vous à Langenschwalbach. Votre cerveau a-t-il besoin de calme, vos nerfs sont-ils irrités, votre peau est-elle sèche, et votre pouls fébricitant? Allez jusqu'à Schlangenbad. Enfin est-ce le rhumatisme qui vous torture; ou les émanations mercurielles ont-elles laissé leur trace infernale dans votre organisme ? Wiesbaden vous réclame : faites-vous plonger

vivant dans sa source bouillante, et tous vos maux s'apaiseront. Ainsi le veulent du moins les prescriptions des savans d'Allemagne et leurs élucubrations érudites. On vient du fond de la Hongrie, de la Pologne et de la France demander la santé aux sources merveilleuses du comté de Nassau; les Anglais seuls se refusent à rendre hommage à la toute-puissance médicinale de Wiesbaden et de Langenschwalbach. Tant mieux, mille fois! déjà leur affluence a fait déserter les eaux de Spa, dont les visiteurs étrangers ont fui la population britannique qui se pressait dans ses murs. Pour nous autres, tout est affaire de mode; la mode ne nous a pas encore ordonné d'aller à Wiesbaden, et l'on compterait difficilement une vingtaine de familles anglaises qui aient fait élection de domicile dans cette ville, depuis trente années.

Quant à moi, cosmopolite, j'avais depuis long-tems dépouillé les préjugés de mon île natale, et j'avais résolu de demeurer quelque tems dans cette cité, au nom difficile à prononcer: *Langenschwalbach*. Un postillon en livrée jaune et rouge, le guide le plus lent et le plus solennel que j'aie jamais eu, talonnait deux chevaux rétifs, son grand fouet allemand à la main droite.

Le bout du grand fouet remuait, et le postillon ne prononçait pas une syllabe : en vain lui répétais-je ces paroles :

« Je ne vois pas Langenschwalbach ! »

Toujours muet, il étendait vers l'horizon sa longue baguette, qui s'agitait dans une direction toujours invariable. Je m'impatientais contre son silence, contre son geste monotone et contre son fouet horizontal. Peu à peu, par une sorte d'agitation magnétique, la baguette s'abaissa : je découvris à nos pieds un ravin perpendiculaire ; c'était là sans doute que Langenschwalbach était enseveli : mes re-

gards s'y plongèrent. Mais non; pas une trace de ville, de village ou de maison! Toujours la baguette mystérieuse et agitée! Par degrés cependant, du sein de la verdure noire des chênes, je vois percer un bout de toit, puis un clocher tout entier, puis des ardoises brillantes, enfin tout un village, profondément endormi et encaissé dans son gouffre séculaire. La baguette directrice se redressa d'un air de triomphe; c'était comme si elle m'eût dit : Ah! ah! vous voyez bien que je ne me trompais pas, et Langenschwalbach était là en embuscade, dans la direction que je vous indiquais.

Apercevez-vous, lecteur, ce chemin creux si bien ombragé, cette arcade transparente de verdure qui conduisent à un long village d'une seule rue; soixante à quatre-vingts petites maisons hétéroclites, protégées par des clochers minces et pointus comme des peupliers d'Italie? Toutes les têtes villageoises se mettent aux fenêtres, et je roule, enfermé dans ma voiture, sur le pavé retentissant de Langenschwalbach, entre les deux murailles élevées que la nature a données pour protection à ces tranquilles Germains. L'aubergiste de la *Chaîne d'Or* est debout sur le pas de sa porte, le ventre proéminent, la figure rubiconde, l'œil assuré et le sourire sur les lèvres. Son hôtellerie était pleine ou à peu près: il m'accueillit cependant avec une bienveillance et une grâce dont l'aspect de ma valise bien garnie ne diminua pas l'aménité. Il avait déjà un profond respect pour moi et ma valise; déjà il espérait que la chaîne d'or de son enseigne m'enlacerait pour quelque temps, lorsque je ne sais quels bruits, je ne sais quelles odeurs, je ne sais quelles saveurs qui émanaient de sa maison parvinrent jusqu'à moi, et me décidèrent à chercher ailleurs fortune. Pourquoi aurais-je nourri l'espérance vaine de cet excellent aubergiste? Il était charitable à moi de le dé-

tromper d'un seul coup ; je le saluai gravement, et, me reculant de quelques pas, je ramassai ma valise et sortis.

Où trouver un logement ? Une heure se passa avant que je pusse découvrir un écriteau : savez-vous pourquoi? C'est que toutes les maisons de Langenschwalbach étant à louer, ces indications spéciales sont inutiles. J'entrai dans la première habitation venue, et je ne tardai pas à y bâtir mon nid. Le lendemain matin, à cette heure charmante où un bon déjeuner vient d'accélérer à la fois la circulation du sang, le désir de voir et la curiosité, je me mis en quête, et j'allai observer ce que nous autres Anglais, nous appelons, dans notre dialecte de la bonne compagnie, *les lions* du pays (1). D'abord, en érudit systématique, je cherchais à me faire une idée de la véritable topographie du village : il forme un Y ou, si cette comparaison ne vous suffit pas et que vous soyez gastronome, une fourchette à deux pointes. Le manche de votre fourchette a mille toises environ, et chacune de ses dents, près de cinq cents toises. Mais ce sont les édifices qu'il faut observer : murailles, toitures, fenêtres, tout est disparate. Les habitans de Langenschwalbach ont horreur de l'uniformité. Il y a des toits pointus, d'autres ronds, d'autres en terrasse ; il y a des maisons blanches, d'autres jaunes comme l'ocre, quelques-unes d'un vert pâle, et quelques-unes d'un rouge sombre qui s'harmonisent avec la teinte obscure des collines environnantes. J'en ai vu qui

(1) Note du Tr. Les curiosités principales. Cette expression singulière, très-répandue aujourd'hui dans la Grande-Bretagne, vient peut-être de ce que la principale curiosité qu'on s'empressait de montrer aux provinciaux à Londres, consistait dans une ou deux cages de fer où *les lions* de la ménagerie royale étaient emprisonnés. Aujourd'hui ce mot s'applique à tout. Paganini est *un lion*, Mlle Taglioni est *un lion*, etc., etc.

étaient plantées de travers, d'autres qui offraient honnêtement au voyageur leur fronton et leur porte d'entrée; d'autres qui tournaient le dos au passant, et ne lui présentaient qu'une haute muraille sans ouverture. En voici une qui s'est creusé, pour son usage personnel, une grande fosse oblongue, et dont le toit conique apparaît seul à vos regards; une seconde qui surplombe d'une manière effrayante, dont le premier étage avance de cinq pieds, le second de dix pieds, et le troisième de vingt : cherchez, si vous pouvez, le problème de son équilibre. Je n'en finirais pas si j'essayais de décrire toutes les habitudes affectées par les maisons de Langenschwalbach : penchées en avant pour écraser le voyageur, comme la célèbre tour de Pise; en arrière comme une jeune fille honteuse; de côté comme un invalide éclopé, ou plantées tout au milieu de la rue comme des douaniers en vedette. Honorables habitans de l'Amérique septentrionale, vous qui continuez une ville comme on résout une équation, vous dont les rues tracées au cordeau et les maisons symétriques pénètrent l'ame d'un sentiment d'ennui si mortel, j'ai lu dans vos annuaires et dans vos revues que vous aimez le pittoresque et que vous le cherchez : venez à Langenschwalbach; vous verrez à quel prix il s'achète. C'est l'irrégularité qui est pittoresque; à elle seule appartiennent la variété, l'originalité, le caprice. Je n'échangerais pas vos maisons badigeonnées contre ces grandes poutres tortues, sculptées en mascarons grotesques, bronzées par le soleil et la pluie, vernies quelquefois de rouge et de bleu par la fantaisie du propriétaire, et qui, dans leurs mille formes aventureuses, hardies, bizarres, s'allient merveilleusement avec le paysage montagneux qui sert d'encadrement à la petite ville.

Tout au bout de la pointe droite de la fourchette se

trouve la source d'acier (*Staall-Brunnen*); tout à côté du bout de la pointe gauche jaillit la source du vin (*Wein-Brunnen*). Sortez du village et remontez la vallée, vous trouvez, à six cents toises de là, la source fashionable, le *Brunnen de Pauline*. D'une source à l'autre s'avancent à pas égaux, avec une admirable persévérance, vieillards, jeunes gens, jeunes femmes, qui n'ont rien autre chose à faire que de se promener avant d'avoir bu, et de se promener encore après avoir bu. Le but de cet éternel pèlerinage, c'est la santé; et il faut avouer que l'air sec et bienfaisant de ces régions, la vie calme et douce de Langenschwalbach, et les excellentes figures des paysans de Nassau, peuvent contribuer autant que les eaux médicinales des sources, sinon à réparer les forces, du moins à entretenir la bonne humeur des malades. Le nom même du village est poétique, tout rude et tout hérissé de consonnes qu'il vous paraisse. Schwalbach signifie le *ruisseau de l'hirondelle*. Du tems des Romains, ces sublimes égoïstes, qui ne perdaient aucune occasion d'exploiter le monde pour leurs jouissances et leur pouvoir, la renommée du petit village était déjà établie, et ses eaux sulfureuses attiraient dans la vallée quelques-uns de ces proconsuls et de ces sénateurs énervés par les plaisirs de Rome dépravée. Peu à peu des huttes furent bâties et se groupèrent; on vit le petit hameau s'allonger, ce qui lui valut le nom de Langenschwalbach, *le Long-Schwalbach*: singulier village qui n'a ni commerce, ni industrie, ni agriculture, et qui prospère parce que la nature a jeté quelques molécules sulfureuses dans ses eaux.

Comment me décider entre la source de fer et la source de vin, toutes deux imprégnées de gaz acide carbonique et de molécules ferrugineuses? Comment savoir

si la source Pauline, qui n'a été découverte qu'il y a trois ans, et que le célèbre docteur Fenner a prise sous sa protection, mérite le panégyrique exclusif que ce docteur lui consacre ? C'est lui qui a baptisé cette source, qui lui a donné le nom de la duchesse actuelle de Nassau. A l'entendre, elle guérit toutes les maladies ; elle renferme tous les élémens salutaires ; sans compter qu'elle est nouvelle et fort à la mode, ce qui est bien quelque chose. Le docteur Stritter, homme d'un commerce doux, et très-aimé dans le pays, a pris en main la défense des vieilles sources négligées. J'hésitai long-tems, et comme je n'avais de motifs de préférence, ni d'un côté, ni de l'autre, mon incertitude aurait pu se prolonger d'une manière indéfinie, si je n'avais pas remarqué une circonstance qui me détermina. De tous les juifs qui habitaient Langenschwalbach, il n'y en avait pas un seul qui ne se rendît à la *source d'acier*. Cette nation est d'une sagacité clairvoyante qui ne se dément jamais. « Elle doit avoir de bonnes raisons pour agir ainsi, m'écriai-je, et je suivrai son exemple. » J'allais donc me rendre à la source d'acier, quand le hasard fit tomber sous mes yeux un ouvrage écrit par le docteur Fenner : dans cet ouvrage, je trouvai un formidable chapitre, qui menaçait d'hémorragie, de phthisie, d'apoplexie, et de tous les fléaux imaginables quiconque boirait l'eau d'une source sans avoir préalablement consulté. Jugez de mon effroi. Je demandai quel était le médecin le plus répandu et réputé le plus savant ? On me dit que c'était le docteur Fenner, qu'il était borgne, passait sa vie à se promener, et que je n'aurais pas de peine à le trouver dans le village.

Me voilà donc en quête du médecin borgne, et marchant gravement le long de la promenade nommée *Allee-*

Saal. La première personne que je rencontrai était un grand homme noir, *cui lumen ademptum*, et que je tirai par la manche; c'était le docteur Fenner lui-même.

« Qui êtes-vous, me dit-il ?

— Un vieil habit qui a besoin d'une doublure; un vase fêlé qui a besoin d'un ouvrier habile; une lame usée qu'il faut placer sur la meule; un vieillard qui ne serait pas fâché de rajeunir. »

Mon docteur noir ne s'émut pas de cette déclaration, me tâta le pouls, me regarda fixement, et me dit en français :

« Monsieur, à six heures du matin vous prendrez à la Pauline trois verres..... trois verres à la Pauline, répéta-t-il..... » Ici une pause. « A dix heures, vous prendrez un bain; en sortant du bain, vous prendrez..... (Ici le docteur s'arrêta pendant deux secondes d'un air grave et profond)... encore deux verres, et à cinq heures du soir, monsieur vous prendrez..... (Pause de trois minutes) encore trois verres, monsieur, ces eaux vous feront beaucoup de bien. »

Il fallait voir l'attitude du docteur. Qu'il était beau ! qu'il était grand ! quelle solennité dans cet œil unique, qui avait survécu à son autre œil, éteint dans une dispute de collége ! Les deux talons rapprochés ; les jambes et les cuisses collées les unes contre les autres, comme celle d'une momie égyptienne ; le bras étendu ; la prise de tabac entre le doigt indicateur et le pouce ; les trois autres doigts réunis et placés horizontalement ; il restait là, immobile comme un terme, svelte et mince comme la baguette d'un fusil ; empruntant à la mouche noire qui couvrait son œil évanoui et que soutenait un bandage également noir, je ne sais quoi de mystérieux et de terrible. La consultation une fois terminée, son bras retomba, comme celui du

télégraphe que l'on met au repos; le docteur sibyllique me salua profondément, tourna sur ses talons et disparut.

« Diable! m'écriai-je, je comptais bien me baigner intérieurement, mais extérieurement! Quel luxe d'humidité! Après tout, chaque journée nous offre vingt-quatre heures à perdre. Calculons. Toutes les fois que mes confrères de maladie et de patience me fatigueront et m'ennuieront, n'aurai-je pas la ressource du bain? Ne resterai-je pas noyé pendant une ou deux heures; et quand un fat entrera dans ma chambre sans avoir rien de bon à me dire, ne pourrais-je pas prendre mon chapeau d'un air embarrassé : « Pardon, mille pardons, monsieur, c'est l'heure de mon bain. »

Et je commençai à mener la singulière vie d'un malade bien portant dans cette petite vallée d'Allemagne. Tout le monde s'y lève à cinq heures : toutes les maisons sont ouvertes, les rues balayées, les habitans sur le pas de leurs portes; la délicieuse brise des montagnes dont le soleil n'a pas altéré la fraîcheur, est encore embaumée des parfums qu'elle a recueillis pendant la nuit; tout respire la santé, le calme, le plaisir. Auprès de la source, est assise une vieille femme, vêtue de gris très-simplement, mais avec goût, une de ces femmes que Gérard Dow aurait peintes avec des rides qui semblent fraîches et une décrépitude pittoresque. D'un air tout bienveillant et tout aimable, elle saisit un gros verre de cristal de roche, dont la forme était étrange, et le plongea dans le *Brunnen*, en m'adressant ce *guten morgen* qui a besoin, pour conserver tout son charme, d'être prononcé avec une expression de bonhomie. Pure comme le cristal, pétillante de gaz acide carbonique, effervescente comme le vin de Champagne, mais froide comme la glace, cette eau me laissa d'abord une désagréable

sensation; mes dents claquaient, ma poitrine était gelée, et j'allais maudire la source perfide de Langenschwalbach, lorsqu'une légère et douce chaleur se fit sentir dans mon estomac: tout mon être se ranima; une sorte d'ivresse s'empara de mon cerveau; mon corps, plus léger que de coutume, franchit lestement l'espace, et je parcourus en une heure toutes les routes sinueuses de la forêt; comme la voiture à vapeur, une fois lancée, ne s'arrête que lorsque l'aliment énergique auquel elle doit sa force vient à lui manquer.

Quelle vie! boire de l'eau, se promener; boire de l'eau encore, et se promener encore! Si l'on nous condamnait à suivre un tel régime comme expiation de nos péchés, jamais nous n'aurions le courage de la supporter. Mais il n'y a rien que la mode n'embellisse, rien que l'habitude ne rende facile: plus de deux cents personnes, toutes assez mal vêtues, en redingote grise, en bonnets et en casquettes de voyage, se traînaient mélancoliquement le long des rues; essayant de tuer le tems qui se vengeait bien, et d'oublier l'ennui d'une situation si monotone. Point de querelles, peu de conversations spirituelles et de saillies; une véritable conversation allemande, polie, honnête, cordiale même: ce n'était ni le raffinement aristocratique de Londres, ni la spirituelle et pétillante société de Paris, mais une absence de toute prétention, une manière d'être, non pas humble, mais naïve et civile: le caractère allemand, sous son meilleur point de vue, sous son aspect le plus favorable: comtes, princes et barons qui n'ont l'air de mépriser personne, et que tout le monde honore. Pourquoi, dans les pays que l'on appelle aristocratiques, ai-je trouvé plus de simplicité et moins de morgue que dans les contrées où la démocratie est souveraine, et où l'aubergiste, fier comme un paon, refuse de vous donner à dîner après cinq

heures, et le domestique de cirer vos bottes quand il est occupé pour son propre compte.

Après tant de libations et de promenades, j'avais besoin de me reposer, et je rentrai chez moi. Devant l'atelier d'un maréchal-ferrant, un cheval vicieux était attaché d'une manière étrange qui ne ressemble à rien de ce que j'ai vu partout ailleurs. Un cercle de fer emprisonnait la tête de l'animal, abaissée jusqu'à terre : ce cercle était attaché à la muraille par un long piton ; à cinq pieds de terre, un autre anneau enfoncé dans la muraille maintenait l'un des pieds de derrière du cheval qui se trouvait correspondre par une grosse corde avec la queue de l'animal. Toutes les fois qu'il essayait de remuer la jambe, sa queue recevait de si terribles secousses que la pauvre bête n'avait plus rien à faire que de rester tranquille et de se laisser ferrer.

Le lendemain, la quiétude du petit paradis de Langenschwalbach fut troublée par l'arrivée d'une altesse germanique. De loin nous entendîmes les sons rauques du cornet à bouquin qui annonçaient l'approche de sa grandeur. C'est un triste musicien que le postillon allemand, qui, enseveli dans ses vastes bottes, absorbé par la nécessité de guider ses chevaux, fait retentir les airs de ses aigres accens. Il devrait bien vendre son cornet à bouquin, et acheter de meilleurs éperons. Celui-là portait plus de brandebourgs, plus de galons, plus de rubans, des couleurs plus variées et plus discordantes que tous ses confrères n'en portent. Il était le vrai modèle de ce vieux postillon du continent, qui a eu si long-tems le privilége de nous faire rire, nous autres Anglais ! Je le livre à toute l'ironie de mes compatriotes ; mais ont-ils raison de se vanter de leur extrême supériorité sous ce rapport ? Sans doute, les voitures anglaises vont plus vite, et les chevaux

anglais sont plus beaux ; mais si ces animaux avaient un avocat, ils diraient combien la méthode anglaise les fatigue. Nous forçons nos chevaux à porter la tête très-élevée ; c'est par la force de ses muscles, force que nous développons singulièrement, qu'il parvient à accomplir les miracles qu'on lui impose. Les Allemands au contraire courbent sa tête, et au lieu de se servir de sa puissance musculaire, ils le laissent tirer et agir par son poids. Nous épuisons le malheureux animal ; les Allemands le ménagent ; aussi de mauvais petits chevaux, bien maigres, quelquefois vicieux, mais qu'on n'a pas fatigués, vont-ils, presque sans efforts, gravir une colline élevée, traînant après eux à la remorque ce lourd chariot ou diligence qu'on appelle en Allemagne *Eill-Wagen*.

Je dis donc qu'avec la réputation d'être les premiers écuyers du monde, nous nous montrons barbares envers la race des chevaux, et si l'on me permet de prolonger cette digression. Voyez deux chevaux de poste anglais gravissant une colline ; quels efforts surnaturels ! comme tous leurs muscles sont tendus ! quel emploi désespéré de toute la puissance dont les a doués la nature ! presque jamais le postillon ne permet à l'animal de tirer et de se servir de son poids. Vous admirez cette tête haute, cette superbe et noble encolure, cette attitude fière et belliqueuse. Hélas ! la pauvre bête est au supplice ! Si le cheval pouvait parler, s'il avait à choisir un maître, il n'hésiterait pas, il regarderait l'Allemand comme son ami, comme son protecteur, et l'Anglais comme son bourreau. Il dirait : « C'est l'Allemand qui a de la sympathie pour nous autres ; il nous traite en chevaux ; mais l'Anglais comme des hommes. » Mais revenons à Langenschwalbach et à ses bains.

La santé, la santé, tel est le mot d'ordre universel des

habitans. Pour elle on subit sans se plaindre tout cet ennui, toute cette monotonie. Si l'on nous disait : Entrez dans cette chaudière, où les lambeaux de votre corps seront plongés comme ceux d'Éson, la santé vous viendra ensuite, je crois que nous n'hésiterions pas; nous marcherions d'un pied ferme et délibéré vers cette rénovation sanglante. Puis une espérance est si bonne, une illusion est si douce, alors même qu'on en connaît la fausseté! J'étais heureux, j'étais joyeux, en me rendant à la source dans laquelle je devais me plonger pour me rajeunir.

Mais quoi! Une eau grasse et bourbeuse, de couleur sombre, épaisse comme de la purée, voilà le bain dans lequel vous m'ordonnez de me plonger. Suis-je venu à Langenschwalbach pour cela? Je disais ces mots, ou plutôt je les répétais mentalement, le corps penché sur l'espèce de chaudron noirâtre qui devait nous régénérer tous, et que le docteur Fenner avait mis à la mode. J'hésitais. Mais faire un assez long voyage pour visiter le duché de Nassau; et reculer devant un bain imprégné d'oxide rouge de fer, en vérité cela n'était pas possible! Je m'élançai donc bravement; et descendant les degrés, je me plongeai dans cette espèce de glu ferrugineuse. Je ne tardai pas à éprouver une sensation agréable, comme si mon corps eût tout-à-coup pris une force nouvelle. Il ne faisait ni chaud ni froid dans le bain, et je ne pouvais m'empêcher de tenir mes yeux fixés sur un chronomètre que j'avais placé au-dessus de ma tête, tant j'avais hâte de me détacher de cette espèce de piége visqueux. Comme l'aiguille marchait lentement! Des vingt-quatre heures de la journée, celle-là était sans contredit la plus longue.

Aucun des baigneurs ne trempe sa tête dans l'eau du bain : les médecins n'osent pas même recommander cette précaution nécessaire : il est évident cependant que la mi-

graine, la somnolence et quelques légers symptômes d'apoplexie peuvent résulter de cette immersion continue. Je sais que la nature, dans sa bonté, nous a permis de vivre sans inconvénient dans les glaces du pôle et sous la zône torride ; mais elle n'a pas pu prévoir qu'il plairait à l'homme de placer sa tête, cette partie constitutive de son corps, dans une atmosphère tout-à-fait différente de celle qui environnerait le reste de ses membres. Les eaux minérales de Schwalbach agissent sur l'organisme, non seulement par la pression, mais médicalement et comme un astringent énergique. Les résultats nécessaires d'un tel bain sont faciles à deviner ; et après avoir éprouvé une ou deux fois l'afflux de sang vers le cerveau, dont la plupart des baigneurs se plaignent, je me décidai à traiter ma tête comme le reste de mon corps. Pourquoi, en effet, ne pas la tremper aussi; pourquoi ne pas lui donner un peu de cette vigueur nouvelle que je donnais à tous mes membres ? N'est-elle pas aussi vieille qu'eux? Ne m'a-t-elle pas fidèlement escorté dans mon passage à travers la vie? N'est-ce pas elle qui veille de tems en tems, lorsque tout le reste de mon être dort? Allons, point de demi-mesures; point de moyens termes, et que la boite qui contient mon cerveau soit aussi bien traitée que mon appareil locomoteur et que tous mes autres organes. Résolution grave que je ne conseille pas aux jeunes coquettes de suivre trop aveuglément ; elles courraient risque de teindre en vert et en rouge la chevelure ondoyante qui fait leur orgueil. Il faut voir, au sortir du bain, les peignoirs de flanelle dont ces dames se couvrent; toutes les nuances de l'arc-en-ciel les font chatoyer. Le lit même dans lequel vous entrez, après vous être essuyé et frotté soigneusement, se colore d'une nuance rubigineuse, qui atteste la puissance énergique des eaux de Schwalbach.

Les molécules de fer qui sont entrés dans tous vos pores, en ressortent pendant le sommeil, et la place qui conserve l'empreinte de vos membres semble avoir été occupée par quelque vieille armure couverte de rouille par le laps du tems.

Le domestique allemand qui sert les baigneurs, qui leur donne du linge, qui les essuie, reçoit avec reconnaissance la modique somme de quatre sous ou six kreutzers par jour. Vive l'Allemagne pour les jouissances à bon marché! Voulez-vous qu'une petite voiture assez douce vous ramène chez vous? Cela vous coûtera six sous pour deux voyages. En Angleterre, nous nous croirions humiliés par la modicité de ces prix : un plaisir qui ne nous coûte pas très-cher, n'a pas le droit de s'appeler un plaisir.

Toutes les fois que j'allais au bain, la chaleur du soleil me paraissait insupportable. Toutes les fois que je le quittais, je bravais les rayons les plus ardens de l'astre. Il me semblait que mes membres avaient conquis une énergie surhumaine; qu'une cuirasse d'acier les protégeait et renvoyait au loin les feux émanés du globe solaire. Le verre d'eau ferrugineuse que je savourais ensuite, versait dans ma poitrine une force merveilleuse.

Gourmands et gourmets de l'Angleterre, ne lisez point la page suivante; elle vous causerait un mouvement d'horreur : passez rapidement par-dessus cette description d'un dîner de Langenschwalbach. A une heure, on se met à table; cinq minutes auparavant, vous voyez toutes les rues remplies d'une population grave, vêtue de noir et de gris, qui s'avance à pas comptés, vers l'*Allee-Saal,* le *Kaiser-Saal*, le *Golden-Kette*, et tous les lieux où l'on dîne : cette procession funéraire est celle des malades : ils parlent peu, se regardent à peine l'un l'autre, et marchent paisiblement sur les pointes aiguës de ces petits fragmens

de silex qui composent le pavé du village; point de laquais poudré derrière ces dames, point de lorgnons impertinens braqués par ces messieurs sur les beautés de l'endroit; les uns sont en habit noir; les autres (je veux parler des dames) ne portent pas de bonnets, mais bien des chapeaux, vrais chapeaux parisiens : inventions indéchiffrables de l'art des modistes, et que j'ai considérées toute ma vie comme les plus obscurs de tous les hiéroglyphes. Qui m'apprendra ce que peuvent signifier ces flammes rouges, ces rubans jaunes, ces coques amarantes; soit que les unes représentent une maison en flammes, les autres un banc de corail rouge, ou les bannières qui pavoisent un vaisseau, je promets à qui fera cette découverte une honnête récompense.

Les Allemands, peuple bien élevé, dissimulent merveilleusement leurs émotions. Vous ne croiriez pas qu'avec cet air grave et cette démarche solennelle, ils s'acheminent vers la plus constante et la plus généralement sentie des jouissances humaines, vers le dîner, et que toute cette population doctorale va engloutir une énorme quantité de provisions! Je comptai cent quatre-vingts personnes, à table dans l'Allee-Saal. La cuisine était-elle bonne ou mauvaise, me demanderez-vous? je ne sais que répondre. Règle générale : toute sauce allemande qui ne sera pas aigre, sera fade et nauséabonde. Décidez-vous entre ces deux inconvéniens qui sont les points culminans de la cuisine germanique. Après la soupe, arrive une espèce de viande desséchée, un amas de filamens privés de suc et de saveur, quelque chose qui n'a pas de nom, comme dit Bossuet, et qu'un de mes chats bien élevés ne toucherait pas du bout des lèvres : il a pour escorte des concombres confits dans du vinaigre, et je ne sais quelle sauce noire et épaisse, satellite indispensable du bœuf en Allemagne. Placé entre Carybde et Scylla, vous les évitez tous les deux. On vous

présente une douzaine de ragoûts indigestes, puis du saumon, de la volaille, des puddings, du veau rôti, et enfin des fruits cuits au four. Vous voilà vaincu, accablé; vous vous laissez tomber sur le dos de votre fauteuil; vous contemplez cette scène à laquelle il vous est impossible de prendre part, et tout-à-coup, l'auriez-vous cru! un majestueux gigot de mouton fait son entrée!... O! naïade minérale de Langenschwalbach, si votre source bienfaisante peut exercer son empire sur des estomacs ainsi surchargés de graisses et d'acides, quel prodige n'opérerait-elle pas si l'on s'approchait de vous, en dévot vraiment humble, avec la pureté de cœur, et la légèreté d'estomac que réclame votre culte?....

Nous avions là des boutiquiers et des princes, des comtes et des marchands, des barons et des professeurs, des ducs et des juifs; et tous ces élémens hétérogènes dînaient fort bien ensemble pour un shelling (1 fr. 25 c.). Tous ces excellens appétits, tous ces vigoureux estomacs travaillaient ensemble sans se heurter: c'était un plaisir. La scène était harmonieuse; l'ensemble était admirable; et pendant que les sauces noires et les sauces acides se succédaient sur mon assiette que l'on enlevait sans que je l'eusse touchée, je contemplais avec plaisir cette harmonie, dont rien ne troublait l'accord. Je me rappelais cette Angleterre, ma patrie, dont la société se subdivise en mille petites sphères spéciales qui roulent sans cesse dans leur orbite, sans jamais se mêler à leurs voisines. Toutes ces cliques de Londres, toutes ces coteries qui se méprisent mutuellement, tous ces petits bataillons aux drapeaux blancs et noirs, bleus et rouges qui marchent toujours de conserve sans jamais quitter leurs bannières. Je comparais cette situation à la bonne vieille société allemande, où tout le monde est à sa place, et où personne ne se plaint. Il y a une certaine coterie anglaise,

qui a statué que quiconque ne porterait pas de gants blancs serait anathème; une autre est persuadée que, faute de se servir d'une cuillère pour manger le poisson, vous méritez d'être pendu sans miséricorde : il y en a qui ont fait des règles également obligatoires quant à la manière de se présenter dans un club, de remplir sa pipe de tabac et de saluer le président le verre à la main : chacune de ces classes vit dans son cercle, et n'aperçoit rien au-delà de cet horizon. Comment voulez-vous qu'elles se mêlent les unes aux autres ? Elles ne se comprendraient pas. Vienne une révolution ; elles vont se regarder comme ennemies. Toutes ces tribus hostiles s'entre-tueront dans une mêlée furieuse : aristocrates et gens de bonnes manières ; gentilshommes de campagne appartenant à la vieille souche ; dandys superfins, officiers à la cravate noire, spéculateurs et banquiers au ton brusque ; tout cela n'a-t-il pas une couleur propre, une nationalité distincte ? Les bêtes que Noé conserva dans son arche étaient moins différentes les unes des autres. Italiens, Russes, Prussiens, Autrichiens, Français, peuvent s'assimiler. Il y a entre eux un point de contact, un critérium commun ; mais (je ne sais pourquoi) notre petite île contient une quarantaine de petits peuples, qui, non contens de s'isoler les uns des autres, s'isolent encore du reste de l'univers.

Après le dîner, la promenade ; après la promenade, libation nouvelle ; puis un intervalle de repos, une lacune pendant laquelle il faut bien vivre et tâcher d'oublier qu'on s'ennuie. Les dames s'asseyent à de petites tables rondes sur lesquelles on place les tasses de café : elles brodent ou tricotent, et une de leurs paroles correspond tout au plus à une douzaine de leurs points. Silencieux et sombres, *les maîtres de la Création* fument leurs cigares en se promenant dans les rues, qui se trouvent formées entre

les tables de ces dames. Que de tems perdu ! Quel triste emploi de nos facultés ! Supposez même que le tabac exhalât une odeur parfumée : quelle malheureuse servitude que celle de porter dans sa poche droite une longue pipe recourbée, dans sa poche gauche une provision de tabac !

Quinze jours passés à Langenschwalbach avaient raffermi ma santé et m'avaient donné la meilleure idée de ce peuple allemand, si naïf, si paisible, qui n'entretient pas, comme nous, des bataillons d'esclaves insolens, qui se laissent traiter par leurs maîtres, comme des esclaves, sous condition de les voler. Je fis plusieurs observations d'histoire naturelle sur la culture des pommes de terre, l'excellente santé des femmes et des valets de chambre dans le duché de Nassau, la quantité d'alimens solides qu'un estomac humain peut supporter par extension, et enfin sur l'admirable gouvernement des porcs dans cette contrée intéressante. On me permettra de supprimer ces observations diverses. Je me rendis à Schlangenbad, autre source minérale qui ne tarda pas à partager la prédilection que j'avais vouée à Langenschwalbach. Ne croyez pas que ce soit une ville, pas même un village : il n'y a là que deux maisons : l'une vieille et l'autre jeune, au fond desquelles les visiteurs sont enfermés. La vieille maison des bains a quatre cent quarante-quatre fenêtres, et ses corridors occupent un espace de quatre cent neuf pas, ou d'un quart de mille. Au-dessous de cette immense baraque, et du côté opposé, s'élève la nouvelle maison des bains, qui n'a que cent soixante-douze fenêtres. Un taillis assez épais l'environne, et sa situation est pittoresque. Le duc de Nassau est le propriétaire et l'entrepreneur des deux établissemens : c'est lui qui a donné, à chacune des petites chambres qui s'y trouvent, des rideaux blancs, un petit lit de merisier, une table de marronnier et un sofa

élastique. N'allons pas oublier trois ou quatre chaises de bois blanc dues à sa munificence. Le prix de chaque chambre est inscrit sur la porte : les plus chères coûtent quarante-quatre sous, et les moins chères vingt sous. S'il faut en croire la bonne dame qui dirige ce petit gouvernement, et qui rend ses comptes au grand-duc, les eaux de la source offrent un souverain remède aux personnes attaquées de consomption. Toutes les fois qu'un cheval est soupçonné d'avoir quelques tubercules aux poumons, on se hâte de le plonger dans les eaux régénératrices ; j'ai vu baigner de cette manière un malheureux porc malade, auquel le paysan germanique appliquait en toute confiance ce remède universel.

La spécialité des eaux de Schlangenbad, c'est qu'en venant habiter l'une des deux maisons de bois, vous vous trouvez au milieu de la foule comme si une profonde solitude vous entourait. Les princes pullulaient autour de nous; les personnages célèbres dans le monde politique étaient communs comme le sable sous nos pieds : je comptais, dans ma propre maison, la veuve du grand-duc Constantin de Russie, le duc de Saxe-Cobourg, un prince de Hesse-Hombourg, et la princesse royale de Prusse. Un bourgeois de Londres, un fashionable de Paris font plus de bruit, soulèvent autour d'eux, en marchant, plus de poussière que tous ces gens-là : ils ne payaient pas un sou de plus que nous, et ils s'assimilaient très-naïvement à nous, roturiers; montaient l'escalier paisiblement, et le soir mettaient leurs clefs en dedans, comme un pauvre écolier de Gottingue qui se renferme dans sa cellule. Le silence, la solitude apparente de la maison étaient pour nous un sujet d'admiration toujours nouvelle et de constante surprise. Je ne me souviens pas d'avoir été témoin, pendant tout le tems de mon séjour dans le duché de Nassau, d'une seule que-

relle, d'une seule rixe. Ces pauvres paysans que j'avais entendus se plaindre du lord anglais avec tant d'amertume et de justice, furent les seuls auxquels un mouvement de colère (trop juste d'ailleurs) échappa devant moi. Ce n'est que dans les vieux pays, où tout est constitué depuis long-tems, où les habitudes et les mœurs sont enracinées, que l'on peut s'attendre à trouver ce repos profond, cette admirable quiétude. D'ailleurs, qui ne serait satisfait de rencontrer un bon dîner, une nappe blanche, des couverts d'argent, une compagnie de bonne humeur, le tout pour la faible somme de trois sous de France ? Et ce bon vin du Rhin dont on nous fait payer une goutte au poids de l'or, ne l'obtenions-nous pas pour la somme minime de vingt-quatre sous?

Je ne sais pas quel est précisément l'effet intérieur que produisent les eaux de Schlangenbad, mais leur effet extérieur a quelque chose de surprenant. Je demandais à un petit Français, gras et replet, de m'expliquer ce phénomène. Il me répondit dans sa langue, le plus clair de tous les idiomes connus :

« Monsieur (il frisait son jabot), dans ces bains-là on devient absolument amoureux de soi-même.

— Je ne comprends pas, monsieur.

— Le corps plongé dans cette eau singulière se polit, s'adoucit ; toutes les rugosités s'effacent : il acquiert, comme dit le docteur, une sorte de blancheur phosphorescente. L'ambassadeur hollandais, à Francfort, le comte de Grunne, était venu ici avec sa femme ; tous deux d'assez mauvaise santé, de mauvaise humeur, et ne faisant pas trop bon ménage : par quel singulier miracle leur réconciliation et leur résurrection se sont-elles opérées à la fois ? je ne le dirai pas ; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'avant son départ, le comte de Grunne a fait élever auprès de

la source de Schlangenbad une belle colonne de marbre noir sur laquelle on voit deux serpens entrelacés (*schlangen* veut dire serpent) buvant à la même coupe, emblême de lui-même et de son épouse. Au-dessous de cet étrange symbole, on lit les paroles suivantes :

EN
RECONNAISSANCE
DES DÉLICIEUSES SAISONS
PASSÉES ICI ENSEMBLE
PAR
CHARLES, COMTE DE GRUNNE,
ET
BETSI, COMTESSE DE GRUNNE.
1830.

Il serait injuste de ne pas rendre justice, comme le comte Charles et la comtesse Betsi, à la douceur de l'air, à la beauté du pays, à la fraîcheur des eaux, et même à cette propriété étrange qu'elles ont de masser et de rajeunir pour ainsi dire la forme des corps.

J'eusse manqué à mon devoir devoyageur, si je n'avais visité les eaux célèbres de Nider-Seldters. Tout le monde s'accorde à les vanter. Faut-il les boire, comme les Allemands, avec du vin du Rhin, ou, comme les gourmets de France, avec du vin de Champagne, ou, comme les dames du duché de Nassau, avec un peu de sucre, ou, comme nos Anglaises, avec du lait ? C'est encore une question difficile que je laisse indécise, et cette boisson merveilleuse me semble bonne sous toutes les formes, dans tous les tems et de toutes les façons. Je ne m'étonne pas que, pendant l'année 1832, on ait exporté 108,033,662 grandes bouteilles, et 261,521 petites bouteilles de cette panacée que tous les peuples de l'Europe se disputent, et qui a rapporté, pendant le cours de cette année, au prince régnant, la somme honnête de

50,000 florins. Que l'on se souvienne qu'un des ancêtres du prince avait échangé ce *Brunnen* contre un seul tonneau de vin de Chypre. Outre les bouteilles consacrées à l'exportation, il s'en consomme par an, sur les lieux, un demi-million ou à peu près.

Aussi quand j'entrai dans Seldters, je crus entrer dans le royaume des bouteilles, et si ce mot *bouteille*, que je n'ose déjà plus prononcer, ne se représente pas au moins deux fois par ligne, dans le cours de ce récit, ma description sera nécessairement inexacte. A Seldters tout est bouteille ou cruchon; vous en voyez de toutes les natures, de toutes les dimensions et de toutes les sortes. Elles étaient empilées en hautes pyramides: elles jonchaient la terre de leurs débris; on les voyait passer, aller, revenir dans toutes les directions. Leurs armées régulières couvraient le sol. Au milieu de l'enclos, qui occupe à peu près huit acres de terrain, et qui est entouré d'une haute muraille, se trouve le puits, ouvert de tous côtés, abrité par un toit d'ardoise, et qui envoie ses trésors liquides aux habitans de presque toutes les villes du monde. On y descend à la fois soixante-dix bouteilles assujéties au fond d'un panier. Quand les soixante-dix goulots qui contiennent de l'air sentent la pression du liquide, on entend un assez grand bruit: mais après vingt secondes ou à peu près d'intervalle, elles sont pleines, et plusieurs jeunes filles, d'une dextérité vraiment admirable, enlèvent leurs trophées. Chacune d'elles porte dix bouteilles suspendues par leur anse aux dix doigts de sa main, puis elle va les placer en rang de bataille, sur une longue table. Deux hommes qui se trouvent là y apposent les bouchons, et deux autres, armés de longs marteaux, enfoncent les bouchons, en parcourant les bataillons de bouteilles, comme un pianiste parcourt les touches d'un clavier. Un nouveau bataillon de jeunes filles les enlève

alors, et les porte à d'autres employés, qui, à l'aide de lames tranchantes, coupent la portion inutile du bouchon. Cette opération achevée, nos pauvres bouteilles qui ont déjà passé par tant de mains, sont remises à des femmes qui recouvrent chaque goulot d'une enveloppe de peau, et disposent ainsi trois mille bouteilles par jour. Enfin, quelques hommes sont chargés de plonger le goulot dans la résine bouillante, et d'y appliquer les armes ducales. Entassées dans des magasins, elles n'attendent plus que le moment de l'exportation.

Jusqu'au moment où la cloche du soir annonce la fin de ces travaux, il est défendu aux habitans de Nider-Seldters d'envoyer leurs domestiques puiser de l'eau à la source merveilleuse; mais à peine les sons de la cloche ont-ils retenti, tout change de face, tout prend un nouveau mouvement : petits enfans, jeunes servantes, apportent des pyramides de bouteilles sur leur tête. J'ai vu des domestiques si complétement cachés sous les bouteilles, qu'on apercevait à peine la pointe de leurs chapeaux germaniques. Ceux-ci ont une ceinture de bouteilles, ceux-là un collier de bouteilles; il y a de petits enfans qui marchent à peine, écrasés par la bouteille énorme qu'ils portent. Rabelais aurait fait un bon et joyeux chapitre de ce royaume des bouteilles; pour moi, j'étais si fatigué de revoir toujours ces personnages de grès et de verre, au long col, au ventre épais, aux bouchons goudronnés, que, malgré ma sobriété habituelle et ma vieille prédilection pour l'eau pétillante de cette source, j'exilai ce breuvage de ma table, et je demandai pour mon dîner deux bonnes bouteilles de vin du Rhin.

Vous instruirai-je des diverses méthodes employées pour s'assurer de la solidité des bouteilles? non vraiment; depuis trop long-tems ce mot résonne à vos oreilles, et vous

vous fatigueriez de cette redite éternelle et peu poétique. Wiesbaden et le monastère célèbre d'Eberbach m'appellent maintenant, et si je ressemblais à la plupart de nos touristes et de nos faiseurs de voyage, je ne manquerais pas de vous donner la description exacte de ce que je n'ai jamais vu. Pour moi, j'attends qu'un séjour de quelques semaines dans ces endroits déjà célèbres me permette de vous communiquer mes observations. Depuis que je me trouve dans le duché de Nassau (chose vraiment admirable), je n'ai pas aperçu un seul Anglais; j'ai vécu au milieu de ces bons et naïfs Allemands, sans morgue, sans prétention, qui sont princes ou bourgeois, tout naïvement selon qu'il a plu à Dieu de les poser au sommet ou au dernier degré de l'échelle sociale. J'ai oublié l'atmosphère de Londres, les cris de nos rues et les disputes de nos journaux. Lecteurs, qui vivez dans l'atmosphère orageuse que je suis si heureux d'avoir quittée, venez, je vous y invite, respirer à votre tour un air libre de discussions polémiques, d'annonces charlataniques, et de mensonges quotidiens.

(*Bubbles from Nassau.*)

JOURNAL D'UN MÉDECIN (1).

N° XIII.

ELLE EST FOLLE.

Il y a trois ans, la haute société de Londres s'occupait beaucoup d'un mystère qu'elle ne pouvait pénétrer. Sir Bernard Harleigh, homme d'esprit et de bonne naissance, avait épousé, six mois avant l'époque dont nous parlons, une jeune héritière, jolie, riche, bien élevée, Anna Belwood. Après un voyage sur le continent, voyage qu'ils avaient fait ensemble, ces deux personnes qui possédaient tout ce qui compose le bien-être : fortune, terres, considération, s'étaient peu à peu éloignés du monde où lady Anna Harleigh avait brillé quelque tems. L'un et l'autre étaient sombres, irritables, susceptibles, et cependant ils paraissaient s'adorer mutuellement. Sir Bernard ne s'occupait que de son épouse, lady Anna ne s'occupait que de son mari. Mais un chagrin, secret, inconnu, profond,

(1) Note de l'Éd. L'article que nous reproduisons ici termine et complète la série de ces esquisses pathétiques et naïves qui ont été accueillies avec un empressement et un intérêt si bien mérités par le public de France et celui d'Angleterre. Le *Journal d'un Médecin*, publié séparément par son auteur, a déjà pris sa place au nombre des meilleurs ouvrages de cette époque : nous sommes heureux de l'avoir popularisé, et d'avoir offert à nos lecteurs quelques-unes des scènes les plus intéressantes de ces admirables tableaux de la souffrance humaine. Voyez les articles précédens dans les Numéros 2, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 11, 15 et 24e de la seconde série, et dans les 2 et 4e de la troisième.

avait pénétré sous le toit domestique, et flétri leur bonheur sans que personne pût deviner quelle en était la cause. Peu à peu ils s'habituèrent à ne pas recevoir. Sir Bernard, qui avait débuté brillamment dans la carrière politique et qui avait fréquenté assiduement la Chambre des Communes, cessa de consacrer le même intérêt aux discussions les plus ardentes. La santé de lady Anna s'altéra peu à peu, et comme on ne pouvait assigner aucun motif raisonnable à toute cette douleur, à cette situation mystérieuse, le public, toujours charitable dans ses suppositions, toujours habile dans ses hypothèses, ne manqua pas de noircir la réputation d'ailleurs inattaquable des deux époux.

« Oh ! comme elle maigrit, disaient les femmes, lorsque lady Anna entrait dans un salon ! pauvre jeune femme ! elle a pleuré : ses yeux sont encore rouges ; il est impossible de ne pas la plaindre. Vous souvenez-vous, ma chère, que l'autre soir, au bal de la douairière de Pembrocke, sir Bernard perça la foule des danseurs qui l'environnaient, et qu'au moment où elle allait faire partie d'un quadrille, il lui dit qu'il était tems de se retirer, et l'emmena ? Il doit se passer des choses étranges dans cette maison, et je donnerais cent guinées pour me trouver quelques instans derrière le rideau.

— Ils ne sont pas heureux, ou du moins j'en ai bien peur, s'écriait un vieux dandy suranné ; j'ai toujours pensé qu'ils ne se convenaient pas.

— Tout cela est fort singulier, après tout, reprit la marquise de Clarynn, vieille douairière dont la fille avait brigué la main et la fortune de Sir Bernard : j'ai vu lady Anna pâlir et se troubler au moment où son mari causait peinture et poésie avec ma jeune Élisabeth.

Je ne recueillerai pas toutes les observations, suggestions, conjectures, tous les contes absurdes, toutes les confi-

dences ridicules, tous les romans calomnieux qui coururent à ce propos, de salon en salon, de boudoir en boudoir. La rumeur la plus générale attribuait à Sir Bernard un vice caché qui faisait le malheur de sa femme : il jouait, disait-on. Moi qui depuis long-tems avais occasion de visiter l'intérieur de cette famille, je m'étonnais des bruits qui se répandaient sur le compte de Sir Bernard et de sa femme.

Pour bien comprendre l'étonnement des salons anglais, et excuser un peu les mille scandales, les innombrables médisances auxquelles ces deux époux furent en proie, il faut se reporter à une époque peu éloignée où Sir Bernard Harleigh avait reçu des mains d'un vénérable père sa jeune fiancée. Sir Bernard dont le caractère mélancolique et réservé, dont l'organisation nerveuse et irritable, les études diplomatiques et l'ambition reconnue avaient inspiré à ses amis quelque froideur et quelque défiance, était devenu tout-à-coup aimable, gai, gracieux, avait laissé de côté Puffendorff et la lecture des sessions du Parlement. La gaîté et la grâce naïve de sa femme l'avaient arraché à son caractère, aux habitudes de sa pensée et de sa vie. Le bonheur qu'il goûtait avait ajouté à toutes ses qualités d'homme d'état et d'homme d'esprit quelque chose de suave et de bienveillant qui lui avait manqué jusqu'à ce jour. L'entrée que sa jeune femme fit dans le monde fut assez flatteuse pour augmenter encore l'éclat de cette auréole qui couronnait Sir Bernard et lady Anna. La mort d'un oncle, nabab orgueilleux et millionnaire, versa dans les caisses de la famille une opulence nouvelle, et dans tous les bals une nuée d'adorateurs s'attachaient aux pas de lady Anna. Quiconque était admis chez elle avait reçu le brevet d'homme à la mode. Déjà l'amitié de son mari était recherchée par les ministres, et ses adversaires politiques eux-mêmes étaient obligés de compter avec lui. Nulle coquetterie de la jeune

femme, aucune imprudence, aucun écart de son mari n'avaient fourni de prétexte à la médisance et justifié les bizarres romans, inventés depuis peu pour expliquer ce que personne ne comprenait.

Mais aussi quel changement inouï! D'où pouvait venir une métamorphose si peu attendue? Elle, la reine des salons, la directrice de la mode; et lui, le favori de la fortune, l'orateur dont l'astre brillant commençait à s'élever l'égal des orateurs les plus célèbres; pourquoi avaient-ils tout-à-coup renoncé à leurs joyeuses *conversazioni*, comme Londres les appelle; à leurs *routs* splendides; à leurs concerts remarquables par l'affluence et le talent des artistes qui s'empressaient d'y prendre part? Pourquoi chez lui cette irritabilité, ce silence obstiné, cet air d'agitation sombre? Pourquoi les architectes, les tapissiers, les peintres et les artistes, chargés de décorer et d'embellir sa résidence de Grosvenor-Square, avaient-ils été congédiés avant d'avoir achevé la moitié de leur œuvre coûteuse? Pourquoi lady Anna, dont la santé, la gaîté, la grâce spirituelle avaient été un objet d'envie pour tout ce qui l'entourait, restait-elle les mains croisées, l'air distrait et rêveur, l'œil fixé sur les tourbillons harmonieux de ces danses de bon ton auxquelles elle avait pris part autrefois?

Que le jeu, ce gouffre des fortunes bien ou mal acquises, absorbât silencieusement le patrimoine de Sir Bernard; qu'il méditât quelque grande et dangereuse trame politique; que son amour ardent pour sa femme ne fût pas payé de retour; qu'il eût découvert dans l'histoire de ses antécédens ou dans les annales de sa famille, quelque tache déshonorante ou ineffaçable; c'était ce que personne ne pouvait affirmer. Mais, je l'ai déjà dit, la charité pour les torts ou les malheurs d'autrui n'est pas une vertu commune, et l'amitié la plus

dévouée ne prête pas des explications favorables aux mystères dont les chagrins domestiques s'environnent. On apprit que Sir Bernard, en entrant dans le club des Amis de la Constitution, avait reçu une lettre fort longue dont la lecture avait contracté son visage, augmenté la pâleur naturelle de son teint et agité violemment son système nerveux. Ce qui mettait le comble à l'étonnement général, c'était la manière respectueuse, tendre, attentive, mais profondément triste, dont les deux époux se conduisaient l'un envers l'autre. Rien n'était plus convenable, plus décent, plus digne d'admiration; mais on eût dit qu'ils nourrissaient l'un pour l'autre un intérêt mélancolique, une passion malheureuse, dont ils déploraient les résultats. Tantôt lady Anna jetait sur son mari un regard furtif, et ses yeux se remplissaient de larmes; tantôt c'était Sir Bernard qui interrogeait d'un regard long et attentif les traits déjà altérés de sa jeune épouse qui tombait, à cet aspect douloureux, dans une rêverie à laquelle rien ne pouvait plus l'arracher.

Un voyage en Suisse, la naissance d'un fils, ne changèrent rien à cette situation extraordinaire. Au contraire, la santé de lady Anna était plus faible qu'à son départ; un nuage de profonde tristesse semblait peser à jamais sur la famille. Le baronnet vendit sa maison de Londres; et sans prévenir personne, se retira dans son château de Huntingworth, à treize milles de la capitale. S'il voulait, par cette démarche étrange, faire perdre la piste à cette curiosité toujours malveillante, que le public exerce sur les gens qu'il ne comprend pas, et qui devient d'autant plus amère et plus âpre qu'il réussit moins à soulever le voile qu'il veut percer, Sir Bernard ne pouvait agir avec plus d'adresse. La société ne tarde pas à oublier les absens; et quoique les

sœurs de lady Anna fissent encore les délices d'Almack et l'ornement des bals à la mode; bien que l'on prononçât de tems à autre le nom « de ce pauvre Sir Bernard, » deux mois ne se passèrent point avant que les scandales et les hypothèses de toute nature que nous avons rappelés, fussent tombées dans le domaine de l'histoire ancienne et des modes surannées qu'on abandonne pour n'en plus parler. On savait seulement que les visites des parens qui avaient cru devoir s'informer par eux-mêmes de la santé des deux époux avaient été accueillies avec une froideur singulière, et que nul d'entre eux ne s'était senti le courage de renouveler cette épreuve.

Médecin de Harleigh avant son mariage, je n'avais eu depuis cette époque nulle occasion de le revoir. Le 25 avril 1830, une lettre portant le timbre de la Chambre des Communes et le port-franc de Sir Bernard me fut remise à sept heures du soir par mon domestique. Voici ce qu'elle contenait :

Cher docteur, demain entre neuf et dix heures, ma chaise de poste viendra vous prendre. Votre savoir et votre zèle me sont nécessaires. J'habite, comme vous le savez, Huntingworth, maison située à peu de distance de Londres. Je vous prie en grâce de ne vous refuser, sous aucun prétexte, au service que je vous demande. C'est une affaire de vie ou de mort : lady Anna y est seule intéressée. Je vous recevrai ; peut-être même, pour vous donner des instructions indispensables, aurai-je soin d'aller à votre rencontre. Quoi qu'il en soit, je vous attends.

BERNARD HARLEIGH.

P. S. Je rouvre cette lettre pour vous recommander un silence absolu, non seulement sur les résultats de votre visite, mais sur votre visite même.

Les intentions du baronnet furent remplies avec une

scrupuleuse exactitude, et je m'élançai dans la chaise de poste, qui, à dix heures moins un quart, se trouvait devant ma porte, sans dire même à ma femme quelle était l'étrange aventure qui me contraignait à la quitter.

On m'environna de mystère : le postillon arrêta ses chevaux à quelque distance de la grille du parc et me prévint que son maître lui avait ordonné d'agir ainsi ; que sans doute, Sir Bernard était sur la route qui m'attendait et il me pria de mettre pied à terre. Je descendis ; je marchai jusqu'à la grille du parc ; je ne rencontrai pas Sir Bernard. La grille s'ouvrit, je m'enfonçai dans l'avenue. Nul mouvement autour de moi ; cela m'étonnait. Sir Bernard avait toujours aimé le luxe et entretenait de nombreux domestiques. La porte principale du château était fermée. Je frappai, une vieille femme vint m'ouvrir en me demandant si j'étais le docteur. Je répondis affirmativement, et sans plus de cérémonie elle me dit :

« Allez, M. le baronnet vous attend. »

Je marchais de surprise en surprise. Quoi! c'était à cela que s'était réduit volontairement Harleigh le fashionable, l'homme brillant dont la livrée se faisait remarquer dans la promenade d'Hyde-Park, lui qui avait eu des heyduques et des nègres.

La vieille ne prit pas même la peine de me conduire, et je m'aventurai de mon mieux, à travers une antichambre décorée de vieux tableaux. Une porte était ouverte sur la droite ; j'y entrai à tout hasard, et me trouvai dans une bibliothèque ornée de statues et de bustes, recevant le jour à travers un dôme de verre et tapissée des plus belles reliures. Une double porte qui se trouvait dans le fond s'ouvrit tout-à-coup et donna passage au baronnet qui s'avança rapidement vers moi, me prit la main, la secoua fortement et me témoigna le plaisir qu'il avait de me voir. Il avait le

col nu, le collet de sa chemise rabattu sur ses épaules et une longue robe de chambre de velours vert broché d'or, qui donnait à sa démarche et à sa tournure une solennité presque royale. Je restai comme frappé d'admiration devant cette tête si belle et si noble, nuagée toutefois d'une tristesse profonde, austère et d'une teinte de distraction douloureuse pour qui l'observait avec soin.

« Vous êtes tout-à-fait aimable, docteur, me dit-il, et je ne puis trop vous remercier de l'empressement que vous avez mis à vous rendre à nos prières. Je désire que le cours de vos affaires n'ait été interrompu en rien. Avez-vous déjeuné ?

— Oui, mais le voyage m'a rendu de l'appétit, et j'accepterai volontiers une tasse de café ou de chocolat.

—Très-bien, très-bien : faisons auparavant un tour dans le parc ; j'ai deux mots à vous dire, puis nous irons retrouver lady Anna dans la salle à manger. »

Le ton du baronnet était bref, péremptoire, précis. Nous descendîmes dans le parc ; il marchait si vite, que j'avais peine à le suivre. Pour moi qui attendais avec anxiété le mot de l'énigme, l'explication du mystère, je me taisais, attentif aux paroles de Sir Bernard.

« Il s'agit, me dit-il, des intérêts les plus graves, les plus mystérieux, les plus confidentiels. Docteur, je suis trop heureux de vous avoir trouvé ; je sais que non seulement vous êtes un homme de talent, mais que l'on peut avoir en vous entière confiance, et que vous êtes incapable de la trahir. »

Je ne répondis qu'en m'inclinant pour remercier le baronnet qui continua, en arrêtant sur moi un regard profond, scrutateur, que j'eus peine à supporter :

« Vous avez vécu dans le monde, et vous avez sans doute entendu souvent parler de lady Anna et de moi. Je

n'ignore pas quels discours on a dû tenir, je n'ignore pas que les soupçons du public se sont arrêtés sur elle, et malheureusement il y avait des motifs réels : le tems est venu... il est impossible de rien cacher ; je crois, docteur, que vous avez rencontré lady Anna dans le monde ?

—Sans doute, et je me rappelle parfaitement que, dans tous les salons où elle paraissait, elle éclipsait ses rivales les plus admirées ?

— N'avez-vous rien remarqué ?

— Sous quel rapport, Sir Bernard ?

—Mais sa physionomie, son air, ses traits, son attitude, son expression, son langage, n'avaient-ils rien qui vous frappât, comme singulier ?

— Permettez-moi de rappeler mes souvenirs. Il me semble l'avoir vue fort languissante, triste, lasse, l'œil un peu terne, surtout dans les derniers mois de son séjour à Londres ; mais ces divers symptômes ne sont pas très-significatifs, et il était facile de se rendre compte de cet abattement passager sans rien craindre pour la santé ni pour la vie de lady Anna.

—Est-ce donc là, reprit le baronnet, ce que l'on a pensé généralement de lady Anna et de sa situation ?

— Cette explication était simple et naturelle, et il était difficile qu'elle ne vînt pas à l'esprit de tout le monde. »

Je ne sais quelle expression de mécontentement fronça le sourcil et obscurcit la physionomie de Sir Bernard.

« Ah ! ah ! s'écria-t-il, comme le monde juge, comme il se trompe !..... Docteur, continua-t-il, en saisissant mon bras et le serrant fortement, un mot, un seul mot qui fait mon supplice, vous expliquera tout. Savez-vous une chose ? c'est que lady Anna... est folle !... Elle est folle, entendez-vous ! »

Ce dernier mot était prononcé de manière à ce qu'il fût

difficile de l'entendre. Le baronnet couvrit sa figure de ses deux mains étendues, et nous gardâmes le silence pendant quelques minutes.

« Folle, repris-je, en répétant presque involontairement le dernier mot du baronnet! Vous servez-vous de cette expression dans le sens médical, dans le sens réel et strict, ou comme on l'emploie dans le monde?

— Hélas! il serait inutile de le dissimuler. C'est à une folle, à une véritable folle que vous allez avoir affaire; c'est avec elle que vous allez déjeuner. Docteur, si vous saviez ce que j'ai souffert! quelle fièvre dans mon cerveau! quelle torture dans tout mon être, depuis que ce fléau est tombé sur moi! Docteur, je l'ai vu venir par degré, j'ai observé sa marche, j'ai vu, j'ai senti cet épouvantable fardeau s'accroître, s'alourdir et m'écraser peu à peu.

— Revenez à vous, m'écriai-je, en voyant des larmes jaillir de ses yeux, tout n'est peut-être pas désespéré.

— Non, non, je suis bien, je me sens mieux, docteur; vous comprenez la nécessité de ne pas laisser lady Anna soupçonner le motif qui vous amène ici; inventez des prétextes, dites que c'est moi qui vous ai appelé, que je crains d'avoir la goutte, par exemple; surtout ne l'alarmez pas sur sa situation. Elle est très-calme, très-tranquille, et pour deviner le mal auquel elle est en proie, il faut l'examiner bien attentivement. Observez ses yeux, docteur; observez-les, point d'imprudence surtout.... Ah! je croyais l'avoir entendue; tout m'agite; mes nerfs sont horriblement ébranlés.... docteur, ne me compromettez pas, ne me compromettez pas!...

Il ne tarda pas à me conduire dans la salle à manger, dont la porte en s'ouvrant me laissa voir lady Anna, toujours jolie, mais extrêmement pâle, et qui, un journal à la

main, était assise près de la table à thé. Une longue robe de mousseline blanche la couvrait, et ses beaux cheveux bruns, bouclés naturellement, retombaient des deux côtés de son pâle visage. Elle eut l'air fort étonnée de me voir, se leva, et d'un regard sembla demander à son mari quel motif m'amenait; en servant le thé, sa main tremblait, ses joues pâlissaient et rougissaient tour à tour.

« Sir Bernard, dit-elle à son mari, vous sentez-vous malade?

— Ma santé est parfaite, dit-il, en essayant de sourire. »

Nous étions tous fort embarrassés, et la conversation ne semblait pas devoir être fort vive; j'essayai de rompre le charme en adressant la parole à lady Harleigh.

« Je regrette, madame, d'avoir troublé votre lecture, et le *Morning-Post* que vous tenez à la main contenait sans doute des choses dignes d'attirer votre attention?

— Oh! nullement, répondit-elle; je lisais une fort mauvaise description de la fête donnée à Londres par la comtesse Bury. Déjeunez-vous avec nous, monsieur?

— Une seule tasse de thé, madame, sera tout ce que je demanderai à votre aimable hospitalité; mais à propos de fête, permettez-moi de remarquer que vous manquez à celles de Londres. On a craint que vous n'eussiez résolu de prendre le voile, et que vous ne fussiez perdue pour la société que vous avez embellie quelque tems. On se plaint de vous, Sir Bernard, qui avez enlevé à tant de succès et de brillantes soirées celle qui en faisait le charme.

— Je ne doute pas que nous n'ayons, comme tant d'autres, fourni de bonnes pages à la chronique scandaleuse de votre excellente capitale, interrompit le baronnet avec une vivacité qui me surprit. Voyons, dites-nous un peu quelle est l'histoire dont nous sommes les parrains

involontaires et les héros!.... Dites-nous cela, je vous prie. »

Je jetai les yeux sur lady Anna, dont la main tremblante avait peine à soutenir sa tasse, et qui regardait son mari avec une attention craintive et comme douloureuse.

« Je crois, Sir Bernard, que l'opinion attribue votre retraite inattendue à je ne sais quel dépit, à un peu de mauvaise humeur contre le gouvernement, à des dégoûts politiques! on vous blâme, ainsi que lady Harleigh, de vous être imposé tout-à-coup la loi de cet exil étrange et si peu attendu.

« Que voulez-vous, docteur, s'écria-t-elle? il faut bien que je me résigne, comme tant d'autres...

— Au malheur et à la torture de l'ennui, interrompit brusquement le baronnet, comme s'il eût craint que sa femme n'achevât la phrase qu'elle avait commencée.

— Oui, reprit-elle, à l'ennui, et même aux discours frivoles d'un monde qui ferait bien de nous oublier. »

Sir Bernard se leva, toucha légèrement mon pied du bout de son pied, me demanda la permission de se retirer un moment pour écrire une lettre, et me laissa seul avec lady Anna. Que l'on imagine mon embarras; je ne connaissais ni le degré, ni le genre de folie de cette jeune femme si intéressante, et dont tous les discours semblaient dictés par la convenance, la sagesse et le bon goût. En vain l'observais-je attentivement, pour découvrir dans ses regards cette inquiétude ardente et vague, signe ordinaire de l'insanité; elle paraissait affligée et languissante, mais elle était calme, réservée et parfaitement maitresse d'elle-même.

« Sir Bernard, lui dis-je pour ranimer enfin la conversation qui tombait, Sir Bernard semble jouir d'une santé excellente.

— Mon mari a toujours l'air de se bien porter : je crois qu'une maladie réelle ne se trahirait même chez lui par aucun symptôme extérieur.

— Je regrette, milady, je regrette infiniment de ne pouvoir vous adresser le même compliment. Vous semblez souffrante ? »

Elle soupira.

« C'est un abattement moral plutôt qu'une maladie physique, reprit-elle.

— Cette retraite subite, cette solitude absolue, suffiraient pour expliquer l'abattement dont vous vous plaignez. Je crois qu'un hiver passé à Londres vous ferait le plus grand bien, madame ; si aucun motif ne s'y oppose, pourquoi...

— Oh ! j'ai des motifs... les motifs les plus graves... »

En prononçant ces mots, elle baissa les yeux comme si elle eût voulut échapper à l'inquisition que j'exerçais sur elle, et que la politesse n'eût peut-être pas avoué, mais que justifiait ma situation et mon titre. Je crus que la glace était enfin rompue, que le secret fatal était prêt à lui échapper ; je rapprochai ma chaise de la sienne, et d'un ton respectueux à la fois, et plein d'intérêt et d'émotion :

« Ces motifs si mystérieux, si pressans, madame, oserais-je vous demander quels ils peuvent être ?

— Il n'y a rien de mystérieux dans ce que je vous ai dit, docteur, reprit-elle avec une froideur très-marquée et une expression presque sévère.

— Que lady Anna veuille me pardonner le respectueux intérêt qu'elle fait naître, et une question qui n'a rien de déplacé dans ma bouche. Votre santé, madame, semble subir une altération dangereuse ; et Sir Bernard, votre mari, a conçu des inquiétudes qu'il a dû me communiquer....

— Mon mari! mon mari!... ah! Dieu! et c'est pour moi, docteur... pour moi que vous êtes ici?

— Est-il nécessaire de vous cacher la peine que votre état de langueur cause à Sir Bernard? rien de plus naturel, ce me semble, que ma démarche et que la sienne... »

Dans son étonnement, lady Anna était restée pâle et immobile.

« Ainsi, docteur, ainsi mon mari me croit malade... et quel est mon mal, selon lui? vous a-t-il indiqué une maladie spéciale? quelques symptômes particuliers?

— Une tristesse habituelle, la perte de l'appétit, la faiblesse, la langueur, l'insomnie... »

Les lèvres tremblantes, les yeux étincelans de larmes qui restaient suspendues sous ses longues paupières, lady Anna se leva, le mouchoir à la main, se retourna du côté de la croisée, et sembla vouloir se soustraire encore à mon observation. Je la suivis, je saisis légèrement sa main qu'elle dégagea de la mienne; puis, me regardant fixement et d'un air égaré, elle fondit en larmes.

« Oh! docteur, si vous saviez! si vous saviez ce qu'il y a de douleur amère, là, dans mon cœur! quelle misérable créature je suis, à quel malheur je suis réservée... toujours... toujours...

— Jugez-moi digne de votre confiance, lady Anna; au nom du ciel, dites-moi la cause d'une émotion qui, j'en suis sûr, peut se calmer et s'apaiser! Qui a pu vous nuire, vous déplaire, vous affliger, chère lady?

— Vous le dire! oh! je ne le dois pas, je ne l'ose pas, je ne le puis pas! qu'il est pénible à garder, ce secret! mais qu'il serait terrible à dire! Ne le devinez-vous pas? Ne l'avez-vous pas entendu murmurer dans le monde? avouez, avouez-le! »

Il y avait une expression d'agonie si violente dans ces

dernières phrases, que je ne doutai plus de la situation de l'infortunée. Le mari rentra, tenant une lettre cachetée, saisit la main de sa femme, lui donna un baiser tendre sur le front et m'interrogea du regard. Je me levai, je saluai lady Harleigh et je sortis; le baronnet, qui m'accompagna, me pria de le suivre dans sa bibliothèque. Nous restâmes debout dans l'embrasure d'une vaste croisée gothique.

« Eh bien! » me demanda-t-il, tout tremblant.

Je remuai la tête, et un soupir m'échappa.

« Vous a-t-elle dit que la manière dont nous vivons ici et les ordres que j'ai donnés la fatiguaient?

— Nullement.

—Pauvre femme! malheureuse Anna! malheureux que je suis! »

Je ne pus empêcher Sir Bernard d'appuyer son front sur la balustrade de la fenêtre ouverte et de pleurer amèrement.

« Que faire? s'écria-t-il enfin; quel remède dans une situation si désespérée? Arrangeons tout pour que le secret soit gardé! Que personne ne puisse deviner ce qui nous arrive! J'ai bien peur, continua-t-il, qu'une retraite plus profonde encore... ne devienne nécessaire... Hélas! sans doute; mais je me chargerai de choisir la maison et le docteur auxquels nous confierons la malheureuse lady Anna. La médecine a fait de grands progrès sous ce rapport; et Londres possède plusieurs établissemens où le secret est gardé avec le plus grand soin, où la surveillance est exacte et le traitement aussi doux que bien dirigé.

» Misère! misère! Ma femme! la compagne de mon cœur et de ma vie, arrachée à ses enfans, à sa famille, à son toit domestique, pour être jetée dans une..... dans une..... »

Il n'osa continuer, il s'arrêta brusquement. La voix lui manqua ; ses lèvres se contractèrent ; sa bouche écuma. Il reprit, baissant la voix et se penchant vers mon oreille :

« Docteur, j'ai un autre secret à vous dire ; le puis-je ? oui sans doute ; vous êtes homme d'honneur. Il y va de ma fortune ; il y va de ma gloire. Cinquante mille liv. st. de plus par an, qu'en dites-vous ? Eh ! qu'en dites-vous ? docteur ! »

J'écoutais, saisi d'un étonnement qui ne cessait de s'accroître. Sa voix grossissait ; son œil s'enflammait ; sa parole devenait confuse et obscure. Que pensez-vous, lecteur, que Sir Bernard Harleigh eût à m'apprendre ? qu'il avait, à force d'études chimiques, découvert un secret plus merveilleux que la panacée des Paracelse et que l'*arcanum majus* des alchimistes ; que le roi ayant appris de quelle découverte Sir Bernard était possesseur, était entré dans une colère terrifiable et lui avait fait offrir un ministère sous condition qu'il ne découvrirait à personne son secret ; que, d'après son refus, Sa Majesté l'avait entouré d'espions, et que, sous peu de jours, on allait le traîner en justice, comme accusé de haute trahison ; en un mot j'appris, à n'en pas douter, que lui, Sir Bernard Harleigh, l'homme grave, riche, célèbre, puissant, qui accusait sa femme de folie, était lui-même Fou ! »

Ce dénouement imprévu m'accablait ; une sueur froide couvrait mon corps qui frissonnait. A la fin de son étrange récit, un long éclat de rire, un de ces rires tragiques, apanage des fous, lui échappa ; il étendit le bras, et du bout de son index il toucha mon visage. Je me retournai. La porte entr'ouverte me laissa voir lady Anna, toute pâle, et qui sans doute, effrayée de me savoir seul avec son mari, était accourue. Tout s'expliquait, la

mélancolie, le silence, la douleur muette de la jeune femme; la bizarre tranquillité de l'habitation, l'air distrait du baronnet; la crainte souvent manifestée par lui que sa femme ne se fût plainte des mauvais traitemens qu'elle avait subis. Il était fou !

« Ne croyez pas au surplus, reprit-il, sans faire attention à mon effroi, à ma surprise, à mon silence; ne croyez pas que je vous aie appelé ici pour rien : non, non; vous saurez plus tard... Je vais être privé de ma fortune, de mon rang, de mes titres... Il fallait bien m'ouvrir une nouvelle route d'indépendance; je l'ai trouvée. Vous plairait-il de la partager ? je vous l'offre. Vous avez des connaissances positives qui me manquent et qui sont d'une nécessité absolue pour le succès d'une telle entreprise. Soyons partenaires, associés. Acceptez-vous ? »

Je répondis par un signe affirmatif.

« Nous réglerons plus tard le chapitre de nos intérêts respectifs. Ah! mes amis du Parlement et mes très-honorables électeurs, que direz-vous quand vous verrez votre grand homme plongé dans le commerce des bougies?..... Eh bien! docteur, pas un mot? vous supputez déjà le profit d'une spéculation si belle! C'est trop tôt, mon cher; nous aurons bien du mal, je vous le jure, avant d'obtenir un résultat. Notre premier devoir est de songer à cette pauvre lady Anna. Elle sait mon secret; et c'est ce qui lui a fait perdre la tête; les femmes ne résistent pas à ces idées de fortune immense et soudaine. Pauvre femme! pauvre femme ! »

Il dit ces mots d'un ton si pénétré, que je fus prêt à fondre en larmes. Puis, croisant les bras, absorbé dans une contemplation profonde, il sembla m'oublier totalement, s'appuya contre la croisée, et, pendant cinq ou six minutes, garda le silence. Je rêvai à la conduite que

j'avais à suivre, et je résolus d'aller trouver M. Courthrope, beau-frère de Harleigh, et de m'entendre avec lui sur les moyens que j'aurais à prendre pour la sûreté personnelle de la malheureuse lady Anna.

« A propos, s'écria tout-à-coup le baronnet, sortant de sa léthargie, je pensais que... Mais voilà une chose étrange, je ne me rappelle plus ce que je pensais tout à l'heure. »

Ses sourcils contractés se rapprochaient l'un de l'autre, son front se plissait comme s'il eût voulu forcer un souvenir éteint de se réveiller et de renaître. Il tira de sa poche un billet de cinq cents liv. st., le jeta sur la table, me le donna comme prix de ma visite, et m'accompagna jusqu'à la grille du parc.

« Eh bien ! reprit-il alors, en passant sa main sur son front, cette pauvre lady Anna, qu'en ferons-nous ? Docteur, docteur, pas de violence, pensez-y bien !

— J'y penserai.

— Souvenez-vous de Salluste : *Priusquam incipias, consulta ; sed ubi consulueris..... sed ubi consulueris.....* docteur !

— *Mature facto opus sit*, repris-je, en terminant la phrase de Salluste, pour faire plaisir au malheureux fou.

— Jolie phrase, bon axiome ! on n'a jamais mieux dit. Allons, docteur, voici votre voiture ; je compte que vous vous conduirez avec votre sagesse ordinaire, et ne doute pas que vous n'agissiez pour le mieux. Vous savez que j'attends impatiemment votre retour... Tout bien considéré, ne commencez rien aujourd'hui, entendez-vous ? »

Je lui fis signe de la main, je le saluai, nos chevaux partirent au grand galop ; mais à peine avaient-ils fait quelques pas, nous entendîmes la voix tonnante du baronnet.

« Arrêtez, ou je fais feu sur vous. »

Les postillons arrêtèrent en effet, et je vis par la por-

tière Sir Bernard, un pistolet d'arçon à la main, et qui venait en courant de notre côté.

« Je n'ai qu'un mot à vous dire, docteur, un simple avertissement, je vous soupçonne.

— Me soupçonner ! Et pourquoi ?

— Oui, vous méditez des projets de violence contre moi, contre moi-même.

— Eh ! mon cher baronnet, je n'en médite contre personne ; où avez vous pris cela ?

— Je vois plus loin que vous ne pensez ; vous voulez m'arracher mon secret ; vous le voulez, je ne l'ignore pas, pour vous en attribuer les avantages : mais écoutez bien, s'il vous arrive de remettre les pieds à Huntingworth, vous êtes un homme mort, je le jure. »

En disant ces mots, il fit un signe de main aux postillons qui fouettèrent leurs chevaux et m'emportèrent loin de cette triste scène et du malheureux Harleigh. Deux milles plus loin, la chaise de poste eut à gravir une colline assez élevée, dont les chevaux en sueur avaient peine à atteindre le sommet. J'abaissai la glace et m'adressai au postillon.

« Jeune homme, êtes-vous au service de Sir Bernard ?

— Pas précisément, monsieur ; mais c'est à peu près la même chose.

— Avez-vous été surpris de ce qui vient d'arriver ?

— Oh ! il en fait bien d'autres.

— Ah ! vous pensez donc qu'il n'est pas tout-à-fait dans son bon sens ?

— Parbleu, monsieur, si des gens comme moi avaient fait le quart de ce que monsieur a fait depuis quelque tems, on aurait bien su nous faire coucher à Bedlam.

— Que fait-il donc ?

— D'abord, monsieur, nous sommes à lui, sans être à

lui : il n'a gardé qu'une vieille servante qu'il a changée en valet de chambre : et nous, à qui il paie cependant nos gages, il nous laisse dans une auberge, à trois milles du château, sans jamais se servir de nous. Que dites-vous de cela ? est-ce singulier ?

— A quoi passe-t-il son tems ?

— Ah ! la vieille servante dit qu'il ne s'occupe que de faire bouillir des chandelles.

— Bouillir des chandelles! que voulez-vous dire?

— Oh! je ne plaisante pas, monsieur; c'est la vérité pure : il en consomme plus de vingt par jour, et il emploie toutes ses casseroles à ce bel usage.

— Mais sa femme ?

— Pauvre chère ame! elle le suit partout, elle prie, elle pleure, elle se désole, et rien ne sert. Mais le plus drôle, c'est qu'il veut faire croire qu'elle est folle; comme nous l'avons toujours vue triste et pensive, et que quelquefois elle passait des journées entières à rêver, il était naturel que nous crussions sur parole Sir Bernard, avant que nous n'eussions découvert sa manie de faire bouillir des chandelles. Maintenant, pauvre dame! nous la plaignons bien. La servante m'a rapporté qu'il passait des nuits entières à monter la garde sur sa terrasse, un mousquet sur l'épaule. Il ne s'endort jamais sans avoir deux pistolets et une épée sous son oreiller; et lady Anna maigrit et dépérit au milieu de toutes ces frayeurs.

— Pourquoi n'avertissiez-vous pas les parens de Sir Bernard ?

— Oh ! personne ne nous aurait cru : si vous saviez comme il est malin! il parle quand il veut avec la gravité d'un juge, et il nous fait de la morale comme un grand vicaire. Il a menacé de mort quiconque s'aviserait de dire un mot de ce qui se passe chez lui; il est homme à tenir

sa parole. En bonne ou en mauvaise santé, il a toujours été fort sévère, M. Harleigh.

— Fouettez vos chevaux et dépêchons-nous; il n'y a pas un moment à perdre.

Les postillons bien payés, et qui d'ailleurs portaient intérêt à la malheureuse lady Anna, firent voler la voiture qui partit rapide comme le vent. Je ne tardai pas à me trouver en face de la maison de M. Courthrope, qui depuis quelques mois avait cessé de voir Harleigh et qui même, ignorant sa situation, croyait avoir beaucoup à se plaindre de son beau-frère. A peine eut-il appris cette douloureuse nouvelle, il fit mettre ses chevaux à sa voiture et nous nous rendîmes chez le célèbre docteur Yollack, chef d'une maison de santé très-bien tenue. Je connaissais ce dernier, ses talens, son admirable expérience, et le pouvoir magnétique qu'il exerce sur les fous soumis à sa loi; mais je savais aussi à quel degré d'insensibilité il était parvenu, combien son cœur s'était endurci, et quelle gaîté singulière il gardait au milieu des scènes douloureuses qui l'environnaient. Il conserva son caractère habituel, et répondit à toutes nos questions avec une grande froideur, même avec un mélange d'ironie. Cependant, comme il nous voyait fort affectés de l'expédition douloureuse que nous allions tenter, il donnait à sa physionomie riante une expression si ridiculement contrainte, un air de sympathie si peu naturelle, que cette imitation de la sensibilité, cette parodie de la pitié me soulevaient le cœur. Le soir même, à cinq heures nous nous trouvions à la porte du parc : tout était fermé; nous sonnâmes en vain, personne ne se présenta, nous fûmes enfin obligés de franchir une haie et de pénétrer comme des voleurs dans ce magnifique domaine possédé par un maître insensé.

« Que voulez-vous? demanda la vieille servante en ouvrant une porte basse qui donnait sur la cuisine.

— Parler à M. Harleigh.

—Il n'y est pas. Il vient de partir pour Londres!

— Savez-vous où il doit descendre? — Non.

— Ma bonne femme, je ne crois pas un mot de ce que vous me dites, s'écria le docteur Yollack. Je viens de voir le baronnet à la fenètre de sa bibliothèque, dépêchez-vous de nous annoncer.

—Ah mon Dieu! monsieur, s'écria la vieille femme toute troublée, enfin j'ai rempli mon devoir; si vous voulez absolument entrer, je ne puis pas vous en empêcher »

Nous entrâmes donc, malgré la vieille femme épouvantée. Bientôt nous eûmes parcouru tous les appartemens, mais sans y trouver aucune trace du baronnet et de sa femme; cette recherche, qui dura long-tems, fut infructueuse; nous aperçûmes cependant, sur le pupitre de son cabinet, une lettre dont l'encre était encore fraîche et plusieurs livres ouverts qui, chargés de ses notes manuscrites, semblaient attester sa présence récente. La pluie qui avait commencé pendant notre voyage était devenue violente et nous empêchait de parcourir les jardins et le parc. Nous désespérions de découvrir la retraite de Sir Bernard, et nous nous assîmes tous trois dans une salle d'étude dont la fenêtre dominait un magnifique paysage.

« Ma foi, s'écria M. Courthrope, j'y renonce : il a été plus fin que nous.

— Mais que devient sa pauvre femme, interrompis-je, par un tems pareil? où l'a-t-il conduite? que devient-elle?

— Vous ne savez pas, interrompit le docteur Yollack, vous ne savez pas combien ces fous ont de malice. »

A peine avait-il dit ces mots, nous vîmes s'ouvrir la porte d'une armoire antique en ébène, incrustée de cuivre, et que nous n'avions pas remarquée. Sir Bernard en sortit. Sa physionomie était calme et sombre, il portait un costume de voyage. Le bras étendu vers nous, le front haut et dans une attitude qu'un peintre eût étudiée et saisie, il nous adressa la parole.

« Avez-vous bien réfléchi, messieurs, aux conséquences de ce que vous faites. Savez-vous que je me nomme Harleigh, et que c'est ici ma maison. Qui vous donne le droit de vous introduire chez moi malgré mes ordres ?

Son beau-frère et moi nous étions stupéfaits, et ne savions que répondre : mais le docteur Yollack, plus habile et plus expérimenté que nous, s'avança d'un air dégagé, le sourire sur les lèvres et tendant la main au baronnet.

« Sir Bernard, lui dit-il, nous vous avons mille obligations ; voici deux heures bientôt que nous vous cherchons dans tous les coins de la maison sans pouvoir découvrir votre retraite.

— Vous me cherchez, s'écria le baronnet en se reculant de deux pas et se redressant de toute sa hauteur ; et qui êtes-vous, je vous prie ? votre nom, s'il vous plaît, monsieur ?

— Je vous supplie, Sir Bernard, reprit l'imperturbable Yollack, de nous dire où se trouve lady Anna. »

L'œil du docteur était fixé sur celui du fou : je ne sais quel magnétisme impossible à exprimer, mais dont le baronnet sentit toute la force, plaçait par degré Harleigh sous la puissance de son nouveau maître : son regard, jadis si altier, devint incertain et vague. Sa voix s'affaiblit, il s'assit sur un fauteuil et répéta sa question :

« Votre nom, monsieur ?

— Le docteur Yollack.

— Yollack Delton ? reprit le baronnet visiblement troublé.

— C'est moi-même.

— Alors, je suis perdu. »

Sa pâleur devint effrayante ; il se détourna, comme si le docteur eût été pour lui un objet de dégoût et d'horreur. En vain Yollack tâchait de le rassurer.

— Vous, Courthrope, dit-il à son beau-frère, vous n'êtes pas mon ennemi, vous ne voulez pas me perdre..... Ma femme se trouve dans la serre, en voici la clef. »

Nos regards consultèrent ceux du docteur qui, par un signe affirmatif, nous permit d'aller chercher lady Anna. La scène qui eut lieu ensuite et dont la violence fut extrême, effraie encore mon souvenir, et le docteur indiqua par divers mouvemens le regret qu'il avait de l'avoir permise. Ce ne fut qu'à la prière de son mari lui-même, auquel le docteur Yollack imposait une loi à laquelle il n'essayait pas de se soustraire, que la jeune femme cessa des lamentations et des cris dont notre ame était déchirée.

Malgré l'agitation que cette scène nous causait, j'en observai tous les détails attentivement. Ce que je remarquai surtout, ce fut le pouvoir croissant du docteur sur son nouveau sujet. Dès que le docteur Yollack désirait une chose, il semblait que ce désir fût deviné par le baronnet. Ce fut lui qui donna à sa femme l'ordre de se retirer ; il se conformait d'avance à toutes les volontés du docteur. Quand elle nous eut quittés, il descendit, prit tranquillement sa canne et son chapeau, mit ses gants, et nous dit :

« Allons, le roi l'ordonne, il faut bien obéir. J'espère,

monsieur le garde-des-sceaux, que vous êtes muni des pleins pouvoirs de Sa Majesté.

—Oui, répondit le docteur, soyez tranquille.

Courthrope et le docteur montèrent en voiture avec le malheureux baronnet, et me laissèrent auprès de sa femme. Je ne prolongerai pas le tableau de cette agonie. On me permettra de tirer un voile entre le public qui n'a pas de sympathie pour de telles souffrances et les cruelles scènes dont je fus témoin. Une potion narcotique que j'administrai à lady Anna, endormit un peu le sentiment de ses maux et ses douleurs physiques; car son système nerveux, très-ébranlé, la menaçait déjà d'une maladie réelle. Les paroles que j'adressai au domestique me prouvèrent que non seulement on n'avait pas exagéré les souffrances de lady Anna, mais qu'elles avaient dépassé le récit qui m'avait été fait. L'insensé avait inspiré à tout ce qui l'entourait une terreur profonde. Après avoir tout ordonné je revins chez moi : M. Courthrope m'y attendait. Il me dit que le voyage avait été fort pénible; que le baronnet, après avoir gardé le silence pendant quelque tems, s'était enfin révolté et avait brisé les deux glaces du carrosse; que le docteur Yollack avait été obligé d'appeler à son aide un de ses hommes, et que M. Harleigh, en passant sa main dans la cravate de ce dernier, avait failli l'étrangler; qu'enfin il s'était mis à la portière en poussant de si grands cris, que tout le monde s'attroupait autour de la voiture. En entrant dans la maison du docteur, il avait cru entrer à la Tour; il avait protesté contre cet abus de justice, prononcé un long discours sur l'*habeas corpus* et réclamé hautement contre cet abus de pouvoir.

Ce fut un jour cruel pour moi. Après avoir quitté l'infortuné Harleigh, je rentrai chez moi. A peine m'y trouvai-je, lady Anna, couverte d'un long manteau,

chancelante, soutenue par sa femme de chambre, descendit du carrosse qui l'avait amenée. Pauvre victime! que je la plaignais! son intention était de servir son mari comme domestique, bien qu'elle eût une santé très-faible et très-délicate, de s'attacher à lui, de ne pas le quitter jusqu'à sa complète guérison. Quelle conversation! que d'angoisses, que de douleurs! quelle terrible situation que celle d'une femme, qui, déjà mère d'un enfant qu'elle aime, riche, heureuse, brillante, voit tout cet édifice de bien-être et de paix détruit de fond en comble, non par la mort, mais par cette fatalité plus cruelle encore : la mort de l'intelligence!

Je cherchai à dissuader lady Harleigh, et ne pouvant y réussir, je lui promis du moins de me rendre le lendemain à Somerville-House, et de lui donner un compte exact et circonstancié de l'état de son mari.

Harleigh, comme la plupart des malheureux que la folie atteint, avait des momens de crise et des momens lucides. Tour à tour furieux et calme, il était, quand je le vis, plongé dans une sorte de quiétude mélancolique : assis devant un bureau élégant, dans un cabinet meublé avec recherche, il écrivait : l'étrange inquiétude de son œil flamboyant trahissait seule la maladie à laquelle il était en proie. Son attitude était calme; il ordonna d'un ton grave à son gardien de le laisser seul avec moi.

« J'espère, lui dis-je, que votre résidence ici est aussi agréable que le permettent les circonstances.

— Je ne désire rien d'agréable, répondit-il; je suis dégradé, je le sais; mais je suis innocent. Ils m'ont arrêté, c'est leur affaire; d'ailleurs, continua-t-il brusquement et en reprenant sa plume qu'il avait quittée, vous me permettrez de continuer. »

Le silence auquel il me condamnait dura quelques mi-

nutes; ce qu'il écrivait paraissait absorber toute son attention.

« Comment va lady Anna, demanda-t-il tout-à-coup sans lever les yeux?

— Je suis heureux de vous entendre, Sir Bernard, m'interroger avec intérêt sur le compte de lady Anna; elle craignait que vous ne fussiez fâché contre elle.

— Ah! pas le moins du monde! Fâché! bon Dieu! cela est impossible; c'est moi qui l'ai offensée, ajouta-t-il en soupirant.

— Lady Anna est loin de le croire. Elle est à Londres, chez moi; et si vous le désiriez, je pourrai la conduire jusqu'à vous.

— Vraiment... je croyais que... dans ces maisons-ci... la présence des femmes n'était pas tolérée... Comme vous voudrez, comme vous voudrez... mais surtout qu'elle n'apporte pas de sonnettes... pas de sonnettes, entendez-vous? Je crois aussi que si nous avions un sténographe, ce ne serait pas mal en vérité... qu'en dites-vous?

Je me prêtai, comme je devais le faire, à cette humeur insensée, à ces caprices d'une imagination malade, et je ne manquai pas d'aller trouver lady Anna, qui me suivit et se fit accompagner de sa sœur lady Julia Claremont. Harleigh nous reçut avec froideur et politesse, embrassa sa femme, lui recommanda le calme et le silence, comme si lui seul n'eût pas été cause de ses pleurs. Deux fois je fus obligé de la rappeler à l'usage de ses sens, en lui faisant respirer un flacon de sels que je portais. Enfin, nous nous assîmes tous; et le baronnet, d'un ton grave et sérieux, nous fit la révélation suivante :

« Il faut vous expliquer ce grand mystère, il le faut, le moment est venu. Anna, soyez courageuse; vous, docteur, il faut que vous nous serviez de témoin. Écoutez, écou-

tez, je ne suis pas un homme sans honneur, et cependant... le sceau de Caïn est sur moi; la marque fatale souille mon front. Je le sens, il n'est plus possible de se taire... pauvre Harleigh! archange tombé! »

Il feuilletait son manuscrit, comme s'il se fût apprêté à le lire; de grosses gouttes de sueur tombaient de son front; sa voix était sombre, son ton solennel... jamais vous n'eussiez pensé que cet homme était fou, jamais. Sa femme, immobile, pâle, l'écoutait.

« Je suis un *imposteur*, reprit le baronnet avec une terrible énergie : un *imposteur!* Titres, fortunes, mon nom même, rien n'est à moi. L'Angleterre l'apprendra, l'Europe... Se cacher davantage est impossible; mes amis me mépriseront, la Chambre me répudiera, ma femme m'oubliera. Je ne suis ni baronnet, ni noble, entendez-vous? je ne suis rien; j'ai profané cette main pure en la conduisant à l'autel; j'ai volé ce nom, j'ai dérobé ces armoiries; je ne suis pas *moi!* vous m'entendez?... Vous n'êtes pas surpris? vous le saviez donc! ah! vous le saviez! ah! vous conspiriez avec mes ennemis! ah! vous vous entendiez avec ces misérables; vous aussi, lady, noble lady!..»

Sa fureur, sa véhémence avait augmenté avec le flot de ses paroles bouillonnantes. Il se leva, se promena dans la chambre, s'approcha de sa femme d'un air menaçant : elle s'évanouit, il fallut l'emporter. Pendant plus d'une demi-heure le baronnet continua sa déclamation, insensée dans son principe, éloquente dans son développement. Sa folie était une folie logique; il partait de l'absurde, et s'irritait de cet absurde qu'il venait de créer. Il voyait la Chambre des Communes et la Chambre des Pairs prononçant sa déchéance, tous les journaux le signalant comme un infâme; sa fortune dissipée, son souvenir déshonoré, sa femme complice de ses ennemis; jamais poète tragique n'aurait

rendu avec plus d'énergie et un coloris plus ardent la situation dans laquelle le baronnet croyait se trouver, et qu'il nous présentait comme réelle. Nous le quittâmes et nous prîmes soin de sa femme, plus malheureuse que lui.

Environ huit jours après, un journal offrit à mes yeux le paragraphe suivant :

« Le fameux baronnet Sir Bernard Harleigh, que sa famille a été obligé de faire enfermer dans une maison de fous, est aujourd'hui dans l'état le plus déplorable. Si l'on doit ajouter foi à la rumeur publique, les prétentions d'un tiers qui lui dispute son titre, sa fortune et ses domaines, ont détruit sa raison. Un avoué célèbre s'est chargé de défendre les droits du nouveau prétendant qui habite l'Angleterre depuis peu de tems, et qui n'est pas très-riche à ce que l'on dit; toute l'attention du public est maintenant dirigée sur cette cause importante et sur les débats qui vont s'ouvrir. Il est difficile de concevoir une position plus affreuse que celle de Sir Bernard, aujourd'hui atteint de folie, et qui, si son rival l'emporte, non seulement sera dépouillé de tout ce qu'il possède, mais se trouvera débiteur d'une somme considérable. Les partisans et la famille de Sir Bernard sont dans la consternation, et l'un des premiers jurisconsultes de l'Angleterre doit soutenir la cause de ce dernier. »

L'étonnement, la pitié, l'inquiétude, s'emparèrent de mon esprit à la lecture de ce paragraphe; Sir Bernard n'était donc pas victime, comme je l'avais cru, d'une hallucination chimérique. Ce n'était pas un fantôme qui l'assiégeait, toute son existence était en question; pauvre lady Anna, quelle chute et quel contraste! Je l'allai voir, j'allai voir sa sœur, déjà toutes deux en étaient instruites. Depuis long-tems la femme de Sir Bernard avait pénétré la cause secrète du mal qui dévorait son mari; elle aurait

souffert sans murmurer la pauvreté et l'obscurité dont on la menaçait. Mais les murmures et les sourires moqueurs des gens du monde, mais la désolation de sa famille, mais la dévastation intellectuelle de Harleigh, mais l'impossibilité de le comprendre, de se faire entendre de lui; voilà les douleurs auxquelles elle ne résistait pas, qui buvaient son sang, comme le disait Shakspeare, qui tarissaient lentement la source de la vie chez cette infortunée.

Pendant que le public frivole et sans pitié s'occupait de Sir Bernard et des chances de son affaire, son mal se développait à travers tous ses phases naturelles, et prenait les formes les plus bizarres. A une léthargie complète succédèrent des paroxismes affreux; j'allai le voir, ce maniaque attaché à la muraille par une ceinture et des clous de fer; hurlant des imprécations, la tête rasée, les yeux gonflés et s'élançant de leurs orbites rouges; c'était là le chef politique, l'espoir de son parti, l'heureux baronnet! Dans ses meilleurs momens il se levait, ordonnait le silence autour de lui, et pérorait avec véhémence pour convaincre de son innocence l'homme qu'on avait chargé de le surveiller.

La cause de cette désolation, de tout ce bonheur détruit, avait un fondement réel.

Un inconnu, armé sans doute de papiers de famille qu'il s'était procurés, et peut-être de faux titres qu'il donnait en preuves, attaquait Sir Bernard en *supposition d'état*. Les premières ouvertures qui avaient été faites à Harleigh lui semblèrent ridicules, il s'en moqua; mais quel fut son étonnement, lorsque, dans une lettre écrite par l'avoué de son adversaire, il vit que c'était sur des faits qui n'étaient pas sans probabilité que s'appuyait le demandeur. Il y allait pour lui de la fortune, de l'honneur, et ce qui était plus encore, de l'honneur de sa mère. C'était un

homme de profonde énergie, mais tout intérieur; sa tête s'exalta, se troubla. Toutes les suites possibles de ce procès s'offrirent à lui comme des monstres; son affection pour lady Anna les lui rendait plus odieuses encore, et son orgueil ne put supporter le pressentiment d'une chute si terrible. Il vécut dans une fièvre continuelle, parlant pendant son sommeil, consacrant de longues veilles à d'inutiles méditations, taciturne pendant le jour, et, dans le monde, rongé secrètement par une seule pensée qu'il essaya en vain de cacher à lady Anna. Son secret lui échappa la nuit pendant qu'il dormait; sa femme en fut instruite ainsi, sans qu'il se doutât même que son inquiétude se fût trahie; et pendant long-tems ils vécurent ensemble dans cet état de contrainte et de douleur que j'ai décrit plus haut, et que personne ne parvenait à expliquer.

Cependant le tems s'écoula, et quelques changemens s'opérèrent dans la situation du baronnet; il se tranquillisa : toute sa folie se réduisit à l'invention de plusieurs costumes ridicules qu'il se plaisait à porter. Ainsi il s'était fait faire un costume complet de velours gris qui dessinait exactement les formes de son corps, et un bonnet singulier à la hussarde, surmonté d'une immense plume de paon. Lorsque j'allai le visiter, il était de fort bonne humeur, il venait de faire échec et mat un de ses confrères de la maison de santé; il me reçut bien; ses premières paroles n'annonçaient aucun dérangement d'esprit; mais quand je lui demandai s'il voulait recevoir une visite le lendemain :

« Non pas demain; je suis engagé, le roi m'a fait promettre de jouer une partie de billard avec lui.

— Je vous félicite, mais dites-moi, je vous prie, Sa Majesté vient-elle ici, ou allez-vous à Windsor?

— Comment, vous ne savez pas que Sa Majesté de-

meure ici ? c'est son palais, et je suis un de ses chambellans.

— C'est vrai, mais à quelle heure Sa Majesté vous attend-elle ?

— A trois heures précises.

— Eh bien ! si nous venions à midi?... répondez, Sir Bernard ! Faut-il qu'ELLE vienne à midi, continuai-je en appuyant sur ce mot *elle ?*

— Elle peut venir, mais que sa visite soit courte : si je suis troublé, ma main tremblera et je ne pourrai plus jouer au billard.

Le pauvre fou continua ainsi, et j'obtins du docteur Yollack, non sans quelque difficulté, que lady Anna serait introduite le lendemain. Ce devait être pour elle un triste spectacle que celui de son mari qui, dans cette grave circonstance, avait cru devoir ajouter encore à l'absurdité de son costume une écharpe couleur de feu. Une grande baguette en guise de sabre, et une longue canne d'ébène qu'il portait comme les huissiers portent leurs masses, faisaient de cet homme si sérieux, si solennel, quelque chose de grotesque à la fois et de triste à voir. Il avait forcé son gardien de se vêtir de blanc, à peu près comme un soldat autrichien, et il voulut absolument que cet homme prît la plume en qualité de greffier et qu'il écrivît tout ce qui allait se passer.

« Prenez la plume, reprit-il en nous saluant avec courtoisie.

—Mon mari, mon cher Harleigh, murmura la pauvre femme qui tremblait de tous ses membres en approchant de lui, et qui lui tendait les bras.

— Vous pouvez vous asseoir, nous dit-il d'un air froid et poli, en croisant les bras, s'appuyant sur la cheminée, et fixant un œil attentif sur sa femme..... Êtes-vous venue ici de votre plein gré, continua-t-il d'un ton calme?

— Oh! oui, Henri, murmura-t-elle.

— Écrivez cela, greffier... Votre santé est-elle rétablie?

— Tout-à-fait.

— Écrivez, écrivez toujours.

— Je suis sûr, sir Bernard, dis-je alors pour interrompre cette conversation intolérable, que vous êtes bien aise de revoir lady Anna. Eh bien! s'il en est ainsi, approchez-vous, et veuillez le lui dire : elle craint que vous ne soyez fâché contre elle.

Elle tenait ma main serrée avec un effort convulsif et n'essayait pas même de parler. Son mari eut l'air embarrassé, se tut quelques instans, s'avança vers elle, resta debout en face d'elle ; puis la regardant fixement et dirigeant son doigt du côté du greffier prétendu, comme pour lui ordonner d'avance d'écrire la réponse :

« Dieu m'est témoin, Anna, que je ne vous veux aucun mal; êtes-vous de même? »

La pauvre femme ne répondit rien. Lentement il fléchit un genou, se déganta d'une main comme s'il eût voulu prendre celle de lady, Anna et d'une voix émue :

« Anna, ne me répondrez-vous pas ? »

Oh! la folie était passée. Ce n'était plus le fou qui parlait, c'était l'homme.

« Oh! mon ami, mon pauvre ami, murmura sa femme, étendant ses bras vers lui et pleurant sur son épaule.

— Elle est bien à plaindre, dit le baronnet d'un air froid. Revenez à vous, Anna; modérez-vous comme je le fais : je vous le répète, je ne vous en veux pas..... Mais elle est évanouie. C'est un enfant.

En effet, elle était évanouie, et son mari qui tenait un de ses poignets serrés dans sa main, la regardait d'un air sombre, inquiet et vague, qui fit pressentir à son surveil-

lant l'orage prêt à éclater. Nous emportâmes lady Anna dans une autre chambre, et le malheureux, un moment après, était occupé à jouer au billard avec son compagnon d'infortune, ou, comme il le croyait, avec le roi.

Lorsque j'eus donné les soins nécessaires à sa femme, je le rencontrai dans le parc, il prit mon bras et me dit : « Je suis agité, mal à mon aise, faisons un tour. Sa figure était tournée vers la mienne et sa bouche ouverte, il me regardait avec une attention stupide ; plus il marchait, plus il accélérait son pas. Je me fatiguai à le suivre, ou plutôt à me laisser traîner par lui. A la fin, nous courions presque, nous avions fait plus de dix fois le tour du jardin ; ma tête commençait à s'étourdir, je le ramenai doucement du côté de la porte, et je le fis rentrer.

Lady Anna, toute faible qu'elle était, et quelque triste et révoltant que fût l'aspect de cet esprit éteint dans un corps vivant, voulut s'établir dans la maison. Elle demanda au docteur Yollack la permission d'habiter une aile du bâtiment qui se trouvait inoccupée. On le lui permit, mais pendant environ trois mois elle aperçut à peine son mari. Enfin, comme on le croyait devenu un peu plus raisonnable, on lui fit demander un jour s'il aurait quelque répugnance à recevoir la visite de lady Anna ; il la reçut assez poliment, mais d'un air de contrainte et de gêne. Lady Julia, sa belle-sœur, vint aussi. Bientôt il s'accoutuma à ces visites ; il se plut à entendre de la musique, il fit des vers pour ces dames, ne s'écartant jamais de la politesse froide envers sa femme, et faisant à lady Julia, sa belle sœur, une cour très-assidue. Elle profita de ce singulier ascendant pour l'engager à quitter cette abominable plume de paon qui vacillait sur son front et même son justaucorps étroit et son pantalon collant de velours gris ; mais

ni l'une ni l'autre ne parvinrent à lui ôter de la tête qu'il était accusé de haute trahison et du meurtre de sa femme. Il se croyait toujours dans une prison d'état.

Que sont les dévouemens héroïques dont parle l'histoire, auprès de ces dévouemens secrets et inconnus dont le théâtre est le foyer domestique, dont la récompense ne se trouve que dans le ciel et dans le cœur ! Imaginez ce qu'elle a dû souffrir, cette triste victime, près d'un mari qui ne l'entendait pas, qui la reconnaissait à peine, dont les caprices insensés, les insultes, les méchancetés folles ne laissaient pas à ceux qui l'approchaient un moment de repos et de bien-être ! Que de souffrances cachées dans une telle situation ! Nul symptôme de convalescence : un jour, il prenait sa femme pour sa domestique, une autre fois pour la reine d'Angleterre. Comme confidente, lady Anna eut beaucoup à souffrir ; et comme reine, ses douleurs n'étaient pas moins cuisantes. Il fallait supporter l'affectation de respect, l'air de contrainte, l'humilité obséquieuse du fou ; lui adresser la parole froidement, sèchement, le congédier avec hauteur, enfin jouer le rôle de reine. Capitaine des gardes de Sa Majesté, à ce qu'il croyait du moins, il exigea qu'un concert de musique militaire eût lieu chaque soir sous ses fenêtres.

Je me rappelle une soirée terrible. Les hautbois et les flûtes jouaient un andante de Mozart. L'automne fort avancée bronzait tout le feuillage des arbres. La prétendue reine était là, sur une ottomane assez élevée pour figurer un trône ; Julia sa sœur, Sir Bernard et moi, nous l'environnions. Elle était calme et pensive ; à mesure que les notes vibrantes et mélancoliques du hautbois exprimaient la pensée de Mozart, dont le génie était si pathétique et si solennel, des larmes commencèrent à se former dans ses yeux ; elle contemplait son mari, assis sur un siége plus

bas, la tête appuyée sur la main que soutenait son coude, et fixant un long regard vague sur le paysage lointain qui s'assombrissait. Quand les musiciens attaquèrent le mineur, une mélancolie plus profonde plana sur cette scène; un soupir, puis deux, s'échappèrent de la poitrine de lady Harleigh. Je la vis serrer douloureusement la main du baronnet, et ses larmes débordèrent. Alors le fou se retourna lentement, la regarda fixement; sa physionomie changea, pâlit, se contracta; le démon s'éveillait en lui. Poussant des hurlemens formidables, il se leva, s'élança, sortit, franchit une haie assez élevée et s'enfonça dans un taillis épais, où son gardien le suivit; mais d'un coup de poing vigoureusement asséné, il le renverse, puis grimpe sur un arbre, d'où bientôt il retomba sur la terre, grièvement blessé.

Quelle scène! les musiciens, cachés dans un bosquet, continuaient à jouer l'andante de Mozart, mélodie douce et aérienne, qui contrastait si cruellement avec les cris forcenés de Sir Bernard, avec les longs gémissemens de sa femme éperdue et les sanglots de sa belle-sœur. C'était comme un rêve pour moi.

La santé de lady Anna déclinait, celle de son mari ne changeait pas, et son adversaire légal continuait activement les poursuites judiciaires qui avaient causé ce désastre domestique. L'avoué chargé de défendre les intérêts de Sir Bernard, faute de pouvoir obtenir du fou les renseignemens nécessaires, désespérait du succès; sa partie adverse, qui peut-être dans l'origine n'avait pensé qu'à embarrasser le baronnet et à lui arracher une somme d'argent par la terreur qu'il lui inspirait, triompha d'une circonstance si favorable à ses desseins. C'était un homme d'extraction commune, qui avait été long-tems employé aux Antilles dans une plantation à sucre. Il était pauvre,

et sans doute il n'aurait pas pu suffire aux demandes préalables de la justice, si un usurier de Londres, voyant quelle tournure cette affaire prenait, ne s'était associé au gain probable de la cause en lui avançant l'argent nécessaire.

Dans mes visites à Sir Bernard, je ne découvris aucun motif d'espérer que sa raison renaîtrait bientôt. Chaque jour de nouvelles illusions s'emparaient de son esprit; tantôt c'était une histoire du monde entier qui l'occupait, tantôt un mémoire adressé à la Chambre des Communes, sur le prétendu meurtre dont il se croyait coupable. Enfin, il se mit à écrire un roman qui avait pour titre : *Le Faux Baronnet*, et dans lequel on retrouvait, sous des couleurs exagérées, toute l'histoire de sa vie. Le surveillant qu'on lui avait donné fut forcé, non seulement d'écouter la lecture d'un gros volume plein d'emphase et d'extravagance, mais de copier deux fois chacune des pages écrites par le pauvre baronnet. Je me souviens qu'un soir au moment où j'entrais, je le vis debout sur une table, la figure animée, la main étendue vers le surveillant qui faisait l'office du public, et déclamant avec véhémence le discours qu'il avait composé pour sa défense. Certes, il y avait de l'éloquence dans ce discours : son bonheur domestique, sa situation florissante, ses nombreux amis, ses espérances de gloire et d'ambition, tout cela renversé d'un seul coup par l'attaque dirigée contre ses propriétés, son titre et son nom; la perspective de la misère et de la dégradation offertes à l'homme heureux, riche et puissant; ses craintes, son agonie secrète : tout cela était reproduit avec tant d'énergie, avec une vigueur si passionnée et si puissante, que des larmes me vinrent aux yeux. Il y avait même tant de raison et un enchaînement si logique dans les idées, qu'il me sembla impossible que cette intelligence un moment abattue ne se

relevât pas tout-à-coup. Mais, au moment où j'admirais le discours du baronnet, il vint à parler de ses découvertes alchimiques, des espions qui l'avaient entouré, de la jalousie et des propositions du roi. Le fou reparut et l'homme sensé s'évanouit.

Je le laissai dire, et je le quittai, plus désolé que jamais, pour aller trouver sa femme. Quelle situation était la mienne! De la maison des fous je passais au chevet de la mourante : car je ne pouvais me le dissimuler, la frêle santé de lady Anna ne devait pas résister long-tems à des secousses si multipliées. Alors un incident singulier vint prendre sa place dans le drame étrange que je rapporte sans rien altérer à la vérité des faits. La veille même du jour où ce grand procès devait être jugé, l'adversaire du baronnet s'enivra dans une taverne, fut reporté chez lui ivre mort, et expira le matin, victime de son intempérance. La continuation du procès devenait impossible, et le baronnet se trouvait hors de tout danger. Je me hâtai d'aller chez sa femme, qui reçut cette importante nouvelle sans accorder beaucoup d'intérêt à un récit qui pourtant l'intéressait si puissamment. De là je me rendis chez le docteur Yollack, déterminé à tenter un essai nouveau, et à savoir si un changement si subit dans l'état de ses affaires rendrait le baronnet à la raison.

Il était assis devant son foyer, occupé à lire *le Roi Léar* de Shakspeare. Après les premiers complimens, je lui dis qu'une aventure très-dramatique venait d'avoir lieu, et qu'elle intéressait un gentilhomme de mes amis. J'appuyai particulièrement sur le dénouement singulier de ce drame, la mort subite de l'adversaire qui intentait un injuste et dangereux procès.

« Mais, mon Dieu, s'écria le baronnet après m'avoir écouté d'un air d'attention profonde, j'ai entendu parler

de cela quelque part. L'anecdote que vous me racontez est-elle réelle ? y a-t-il long-tems que cela est arrivé?

— Le dénouement est d'hier, lui répondis-je en arrêtant sur lui un regard scrutateur. Il n'y a pas un seul incident qui ne soit conforme à la plus exacte vérité.

— Le mari et la femme existent-ils?

— Je les vois tous les jours.

— Ah ! c'est malheureux, reprit-il d'un air rêveur.

— Malheureux ! et pourquoi ?

— Cela me contrarie. Savez-vous à quoi je pensais pendant que vous me parliez? à faire une tragédie de votre sujet ; il est magnifique, et c'est vraiment dommage que les acteurs soient vivans. Quel drame ce serait !

— Le drame n'est que trop réel, Sir Bernard.

— Vraiment? Eh bien! l'invention n'est rien auprès de la réalité. Si un poète avait fondé son drame sur de pareilles bases, on l'aurait accusé d'invraisemblance.

— Oui, vous avez raison, répondis-je en essayant de cacher mes larmes.

— J'en suis ému comme vous, reprit-il en soupirant : et la pauvre femme, comment supporte-t-elle son malheur ?

— Elle mourra bientôt, Sir Bernard.

— Malheureuse créature ! que je la plains ! quelle destinée ! est-elle jeune? est-elle belle ?

— Elle est jeune encore, mais sa beauté est détruite.

— Ah! ce sujet-là entre les mains de Shakspeare! comme il l'aurait traité ! Mais le mari, le pauvre fou, de quelle manière a-t-il reçu la nouvelle ? comment l'auteur d'une tragédie lui ferait-il soutenir son rôle? Je suis sûr qu'un écrivain médiocre lui prêterait des fureurs, des frénésies, de grands mouvemens. Mais Shakspeare! Shakspeare lui ferait écouter sa propre histoire comme si c'était celle d'un autre.

— Ah ! Sir Bernard, m'écriai-je avec un serrement de cœur inexprimable ; Shakspeare, c'est vous !

— Que voulez-vous dire ?

— La chose s'est passée exactement comme vous le supposez ! » Il arrêtait sur moi des yeux égarés et ardens.

« Vraiment ? et d'où le savez-vous ?

— J'étais présent, j'ai vu le fou, c'est moi qui lui ai tout appris. » Il s'élança de son fauteuil, poussa un long cri qui fit accourir son gardien, et retomba comme anéanti.

« Vous avez vu cet éclair ? vous l'avez vu ?

— Un éclair !

— Ah ! je me trompe. Vous avez trop agité mes nerfs, docteur, vous les avez trop ébranlés. Vous venez me rappeler d'horribles choses, et vous me regardez avec des yeux qui m'épouvantent. »

Voilà toute l'impression que je produisis. Un verre d'eau que je lui fis apporter le remit un peu, et bientôt le misérable, qui avait perdu la conscience de son bonheur comme de son malheur, alla, tout riant, commencer une partie de billard. . . . .

. . . .

Pourquoi forcerais-je le lecteur de savourer goutte à goutte toute l'amertume de ce douloureux récit ? Pourquoi le contraindre à partager la peine que j'éprouvai lorsque la vie de lady Anna s'éteignit ; lorsque l'agonie de cet ange plongea tous ceux qui la connaissaient dans la douleur ? L'ame encore oppressée des mille sentimens qui la navraient, je me dirigeai, le soir même de sa mort, vers la maison de santé où Sir Bernard, qui se portait très-bien, mais dont l'aliénation mentale était toujours la même, continuait à traîner des jours inutiles et le poids d'une misère qu'il ne comprenait pas. Il était encore occupé à jouer au billard, son amusement favori. En vain essayai-

je de faire comprendre au malheureux baronnet que sa femme n'existait plus. Dès que le nom de lady Anna frappait son oreille, une convulsion violente s'emparait de lui, il s'élançait, descendait vivement l'escalier de sa chambre, entrait dans la salle de billard, et se mettait à jouer avec un de ses confrères qu'il avait pris en amitié et qui prétendait au titre de Richard III. Souvent, lorsque je rendais visite au docteur Yollack, ce dernier me montrait Sir Bernard à table avec le convive dont je viens de parler, vidant à longs traits dix bouteilles de prétendu vin de Bordeaux, et à force de rire, de discuter, de raconter des histoires de tout genre, finissant par s'enivrer de ses paroles et de sa gaîté absurde sans se douter seulement que le vin qu'on lui servait fût mêlé d'eau, dans la proportion des quatre cinquièmes d'eau pour un cinquième de vin.

Le jour des funérailles de lady Anna (c'était un de ces beaux jours du mois de novembre, un de ces jours glacés où la gelée qui brille sous le soleil donne à la nature un aspect sévère et riant à la fois) m'a laissé un souvenir vraiment ineffaçable. Au milieu de l'azur profond du ciel étincelait l'orbe du soleil, dont les rayons privés de chaleur tombaient sur la terre sans la ranimer. Je me rendis à la maison de campagne du baronnet; l'aspect désert et silencieux de ces plaines stérilisées, ces champs couverts de givre, cet horizon dont quelques branches nues et desséchées interrompaient seules la monotonie; la mélancolie austère de l'hiver, la rencontre d'un ou deux fermiers en jaquettes brunes, dont l'haleine épaissie par la compression de l'atmosphère se dessinait comme une traînée de vapeurs; la vue de ce beau domaine inhabité, toutes les jalousies fermées, toutes les portes verrouillées; poin

de fumée qui s'exhalât des cheminées, nul mouvement autour du château ni dans le château; partout un air de désolation et d'abandon : ce spectacle me fit mal, et quand je vis sortir de la porte principale le cercueil de la pauvre lady Anna; quand je me rappelai les scènes de splendeur, de luxe et de joie, auxquelles peu d'années auparavant elle avait pris une part si brillante, je ne pus retenir mes larmes. Le cadavre de ce qui avait été l'une des femmes les plus à la mode de la capitale, d'une femme de vingt-deux ans, objet d'envie pour toutes ses rivales pendant les premiers tems de son mariage, objet de douleur et de pitié depuis la folie de Sir Bernard; ce cadavre si déplorable; cette fleur foulée aux pieds, au moment même de son épanouissement, rentra dans la froide terre, et s'y perdit à jamais.

Le lecteur devinera, sans que je sois forcé de les analyser et de les décrire, les mille pensées amères, les émotions pénibles auxquelles je me livrai pendant le reste de la journée. Il était trop tard pour retourner à Londres. On me prépara un lit dans une chambre du second étage; chambre que Harleigh avait occupée quelque tems. L'agitation mentale que j'avais éprouvée et à laquelle j'étais encore en proie ne me permettait pas de songer à me mettre au lit; j'approchai du feu qui brûlait dans la grande cheminée antique un fauteuil et une table, et je rédigeai à la hâte quelques-uns des souvenirs sur lesquels le récit précédent est basé. Onze heures sonnaient, et ma lampe commençait à baisser, quand un cri se fit entendre dans le parc qui environne le château. Je me levai, un second cri retentit encore. Je soulevai rapidement les rideaux qui tombaient sur la fenêtre, et j'aperçus à la clarté de la lune deux hommes debout, l'un vêtu d'un

costume fantastique et bizarre, l'autre habillé de noir comme un homme du monde et qui essayait d'ébranler une grille qui conduisait aux degrés du perron. En fixant sur eux un regard plus attentif, quel fut mon étonnement! Je reconnus Sir Bernard lui-même, avec sa plume de paon, son pantalon collant, et son costume de fantaisie. J'appelai, je sonnai; les domestiques se levèrent : mais dès que les deux visiteurs nocturnes aperçurent le mouvement et des lumières dans le château, ils disparurent, s'enfoncèrent dans le taillis et se perdirent dans les profondeurs du bois. En vain se mit-on à leur poursuite : ils échappèrent à toutes les recherches. J'appris le lendemain que le docteur Yollack avait essayé de rappeler à la raison le baronnet en plaçant sous ses yeux un journal contenant le récit de la mort de sa femme. A peine avait-il lu ce paragraphe, il avait médité les moyens de s'évader, et de concert avec ce fidèle Achates dont j'ai déjà parlé, il avait accompli son dessein. Enfin, il était parvenu à Huntingworth, où sa présence subite m'avait causé une si vive surprise. . . . .

. . . .

Huit jours après, un homme couvert de haillons sonne à la grille du parc. Son visage pâle, ses yeux hagards effraient le nouveau concierge.

« Je suis le propriétaire du château, s'écrie-t-il. »

En effet, les domestiques qui étaient restés dans la maison accoururent et reconnurent leur maître. Harleigh n'était plus fou. Mais qu'il payait cher son rétablissement! Toute cette organisation était usée, flétrie, réduite à une décrépitude anticipée. Une fièvre nerveuse, qui dura six mois, lui causa les souffrances les plus cruelles. On vit sur la plupart des routes d'Italie et d'Espagne une ber-

line à quatre chevaux, contenant une espèce de fantôme enveloppé de flanelle, se précipiter de ville en ville, d'auberge en auberge : c'était Sir Bernard. Enfin il mourut près de Naples, et fut enseveli loin de sa femme et de son fils. Le château et le domaine de Huntingworth furent vendus, et il ne reste pas aujourd'hui une seule trace de ce nom célèbre.

(*Blackwood's Magazine.*)

Statistique.

DE LA CRIMINALITÉ

EN ANGLETERRE, EN FRANCE ET EN AUTRICHE.

On a long-temps prétendu que la statistique ne pouvait offrir sur les matières criminelles que des données vaines et conjecturales. Les faits, disait-on, se présentent sous un aspect tellement mobile, qu'il est difficile ou presque impossible de les soumettre à l'observation mathématique. Nous sommes loin de partager cette opinion. Nous pensons que, si jusqu'à ce jour les tables statistiques dressées d'après les actes des tribunaux et des cours de justice ont renfermé des erreurs et des inexactitudes, c'est qu'on a voulu obtenir de la précipitation des résultats qu'on n'aurait dû attendre que de la réflexion et de la patience. Circonscrite aux faits principaux et bien constatés, la statistique peut jeter sur les matières criminelles la même lumière qu'elle a répandue sur d'autres parties, non moins importantes, non moins difficiles. Depuis que des hommes éclairés et consciencieux se sont voués à cette étude, les résultats généraux qu'ils ont obtenus présentent entre eux une telle corrélation qu'on ne peut plus douter maintenant de l'ordre invariable dans lequel les crimes se reproduisent tous les ans, suivant le sexe, l'âge et les saisons; car chaque espèce se montre constamment aux mêmes époques, et accompagnée des mêmes circonstances, des mêmes faits accessoires.

Le système adopté maintenant de joindre aux pièces justificatives du ministère un examen détaillé et approfondi des actes des tribunaux et des cours de justice, ne date que de quelques années. Il y a dix ans, il eût été extrêmement difficile d'établir à cet égard de simples aperçus, ou d'en tirer des conséquences même approximatives. Aujourd'hui, grâce aux principes d'ordre et d'unité introduits dans ce travail, les faits se présentent d'une manière lucide; et l'observateur peut sans le moindre effort les soumettre à ses investigations. C'est la France qui, la première, a senti quels avantages la société pourrait retirer de cette innovation importante. En 1826, le garde-des-sceaux présenta au roi un compte-rendu des travaux des différentes cours judiciaires de France pendant l'année précédente, résumé dans une série de tableaux qui en reproduisaient les détails les plus minutieux. C'était un exemple très-utile à suivre; aussi l'Angleterre n'a-t-elle pas tardé à l'imiter. La plupart des autres nations de l'Europe et du monde civilisé ont adopté la même méthode. En sorte qu'aujourd'hui ces travaux, exécutés par des hommes instruits et consciencieux, offrent un ensemble de documens précieux pour l'histoire morale de l'homme. En les méditant, les législateurs, les publicistes, reconnaîtront facilement les principes délétères que la société renferme dans son sein, et trouveront plus aisément les moyens de les neutraliser.

Nous nous proposons dans cet article de placer sous les yeux de nos lecteurs un résumé des statistiques criminelles de quelques-uns des principaux états de l'Europe, sans toutefois vouloir établir un parallèle entre la moralité respective de ces divers peuples. Sans doute, rien ne serait plus utile qu'un semblable rapprochement; mais un grand nombre d'obstacles, et surtout la différence

des législations s'opposent à l'exécution d'un tel travail. Par exemple, toutes les nations s'accordent bien à placer au rang des crimes l'assassinat et l'empoisonnement; mais elles sont loin d'être d'accord sur la classification de plusieurs autres actes coupables. Chaque pays a des règles particulières pour distinguer ce qui est crime de ce qui est délit ou simplement contravention. Comme il n'y a rien de précis dans les limites de ces diverses catégories, que chaque peuple les établit selon ses préjugés et ses usages, et que dès-lors il ne peut pas y avoir parité dans l'appréciation, toute comparaison serait futile et inexacte.

En France, le vol sans circonstances aggravantes est considéré comme simple délit, et n'est soumis qu'aux peines correctionnelles. En Angleterre, au contraire, la loi considère, pour la gradation des peines, la valeur et la nature de l'objet volé; et même sans circonstances aggravantes, lorsque l'objet est d'une grande utilité ou d'un prix considérable, le vol est souvent puni de mort. Si l'on comparait la criminalité en France et en Angleterre sans avoir égard à la manière différente dont les mêmes actes sont appréciés dans l'un et l'autre pays, on serait exposé à commettre de graves erreurs, et l'on mettrait souvent au nombre des crimes des actes qu'en France on ne considère que comme des délits ou de simples contraventions de police. Il y en a même plusieurs qui sont punis chez nous de peines infamantes, et qui partout ailleurs ne sont pas même réputés délits.

Il faut encore considérer que dans les états où, comme en Angleterre, les particuliers exercent l'action publique, divers motifs peuvent s'opposer à la manifestation de la vérité, et entraver la poursuite des crimes. Souvent le plaignant craindra de se mettre en butte à des ressentimens; en cas d'acquittement des accusés, il est exposé

non seulement à supporter les frais de procédure, mais encore à payer des dommages-intérêts. Dans d'autres pays tels que l'Allemagne et la Suisse, divisés en plusieurs petites principautés ou en petites républiques, la police, n'ayant point de centre commun, n'agit qu'avec lenteur et incertitude. Un coupable échappe aisément à ses recherches. Il n'a qu'à traverser une rivière, un chemin, une haie pour devenir justiciable d'un autre gouvernement. Il est certain que, dans les pays ainsi subdivisés, les tableaux statistiques peuvent offrir un nombre de crimes proportionnellement moins grand que dans les contrées soumises à l'action d'un gouvernement uniforme. Mais il serait faux d'en rien conclure, soit en faveur des uns, soit contre les autres. Nous nous bornerons donc à consigner ici les faits tels qu'ils ont été constatés dans chaque pays, en les accompagnant toutefois d'observations explicatives, qui en feront ressortir les particularités les plus saillantes. Nous allons commencer par la France.

En 1825, époque où les opérations de la justice furent en France, pour la première fois, l'objet d'un travail régulier et d'un compte-rendu spécial, les cours d'assises de ce pays eurent à prononcer sur le sort de 7,234 accusés. Ce nombre était, par rapport à la population du royaume, comme 1 est à 4,211. Parmi ce grand nombre de prévenus, 2,069 étaient accusés de crimes contre les personnes, et 1,046 de crimes contre les propriétés. Il y eut 4,549 condamnations, savoir :

A la peine de mort.	176
A des peines afflictives et infamantes.	3,001
A des peines correctionnelles.	1,417

En 1826, le nombre des accusés fut de 6,988; c'est-à-dire 1 sur 4,195 habitans; 1,907 étaient prévenus de crimes contre

les personnes, et 5,081 de crimes contre les propriétés; il y eut 4,348 condamnations, savoir :

A la peine de mort........................... 150
A des peines afflictives et infamantes............ 2,655
A des peines correctionnelles................. 1,543

1827. — Nombre des accusés, 6,929, dont 1,911 de crimes contre les personnes, et 5,018 de crimes contre les propriétés. Rapport avec la population, 1 sur 4,593; nombre des condamnations, 4,236, savoir :

A la peine de mort........................... 109
A des peines afflictives et infamantes............ 2,613
A des peines correctionnelles.................. 1,314

1828. — Nombre des accusés, 7,396, dont 1844 de crimes contre les personnes, et 5,552 de crimes contre les propriétés. Rapport avec la population, 1 sur 4,307; nombre des condamnations, 4,551, savoir :

A la peine de mort........................... 114
A des peines afflictives et infamantes............ 2,645
A des peines correctionnelles.................. 1,792

1829. — Nombre des accusés, 7,373, dont 1,791 de crimes contre les personnes, et 5,582 de crimes contre les propriétés. Rapport avec la population, 1 sur 4,321; nombre des condamnations, 4,475, savoir :

A la peine de mort........................... 89
A des peines afflictives et infamantes............ 2,561
A des peines correctionnelles.................. 1,825

1830. — Nombre des accusés, 6,962, dont 1,666 de crimes contre les personnes, et 5,296 de crimes contre les propriétés. Rapport avec la population, 1 sur 4,576; nombre des condamnations, 4,130, savoir :

A la peine de mort........................... 92
A des peines afflictives et infamantes............ 2,255
A des peines correctionnelles.................. 1,783

1831. — Nombre des accusés, 7,606, dont 2,046 de crimes contre les personnes, et 5,560 de crimes contre les propriétés. Rapport avec la population, 1 sur 4,281 ; nombre des condamnations, 4,098, savoir :

A la peine de mort.	108
A des peines afflictives et infamantes.	2,052
A des peines correctionnelles.	1,938

La différence en moins, que présentent les chiffres de l'année 1830, ne doit point en faire supposer une analogue dans la masse des crimes. Elle est due aux circonstances politiques où la France s'est trouvée à cette époque. Pendant quelque tems les poursuites ont été interrompues, et la quatrième session des assises n'ayant pas été ouverte, un grand nombre d'affaires n'ont pu être jugées qu'à la première session de l'année suivante : aussi voit-on, en 1831, les chiffres prendre un accroissement proportionnel à leur décroissance en 1830.

Un jurisconsulte français a puisé, dans les documens dont nous venons de donner le résumé, l'idée d'un ouvrage de statistique plein d'observations neuves et judicieuses, auquel nous emprunterons les suivantes :

« Dans la totalité des crimes qui se commettent en France chaque année, dit-il, on peut évaluer à un quart ceux commis contre les personnes ; et, dans ces derniers, un quart environ ont pour cause des coups ou des blessures. On peut évaluer à 1900 le nombre des crimes contre les personnes, commis en France chaque année, ce qui fait environ deux par jour. Le viol et les attentats à la pudeur forment la sixième partie des crimes contre les personnes. Le jury est appelé chaque année à juger environ 130 affaires de cette nature.

» Les crimes suivans se présentent en proportions décroissantes : l'infanticide, les violences envers les ascen-

dans, l'empoisonnement et le parricide. Ces deux crimes, en raison de leur rareté, peuvent être regardés plutôt comme des cas accidentels que comme des faits dont on peut calculer le retour avec précision.

» Les crimes contre la propriété forment à peu près les trois quarts de la totalité des crimes commis : on peut en évaluer le nombre à 5,300 chaque année. La plus grande partie se compose de vols de différentes espèces. Les vols se distinguent en vols domestiques, qui y entrent pour un quart; vols sur les chemins publics, vols dans les églises : ceux-ci sont plus rares. Viennent ensuite, en moindres proportions, les faux, les banqueroutes frauduleuses, l'incendie, le faux monnayage, et d'autres crimes plus ou moins rares. »

L'ouvrage que nous avons cité fixe la proportion dans laquelle les deux sexes participent à l'exécution des diverses espèces de crimes. Ainsi nous voyons que, sur 100 crimes contre les personnes, il y en a 86 commis par des hommes, et 14 par des femmes. Sur un nombre égal de crimes contre la propriété, les femmes en commettent 79, et les hommes 21.

Dans le nombre des crimes contre les personnes, commis par l'homme, les coups et les blessures, le meurtre et l'assassinat sont beaucoup plus fréquens que l'empoisonnement et le parricide. C'est le contraire chez la femme. Tandis qu'elle ne commet qu'un vingtième des meurtres, et un vingt-cinquième des coups et blessures, elle se rend coupable d'un tiers des parricides et de la moitié des empoisonnemens.

Dans les crimes contre la propriété, la participation de la femme augmente à mesure que le danger diminue. Ainsi elle n'entre que pour 8 pour % dans les vols de grand chemin, tandis qu'elle commet 17 pour % des

vols ordinaires, et le quart environ des vols dans les églises.

Nous avons rapporté ici ces observations, parce qu'elles se rattachent à l'étude de la nature humaine, et qu'elles sont applicables à tous les peuples civilisés, quelles que soient les lois qui les régissent. Nous allons maintenant porter nos regards sur l'Autriche.

En Autriche, la cour suprême reçoit chaque année, des tribunaux de l'empire, des tableaux particuliers, qu'elle réunit ensuite en un tableau général qui forme son compte rendu. Ce tableau ne comprend point les délits militaires, et ne s'étend point à la Hongrie, à la Transylvanie, à la province appelée des Confins militaires, ni au royaume lombardo-vénitien; il donne seulement l'état des délits commis par environ 15,000,000 d'hommes, ce qui n'est pas tout-à-fait la moitié de la population de l'empire. Nous plaçons ici les résultats de deux de ces tableaux pris à quatre années d'intervalle.

En 1824, le nombre total des délits commis dans les sept provinces de l'empire d'Autriche s'élevait à 12,447 Ce nombre, comparé avec le chiffre de la population, tel que nous l'avons établi ci-dessus, offrait les rapports suivans :

Moravie et Silésie, un délit sur............	1,907 habitans.
Autriche-Intérieure......................	1,809
Bohême..................................	1,650
Gallicie................................	1,425
Tyrol et Vorarlberg.....................	1,022
Autriche et Salzbourg....................	807
Dalmatie................................	167

En 1828, le nombre des délits commis dans les mêmes provinces s'est élevé à 16,994, et comparé avec le chiffre de la population, il donne les résultats suivans :

Gallicie, un délit sur	1,530 habitans.
Autriche-Intérieure	1,420
Moravie et Silésie	1,389
Bohême	1,079
Tyrol et Vorarlberg	928
Autriche et Salzbourg	433
Dalmatie	125

Le nombre des condamnations prononcées par les tribunaux des sept provinces, dans la période de 1824 à 1828, a été de 29,450, dont 90 à la peine capitale, 28,796 à la détention au-dessous de dix ans, 538 à la détention de dix à vingt ans, et 26 à la réclusion perpétuelle. Nous mettons en regard le nombre et la répartition des condamnations pour chacune des provinces à la première et à la dernière des époques précitées.

	1824. Habitans.	1828. Habitans.
Bohême	1,088	1,858
Gallicie	1,300	1,654
Autriche et Salzbourg	1,240	1,549
Moravie et Silésie	647	778
Autriche-Intérieure	562	715
Tyrol et Vorarlberg	334	343
Dalmatie	269	244
	5,450	7,161

En 1824, le rapport du nombre des condamnations au chiffre de la population était de 1 sur 2,737 habitans; en 1828, il a été de 1 sur 2,084, et pour chaque province en particulier, comme il suit :

	1824. Habitans.	1828. Habitans.
Bohême, une condamnation sur	3,229	1,993
Dalmatie	1,063	1,327
Gallicie	3,520	2,636
Autriche-Intérieure	3,345	2,654
Moravie et Silésie	2,859	2,414
Autriche et Salzbourg	1,607	1,286
Tyrol et Vorarlberg	2,288	2,106

En comparant le nombre des délits avec le chiffre des condamnations auxquelles ils ont donné lieu, on ne peut que rendre hommage à l'indulgence qui préside en Autriche à l'administration de la justice. Indépendamment de ce que les condamnations capitales ont été peu nombreuses, il faut encore considérer que la plupart n'ont point été exécutées. L'empereur n'en a autorisé l'exécution que pour les crimes les plus graves. Ainsi, dans un intervalle de cinq années, il n'y a eu que 14 exécutions en Bohême, et 5 en Moravie, et toutes pour crime d'incendie et d'assassinat. La plupart des détentions perpétuelles avaient été appliquées à des cas entraînant la peine de mort; et beaucoup de ces peines ont été elles-mêmes mitigées. En général la législation allemande a le plus grand respect pour la vie des hommes : rarement elle prononce la peine de mort, et on l'exécute bien plus rarement encore. En Prusse, depuis 1818 jusqu'à 1827, sur 210 condamnations capitales, il n'y a eu que 87 exécutions. Dans le royaume de Wurtemberg, de 1816 à 1823, il n'y a eu que 24 exécutions; en Bavière, on en a compté 2, en 1826; et 7, en 1827, dans le grand-duché de Bade.

Pour faire mieux ressortir la mansuétude de la législation allemande, il faudrait la comparer avec celle de quelques autres états, et surtout avec notre législation sanguinaire, qui heureusement se trouve tempérée par ceux qui sont chargés d'en faire l'application. Voici l'extrait de quelques-uns des tableaux judiciaires publiés par le ministre de la justice du Royaume-Uni. Nous les avons pris à intervalles à peu près égaux, et nous y avons fait figurer le chiffre des crimes commis, soit contre les personnes, soit contre les propriétés, avec le nombre des condamnations résultant des jugemens rendus.

En 1810, les tribunaux anglais ont eu à prononcer sur le sort de 5,146 accusés. 3,594 ont été condamnés, savoir : 64 pour crimes contre les personnes, et 3,530 pour crimes contre les propriétés. Sur ce nombre, il y a eu 409 condamnations à la peine de mort.

En 1815, le nombre des accusés a été de 7,818 ; 5,470 ont été condamnés, savoir : 61 pour crimes contre les personnes, et 5,409 pour crimes contre les propriétés. Nombre des condamnations à la peine capitale, 496.

1821. — Nombre des accusés, 13,115; 8,796 ont été condamnés, savoir : 71 pour crimes contre les personnes, et 8,725 pour crimes contre les propriétés. Nombre des condamnations à la peine capitale, 1,020.

1825. — Nombre des accusés, 14,437 ; 10,181 ont été condamnés, savoir : 94 pour crimes contre les personnes, et 10,087 pour crimes contre les propriétés. Nombre des condamnations à la peine de mort, 1,000.

1831. — Nombre des accusés, 19,647 ; 12,175 ont été condamnés, savoir : 57 pour crimes contre les personnes, et 12,118 pour crimes contre les propriétés. Nombre des condamnations à la peine capitale, 1,601 !

Les chiffres qui précèdent prouvent mieux que tous les raisonnemens possibles la rigueur des lois anglaises ; mais nous devons ajouter que ceux qui sont chargés de les appliquer savent aussi en tempérer la rigueur, par l'empressement qu'ils mettent à provoquer des commutations. Ainsi, en 1831, sur les 1601 condamnés à la peine capitale, 52 seulement ont été exécutés. Mais en poursuivant nos investigations, en soumettant à l'analyse les fastes judiciaires des principales nations, durant les neuf ou dix dernières années, un fait bien remarquable nous a frappé. Nous avons reconnu que partout le nombre des attentats contre les personnes a diminué graduellement, tandis que ceux contre les propriétés ont toujours été en se multi-

pliant d'une manière effrayante. Faut-il féliciter la société de cette tendance ? Nous ne le pensons pas. On regarde en général les délits de la première espèce comme étant d'une nature plus grave que ceux de la seconde ; cela peut être quant au résultat, mais ce n'est pas là le véritable point de vue sous lequel on doit les considérer. Il faut avant tout examiner le degré d'immoralité que l'exécution de ces actes suppose chez ceux qui s'en rendent coupables. Les coups suivis de blessures, le meurtre même, lorsqu'il n'est pas suivi de vol, sont souvent le résultat d'un entraînement, d'une passion violente, telle que la jalousie, la colère ou la vengeance. Combien de fois même ces crimes ont-ils eu pour cause première un sentiment d'honneur mal entendu que nos préjugés ne rendent que trop excusable ! au contraire les attentats contre la propriété, toujours prémédités, prouvent de l'endurcissement, de la dépravation et de la lâcheté. L'escroc, le faussaire, qui, sous des dehors polis, consomment la ruine d'une famille, sont plus immoraux, plus criminels que l'homme brutal qui, dans un mouvement de colère, donne la mort à son ennemi.

Quoi qu'il en soit, il ne sera pas sans intérêt de constater ici quelle a été la tendance d'accroissement ou de diminution des divers actes coupables, durant ces dernières années, suivant la pénalité qui est attachée à leur répression. C'est aux Annales judiciaires de la Grande-Bretagne que nous empruntons les deux tableaux suivans :

1° *Crimes dont la répression n'entraîne que des peines modérées.*	NOMBRE DE CRIMES COMMIS EN 1820.	1831.
Vol simple et escroquerie.	6,955	10,065
Vol sur les grands routes.	133	297
Vol de marchandises.	119	276
	7,205	10,638

2° Crimes dont la répression entraîne la peine capitale.	NOMBRE DE CRIMES COMMIS EN 1820.	1831.
Homicide	14	14
Vol avec effraction ou à main armée	283	99
Enlèvement de bestiaux	165	182
	462	295

Il faut donc le reconnaître : quoique les lois soient parvenues à imposer un frein aux passions, elles ont été impuissantes jusqu'ici contre le débordement des vices, qui alarme la société. A quelles causes faut-il l'attribuer ? C'est une question que plusieurs hommes de talent ont traitée sans la résoudre d'une manière satisfaisante. On a prétendu que l'ignorance était la cause principale de tous les crimes, et que, pour rendre les hommes vertueux, il suffisait de les instruire. Cette opinion, qui flattait à la fois la philantropie et les goûts des hommes éclairés qui l'ont émise, a été presque généralement adoptée ; et telle est l'assurance avec laquelle on l'a soutenue, qu'elle est devenue en quelque sorte un aphorisme vulgaire.

Quelque respectable cependant que soit une théorie professée par l'élite de la société, elle n'est point assez forte pour lutter contre la puissance des faits. Chaque jour les observations les plus positives et les plus irrécusables, basées sur les effets comparatifs de l'instruction, viennent démontrer la fausseté de ce raisonnement.

En Autriche, où l'éducation primaire a fait depuis quelque tems de grands progrès, on a calculé dans quelle proportion chacune des provinces participait aux bienfaits de l'éducation, et pour quelle part elle entrait dans la masse des crimes jugés par les tribunaux. Elles sont loin de tenir le même rang dans l'une et l'autre catégorie. La Basse-Autriche, qui, sous le rapport de l'instruction publique,

occupe la première place, ne tient que le cinquième rang, quant à la moralité, et compte dans sa population un criminel sur 609 habitans; tandis que la Gallicie, qui est reléguée au dernier degré de l'échelle de l'instruction, se place par sa moralité au-dessus de la Basse-Autriche, et ne présente qu'un criminel sur 1,382 habitans.

Nous pensons que la démoralisation des sociétés tient à une cause plus générale et purement matérielle : cette cause c'est la misère du peuple qui résulte de l'élévation, et plus encore de la mauvaise répartition des charges publiques. Les événemens extraordinaires qui ont rempli les quarante dernières années, ont nécessité pour chaque nation des efforts extraordinaires qui ont décuplé ses dépenses et ses besoins. Il serait inutile d'aller chercher ailleurs des preuves que nous avons sous la main pour soutenir cette assertion. Nous voyons, en Angleterre, chaque année les crimes devenir plus nombreux en même tems que les charges publiques deviennent plus pesantes pour le peuple; et par une conséquence terrible et inévitable, en même tems que la misère augmente, le prix de la main-d'œuvre diminue. Aussi, dans les dernières vingt années, les crimes se sont multipliés en Angleterre dans la proportion de trois est à un; en Écosse de cinq; et en Irlande de six!

Ce n'est point à la philosophie qu'il est réservé de cicatriser cette plaie de l'état. Elle est profonde et invétérée. C'est au gouvernement à la sonder et à la guérir. Il y va de son intérêt et de sa conservation.

(*Metropolitan.*)

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DES ARTS INDUSTRIELS, DE L'AGRICULTURE, ETC.

Sciences Naturelles.

De la fécondité des infusoires et de la durée de leur existence. — On a cru assez généralement que les infusoires étaient totalement dépourvus d'organes internes, et long-tems on les a considérés comme de petites masses animées de matière gélatineuse. On les supposait privés d'estomac, et quoiqu'une bouche ou orifice de succion eût été observée chez quelques espèces, cependant, dans le plus grand nombre, le procédé de la nutrition paraissait consister dans une imbibition de liquide environnant à travers la surface du corps de l'animal. L'imperfection de nos connaissances sur la structure de ces infiniment petits est due essentiellement à l'exiguité de leur corps, ainsi qu'à la transparence et à l'absence de coloration de leurs principaux organes internes. Cependant le professeur Ehrenberg est parvenu à surmonter ces difficultés en se servant d'un microscope très-perfectionné, et en nourrissant les infusoires avec diverses substances colorantes, qui une fois absorbées font paraître à l'œil les cavités alimentaires. C'est ainsi qu'il a pu s'assurer que certaines espèces d'infusoires ont un double estomac, et reconnaître les divers organes qu'ils possèdent pour la mastication. Il a découvert en outre chez ces animaux un système de muscles, des organes spéciaux de la génération et d'autres organes qu'il considère

comme constituant un système vasculaire et nerveux. Mais les recherches du savant professeur qui nous ont paru les plus curieuses sont celles qui se rapportent à la durée de la vie, au développement et à la propagation de ces animalcules. Nous consignerons ici le résumé de ses observations sur ces trois objets.

« Voici quels ont été les moyens dont j'ai fait usage, dit M. Ehrenberg, pour m'assurer de la durée de la vie chez les infusoires. Après avoir versé dans un verre de montre une petite quantité d'eau contenant quelques-uns de ces animaux, je pris chaque individu avec la pointe d'une aiguille, et le plaçai ensuite dans un tube de verre étroit, fermé à l'une de ses extrémités, et rempli d'une eau dans laquelle il ne se trouvait pas d'animaux de même espèce. C'était là mon observatoire. Au moyen de cette manœuvre très-minutieuse, je parvins à réunir une douzaine d'infusoires qui avaient environ un sixième de ligne de longueur, et étaient par conséquent plus faciles à être observés. Ils appartenaient au genre *hydatina senta*. Deux moururent le jour même de l'opération; huit vécurent dix-sept jours, et quatre dix-neuf jours. J'ai répété plusieurs fois cette expérience, et après avoir obtenu des résultats analogues, je crois pouvoir avancer que la durée moyenne de la vie chez les infusoires du genre *hydatina* est de dix-huit à vingt jours.

» L'hydatina est ovipare, et sa propagation est très-rapide, mais elle varie suivant la qualité et la quantité de nourriture donnée à l'animal. Ayant placé dans quelques-uns des vases qui contenaient les infusoires observés, une petite quantité de cette matière verte que l'on recueille à la surface des eaux stagnantes et qui est elle-même composée d'une espèce d'infusoires (*monas pulvisculus*), je m'aperçus que les hydatinas en mangeaient avec voracité, et que cette

substance déterminait chez elles une grande fécondité. Ainsi un animal qui avait été enfermé dans un tube, dans lequel il ne se trouvait pas de matière verte, produisit seulement deux œufs par jour; mais lorsque j'eus placé dans le tube quelques gouttes de matière verte, il produisit bientôt après six, sept et jusqu'à neuf œufs par jour. D'après cet exemple et plusieurs autres semblables que j'ai recueillis, je pense qu'une seule *hydatina* peut en vingt jours déterminer un accroissement de dix à douze millions d'individus; cependant il s'en faut que cet accroissement soit aussi rapide dans toutes les espèces.

» Ainsi chez les *polygastriques*, qui ne se propagent que par la division transversale du corps de l'animal, l'accroissement suit une marche très-lente. Voici comment il s'opère : les animaux demeuraient pendant quelques jours sans subir aucun changement; leurs corps paraissaient un peu contractés dans le milieu de leur longueur, ce qui indiquait un commencement de division; dès lors l'étranglement allait en se resserrant rapidement. J'observai un cas où cette subdivision eut lieu jusqu'à trois fois en vingt-quatre heures, en sorte qu'un seul individu en formait quatre. Après avoir subi plusieurs fois cette subdivision, j'ai reconnu que ces animalcules vivaient encore pendant dix ou douze jours, terme que la durée de leur existence doit tout au plus atteindre. »

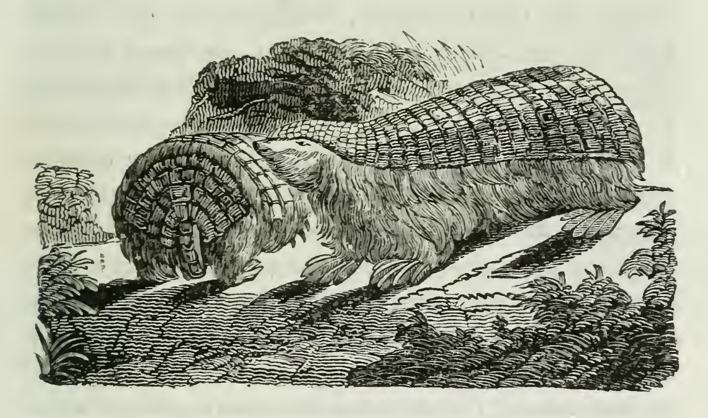
Mœurs et habitudes du pechichiago, taupe du Chili, (chlamyphorus truncatus). — Cet animal, qui appartient à l'ordre des *edentata*, est originaire du Chili. Comme la taupe de notre continent, il préfère les terrains gras et humides, et vit sous terre dans une complète réclusion. Sa nourriture, autant que peuvent le faire préjuger la conformation de ses dents et les rapports incomplets qui nous sont

parvenus, se compose d'insectes, et c'est sans doute la nuit qu'il choisit pour se les procurer; il est rare de rencontrer durant le jour un *pechichiago* à la surface du sol; aussi le regarde-t-on même au Chili comme une curiosité. C'est au docteur Harlan, professeur d'anatomie comparée au musée de Philadelphie, que l'on doit la première notice qui ait été publiée sur cet animal.

Il n'est pas d'être au monde qui soit mieux constitué que le *pechichiago* pour la vie souterraine; il n'en est aucun qui soit pourvu de meilleurs instruments pour creuser des galeries et s'avancer rapidement sous terre. Le sommet de sa tête et toute la surface supérieure de son corps sont couverts d'une membrane squameuse qui tient à la fois du cuir et de la corne. Cette cuirasse se compose de bandes transversales divisées en quatorze ou quinze plaques, et intersectées par des lignes longitudinales. La plaque qui recouvre la tête est d'une seule pièce, mais elle a l'aspect d'une mosaïque divisée en compartimens irréguliers. Cette cuirasse n'est pas fixée dans toute sa surface au corps de l'animal, comme celle de l'*armadillo*; elle est flottante et n'est retenue que par une attache adhérente à l'épine dorsale, et par deux rudimens osseux qui se trouvent au sommet de l'os frontal, et auxquels elle est tout-à-fait incorporée. La cuirasse ne descend qu'à mi-côtes, recouvre une partie des cuisses et se prolonge jusqu'à l'extrémité de la queue qui ressemble exactement à une pagaie. On peut donc passer la main entre la cuirasse et le corps de l'animal jusqu'au sommet de l'épine dorsale, et la promener sur sa belle robe soyeuse de couleur paille et dont les poils, quoique moins épais que ceux de la taupe d'Europe, sont plus longs et plus fins.

La partie antérieure de la poitrine du *pechichiago* est large, bien pleine et très-forte; les pattes de devant sont

très-courtes, et se terminent par cinq orteils très-forts, armés d'ongles, qui en font des ratissoires très-puissantes. Les jambes de derrière sont comparativement faibles, et les pattes, armées d'ongles aplatis, ressemblent assez au pied de l'homme. Comme chez la taupe, l'organe de la vue est très-peu développé : les yeux sont ensevelis dans une espèce de fourreau soyeux qui recouvre en outre l'orifice circulaire des oreilles. La tête est de forme conique et a de très-grands rapports avec celle du cochon; elle est tout-à-fait disposée pour préparer les travaux souterrains que l'animal achève ensuite avec ses pattes. Pour donner une idée plus complète du *pechichiago*, nous mettons ici sous les yeux du lecteur une gravure qui représente cet animal au cinquième de sa grosseur.



La charpente osseuse du *chlamyphorus* est parfaitement en harmonie avec les habitudes de l'animal. Les os des membres antérieurs sont épais, courts et anguleux, les omoplates larges et puissantes, les côtes capables de résister à une forte pression, et les hanches disposées de manière à protéger les organes intérieurs contre toute espèce de choc. Tels sont en peu de mots l'aspect, la

conformation et les habitudes du *chlamyphorus truncatus*, qui, quoiqu'il ait beaucoup d'analogie avec la taupe et l'armadillo, possède cependant une organisation spéciale qui en fait un être très-intéressant et bien digne d'occuper l'attention des savans et des naturalistes.

Il n'existe dans les collections scientifiques que deux spécimens de cet animal : l'un déposé au musée de Philadelphie, l'autre dans les galeries de la société zoologique de Londres.

Beaux-Arts.

Situation actuelle des théâtres à Londres. — La décadence du théâtre anglais, décadence que nous avons plusieurs fois signalée, est devenue si menaçante pour les auteurs, les directeurs et les acteurs que la législature s'est vue forcée de s'en occuper; plusieurs enquêtes dirigées par le Parlement n'ont donné aucun résultat, si ce n'est de prouver que tous les directeurs faisaient banqueroute; que le goût du drame, et surtout de ce que les Anglais appellent *legitimate drama* (le drame considéré sous le rapport de l'art,) avait perdu toute influence sur la nation, et que, pour attirer le peuple, il ne restait plus qu'un moyen, l'emploi des grandes machines, des changemens de décorations, l'introduction des quadrupèdes et de la fantasmagorie sur la scène, enfin tout ce qui est essentiellement étranger à l'art dramatique. Il a été prouvé que les pièces de Shéridan n'attiraient plus personne, que celles de Shakspeare se jouaient devant les banquettes, et qu'il fallait, pour attirer la foule, des danseuses françaises, des chevaux et des éléphans. Au milieu de ces circonstances déplorables, il s'est présenté un M. Alfred Bunn, auteur,

acteur, directeur, dictateur, mais surtout spéculateur, qui a compris qu'il ne s'agissait plus d'art, mais de charlatanisme. Le dialogue suivant donnera une idée fort exacte de la situation du drame en Angleterre, sous la dictature de M. Bunn et de son associé Polhill.

TRÉVOR.

Suspendez cette marche rapide, mon cher Marston; j'arrive de France, j'ai besoin que vous me mettiez au courant. Un peu de complaisance, s'il vous plaît. Où en sont nos théâtres?

MARSTON.

Ah! vous venez de France? eh bien, alors vous en savez plus que moi. Toutes nos pièces sont françaises : opéras, comédies, tragédies, pantomimes, depuis le mélodrame à fracas, jusqu'à la farce, vous ne verrez ici que des pièces empruntées aux théâtres de Paris. M. Bunn, chargé du double privilége de Covent-Garden et de Drury-Lane, et le capitaine Polhill, son associé, ne songent qu'à traduire les pièces de Scribe, à transvaser les vaudevilles à la mode de l'autre côté du détroit, et à naturaliser en Angleterre les créations de la Porte-Saint-Martin. Nous avons *Gustave, Bertrand et Raton* (dont le titre seul a été métamorphosé), et enfin *la Révolte du Sérail,* dont nous avons fait *la Révolte du Harem.* Vous venez d'ailleurs d'assister au premier acte de cette révolte : je n'ai pas besoin de vous demander ce que vous en pensez.

TRÉVOR.

Moi! c'est une mystification pure. Et si le charlatanisme des directeurs français trouve moyen de tromper la crédulité naïve de leur public parisien, ne sommes-nous pas deux fois plus niais que nos voisins, nous qui recevons de seconde main la défroque de leurs pauvres et stupides plaisirs?

MARSTON.

En France comme en Angleterre, tout cela réussit pourtant.

TRÉVOR.

Je le crois bien ; on passe un mois ou deux à tambouriner par la ville, la grande, l'incomparable, l'unique merveille ; on jette ici une annonce, là un prospectus ; on a des émissaires dans les salons, dans les coulisses, dans les cafés. On joue le même jeu qu'à la Bourse, où le débit de fausses nouvelles produit des gains si considérables :

« Qu'est-ce que la *Révolte du Sérail?* demande le badaud, la bouche béante et jouant avec ses gants blancs! — Oh! monsieur, il paraît que ce sera la chose du monde la plus extraordinaire! M. Véron (ou si vous l'aimez mieux, M. Bunn, son élève) dépense six cent mille francs : il dégarnit les boutiques de jolies femmes ; il dépeuple de beautés tous les ateliers de fleuristes, tous les magasins de nouveautés. Vous verrez deux cents femmes sans voile, monsieur, des femmes de choix, magnifiques ; des femmes qui se baigneront sur la scène ; oui, monsieur, un bain de femmes sur la scène, comme le dit l'affiche en caractères gothiques, gros de six pouces. Le badaud...

MARSTON.

Vous et moi.

TRÉVOR.

Hélas! nous sommes tous de même... Le badaud, dis-je, loue une loge un mois d'avance, colporte chez ses amis les paroles de mystificateur, leur donne de l'autorité en les répétant ; et le jour de la représentation, que voit-il, qu'entend-il? une pauvre musique, des décorations passables, une pièce absurde, une collection de jambes féminines d'une beauté équivoque et d'une jeunesse arriérée ; une scène de bain où personne ne se baigne, scène trop indécente pour les gens délicats et trop décente pour les libertins ; une cinquantaine de pauvres petites femmes assez vieillottes, qui font l'exercice tant bien que mal ; enfin, un mensonge, une mystification, un *hoax*, une mauvaise plaisanterie. Il n'ose pas dire qu'il s'ennuie ; il s'est engagé d'avance à trouver admirable le ballet qui lui a coûté tant d'argent,

pour lequel sa femme s'est magnifiquement parée et qu'il a vanté à tous ses amis. Le directeur rit et se rengorge ; l'escamotage est accompli.

MARSTON.

Cette histoire des théâtres de Paris d'où vous venez, est celle des théâtres de Londres où vous arrivez. Seulement le brevet d'invention appartient à la France : c'est là qu'on a imaginé de duper le public sur une grande échelle. Je vous assure que nous n'imitons pas mal nos voisins. Shakspeare, Otway, Massinger, sont entièrement dédaignés. Nous avons des quadrupèdes savans, des pantomimes étourdissantes, le bal de *Gustave* (la seule partie de ce drame qui vaille la peine d'être vue), des dioramas et des panoramas sur la scène. L'art théâtral ne s'adresse plus à l'ame ni à la pensée. Il ne flatte que les sens : quelque jour on brûlera des odeurs dans des cassolettes ; on distribuera des sorbets dans les loges, et l'on appellera cela une représentation dramatique. Au moins les consommateurs ne seront pas trompés ; et en échange de leur argent, ils recevront quelque chose.

TRÉVOR.

Aujourd'hui, ils ne reçoivent que des paroles vides, de mauvais mélodrames, des articles de journaux, qui leur persuadent qu'ils s'amusent. O mon cher Marston, combien faut-il d'imbécilles pour faire un public ?

MARSTON.

La science que messieurs les directeurs de Londres et de Paris ont poussée si loin, est plus vaste que vous ne pensez ; si vous saviez que de mensonges et d'intrigues on met en jeu ! à quels préliminaires il faut avoir recours ! combien de journalistes il faut gagner ! quel art il faut mettre dans la disposition des affiches, dans la rédaction des articles que les journaux insèrent ! Pour faire réussir *Gustave*, M. Bunn a été obligé d'inventer plus de contes que les *Mille et Une Nuits* n'en renferment ; il a dit que la pièce était supprimée, que l'autorité ne voulait pas la laisser représenter ; il a entretenu le public de ses rapports

avec le ministre, de ses débats avec la censure; il a fait répandre le bruit que la traduction était faite par une dame célèbre, par une dame du monde, par un auteur ami du public.

TRÉVOR.

C'est comme à Paris. Je me rappelle une comédie de Molière, dont l'intermède a pour refrain ces paroles, épigraphe de notre siècle et en particulier de tous nos directeurs de théâtre :

O grande puissance
De l'orviétan !

MARSTON.

Cependant le véritable talent reste ignoré ; quelques connaisseurs l'apprécient, et la masse du public se laisse mener par la baguette du charlatan habile. Voici Shéridan Knowles, homme vraiment remarquable ; acteur et auteur, qui s'est élevé par sa seule énergie au rang qu'il occupe parmi nos gens de lettres; sa tragédie nouvelle, l'*Aveugle de Bethnall Green*, a réussi, sans obtenir la vogue insultante et triomphante dont tant de mauvais ouvrages s'environnent. Il s'est mis à la tête d'un petit théâtre, le théâtre de la *Victoire*. Puisse-t-il prospérer, malgré son talent, malgré sa modestie, et ne pas laisser tous les succès et toutes les guinées aux trompeurs patentés, aux escrocs de la mode, aux alchimistes de la renommée, aux grands afficheurs du siècle, aux spéculateurs qui s'engraissent de la bêtise publique, aux Bunn et à leurs consorts !

Économie Sociale.

Des maisons mortuaires de l'Allemagne. — Il y a déjà long-tems que le vénérable Hufeland's s'était élevé avec chaleur contre l'insouciance avec laquelle on traite les morts; aussi c'est à ses vives sollicitations que Weimar vit s'établir, en 1791, la première maison mortuaire qui ait été

construite en Allemagne. Weimar était alors, comme aujourd'hui, un foyer très-actif des sciences et des arts, et le grand-duc Charles se plaisait à protéger avec un zèle infatigable tout ce qui pouvait être utile à l'humanité. Il est vraiment déplorable que des institutions si utiles ne se soient pas plus rapidement propagées, il ne sera donc pas sans intérêt d'en faire connaître les principales dispositions intérieures. Rien de plus simple que la construction de ces établissemens : une grande salle chauffée, destinée à recevoir les morts, et à côté une chambre pour le gardien, qui n'est séparée de la salle que par une grande porte vitrée, afin qu'il puisse avoir constamment les morts sous ses yeux ; enfin un laboratoire et une salle de bains, voilà ce qui constitue une maison mortuaire. Pour s'assurer qu'il ne reste plus aux personnes, déposées dans l'établissement, le plus petit souffle de vie, on a fait donner aux gardiens une instruction dans laquelle sont expliqués tous les symptômes de l'asphyxie, et, afin qu'ils soient plus attentifs et plus soigneux, on stimule leur zèle par des prix destinés à celui qui le premier aura découvert, chez un sujet réputé mort, des signes de vie. On a pris en outre les dispositions les plus minutieuses pour qu'un asphyxié ne puisse faire le moindre mouvement sans qu'on s'en aperçoive. Les mains et les pieds sont mis en rapport avec des fils qui, au plus petit déplacement, agitent une cloche. Le transport des corps a lieu ordinairement douze heures après la mort ; on les couche sur un lit de paille, on les couvre avec une couverture de toile, on leur met des dés sur les doigts en les faisant correspondre à des fils qui se réunissent au-dessus de la main en un seul qui communique à la détente d'un carillon, de sorte que le plus petit mouvement, même d'un doigt, détermine un bruit extraordinaire. Un médecin attaché spécialement à la maison

mortuaire est chargé d'examiner les cadavres. Quand il reconnaît que les symptômes de la putréfaction se manifestent, il l'atteste par écrit dans un registre destiné à cet usage, et seulement alors les parens obtiennent la permission de procéder à l'ensevelissement. Lorsqu'on s'aperçoit au contraire de quelques signes de vie, le corps est aussitôt transporté dans une chambre spéciale où l'on met en usage tous les moyens pour ranimer la faible étincelle de vie qui reste.

La maison de dépôt de Weimar n'est pas seulement destinée aux classes pauvres. Pour détruire les préjugés qu'on avait contre ces maisons, une société, composée de personnes de distinction, se forma dès le principe sous la direction de M. Hufeland's. et ses membres convinrent qu'après leur mort, chacun d'eux serait transporté dans la maison mortuaire. Le peuple, en voyant les premières familles faire usage de cet établissement, suivit bientôt leur exemple; maintenant il est généralement adopté.

Berlin et Mayence ne tardèrent pas à créer dans leur sein des institutions si utiles; Wurtzbourg, Bamberg et Augsbourg vinrent après, et aujourd'hui la plupart des villes de l'Allemagne possèdent des établissemens semblables. Le plus récent est celui de Francfort-sur-le-Mein, et peut servir de modèle à tous les autres; c'est une rotonde spacieuse, éclairée par une coupole en vitrage mobile, et dont l'intérieur est divisé en un grand nombre de cellules de trois pieds de large sur six de long, destinées à recevoir les cadavres. En hiver cette salle est chauffée par un calorifère, et la nuit elle est éclairée au gaz. Au centre de la rotonde se trouve la demeure du gardien, qui de là exerce une surveillance active sur tous les corps qui y sont déposés. Comme à Weimar, on y a établi des procédés très-ingénieux qui annoncent le moindre signe de vie, et tout près

des cellules se trouvent des bains, et une chambre avec les appareils nécessaires pour procurer à ceux qui se raniment tous les secours de l'art.

Voyages.

Le Bazar de Boukhara. — Au milieu de la ville de Boukhara, capitale de la grande Boukharie, s'étend une vaste enceinte peuplée d'arbres hauts et touffus, ornée sur trois de ses côtés par l'immense façade du palais des rois, et les bâtimens imposans destinés aux colléges et aux académies, et embellie par une fontaine magnifique dont l'eau s'écoule fraiche et pure à l'ombre protectrice des grands feuillages. C'est là que se tient le *Régistan* ou *Bazar*, rendez-vous général des hommes d'affaires et des désœuvrés, des négocians et des nouvellistes. A Londres, à Paris, c'est à la Bourse ou au Palais-Royal qu'on se rencontre; à Boukhara, c'est au Bazar. Autour des marchandises rares exportées à grands frais des contrées lointaines, il se forme des groupes nombreux de badauds qu'on reconnait à la longue pipe, à la démarche pleine de nonchalance,

(1) NOTE DU TR. Boukhara est la capitale du Khanat du même nom, dans le Turkestan; sa population est de 80,000 ames. Vue de loin, cette ville a un aspect imposant; mais l'illusion cesse aussitôt qu'on pénètre dans l'intérieur, car à l'exception des bains, des mosquées et des médressés, on ne voit que des maisons en terre de couleur grisâtre, entassées sans ordre, les unes à côté des autres, formant des rues étroites, tortueuses, sales et tracées au hasard. Les plus belles rues de cette capitale n'ont pas plus de deux mètres de largeur, qu'on juge de ce que peuvent être les autres. La population de cette ville se compose de Tadjiks, d'Ouzbecks, de Juifs, de Turcs, d'Afghans, de Kalmouks, etc., etc.

à l'œil indifférent et terne. Reposez-vous, à l'abri du soleil, sur un des bancs qui bordent la place ; vous aussi, soyez badaud et désœuvré à votre tour, et vous jouirez d'un admirable spectacle. Bientôt viendront à vous, mêlés au peuple à qui vous devez l'hospitalité, des hommes qui appartiennent aux pays les plus opposés, aux croyances les plus diverses. Ici c'est un Persan, un Turc, un Russe, un Tartare ; là un habitant de la Chine, de l'Inde ou du Caboul ; ici le Kalmouck traite avec le Cosaque, le sectateur de Confucius avec l'adorateur de Vishnou ou de Brahma, et celui qui est baptisé au nom du Christ, avec celui qui fait ses ablutions au nom du Prophète. Que de peuples divers réunis dans un seul lieu ! que de mœurs, que de goûts différens ! Voyez plutôt leurs fronts, leurs vêtemens, leurs manières. Quelle politesse dans le sujet civilisé du grand roi ! Quelle brusquerie dans le Tartare vagabond et presque nomade ! Ne confondez pas les deux peuples d'Ousbeck. Nés, il est vrai de la même souche, dans le Mavaralnahar, ces deux peuples sont frères ; mais que ne peuvent et le tems et les lois ? L'Ousbeck de Boukhara ne ressemble plus à celui de Kokan ; il s'est ennobli par un mélange de sang persan, tandis qu'affublé de son bonnet noir de peau de mouton, l'habitant d'Ourghandj conserve toujours dans ses traits une rudesse repoussante. Quel est cet étranger à la barbe rousse, aux yeux gris, dont la blancheur et la délicatesse de la peau attirent tous les regards? c'est un homme qui a perdu et son pays et sa liberté, c'est un misérable qui traîne une vie digne de pitié, dans l'esclavage le plus profond, c'est un Russe. Comme l'habitant du Céleste Empire, il a couvert son incrédulité du manteau de l'hypocrisie, et échangé le turban qu'il déteste contre une religion à laquelle il ne croit pas. Un peu plus loin c'est l'Hindou, qui couvre sa tête d'un petit cha-

peau carré, qui ceint ses reins d'une corde de chanvre, mais qui se garderait de parler un autre langage que celui du Musulman et d'adopter d'autre culte. Je laisse çà et là errer l'Arménien, type immortel de la gent vagabonde; voici le Juif que tout le monde reconnaît, car le fils d'Israël conserve toujours les traits caractéristiques de sa nation, son nez aquilin, son cœur d'usurier, et son chapeau à forme conique? On en compte à Boukhara près de quatre mille, tous originaires de Meshid, tous teinturiers ou marchands; mais je parlerai avec plus de complaisance de leurs femmes, car les Juives sont généralement belles, remarquables par la régularité de leurs traits et l'élégance de leurs formes. Souvent j'ai été frappé de leur grâce, et parfois je me suis laissé séduire par la vivacité de leurs yeux ou par le noir de leurs cheveux bouclés qu'elles laissent flotter avec abandon sur leurs blanches épaules.

Quel contraste, quelle variété offrent ces nombreux costumes de toutes les nations de l'univers! Quelle vie dans ce peuple en mouvement, dans cette multitude qui se froisse, qui se choque! Eh bien, depuis le matin jusqu'au soir, c'est toujours le même tableau, le même fracas; dans les rues toujours confusion, encombrement : indigènes et étrangers, marchands et acquéreurs, chevaux et dromadaires, ânes et chariots se pressent et s'agitent sans cesse!

Je m'approche des tentes et des auvents, là je choisis sur des tables, artistement rangées, les fruits les plus succulens et les plus exquis : le melon sucré, la poire fondante, la pêche ou la figue; à Boukhara le thé est d'un usage général, on le boit en tout tems, en tout lieu, avant, après les repas, sur la place, dans les rues, dans les salons; on en prend tout d'un trait jusqu'à cinq, six tasses;

les marchands de thé encombrent toutes les places, tous les carrefours et le préparent de mille façons diverses : au sucre, au miel, à la graisse, au beurre, etc., etc. Mais je préfère cependant à ce breuvage échauffant les glaces au sirop ou au fruit : je ne passe jamais devant un confiseur sans me faire servir un *rahet-i-jau* (les délices de la vie); non, je n'ai jamais pris en Europe de sorbets qui pussent leur être comparés. La glace est à Boukhara une des premières nécessités des habitans. Son prix est si peu élevé, que le pauvre comme le riche s'en est fait un besoin indispensable, et le mendiant qui vous tend la main ne connaît pas d'expression plus touchante pour exciter votre compassion que de vous dire d'un ton lamentable : « Je n'ai pas même d'argent pour acheter de la glace! » Je ne ferai pas ici l'inventaire de toutes les marchandises, de tous les produits qui encombrent les magasins de ce vaste Bazar. Vous y trouverez les productions des quatre parties du monde : des salons littéraires décorés avec goût, pourvus des ouvrages des auteurs les plus distingués, de la coutellerie d'Europe, de la quincaillerie d'Asie : en un mot, il n'est aucun produit de l'industrie humaine qui ne soit exposé au Régistan.

Cependant la soirée s'avance, et, je me retire avec la multitude, traversant sur mon passage et les voûtes qui entourent les places publiques, et les arcades qui longent les rues. Je laisse les vrais-croyans entrer dans leurs mosquées et invoquer le Prophète, je rentre chez moi, et, pendant que les tambours disséminés dans les divers quartiers de la ville annoncent la cessation des travaux, pendant que l'étudiant commence sa ronde amoureuse et sa course libertine, moi j'écris sur mon journal les observations les plus piquantes que j'ai recueillies pendant la journée. Quel contraste! au brouhaha le plus

confus a succédé un calme profond. Plus de bruit! plus de vie! les places sont silencieuses comme des déserts. L'Ousbeck ne quitte plus ses coussins, et rarement entendriez-vous dans les rues le bruit isolé de ses pas. Si une affaire imprévue l'arrache à l'intérieur de sa maison, la loi l'oblige de s'éclairer dans sa route comme pour avertir qu'il est sorti. Cette précaution rend la surveillance de la police plus facile et favorise son exactitude : aussi point de turbulens, point de malfaiteurs, point de filous; la confiance des habitans est si grande que l'on ne ferme presque jamais les magasins, et les marchandises restent souvent étalées la nuit au devant des portes, sous la seule sauvegarde de la bonne foi publique. Mais autant la nuit a été calme, autant le jour qui va la suivre sera tumultueux. Dès l'aurore, chacun revient au Bazar boire sa tasse de thé et prendre ses glaces; le Régistan se repeuple, et reprend sa vie et son fracas.

L'habitant de Boukhara divise la vie en deux parties bien distinctes : le commerce et le plaisir. Peu lui importe que ses ancêtres aient été esclaves ou prisonniers de guerre du Turkestan; il renonce à son origine, comme les siens y renoncèrent, en préférant les plaines fertiles de Boukhara à la hache des satrapes. L'Ousbeck aime ses plaisirs avant tout. S'il jette ordinairement sur ses épaules le *chogha* de couleur brune, il revêt, aux grands jours, les habits de soie, les *udrus* bariolés des couleurs les plus vives; il ne couvre jamais sa tête que du turban blanc, et ne connait d'autre chaussure que les bottes à talon haut. Rarement sort-il à pied; il fait ses visites à cheval, comme nous les faisons en voiture ou en cabriolet. Très-souvent même enfourche-t-il un âne, car cet animal, si méprisé en Europe, est dans l'Orient, et à Boukhara surtout, très-recherché. Sa stature est haute et il rivalise presque avec les

plus beaux chevaux. L'Ousbeck s'occupe peu de politique, il a un roi qui s'en occupe pour lui ; le roi est comme un personnage surhumain qu'il aime, qu'il craint et respecte ; ses lois sont observées comme si Dieu les avait dictées, et ses paroles sont écoutées avec recueillement, comme si le Prophète avait parlé. L'Ousbeck se plaît à voir son roi dans les promenades, dans les lieux publics; il le suit à la mosquée et s'unit à sa prière, il se porte en foule sur son passage, admire la majesté et la pompe de son cortége, et se recueille quand le héraut, qui porte en ses mains le Coran, s'écrie d'une voix forte et d'un accent religieux : « Priez Dieu que notre roi ne commette jamais d'injustice ! »

Avant de terminer, parlerai-je des femmes de Boukhara, car en vérité on ne sait pas s'il y en a, tant la jalousie brutale des maris les dérobe à la vue des autres hommes et surtout des étrangers. Un grand voile noir, d'un tissu épais et serré, les couvre de la tête aux pieds, et il n'est donné à personne de le soulever. Malheur à celui qui se hasarderait à commettre un tel crime ! Il en faut souvent bien moins pour encourir la peine capitale, et je me souviendrai toujours que j'ai failli être assassiné pour m'être trouvé sur le chemin que suivait une femme du harem.

Statistique.

Progrès du paupérisme aux États-Unis. — Nous avons eu plusieurs fois l'occasion d'attirer l'attention de nos lecteurs sur ce sujet, et de signaler cette anomalie bien remarquable dans une contrée que certains publicistes offrent comme une pays modèle, où, disent-ils, la distribution

de la richesse est plus égale, où enfin les classes inférieures jouissent d'une plus grande somme d'aisance et de prospérité que partout ailleurs. C'est à un journal américain, au *Boston Advertiser*, que nous empruntons les documens qui suivent.

« On ne peut, dit-il, se faire une juste idée de la rapidité avec laquelle le paupérisme nous envahit, qu'en portant nos regards sur le passé ; alors on a la mesure des progrès immenses que fait ce fléau chaque année ; alors on reconnaît l'inefficacité de toutes les mesures adoptées jusqu'ici pour l'arrêter dans sa marche. A Massachussets, le nombre des pauvres était en 1821 de 1,34 sur 100 habitans ; mais onze ans après, c'est-à-dire en 1832, ce chiffre avait presque doublé, car il s'élevait à 2,55 sur 100 habitans. A Boston, le nombre des pauvres était en 1819 de 395 ; en 1821 il atteignait le chiffre de 400 ; en 1822 et 1823, il augmenta encore, et aujourd'hui le nombre de pauvres que renferme cette ville dépasse 800. A New-York, la taxe des pauvres s'élevait en 1815 à 245,000 dollars (1,298,500 fr.); en 1819, elle fut portée à 368,000 dollars; en 1822, à 470,000, et en 1831 elle a dépassé 700,000 dollars ! Dans l'état de New-Hampshire, le recensement fait en 1800 portait le chiffre de la population générale à 183,858 ames, et n'indiquait qu'un pauvre sur 333 habitans ; les frais d'entretien des indigens coûtaient alors 17,000 dollars (90,000 fr.); en 1820, ils se sont élevés à 80,000 dollars (424,000 fr.), et aujourd'hui on compte un pauvre sur cent habitans ! La Pennsylvanie a donné aussi des résultats non moins remarquables. Dans le tableau suivant se trouve indiqué l'accroissement progressif de la population, comparé à celui du paupérisme dans la cité de Philadelphie, le

district de Southward et la juridiction de Northern-Liberties.

Années.	Nombre d'habitans.	Accroissement de la population.	Nombre de pauvres.	Accroissement des pauvres.
1790......	42,000	»	680	»
1800......	67,811	59 p. °/₀	1,390	104 p. °/₀
1810......	92,785	36 p. °/₀	2,500	79 p. °/₀

Il faut dire cependant qu'un accroissement aussi rapide ne fut pas constaté les années suivantes; mais c'était alors l'époque des guerres, et les pauvres séduits par les largesses du gouvernement venaient s'enrôler de toutes parts sous les drapeaux de l'Union. Mais en 1820, en pleine paix, au milieu de l'abondance et de la prospérité, la plaie du paupérisme reparut avec plus d'intensité que par le passé, car à cette époque on comptait 3,090 pauvres sur 118,323 habitans! Le gouvernement effrayé de cette prodigieuse augmentation recourut aux mêmes moyens; la mendicité fut soldée comme elle l'avait été précédemment, et l'on augmenta même l'impôt foncier lorsque la taxe des pauvres fut insuffisante. Voici quel a été l'accroissement progressif de cette taxe, dans les trois localités que nous venons d'indiquer.

Années.	Dollars.	Francs.
1820—1821................	40,903	216,786
1821—1822................	42,607	225,817
1830—1831................	50,610	268,223
1831—1832................	64,894	343,938

Mais cette prime accordée au vice et à la paresse n'a fait que développer le mal qu'on cherchait à détruire; le gouvernement est enfin revenu de son erreur, et c'est aujourd'hui sur les *Sociétés de tempérance*, qui ont déjà rendu tant de services à l'Union, que l'on compte pour extirper entièrement la plaie du paupérisme.

Industrie.

Des manufactures de tulle-bobbin en France et en Angleterre. — Cette branche d'industrie, qui ne date que de 1811, a fait en quelques années des progrès étonnans. En 1831, on ne comptait pas moins de 211,000 personnes occupées tant à la fabrication qu'aux divers travaux préparatoires qui s'y rattachent, et les produits, obtenus avec 150,000 livres environ de matières premières, représentaient un capital de 3,417,700 liv. st. La fabrication du tulle-bobbin, en augmentant la population de plusieurs villes manufacturières, a répandu l'aisance dans les campagnes environnantes. Sur les 4,500 métiers qu'elle emploie, 1000 environ appartiennent à des personnes qui travaillent pour leur compte, et qui ont ainsi la satisfaction d'être à la fois ouvriers et maîtres. En 1829, le prix de la main-d'œuvre avait déjà baissé ; cette réduction provenait d'abord des concurrences locales, ensuite de celles qui s'étaient formées à l'étranger et enfin du perfectionnement des machines. Les mêmes causes ont continué à se faire sentir jusqu'à présent ; le capital employé par cette industrie est de 2,000,000 st. (50,000,000 fr.), et le nombre des personnes qu'elle occupe ne s'élève pas à plus de 160,000. Toutefois on a fabriqué l'année dernière 7,000,000 d'aunes de tulle de plus qu'en 1831 ; à cette époque la quantité fabriquée était de 23,400,000 aunes carrées ; et en 1833 elle s'est élevée à 30,771,000.

La quantité de coton annuellement employée par les fabriques de tulle est de 1,600,000 livres qui représentent 120,000 liv. st. (3,000,000 fr.). Transformée en fil, cette quantité de coton donne un poids de 1,000,000 de livres et une valeur de 500,000 liv. st. (15,000,000 fr.). La

même fabrication emploie en outre 25,000 livres de soie brute, qui coûtent 30,000 liv. st. (750,000 fr.). Convertie en fil de soie double, cette quantité de soie donne un poids de 20,000 livres, et une valeur de 40,000 liv. st. (1,000,000 fr.). La moitié des produits des manufactures de tulle-bobbin est exportée à l'état d'uni, c'est-à-dire sans avoir reçu aucune broderie. L'exportation du tulle-bobbin se fait en général à la destination de Hambourg, pour la consommation locale et pour l'approvisionnement des foires de Leipsick et de Francfort, à la destination d'Anvers et du reste de la Belgique, à destination de la France, par la voie de la contrebande. Elle a lieu également pour l'Italie et les deux Amériques, et pour les pays à l'est du cap de Bonne-Espérance.

La France fabrique aussi avec succès le tulle-bobbin ; on compte déjà à Calais six cents métiers ; à Lille, à Douai, à Cambrai, six cents ; à Saint-Quentin, six cents ; à Dunkerque, quatre cents, etc., etc. ; en tout, deux mille quatre cents métiers sont aujourd'hui chez nos voisins en pleine activité. Ils occupent de dix à douze mille personnes et emploient un capital de 11 à 12 millions de francs. Un fabricant français vient d'inventer un procédé très-simple et très-ingénieux pour confectionner les broderies qu'on faisait autrefois à la main sur ces tissus. Quelques échantillons de ces nouveaux produits figureront, dit-on, dans la nouvelle exposition qui doit avoir lieu incessamment à Paris.

Méthode américaine pour teiller le chanvre. — La culture du chanvre a pris, depuis quelques années, une grande importance dans quelques-uns des états du nord de l'Union-Américaine. Une compagnie s'est formée à Northampton, dans le Massachussetts, pour l'exploitation

des terres voisines des bords de la rivière de Connecticut, qui conviennent sous tous les rapports à ce genre de culture ; car le chanvre aime les terres humides et naturellement fertiles. Les succès qu'elle a obtenus ont été assez heureux pour faire espérer que les ports de la Nouvelle-Angleterre qui consomment en câbles, en cordages et en toiles à voiles une grande quantité de chanvre, ne tarderont pas à pouvoir s'approvisionner de cet article, dans le pays même, sans avoir besoin de recourir à la Russie, où jusqu'ici les Américains allaient le chercher.

Voici les procédés suivis par la Compagnie de Northampton pour apprêter le chanvre :

Lorsqu'il a été arraché, on le place sous des hangars, à l'abri des vents et de la pluie, afin que les tiges n'en soient pas tachées, et qu'elles conservent une belle couleur dorée. Avant de le soumettre à l'action de la machine qui doit séparer le chanvre de la chenevotte, on le met pendant deux ou trois jours dans une chambre bien aérée, et dans laquelle on entretient une chaleur artificielle. Lorqu'on juge qu'il est assez sec pour que l'écorce quitte facilement la partie ligneuse, on le passe dans une machine inventée par MM. Himes et Bain, et qui consiste en six paires de rouleaux ou de cylindres cannelés, placés horizontalement, et montés dans une boite qui a environ quatre pieds de long. Les rouleaux ont la même longueur, et leur diamètre est de six pouces; ils sont en bois dur, à l'exception de deux paires à la tête de la machine, qui sont en fonte. Leurs cannelures sont graduées pour chaque paire, depuis le haut jusqu'au bas de la machine. Chaque rouleau porte à son extrémité une roue qui se lie à un arbre droit, auquel tiennent d'autres roues qui répondent à celles des rouleaux. Au haut de la machine se trouve un tablier sur lequel on pose les tiges du chanvre, qui pas-

sent dans les rouleaux de la même manière que la laine dans la machine à carder. La graduation des cannelures est faite avec une telle précision, que le chanvre, en traversant la machine, conserve toujours la même position relative jusqu'à ce qu'il arrive sur un second tablier, au bas de la machine d'où il est retiré par un ouvrier. Chaque tige qui passe dans la machine, reçoit environ cent soixante coups de rouleau sur toute la longueur, de sorte que l'écorce se trouve presque complétement purgée de chenevottes.

Au sortir de la machine, on lie le chanvre en paquets qu'on met rouir dans l'eau claire, où ils restent jusqu'à ce que la partie mucilagineuse de la fibre soit entièrement dissoute. Alors on retire ces paquets de l'eau, on les fait sécher, et quand ils sont bien secs, on repasse le chanvre dans la machine pour l'adoucir.

La machine de MM. Himes et Bain opère avec une telle rapidité, qu'elle peut apprêter deux mille livres pesant de chanvre par jour, et cela sans aucun danger pour la force du chanvre et avec bien moins de déchet que lorsqu'on le teille à la main.

AVRIL 1834.

REVUE
BRITANNIQUE.

Économie Politique.

DE LA LIBERTÉ DU COMMERCE.

Pendant la guerre gigantesque livrée par Bonaparte à la Grande-Bretagne, et soutenue par elle avec un courage et une obstination dignes d'un tel adversaire, l'agriculture, le commerce, les manufactures des Trois-Royaumes, étaient dans la situation la plus florissante. L'agriculture surtout avait pris un immense développement. D'après les rapports officiels (1), les taxes sur l'agriculture équivalaient, à elles seules, à trois fois la valeur de celles que produisaient les taxes sur les manufactures et le commerce. La paix, au lieu d'augmenter cette prospérité, en suspendit le cours. A peine l'Europe eut-elle déposé les armes, « le prix de nos grains fut réduit de moitié; 50 millions se trouvèrent effacés du revenu total des classes agricoles; la communauté tout entière (comme l'observe *Spence* dans ses Essais) eut à subir une diminution proportionnelle de

(1) *Property-tax-returns.*

bénéfices et de revenus ; » enfin aujourd'hui, la situation générale du commerce et de l'industrie suit une pente rapide, et approche de la décadence, par degrés faciles à apprécier.

On a fait de grands efforts pour arrêter ou paralyser ce mouvement rétrograde. A peine les ports de la Baltique nous furent-ils ouverts, on acheta des grains, que l'on importa en Angleterre. En même tems on encombra de produits britanniques les marchés du continent : la grande quantité de ces produits en amena la dépréciation ; les gouvernemens étrangers, pour prévenir la chute de leurs propres manufactures, frappèrent de lourds impôts les mêmes produits, qui bientôt perdirent, même sur le continent, l'avantage du bon marché. Cependant on imitait nos procédés, on se rapprochait chaque jour de cette perfection de fabrication qui avait assuré notre supériorité et accru nos profits. Les partis politiques, d'accord sur le fond de la question, expliquent, selon leurs intérêts et leurs principes opposés, l'accroissement inévitable du fléau. Ils sondent la plaie commerciale, moins pour la guérir que pour s'écrier : « Voilà l'œuvre de nos ennemis : frappez-les ; punissez-les ; renversez-les. » Heureusement il résulte de ces discussions amères, de ces récriminations sanglantes, un immense bienfait. L'examen s'en empare. L'analyse et l'investigation n'oublient pas une seule des observations, même détaillées et minutieuses, qui peuvent conduire à la vérité. Récapitulons ici quelques-uns des faits qui intéressent le plus le commerce et l'industrie de notre nation. Nous examinerons ensuite les remèdes que l'on propose pour alléger les maux et cicatriser les blessures flagrantes de notre séculaire et chancelante prospérité. La concurrence des nations étrangères nous menace.

« En 1787, dit M. Kirkman Finlay, la Grande-Bretagne

était en possession des seules manufactures de coton qui eussent quelque importance. La France et l'Allemagne n'en avaient pas. Celles de la Suisse méritaient à peine d'être citées. Ma maison fut la première qui exporta des numéros fins à l'étranger. Aujourd'hui tous les pays d'Europe possèdent leurs grandes manufactures de coton : je les ai vues s'accroître progressivement ; l'Autriche et la Suisse surtout, qui maintenant sont à la tête de cette fabrication. A la paix de 1814, les manufactures françaises n'étaient pas très-redoutables ; elles le sont devenues. » M. Rathbone Grey, propriétaire d'une vaste filature de coton, est de la même opinion que M. Kirkman Finlay. « Il y a deux ans, dit-il, j'ai visité le continent avec l'intention expresse d'examiner la situation des manufactures. Mes résultats ont été de nature à m'inspirer d'assez vives craintes. En Autriche et en Hongrie, nos inventions les plus modernes avaient déjà pénétré. Sans être aussi parfaites que les nôtres, leurs machines, qui durent peut-être un peu moins, donnent de très-bons produits. La main-d'œuvre est à bon marché, et l'emploi de quelques ouvriers de plus accélère et perfectionne le travail, sans augmenter la dépense proportionnelle. J'ai vu cinquante mille fuseaux, dans un établissement fondé par le prince Esterhazy et quelques grands seigneurs autrichiens, sur les frontières de l'Autriche et de la Hongrie. A quarante milles de Vienne, une manufacture, qui appartient au baron Bouton, donne des fils de coton qui rivalisent presque avec les nôtres. Quand je la visitai, je fus très-étonné d'y trouver une machine toute nouvelle, d'invention américaine, et connue sous le nom de *Tordeur de Darnforth ;* à peine aurait-on pu compter en Angleterre vingt machines du même genre. Le baron Bouton n'avait pas même eu de modèle : il avait seulement entendu parler du principe d'après lequel la machine

était construite. Négocians anglais, mépriserez-vous de tels compétiteurs ? La Saxe, la Prusse, le Tyrol, la France, ajoute le même manufacturier, avancent à grands pas dans cette carrière. De l'aveu des fabricans français, cette branche d'industrie voit s'ouvrir devant elle la perspective la plus brillante, et chaque jour la France file des numéros plus élevés. Autrefois nous fournissions à la France tous les numéros au-dessus de 20. Récemment les fabricans français se sont élevés jusqu'au numéro 140 ; en Suisse on commence à filer du 170. Déjà les Américains achètent en Allemagne des étoffes de coton qui entrent en rivalité avec les nôtres ; et l'Égypte elle-même vient de se mettre sur les rangs. Le pacha d'Égypte a envoyé à Bombay des fils de coton qui ont été regardés comme égaux à nos produits (1). »

La plupart des perfectionnemens nouveaux qui ont changé le système total des filatures de coton nous viennent de l'Amérique. C'est elle qui en profite la première ; et puisque la Grande-Bretagne rivalise avec elle, il faut non seulement qu'elle s'attribue et s'approprie ces améliorations, mais qu'elle donne à ses produits un degré de solidité et de beauté capable de soutenir la concurrence. Chaque jour les états de l'Union deviennent plus formidables pour le commerce de la Grande-Bretagne : rien ne peut les empêcher d'établir des manufactures de coton devant lesquelles nos manufactures doivent s'effacer un jour. Leurs vaisseaux visitent tous les ports de l'univers ; leurs rapports avec l'Amérique du Sud sont faciles et fréquens ; leurs citoyens sont les plus entreprenans des hommes. Ils ne négligent aucun moyen de multiplier leurs relations :

(1) Dans le 7e Numéro de la 2e série, pag. 181, nous avons consigné ce fait très-curieux

tantôt en gain, tantôt en perte, mais toujours actifs, ils ne peuvent manquer de parvenir à leurs fins et d'obtenir de nombreux débouchés.

« Cette concurrence, dit M. Graham, nous menace et nous circonvient. Depuis cinq ou six années, les exportations américaines ont afflué dans les marchés de Mexico, du Brésil, de Buénos-Ayres et même du cap Horn. A Valparaiso, les tissus de coton américains l'ont emporté sur les nôtres. A Manille et à Singapore ces produits se sont montrés, ainsi qu'à Saint-Domingue et à Malte. Smyrne même et Constantinople les demandent. »

Déjà la bonté, la solidité, la valeur comparative des produits anglais ont été mises en question; les cotons américains ont acquis, sur certains marchés, une réputation de durée et de fini que n'ont plus les produits anglais. Pour donner à leurs cotonnades une apparence plus belle, une blancheur séduisante, tout en les vendant bon marché, les fabricans anglais ont employé quelques moyens presque frauduleux; ils se sont servis d'un apprêt crayeux pour remplir les interstices du tissu et prêter une sorte d'éclat à leurs produits : jamais les Américains n'ont recours à cette ruse, qui n'est pas inconnue des acheteurs, mais qui établit une supériorité évidente en faveur de nos concurrens.

Même observation relative aux étoffes de laine. Les manufactures de Saxe, de la Catalogne et des Pays-Bas ont fait, en ce genre, de rapides progrès. Presque tout le commerce des laines, qui s'exportent dans l'Archipel et dans les îles Ioniennes, est monopolisé par les Pays-Bas, qui possédant des ressources immenses et payant la main-d'œuvre très-bon marché, nous enlèvent nos moyens de fabrication et rivalisent avec nous. Nos casimirs même sont imités en France et en Belgique. Il y a trente ans, nous

en possédions seuls le secret, tout le continent se fournissait chez nous. Maintenant, à Verviers et à Bruxelles on fait de très-bon casimir.

Les manufacturiers anglais ne sont pas aveugles. Ils se consument en impuissans efforts, pour lutter avec avantage contre leurs innombrables concurrens Pendant ces dernières années, il s'est fait une guerre commerciale, guerre secrète, dont les incidens sont bizarres et prouvent que le mobile universel de l'humanité, l'intérêt personnel, père de l'ambition, n'est pas plus violent ni plus effréné chez les souverains qui ceignent le diadème, que chez ces rois de boutique, dont le sceptre est une aune et le trône une balle de cotonnades. Une mine de plomb, exploitée par une compagnie américaine, et qui semblait devoir fournir beaucoup de produits, effraya le commerce britannique. Aussitôt, pour ruiner l'entreprise américaine, une quantité considérable de plomb fut exportée d'Angleterre aux États-Unis, et vendue à perte. Le gouvernement de Washington sentit le coup que l'on allait lui porter, et frappa d'un impôt très-lourd l'importation du plomb en Amérique. Malheureusement l'acte était rédigé de manière à offrir aux négocians anglais une chance de fraude : leur adresse s'en empara. Tout en prohibant l'importation du plomb, les législateurs républicains avaient permis celle des balles et des boulets. Aussitôt on enrôle, à Londres, une armée de petits enfans, qui, jour et nuit, agenouillés devant un feu ardent, autour de chaudières remplies d'un métal qui bouillonne, s'occupent à fondre des balles, à fabriquer des boulets, et reçoivent, en paiement d'un labeur accablant, dangereux et sans proportion avec leur âge et leur faiblesse, une misérable somme. L'humanité blâme ces manœuvres et ces contremanœuvres; l'économie politique n'en reconnaît pas l'uti-

lité; mais l'homme est homme; elle ne peut détruire ni sa nature, ni ses vices. L'intérêt personnel et la cupidité survivront à toutes les théories, et les calendes grecques auront sonné l'heure de la régénération du globe avant que notre nature ait changé.

Le commerce gigantesque de l'Angleterre offre plus d'un phénomène également remarquable. Nos commandes de coton sont très-considérables, et cependant elles nous donnent peu de profits. Pourquoi? C'est que nos manufacturiers produisent toujours plus que leurs commandes ne l'exigent et qu'ils exportent le reste avec perte. En travaillant sur une vaste échelle, ils font des bénéfices d'économie; et quand même une partie de leurs produits leur resterait et les mettrait dans la nécessité de s'en défaire à perte, ils trouveraient moyen de se retrouver encore sur les gains de fabrication dont je viens de parler. Le manufacturier qui n'a reçu de commandes que pour 75,000 pièces de calicot, en fait 100,000. Supposez que les 75,000 pièces qu'il est sûr de placer, lui rapportent 10 pour °/° ; les 25,000 autres pièces, qui lui coûtent très-peu de frais de fabrication, seront exportées; il perdra quelque chose sur ce reliquat; mais il aura bénéficié sur le tout. Tel est le raisonnement de nos fabricans: c'est ainsi que, chaque année, ils encombrent les marchés de nouveaux produits; qu'ils rendent, chaque année, plus nécessaire l'exportation de leur surplus; aussi ce surplus, rencontrant chaque année une plus dangereuse concurrence, se vend à un prix moins élevé.

Quant aux ouvriers, auxquels il faut bien songer un peu dans notre examen, leurs salaires étant considérablement réduits, ils sont obligés de travailler continuellement pour soutenir leurs familles. Ils produisent quatre fois plus qu'ils ne produiraient s'ils étaient mieux rétribués.

La richesse se concentre dans quelques mains; les marchés et les magasins s'encombrent, la nécessité de l'exportation devient sans cesse plus urgente. Sans l'exportation, il faudrait, pour faire vivre les ouvriers, élever le taux des salaires; ils produiraient moins; et cependant ils produiraient encore trop pour notre consommation intérieure. Les bénéfices, résultats de la grande quantité des produits fabriqués et de l'économie attachée à cette grande quantité, se trouveraient anéantis. Quelle serait donc la situation des manufacturiers qui ne comptent plus que sur ces bénéfices qui très-souvent encore ne se réalisent pas? En employant leurs capitaux avec autant d'habileté et de prudence que possible, ils n'en retirent qu'un très-petit gain; aussi cherchent-ils à multiplier ce gain minime en multipliant leurs produits; ils stimulent l'activité de leur commerce. De petites manufactures s'établissent à côté des grandes et vendent meilleur marché que ces dernières. Peu de mois s'écoulent : les grandes manufactures sont forcées d'abaisser leurs prix. Leurs rivales ont toute espèce de désavantage dans cette lutte; leurs machines sont moins parfaites; elles manquent de capitaux et de bras, et la division du travail ne leur permet pas de fabriquer rapidement et économiquement. Enfin elles sont écrasées; mais après avoir entraîné d'autres négocians dans leur banqueroute, après avoir prélevé une dîme sur les gains des antagonistes qu'ils ont embarrassés et harcelés sans les abattre.

Jetez les yeux sur les diverses branches de l'industrie anglaise. Vous les verrez toutes en proie à deux maladies cruelles : la concurrence et l'exubérance des produits. Les fonderies de fer et de cuivre de Sheffield et de Birmingham peuvent nous servir d'exemple. En 1773, il y avait à Birmingham six fonderies de cuivre; en 1830, on en

comptait cent trente-six. Dans cet état de choses, ce n'est plus de l'industrie que l'on tire profit, mais seulement de l'emploi de son capital. Celui qui a des espèces et qui peut les aventurer, soit en payant comptant, soit en vendant à crédit, réalise des bénéfices : mais ces bénéfices ne sont pas le résultat de l'industrie; ils ne proviennent que de l'intérêt du capital : immense différence. Voici bientôt trente années que le salaire des tisserands de Glascow n'a pas cessé de décroître. Pourquoi? C'est que la concurrence a suivi une progression correspondante; c'est que les petits fabricans nécessiteux, prêts à mourir de faim, se sont empressés d'offrir leurs produits à vils prix. Ce prix, devenant le prix ordinaire du marché, les a contraints à diminuer le taux des salaires. Il a fallu que les ouvriers se soumissent; il leur a fallu, parias de la civilisation, se contenter de cette portion congrue. Femmes, enfans, hâves, exténués, victimes de cette industrie florissante dont ils sont les rouages les plus malheureux et les plus actifs, ont vainement poussé des cris de douleur et quelquefois de rage. Quelques philantropes ont daigné recueillir et répéter ces cris; quelques chefs de parti s'en sont emparés pour émouvoir les masses et éveiller les passions : un poète moderne les a reproduits avec une fidélité déchirante.

Pauvre enfant! voyez-le, dès que l'aurore est née,
Debout, près du métier, commençant sa journée;
Jusqu'au soir, nul repos : à peine un peu de pain :
L'œil toujours enchaîné sur ces ressorts d'airain,
Attentif, haletant, d'heure en heure il expire!
Il gémit; on le frappe... Et cet affreux martyre
Dure jusqu'au moment où le poids du labeur

Accable un jeune corps, vieilli par la douleur.
L'enfant assassiné ferme l'œil : il succombe ;
Et son premier repos est celui de la tombe (1) !

Ce tableau atroce, ce drame horrible se reproduit et se multiplie tous les jours dans nos cités manufacturières. Une vaste population travaille plus qu'autrefois et vit avec moins d'aisance ; les pères, incapables de nourrir leurs enfans, les forcent de travailler à côté d'eux et de gagner leur pain, avant même que le développement total de leurs organes se soit accompli. Ces malheureux enfans, où puiseront-ils des idées morales, des principes honnêtes, de l'espoir et de la confiance en Dieu? Leur état physique et leur situation morale sont pollués à la fois, et la source de leur vie comme de leur vertu tarit au moment où elle commencer à jaillir. O philosophes! qui vous êtes élevés contre l'esclavage des noirs avec tant d'éloquence, que dites-vous de cet autre esclavage? Et vous, réformateurs, n'est-ce pas de ce côté que vos efforts doivent se diriger? N'est-ce pas à cette amélioration qu'ils doivent tendre?

Cobbett, au milieu de toutes les absurdités qu'il versait à pleines mains, et qui se mêlaient à un bon sens rare, à des vérités fortes, et même à une observation pénétrante et peu vulgaire, avait raison de dire au peuple anglais : « Vous croyez que le commerce fleurit parce que de grands capitaux s'accumulent entre les mains d'une ou deux personnes : c'est une erreur. La prospérité partielle que vous admirez ne prouve absolument rien en faveur de la prospérité universelle. » Cobbett disait vrai.

Ne nous y trompons pas : il est impossible que cette foule

(1) *The day of judgement.* —Voyez le curieux article inséré dans notre avant-dernier Numéro, qui fait connaître avec quelle rapidité la mort moissonne les enfans employés dans les manufactures.

nécessiteuse augmente, sans que l'incendie de nos fermes, sans que de nouvelles et terribles insurrections (les insurrections de la faim), n'exposent l'Angleterre à une guerre d'esclaves, plus redoutable que celle qui ébranla le pouvoir des Romains. Notre aristocratie commerciale, devenue la rivale dangereuse et peut-être la suzeraine de notre vieille aristocratie, sent déjà quelque chose de ruineux et de chancelant s'agiter dans les bases qui la soutiennent. Notre agriculture a marché dans la même voie. Au lieu de continuer ce mouvement de progrès dans lequel elle était entrée depuis un siècle, elle a perdu la plupart de ses immenses avantages.

« Voici bientôt cinquante ans, disait lord Brougham en 1826, que l'industrie agricole de l'Angleterre a pris un élan rapide et merveilleux. Dans tous les sillons où poussaient quatre épis de blé, le sol en donne au moins cinq aujourd'hui; notre nation de boutiquiers (c'est ainsi que les étrangers nous appellent avec ironie) est devenue la nation la plus habile et la plus expérimentée en fait de science rurale. Nos fermiers sont des gentilshommes. Au lieu de la simple bouteille de bière forte dont leurs pères se contentaient, ils ont du vin de Madère et de Porto à vous offrir, quand vous leur rendez visite; leurs filles, au lieu de traire les vaches, fatiguent de leurs efforts le clavier d'un piano ou les cordes d'une harpe. Il est vrai que ce luxe, dont on leur a fait reproche et que la prospérité entraîne toujours, n'est pas un vice qui leur soit exclusivement imputable. Les manufacturiers, encouragés par l'état florissant de leur négoce, ont échangé contre des palais, situés près d'Hyde-Park, leurs vieilles maisons noires de la Cité. Au lieu de dîner à une heure avec leurs commis, comme c'était la coutume immémoriale de leurs aïeux, ils prennent leur repas à sept heures comme les ministres:

jouissances, vanités, frivolités, hochets de l'opulence, deviennent leur partage. »

Tout est changé, du moins quant à la situation de nos agriculteurs; aucun des partis qui divisent l'Angleterre ne révoque en doute leur décadence et celle de l'agriculture elle-même. Comme profession, elle est singulièrement déchue dans l'estime générale. Le gentilhomme-fermier n'existe plus. Naguère il léguait à chacun de ses enfans de trois à quatre mille liv. st.; à peine a-t-il maintenant, au lit de mort, la même somme à partager entre eux tous. Les petits propriétaires, jadis si nombreux dans le Lancashire, s'effacent et s'absorbent en présence des capitalistes, qui, se retirant du commerce, achètent des terres à bon marché, et profitent de la détresse des agriculteurs ruinés, forcés de réaliser à tout prix : dans les provinces centrales de l'Angleterre, beaucoup de fermiers sont insolvables. Les fermes que leurs pères et les pères de leurs pères ont habitées commencent à se délabrer, faute de soins nécessaires. Des milliers d'acres de terrain autrefois cultivés sont en friche; dans les comtés de Surrey et de Sussex, telle terre que l'on prenait à bail, il y a quarante ans, à raison de quatorze schellings par acre, ne peut trouver aujourd'hui de fermier qu'à raison de cinq schellings par acre; la taxe actuelle des pauvres s'élève à *dix schellings* par acre. L'affluence des gentilshommes de province à Londres, et leur dégoût pour la campagne n'ont fait qu'aggraver le mal. Ces petits propriétaires qui, avec leur huit cents ou mille liv. st. de rente, jouissaient d'une certaine considération dans le pays et ne manquaient jamais de donner à leurs inférieurs une généreuse hospitalité, se sont transformés en citadins. Visitez leurs manoirs : vous les trouverez déserts; lambris vermoulus; jardins en friche; une vieille femme gardienne de la

maison abandonnée : voilà tout. Et ne croyez pas que ces tristes détails soient fondés sur des hypothèses vagues, sur de chimériques aperçus. Ils sont consignés dans les nombreuses enquêtes ordonnées par la Chambre des Communes. « Si tous les fermiers anglais, a dit l'un des témoins, se trouvaient forcés de remplir leurs engagemens, la moitié d'entre eux feraient banqueroute. »

Les résultats de cette détresse sont incalculables. La terre mal cultivée et à moins de frais se détériore et donne de mauvais produits : on emploie un nombre moindre de journaliers : que de bras sans travail et de bouches affamées ! Quelquefois on force les terres, on les contraint à donner plus qu'elle ne devraient, afin d'en obtenir de quoi payer ses fermages, et on les abandonne ensuite. Stérilisées, desséchées, épuisées par cette violente et fatale exploitation, elles deviennent incapables de rien produire, si ce n'est après un assez long repos; et il ne se trouve plus ni acquéreurs ni fermiers qui consentent à se charger d'elles. Si les bons terrains que l'on fatigue finissent ainsi par être délaissés, à plus forte raison les mauvaises terres qui demandaient un grand nombre de bras et qui se convertissent bientôt en vaines pâtures. En 1821, on s'était aperçu que l'intérêt du capital consacré aux spéculations agricoles était de beaucoup inférieur à l'intérêt ordinaire de l'argent ; mais on espérait qu'à force d'économie et de soin on parviendrait à vaincre le malheur des circonstances. En 1833, le comité d'enquête a reconnu avec douleur l'inanité de cet espoir. Ressources épuisées, crédit aux abois, économies absorbées, bénéfices singulièrement appauvris ; voilà dans quelle situation ce comité a trouvé l'agriculture : il n'a pas hésité à le déclarer en face du pays.

Quel remède opposer à cette décadence sensible, et

comment protéger non seulement le commerce, mais l'agriculture de l'Angleterre? Par la liberté du commerce, répondent les libéraux à la tête desquels se placent les benthamites représentés par la *Revue de Westminster*. Une grande partie de la population manufacturière est du même avis. C'est contre *les lois relatives aux céréales* que le forgeron de Sheffield, devenu poète tout-à-coup, s'arma d'une indignation et d'une colère si véhémente (1). Il y a vingt années, lorsque l'on proposa au Parlement les bills qui devaient restreindre l'importation des céréales, des émeutes troublèrent le repos de Londres, et la populace attaqua la maison de M. Robinson, partisan des bills. Trois soldats qui avaient tiré par les fenêtres sur le peuple, furent condamnés à mort, parce que malheureusement leurs balles avaient frappé non les acteurs, mais les spectateurs de la révolte. Le bill passa, et depuis cette époque la législation des céréales est soumise aux dispositions qu'il a mises en vigueur.

Ces lois restrictives ne prévinrent pas la décadence du commerce et de l'agriculture. Les souffrances des fermiers se communiquèrent aux journaliers et aux hommes de peine, et pendant que les ouvriers brisaient les machines qu'ils regardaient comme leurs rivales dangereuses, comme les instrumens de leur misère, les gens de la campagne brûlaient les granges, se coalisaient contre les propriétaires, incendiaient les fermes, et après avoir détruit la propriété de leurs maîtres, expiaient sur un gibet inutile leurs crimes qui trouvaient bientôt des imitateurs. Telles sont les circonstances dont les radicaux anglais tirent parti, et qu'ils présentent comme nécessitant une réforme totale dans la législation du commerce.

(1) Voyez le 23e Numéro de la 2e série, dans lequel nous avons consacré un article aux poésies de cet homme remarquable.

« Ouvrez les ports, disent-ils : que les importations et les exportations ne souffrent plus d'entraves. Une fois que le pain sera à bon marché, personne ne se plaindra. — Vous oubliez, répondent leurs adversaires, que nos fermiers et nos laboureurs ayant à lutter contre une concurrence étrangère qu'il leur sera impossible de soutenir, tomberont par degrés dans une misère profonde et que la dépréciation des salaires, entraînant la détresse des classes inférieures, sera le résultat de ce bon marché que vous réclamez! » Le parti tory, attaché à la conservation des droits acquis, a donc soin d'inscrire sur sa bannière : *Nécessité des lois restrictives*; comme le parti libéral, le parti du mouvement et de l'indépendance y inscrit : *Liberté totale du commerce*. Cette vaste question, dont la solution doit guérir ou aggraver la plaie flagrante dont nous n'avons pas déguisé l'étendue, est aujourd'hui l'objet de discussions animées, acharnées, approfondies ; nous reproduirons en résumé, mais avec exactitude, l'argumentation contradictoire des deux partis.

« Le monopole de la nourriture humaine, disent les radicaux, est le plus odieux des monopoles. Il y a long-tems que l'illustre auteur de la *Richesse des Nations* a flétri du plus violent anathème les taxes imposées sur les nécessités de la vie. « Ces impôts, dit Adam Smith, exercent sur un » peuple la même influence que pourraient exercer un sol » infertile et un mauvais climat. Ils augmentent la cherté » des vivres, et telle production qui a coûté réellement peu » de labeurs et de frais se trouve aussi rare et aussi coûteuse » que si les sueurs et les trésors de l'homme l'avaient achetée. Les nations qui ont pu résister à ce système d'impôts, » avaient une force et une énergie naturelle qui devaient » vaincre tous les obstacles, comme ces organisations très- » énergiques que des saignées multipliées et de grandes fa-

» tigues n'épuisent pas. Mais que l'on n'aille pas croire, » comme certains économistes, qu'elles doivent leur pros- » périté aux impôts dont nous parlons ; elles ne prospèrent » pas par eux, mais malgré eux. »

« Le système de notre législation sur les céréales est entièrement contraire aux principes de ce grand économiste. On n'a songé qu'à protéger contre la concurrence les grains appartenant au sol anglais. Mais qui a fait ces lois ? Les propriétaires mêmes du sol ; ceux que la vente des grains enrichit. Il en est résulté qu'au lieu de payer le grain le même prix que les autres nations d'Europe, nous le payons à Londres (en janvier 1834) 57 1/4 p. % de plus que les habitans d'Anvers, 70 p. % de plus que les habitans d'Amsterdam, et 81 p. % de plus que les habitans de Hambourg. La consommation totale de la Grande-Bretagne, y compris l'Irlande, est estimée communément à cinquante-deux millions de quarters par année : douze millions de froment et quarante millions de riz, seigle, orge, etc. Le terme moyen du prix de Londres, en janvier, était de 50 sch. 6 d. pour le froment, et de 25 sch. 6 d. pour les autres espèces de grains. Si nous multiplions par ces prix la valeur totale du grain consommé dans le Royaume-Uni, nous trouverons qu'elle équivaut à la somme de 73,962,375 liv. st. (1,849,059,375 fr.). Le tableau suivant donnera une idée de l'excédant du prix que les impôts sur les céréales font peser sur nous.

	Prix du blé sur les divers marchés.	*Excédant du prix sur le marché de Londres.*
	Liv. st.	Liv. st.
Londres	73,962,375	....
Anvers	47,034,896	26,927,479
Amsterdam	43,507,279	30,455,096
Hambourg	40,750,619	33,211,756

» La somme totale de cet excédant est de 69 1/2 p. % ou de 30,000,000 liv. st. par année. Quelle taxe! et à quel fardeau nous ont soumis les propriétaires qui ont voulu augmenter la valeur de leur blé!

» Mais, dites-vous, si les ports s'ouvraient, si le commerce du blé était libre, le prix des blés du continent s'élèverait, celui des blés anglais baisserait. Sans doute le résultat momentané d'une mesure qui éteindrait le monopole, serait d'accroître la valeur des blés étrangers; mais ce mouvement serait nécessairement temporaire. Il est impossible que l'étranger ne suffise pas au surplus de consommation qu'exigerait la Grande-Bretagne, si on laissait en friche ses terrains les moins féconds; jamais nous ne manquerons de blé. Aujourd'hui même que l'importation des blés étrangers est si limitée, nous recevons notre blé de vingt-trois marchés différens : des rives de la Baltique, de celles de la mer Noire, de la Méditerranée, de l'Amérique du Nord, du cap de Bonne-Espérance, des provinces centrales de l'Hindoustan et même des régions presque inconnues de l'Australie. Aucune production terrestre n'a un si vaste domaine, et n'étend aussi loin ses limites géographiques, que le seigle, le froment et les principaux grains dont l'Europe se nourrit.

» Au nord et au sud du tropique, au niveau de l'Océan, on voit commencer la végétation de ces graminées qui couvrent de leurs épis presque tout l'espace, jusqu'au 55e degré de latitude : à quatre mille pieds au-dessus du niveau de la mer, on retrouve encore le froment et l'orge. Ils ondoient sur les plateaux élevés de l'Amérique et de l'Asie, en Amérique vous les voyez braver les feux de l'équateur. Le riz et l'avoine ne commencent à germer qu'au 20e degré de latitude et finissent avec le 60e. Quant

aux plantes légumineuses, elles végètent partout, de l'équateur au 60e degré de latitude, au niveau de la mer, et à 1,000 pieds au-dessus d'elle. Il y aura du blé à exporter dans tous les tems, chez tous les pays du monde qui possèdent un peu d'industrie, une faible population et un sol doué de quelque fécondité. Aujourd'hui même, des régions habitées par une population pauvre, misérable et peu industrieuse, exportent beaucoup de grain. Telles sont l'Irlande, la Pologne et la Russie. Le peuple même des États-Unis se contente du maïs et nous envoie son blé de qualité supérieure. Comment craindre que nous puissions manquer de blé? Que de générations doivent se succéder et mourir avant que nos greniers d'abondance tarissent. La population de la Prusse est de cent cinquante personnes par mille carré; celle de Pologne est de cent huit ou à peu près. Les provinces russes situées sur la mer Noire sont beaucoup moins peuplées; et les États-Unis comptent à peine huit personnes par mille carré, quelles ressources nous offrent toutes ces contrées!

» Mais, prétend-on, quand même le commerce jouirait tout-à-coup de la liberté indéfinie que vous réclamez, les frais de transport, de navigation, d'entrepôt, de commission, n'élèveraient-ils pas le prix du grain et ne le porteraient-ils pas au niveau même du prix actuel?

» Erreur : voyez Anvers, Hambourg, Amsterdam; ces villes, qui se fournissent de grain dans les mêmes marchés que nous, sont-elles soumises aux inconvéniens dont on nous menace? Les contrées fertiles en grain sont en général trop pauvres pour imposer la loi à un pays tel que l'Angleterre; elles paient, non en argent, mais en grain, en bois, les produits manufacturés que nous leur livrons. Cet échange s'opère tout à l'avantage des nations

opulentes. C'est ainsi que le poivre, qu'on achète dans l'Inde à raison de 2 pences la livre, se vend à Londres 2 pences 1/2 ou 3 pences. Le sucre brut (*clayed*) que l'on achète à Canton, pour 15 ou 20 sch., ne vaut pas plus de 20 à 25 sch. sur le marché de Londres. Tels sont les avantages que l'on trouverait à rendre le commerce libre. « Oublie-t-on nos moyens de fabrication si perfectionnés et si peu dispendieux, la supériorité et la sûreté de nos ports, les communications intérieures de nos canaux et de nos routes, de nos machines à vapeur et de nos chemins de fer, qui abrégent toutes les distances, économisent le tems et nous mettent à même de payer moins cher que tous les peuples de l'Europe ce que nous achetons à l'étranger. Sans nos énormes taxes, il n'y a pas un objet, même appartenant aux régions les plus lointaines, que nous ne dussions obtenir à meilleur marché que la France, l'Allemagne et l'Italie. Ce qui le prouve, c'est que la plupart de ces articles, une fois achetés par nous, sont ensuite réexportés dans les régions même d'où nous tirons nos grains. Au lieu de payer le blé dont nous avons besoin 74,000,000 liv. st. (1,850,000,000 fr.) par an, nous devrions ne le payer que 30,000,000 ! Mais une taxe de plus de 30,000,000 st. en augmente la valeur. C'est une véritable capitation de 25 schellings par tête d'homme, de femme et d'enfant. Cette taxe équivaut à dix fois la valeur du budget fédéral de l'Amérique septentrionale : impôt énorme qui pèse sur le pauvre, qui se fait légèrement sentir chez les classes moyennes, et dont le riche ne s'aperçoit même pas.

» Une nouvelle objection s'élève : vous voulez, nous oppose-t-on, nous faire dépendre des étrangers, vous voulez détruire notre agriculture. Il est ridicule de demander à notre climat, à notre sol, tout le blé dont

nous avons besoin : autant vaudrait nous en tenir au vin que peuvent fournir les vignes enfermées dans nos serres chaudes, ou au thé que d'habiles jardiniers peuvent naturaliser à force d'art et de soins. Vouloir nous contenter de nos produits artificiels, de nos vins, de nos thés, de nos cotons, serait absurde : vouloir nous contenter de nos seules ressources en blé, c'est très-dangereux. Le nations les plus indépendantes sont celles qui tirent de l'étranger une partie de leurs grains; les mauvaises saisons ne les exposent point à la famine. Elles ne sont point, comme nous, forcées d'arracher à des terrains dénués de fertilité des produits qui coûtent très-cher, et qui se vendent en proportion; comme nous, elles ne se trouvent pas à chaque instant sur le penchant de leur ruine, et obligées d'ouvrir leurs ports, quand la famine les menace, pour les refermer ensuite, et s'exposer bientôt au même péril. Voyez la Hollande : depuis deux siècles elle admet l'importation des blés; jamais, pendant ces deux cents années, la disette ne s'est fait sentir chez elle. Il y a près de cinquante ans, une colonie anglaise s'établit à Singapore, dans un désert, au milieu de régions barbares et de peuplades incivilisées, à cinq cents milles de toute contrée qui pût lui fournir du grain, à mille milles des régions qui peuvent suffire à ses besoins de ce genre. Singapore compte vingt mille habitans; son territoire ne donne pas un épi de blé. Cependant la colonie prospère. C'est que son commerce est libre, sa position centrale, son industrie sans entrave. Non seulement elle possède tout le blé qu'il lui faut; mais elle est obligée d'en réexporter une partie. Les nations voisines sont souvent sans pain : les marchés de Singapore regorgent de blé, et ce blé vient de Calcutta, situé à deux mille milles de distance; avant d'y arriver, il a traversé la moitié de l'Inde! Cette pros-

périté durerait-elle, si les gouverneurs de Singapore étaient propriétaires terriens, et qu'ils prétendissent exercer le monopole à leur unique profit?

» Mais nous décourageons l'agriculture nationale? Non certes. Et vous, vaincrez-vous la nature? L'habileté la plus consommée ne transformera pas le ciel et le sol. A l'époque où la manie agricole dominait la Grande-Bretagne, tout le monde a vu un pair d'Angleterre ensevelir dans un terrain aride des capitaux suffisans pour l'érection d'un palais, et condamner ce terrain qui n'avait donné que quelques tiges de genêts à porter un ou deux épis de seigle. Ce pair d'Angleterre assurément se croyait patriote. Il aurait bien mieux fait de laisser le genêt végéter tranquillement et de jeter ses guinées dans la Tamise, où quelque batelier les eût repêchées. Non, ce n'est pas là du patriotisme; c'est une folle vanité qui détruit des capitaux utiles. Vous nous procurez un épi de blé de plus; très-bien; cet épi est une richesse. Mais si, pour le produire, vous détruisez d'autres richesses, vous serez, je l'avoue, un étrange bienfaiteur!

» En fait d'agriculture, la nature commence l'œuvre; le soin et l'habileté l'achèvent. Il faut au grain un été long et chaud, celui de l'Hindoustan par exemple: là, le laboureur est ignorant et paresseux; sa moisson admirable. Comparez-la aux moissons de l'Écosse, le pays du monde où la pratique de l'agriculture est la plus scientifique, la plus perfectionnée et la plus habile. Quoi que nous ayons pu tenter, nos grains ont toujours été de moindre valeur que les grains étrangers; aujourd'hui même la valeur moyenne du blé anglais est, sur notre marché, de 50 schellings 6 pences, et celle du blé étranger de 52 schellings 8 pences: ce qui constitue

à notre désavantage une infériorité de quatre pour cent. On a calculé que la perte totale du grain semé et perdu dans nos terrains infertiles équivaut à un millier de livres sterling par an. Quelle économie et quel profit !

» Nous le répétons donc; ouvrez vos ports au blé de l'étranger, et brisez les entraves dont le commerce est chargé. C'est à cette indépendance seule qu'il devra son agrandissement. Ne croyez pas qu'une contrée soit nécessairement riche et heureuse, en raison de sa fertilité : rien de plus faux. Avant l'époque où les habitans des fertiles plaines du Gange trouvaient un débouché facile, et jouissaient des avantages du commerce, ils périssaient de faim, au milieu de leurs champs si merveilleusement dotés. Aujourd'hui les provinces qui avoisinent Madras sont en proie à la famine, parce que le monopole du sel ne leur permet pas d'échanger ce produit contre le blé des provinces limitrophes, soumises comme elles à la domination britannique. Pourquoi la Chine passe-t-elle d'une famine à une autre famine ? Ce n'est pas à cause de sa population exubérante ; mais parce que son commerce avec l'étranger n'est pas assez actif, assez vaste, assez productif pour attirer chez elle tout le blé, tout le riz dont elle a besoin. Loin d'encourager ce commerce qui seul pourrait la sauver, elle le redoute, elle le décourage, elle soumet l'étranger à d'odieuses restrictions; et comme cela arrive toujours aux nations aveugles, elle se suicide par ses préjugés.

» On aurait peine à calculer les iniquités et les misères auxquelles ont donné lieu ces lois sur les céréales. Il a fallu trouver ailleurs que dans l'Angleterre proprement dite des ressources contre la famine. On les a demandées à l'Irlande. En 1830, l'Irlande a cédé à l'Angleterre pour neuf millions sterling d'alimens végétaux et animaux. La po-

pulation irlandaise, si misérable, si exténuée, si hâve, si nue, si héréditairement opprimée, vivait de pommes de terre, de lait et de harengs salés dans les grands jours; tandis que le blé que produisait son sol allait sur les marchés d'un pays voisin, se transformer en schellings et en guinées, au grand bénéfice des propriétaires.

» C'est, nous l'avons dit, sur les classes inférieures que le fardeau pèse et tombe de toute sa lourdeur, de toute son iniquité. En effet, quel que soit le revenu de chacun, l'individu ne consomme qu'une certaine quantité de pain. Le grand seigneur qui touche une somme de 100,000 livres sterling par an, et qui paie 20 livres sterling par an le pain nécessaire à sa femme, à ses enfans et à lui-même, ne jouit-il pas d'un immense privilége, si vous le comparez au pauvre journalier qui, sur ses 40 liv. sterling de revenu, gagnés à la sueur de son front, prélève absolument la même somme pour la même quantité de pain? Sur ces 20 livres sterling, il y a 10 livres sterling de taxe imposée par la loi: cette taxe équivaut donc à 25 pour o/o prélevés sur les salaires de l'ouvrier, et à une fraction presque inappréciable sur le revenu du grand seigneur. Le coût du pain que consomme une famille composée de six personnes et de deux domestiques, jouissant d'un revenu de 1,600 livres sterling par an, ne peut excéder 40 liv. sterling, ou la quarantième partie de son revenu total: la dépense du petit boutiquier, pour ce même objet, équivaut à un quart de son revenu.

» Voici bientôt dix-huit ans que les lois restrictives qui donnent de tels résultats sont en pleine vigueur. Qu'est-il arrivé? Nos exportations ont-elles fait entrer dans nos caisses de nouvelles richesses? Non; nos rapports commerciaux avec tous les pays d'où le blé est exporté ont été en décroissant. Depuis treize années cette décroissance

nous a fait perdre 3,782,461 livres sterling, comme le prouve le tableau suivant :

PAYS.	POPULATION.	EXPORTATION DES PRODUITS BRITANNIQUES, en valeur déclarée.		DIFFÉRENCE depuis treize ans.	
		1817.	1830.	Décroissance.	Accroissement.
		Liv.	Liv.	Liv.	Liv.
Russie	56,500,000	3,045,475	1,489,000	1,555,937	0
Danemarck	1,950,000	250,834	118,813	132,021	0
Prusse	12,464,000	518,539	177,923	340,616	0
Autriche	32,000,000	5,433,010	4,463,605	969,405	0
Confédération Germanique	13,900,000				
Suède	2,800,000	43,831	40,438	3,343	0
Norwége	1,050,000	47,051	63,926	0	16,875
États-Unis d'Amérique	13.000,000	6,930,360	6,132,946	798,014	0
TOTAL de la décroissauce				3,799,336	
A déduire l'accroissement				16,875	
Différence au préjudice de l'Angleterre				3,782,461	

» Pour résultat définitif, nos propriétaires terriens se trouvent gagner, par ces lois absurdes dont nous demandons le rappel, à peine 2,000,000 de livres sterling par an, faible somme qui n'entre pas toujours dans leur poche. Et quand même elle y entrerait, qu'est-ce qu'une taxe de 30,000,000, tombant principalement sur le pauvre, et n'aboutissant qu'à enrichir les riches : taxe que l'on recueille à grands frais ; car au lieu de 6 pour 0/0 que coûte la perception des autres impôts, celui-ci en coûte 14 ; et l'aristocratie propriétaire s'attribue 16 pences par livre sterling qu'elle nous enlève.

» Soutiendra-t-on que les fermiers ou ceux dont le capital est appliqué aux travaux agricoles soient intéressés à soutenir ces lois ? Comment prétendre qu'un capitaliste ait intérêt à se servir de machines mauvaises, à payer cher le travail et à rendre son propre capital improductif? Et quand bien même cela serait, une minorité aussi peu considérable a-t-elle le droit d'imposer un fardeau pareil à la majorité de ses concitoyens ? Deux cent cinquante mille familles doivent-elles s'approprier les bénéfices résultant de la spoliation de trois millions de familles ? Encore , sur ces deux cent cinquante mille, on ne peut guère en compter plus de cinquante mille qui, étant propriétaires et ne se trouvant pas forcées à des dépenses proportionnées à leur gain , tirent un véritable avantage de la spoliation universelle.

» Mais, soutient-on encore, les propriétaires étant soumis à des taxes spéciales et pesantes , doivent trouver quelque part un dédommagement et une compensation ; c'est là ce que les lois restrictives sur l'importation des céréales accomplissent en leur faveur. Ils paient la dîme , la taxe des pauvres et la taxe territoriale.

» Quant à la dîme, elle est contemporaine du christianisme. Elle appartenait aux catholiques ; elle appartient encore aux protestans. Elle assure aux propriétaires , non seulement une haute main et un pouvoir qui valent assurément la peine d'être achetés, mais un patronage ecclésiastique qui a son prix, qui est évaluable en schellings et en pences, et qui a cours sur la place. D'ailleurs le quart de la dîme est applicable à des laïques et revient par conséquent aux propriétaires eux-mêmes. Se plaindre de la taxe des pauvres, établie depuis deux cent trente années par les propriétaires, altérée, modifiée , arrangée, reformée sans cesse par eux et dans leurs in-

térêts; vouloir faire supporter à autrui les résultats du mal que l'on a fait, c'est en vérité trop absurde. D'ailleurs la propriété dans les villes ne partage-t-elle pas ce fardeau avec la propriété rurale? Et la taxe sur les terres que l'on fait sonner si haut, n'est-elle pas basée sur des évaluations qui remontent à une époque où le prix de l'argent était bien inférieur à ce qu'il est aujourd'hui : cette appréciation n'est-elle pas toute en faveur des propriétaires? Voici bientôt cent trente ans qu'il paient 4 schellings par livre, sur leur rente annuelle. Mais ce qui valait réellement 4 schellings, sous le roi Guillaume, n'équivaut plus aujourd'hui qu'à 6 pences, eu égard à la valeur relative et générale des objets.

» On voit à quoi se réduisent les plaintes des propriétaires et combien ces plaintes sont injustes. Abolissez les lois sur les céréales : le pain qui coûte aujourd'hui 8 pences, vous l'aurez, comme vos voisins du continent, pour 4 pences et demie. Vos manufactures vous coûteront moins cher, et la main-d'œuvre, plus facile à obtenir et à meilleur compte, vous permettra d'exporter vos produits avec avantage et d'obtenir du blé en échange de ces mêmes produits. Sans doute, ce changement ne s'opérera pas sans blesser quelques intérêts. Vous aurez moins de bras à employer pour la culture du sol, moins de charrues, moins de chevaux, moins d'instrumens aratoires. Mais toutes les industries n'ont-elles pas à subir des révolutions de la même nature? Les manufactures de coton, de laine, de fer, ne se sont-elles pas perfectionnées, de manière à rendre les anciennes machines absolument inutiles? Ces pertes momentanées et ces malheurs passagers doivent-ils entrer en ligne de compte, lorsqu'il s'agit d'atteindre un grand résultat et une amélioration notable? Détruisez donc, nous ne pouvons trop le répéter, les restric-

tions imposées par une législation absurde et barbare; ou la misère du peuple finira par trouver une issue; et ce que vous n'aurez pas réformé avec sagesse, calme et modération, il le réformera, lui, avec violence, colère, fureur! »

Tel est le langage tenu par les radicaux. Écoutons leurs adversaires :

« Vous raisonnez en théoriciens, que les faits et les nécessités de la vie embarrassent peu, disent les écrivains du *Quarterly*, les adversaires du comte Fitz-William, les torys. La cherté du pain n'est pas un malheur pour le peuple. Si le pain est à bon marché et que les salaires diminuent, qu'y gagnera l'artisan? Les fermiers de l'Yorkshire, examinés par les comités d'enquête, ont déclaré unanimement qu'ils préferaient acheter le pain très-cher, travailler beaucoup et gagner des salaires élevés.—« Depuis que le prix du pain a baissé, demandait l'examinateur à un maître d'auberge, est-on plus heureux? —Nullement: quand le blé valait une guinée le boisseau, j'avais beaucoup de pratiques, mon auberge ne désemplissait pas. Aujourd'hui j'ai peine à faire mes frais! — Quand le pain était cher, dit un cloutier, j'avais plus de commandes que je n'en voulais: maintenant je gagne à peine de quoi me nourrir de ce pain dont le prix a baissé.—Un charpentier a porté le même témoignage.

» Si cette opinion est générale dans les cantons agricoles, l'opinion contraire domine dans les villes de manufactures. Presque tous les ouvriers, trompés par de menteuses apparences et par les sophistiques raisonnemens que vous venez de développer avec tant de véhémence, regardent les lois sur les céréales comme le grand obstacle à leur bonheur. Ils croient avec vous que l'exportation de leurs produits s'échangerait contre le blé et le grain des peuples étrangers

si la liberté du commerce s'établissait. Ils déclament contre le monopole des substances alimentaires. Mais M. Huskisson, membre de la Chambre des Communes, avait raison de dire que « dans tous les états, on n'a point d'objection contre le monopole de son propre métier, et que l'on veut la liberté du commerce pour toutes les branches de l'industrie, excepté pour celle que l'on exerce. » — Demandez à ces mêmes manufacturiers qui réclament la liberté du commerce applicable aux céréales ; demandez-leur s'ils la désirent, quant aux manufactures et à leur industrie personnelle ; ils vous répondront qu'ils n'en veulent pas. C'est toute la question des révolutions modernes. Liberté pour nous seuls, esclavage pour tous.

» Au surplus, il n'est pas étonnant que les classes ouvrières soient dupes de cette déception ; car c'en est une. Elles croient que le faible salaire de leur travail augmenterait si les marchés de l'Europe et de l'Amérique, fermés à nos produits par l'exclusion que les lois sur les céréales portent contre le grain étranger, venaient un jour à s'ouvrir. Elles ne réfléchissent pas que très-peu de ces produits sont vendus en Angleterre et qu'il faut nécessairement qu'ils trouvent quelque part un débouché. Avant que les lois sur les céréales fussent en vigueur, nos fabriques ne donnaient que la moitié des produits qu'elles donnent aujourd'hui. Depuis cette époque les machines ont quadruplé les fils de coton et les calicots imprimés. Malgré cette multiplication inouïe des produits, on ne paie que la moitié des salaires que l'on payait autrefois ; et voilà pourquoi un si petit nombre de ces produits se consomme en Angleterre. L'ouvrier même qui n'a pas de machines pour l'aider, a beau travailler deux fois davantage, il est payé deux fois moins. Voulez-vous en savoir la cause ? Ce n'est pas, comme vous le prétendez, la

loi qui défend l'importation des céréales; c'est la surabondance du capital ou des valeurs nominales qui ont donné naissance à une concurrence maladive.

» Quelle influence pourrait exercer la liberté du commerce? Nous qui sommes le magasin central du monde entier, où trouverions-nous ces immenses matériaux en coton, en soie, qu'exigent nos opérations gigantesques? Où nous entraînerait une concurrence sans limite? Les salaires de l'ouvrier se trouveraient bientôt diminuer et tomberaient en peu de tems au degré précis qui s'accorderait avec l'intérêt des économistes. Une fois que nos classes agricoles seront réduites à la pauvreté, elles n'achèteront plus, elles ne produiront plus, et, quand même notre commerce à l'étranger gagnerait quelque chose au rappel des lois dont il est question, cet avantage serait plus que compensé par le déficit général qu'entraînerait la misère des agriculteurs.

» L'intérêt des classes agricoles est immense. Les déprécier, c'est déprécier la société tout entière, et quand même on parviendrait à fabriquer à meilleur marché, il est impossible que la société n'en ressentît pas un vaste et dangereux ébranlement. Qu'on n'écoute donc pas les économistes politiques dont la théorie dangereuse est adoptée par l'intérêt personnel de certains manufacturiers et de leurs ouvriers séduits et trompés. Que l'on ne détruise pas le bien-être et la prospérité des classes agricoles, dans l'espoir lointain d'améliorer la situation des manufactures, et de donner de plus faciles débouchés à nos produits! Entourés de concurrences aussi dangereuses, croit-on que nous trouverons chez l'étranger autant de facilité qu'autrefois à disposer de nos cotons et de nos laines? Notre situation commerciale n'a-t-elle pas tout-à-fait changé de face depuis vingt ans? N'est-il pas absurde de sacrifier les intérêts permanens de l'agriculture aux intérêts varia-

bles et mobiles des manufacturiers? Les autres gouvernemens laisseront-ils leurs propres manufactures se ruiner pour faire fleurir les nôtres, et la première interdiction dont ces gouvernemens nous frapperaient ne nous serait-elle pas plus fatale que l'interdit du souverain pontife ne l'a jamais été ? Donnez donc la préférence aux objets de nécessité première, sur les objets dont on peut absolument se passer.

» Les principaux articles nécessaires à la subsistance de l'homme sont presque partout le produit du sol même; et quand un pays est très-peuplé, on ne peut se les procurer en quantité suffisante, qu'à un prix très-élevé. Le commerce étranger, le commerce d'importation, en abaissant nos prix, diminuerait la production intérieure et ferait décliner en peu d'années l'industrie domestique et l'application de nos capitaux à cette industrie, au point d'en rendre les produits fort rares. Cette rareté finirait par hausser les prix bien au-delà de leur taux actuel. Protégez les consommateurs contre ce danger. Si nous attendions notre grain des étrangers, bientôt notre commerce agricole, se trouvant privé de bénéfices, tomberait entièrement ; une fois sa chute accomplie, il serait impossible de le relever sans faire des sacrifices bien plus considérables que nous n'en aurions fait pour tirer toute notre subsistance de notre propre sol.

» Quoi ! voulez-vous que le gouvernement arrache à notre agriculture la protection qu'il lui avait donnée ? Vous voulez qu'en appelant à vous le grain de l'étranger vous l'engagiez à nous débarrasser de nos produits manufacturiers, qui vous pèsent et qui n'ont pas de débouché ! Le premier résultat de cette mesure sera de transformer en friches des milliers d'acres de terre, et en mendians misérables, des armées d'agriculteurs. Réduits

à la misère, ils gréveront la taxe des pauvres, et il faudra leur donner comme aumône ce qu'on leur donne aujourd'hui comme salaire. Le pain se vendra très-bon marché, oui, mais voilà un bon marché fort avantageux assurément. Et êtes-vous bien sûr que ce bon marché même du pain se maintiendra ? J'en doute. A peine nous serons-nous placés sous la dépendance des puissances étrangères, elles nous taxeront pour leur avantage particulier : nous finirons par acheter le pain tout aussi cher qu'aujourd'hui, et nous aurons en outre, par notre folie, augmenté notre paupérisme, armé une foule de malheureux contre notre société déjà si compromise, et accru toutes nos misères. Encore raisonnons-nous dans l'hypothèse de la paix et de bonnes années. La paix devenait pour la Grande-Bretagne d'une nécessité absolue ; quelques outrages qu'on lui fît, de quelque provocation qu'elle eût à se plaindre, elle serait obligée de se taire et de souffrir. A la première démonstration hostile, les nations ennemies mettraient un embargo sur les grains qui nous alimenteraient et fermeraient leurs ports aux produits de nos manufactures. Que deviendrions-nous, privés de ces alimens indispensables et des débouchés nécessaires à notre industrie. Tout nous contraindrait à la paix ; il la faudrait à tout prix et de quelque sacrifice qu'on dût l'acheter. Mais vienne une année de disette, ces années sont communes, nous ne l'ignorons pas, elles sont dans le cours ordinaire des choses ; elles ne frappent pas ordinairement un seul pays, mais plusieurs pays à la fois. Il faut donc avoir une réserve : sous l'ancien régime que l'on qualifie de tyrannique et d'absolu, nous avions souvent un excédant de blé que nous exportions à l'époque de la moisson, nos greniers contenaient assez de blé pour nous suffire pendant trois, quatre, cinq ou six mois ; aujourd'hui, cet excédant nous ne l'a-

vons plus, voici bientôt vingt ans que nous manquons du blé nécessaire pour nous substanter, et qu'à la fin de chaque année il nous manque du blé pour quatre semaines. Supposez que de mauvaises saisons diminuassent d'un dixième la récolte totale, à quel prix achèterions-nous ce qui nous manquerait? Voilà, ce me semble, des argumens assez forts, et si la certitude de pareils résultats n'est pas convaincante pour la nation, qu'elle ne s'étonne pas si Dieu se charge de punir l'étrange altération d'esprit dans laquelle elle sera tombée. »

Ce sont là les argumens principaux dont se servent d'une part les assaillans; de l'autre, les défenseurs de la liberté du commerce. Une chose dont on ne peut douter, c'est que des intérêts ont été créés par les lois restrictives sur les céréales; qu'une vaste population se trouverait dépouillée de ses droits acquis, si le gouvernement osait ouvrir subitement les portes de cette liberté que l'on réclame à grands cris. D'un autre côté, il n'est pas douteux que le monopole des substances alimentaires ne soit fatal à la prospérité publique. La conciliation de ces intérêts si opposés offre l'un des problèmes les plus difficiles à résoudre de la politique actuelle, si hérissée d'obstacles, de dangers et de contradictions. Les manufacturiers qui ne trouvent plus l'écoulement facile de leurs produits, demandent l'importation des blés étrangers contre lesquels ils échangeraient ces produits. Les agriculteurs, les fermiers et les propriétaires se courroucent à la pensée d'une concurrence qui, en abaissant le prix des produits qui leur appartiennent, abaissera celui de leur salaire et par conséquent la fortune totale des uns et le revenu des autres. Voilà donc deux armées en présence. Restreindre le commerce des grains, disent les manufacturiers, c'est tuer l'industrie des fabriques; nous avons besoin d'un bon

marché libre, afin que tous nos produits se vendent. Ouvrir nos ports aux blés de l'étranger, disent les fermiers, les propriétaires de terre, les laboureurs, les journaliers et tout ce qui se rattache à l'industrie agricole, c'est vouloir que l'agriculture anglaise périsse.

Cette question si vaste, si compliquée, si intéressante, a pris, en Angleterre, la forme d'une guerre véritable. Des sociétés se sont formées sous le nom de *Sociétés contre les lois des céréales;* des journaux et des revues ont été spécialement consacrés à la destruction de ces lois funestes; le comte Fitz-William s'est placé à la tête des troupes nombreuses et ardentes qui ont donné l'assaut. Cependant la propriété terrienne s'est défendue avec vigueur, non seulement dans le *Quarterly Review* et dans le *Blackwood*, mais dans des livres et des revues *ex-professo.* L'attaque portée aux lois contre les céréales a même trouvé son poète, un ouvrier, dont l'ame énergique et l'esprit ardent ont servi d'écho à la colère populaire. Le *Corn-Law-Rhymer,* Ebenezer-Elliot, par ses déclamations véhémentes, mais éloquentes, s'est placé au premier rang des poètes modernes. Qu'on ne s'étonne pas d'ailleurs du vaste retentissement de cette question et de l'animosité avec laquelle on l'a soutenue; elle tient, par ses racines mêmes, à cette vaste discussion des tems modernes, à cette grande querelle de ceux qui ne possèdent pas et de ceux qui possèdent, à cette redoutable haine contre la propriété, haine à laquelle sont en proie des populations tout entières. Ici, les agriculteurs représentent la propriété. Le *Westminster Review* ne cache pas sa pensée, il ne croit pas devoir dissimuler le peu d'intérêt qu'il porte aux propriétaires, lesquels, dit-il, ont rédigé et mis en vigueur ces lois fatales d'après lesquelles la liberté du commerce s'est vue entravée. Le *Quarterly Review*, de son

côté, s'embarrasse bien moins des manufactures que des propriétaires terriens; pourvu que ceux-ci fleurissent et conservent leur prospérité héréditaire, le *Quarterly Review* est satisfait. Quelle politique sage et prudente pourra réussir à satisfaire ces intérêts dissidens, amènera par degrés la liberté du commerce sans sacrifier les classes agricoles, et soutiendra ces dernières sans détruire l'activité de nos fabriques?

(*Eclectic Review.*)

Portraits Historiques.

N° II.

GIBBON, EDMOND BURKE ET CHATEAUBRIAND.

Les trois noms qui brillent à la tête de cet article ont éclairé leur époque et rempli de leur gloire la moitié d'un siècle. Ces trois hommes ont siégé dans les assemblées politiques, excité des haines et des amitiés exaltées; pris part au mouvement intellectuel et au mouvement matériel. Ils survivront à leur époque, l'une des époques les plus orageuses et les plus dignes d'attirer l'attention des philosophes, que les annales du globe aient jamais offertes à investigations. Tous trois hommes politiques, ils ont surtout prétendu au laurier littéraire, à la renommée de l'écrivain.

L'un, Édouard Gibbon, a complétement échoué dans la carrière politique; mais en compensation du triste rôle que la Chambre des Communes lui a vu jouer, la postérité lui décerne le titre de prince parmi les historiens du dix-huitième siècle. Le second, M. de Châteaubriand, auquel la philosophie et l'histoire peuvent reprocher plus d'une erreur, plus d'une contradiction, plus d'une exagération, s'est placé d'une manière éclatante parmi les hommes d'état de son tems : s'il n'a pas fait des rois comme Warwick, du moins a-t-il contribué puissamment à défaire une monarchie. Ferme colonne de tous les partis écroulés, seul debout au milieu des ruines, il a eu des flatteries pour tous les malheurs et des paroles d'enthousiasme en faveur de ces décadences même que son

éloquence avait préparées et provoquées. De quelque manière que l'on veuille le juger, son rôle est le plus éclatant, le plus chevaleresque et le plus illogique de tous ceux qui remplissent notre drame européen.

Burke a su réunir d'un lien plus intime le talent de l'homme de lettres, la mission de l'orateur et les travaux de l'homme politique. Peut-être sous ce double rapport, sa gloire aura-t-elle plus de durée; elle n'aura jamais plus de retentissement et plus d'éclat que celle de M. de Châteaubriand. Arrêtons nos regards sur ces trois hommes remarquables, en commençant par ce pauvre Gibbon, admirable écrivain, penseur profond, coloriste habile, qu'une mauvaise inspiration porta à briguer une place au parlement d'Angleterre.

La nature ne l'avait pas créé pour cela : il était horriblement laid; et sa laideur n'était pas de celles qui se font respecter, qui portent un caractère d'énergie et de vigueur, qui répandent la terreur autour d'elles; Gibbon était ignoble à voir : un nez écrasé, une figure grasse et mafflée, une physionomie commune; nulle distinction, nulle gravité, nulle finesse dans le regard. L'habitude de vivre seul avait rendu ses manières communes et gauches; à cette lourdeur, à cet embarras dont les savans ont peine à se défaire, il joignait une vanité susceptible, le désir de briller, et cette affectation perpétuelle, ce défaut de simplicité, qui n'avait pas échappé à la critique de Mme Du Deffand, l'*aveugle clairvoyante*, ainsi que l'appelait Voltaire. « Certes, dit-elle à son jeune ami Walpole, votre protégé Gibbon sait beaucoup : sa conversation est très-variée et très-instructive : quant à l'*esprit* que vous lui attribuez, je ne suis pas tout-à-fait décidée là-dessus. Il attache trop d'importance et de prix à ses agrémens; il fait trop de frais; il prend trop de peine pour les acquérir. Je suis toujours

sur le point de lui dire : « Ne vous donnez pas tant de » mal : vous méritez d'être né Français ! »

La facilité, la simplicité, la familiarité de l'élocution, ces qualités qui n'excluent ni la force, ni la véhémence, ni le coloris, ni la finesse, ni la puissance de la dialectique, sont essentielles à l'orateur : sans elles il n'a aucune prise sur l'intelligence de ses auditeurs : on le regarde toujours comme un fabricant de phrases, comme un homme qui veut tromper; il passe pour un rhéteur, et personne n'a confiance en lui. Voilà ce qui arrivait à Gibbon, quand il se levait à la Chambre des Communes, ou même quand il pérorait dans un cercle d'amis. D'ailleurs, Gibbon était tranchant; il ne se prêtait, il ne se pliait pas aux idées et aux habitudes d'autrui. Dans sa retraite studieuse il s'était accoutumé à formuler nettement des argumentations et des syllogismes, d'où il ne sortait jamais. Ses phrases, calculées d'avance, trop cicéroniennes, trop bien combinées, n'entraînaient pas le public : et même dans les salons, Suard, son ami et qui l'avait bien observé, avouait que son langage parlé ressemblait trop à son langage écrit. Ajoutez enfin à ces nombreux désavantages d'un orateur parlementaire une voix aigre et glapissante, certains tics de prononciation, et quelques locutions étrangères qui trahissaient son long séjour à Lausanne et à Paris.

C'était un philosophe, non un homme politique : il s'était trompé de route. Naturellement timide, il avait étudié avec trop d'attention les événemens du passé pour ne pas craindre l'avenir. Il avait vu, dans l'histoire, quels torrens de sang humain coûtent les révolutions. Il redoutait les maux inévitables qui s'attachent nécessairement à toutes les convulsions politiques, et qui préparent des avantages éloignés et incertains. Paresseux et craintif, il vit les colonies anglaises s'insurger contre la métropole; la répu-

blique d'Amérique naître du désespoir inspiré aux colons par les mesures arbitraires du gouvernement, et une immense révolution se préparer : il en eut peur. Telle est la faiblesse de l'esprit humain, même chez les hommes les plus remarquables. Lui, qui avait analysé avec tant de bonheur l'enchaînement des choses politiques, leurs plus lointaines conséquences, leurs résultats les plus déliés, leurs nécessités les plus sévères, il fut aveugle, en face du présent, en face de la révolution américaine qui éclatait, grande crise dont il était témoin. Il ne reconnut pas que la séparation des colonies devait avoir lieu tôt ou tard, et que la métropole, en essayant d'enchaîner à elle cette fille émancipée, s'exposait à des dangers graves et imminens.

L'administration de lord North proclama l'intention de paralyser ce mouvement, de rendre à l'Angleterre les colonies qui se détachaient d'elle, de rétablir tous les droits de la métropole, et de restituer à l'astre de la Grande-Bretagne cet éclat magique qui s'était éclipsé depuis la guerre d'Amérique ; aujourd'hui nous déplorons et nous blâmons l'imbécillité fatale des mesures employées pour atteindre ce résultat. Nous savons combien la conduite de lord North envers les colonies fut impolitique, vacillante et maladroite. Ses demandes étaient sans vigueur et ses concessions sans dignité ; mais plus d'un citoyen honnête, plus d'un patriote dévoué crut qu'il était de son devoir de se rallier au gouvernement. La cause américaine était héroïque ; mais notre cause avait aussi sa noblesse. Si le désir de l'indépendance, si le sentiment de leurs droits naturels inspiraient aux Américains le courage nécessaire pour s'élancer dans une lutte périlleuse ; si nous sympathisons aujourd'hui même avec ces nobles émotions, la cause de l'Angleterre pouvait réveiller aussi chez ses enfans un enthousiasme généreux. Ils voyaient l'existence politique de

leur pays singulièrement compromise, et si la Grande-Bretagne succombait dans la lutte, n'allait-elle pas déchoir, retomber au niveau des puissances de troisième ou quatrième ordre, et léguer à sa colonie triomphante la suprématie qui naguère lui avait appartenu? Un cœur magnanime, un cœur de citoyen ne pouvait-il pas s'émouvoir en faveur de la Grande-Bretagne? Écoutez les paroles de Gibbon qui écrivait à la veuve de son père :

« Nous voilà ensevelis dans les affaires d'Amérique. Je » suis attaché à la cause du gouvernement qui, dans cette » circonstance, me semble être la cause de mon pays. Il » y va de notre commerce et de notre pouvoir, et si nous » ne les défendons pas, que deviendrons-nous ? »

Telles étaient les opinions personnelles de Gibbon : il s'est trompé avec beaucoup d'autres. Rappelons-nous que les hommes politiques les plus sagaces de son époque, Chatham et Burke, ne plongèrent pas plus avant que lui dans les ténèbres de l'avenir, et ne surent pas prophétiser la grandeur et l'apothéose de l'Amérique. Ami personnel de lord North, Gibbon lui resta fidèle dans ses combats et ne l'abandonna pas dans sa chute. Lorsque tous les projets de cet homme d'état, toutes ses prévisions, tous ses plans eurent été renversés et démentis par la force des choses, Gibbon, en publiant son quatrième volume, inséra dans la préface le passage suivant, qui fera toujours honneur à son caractère et à son ame.

« Je ne veux qu'un seul protecteur et un seul patron, le » public : mais si j'en désirais un autre, je choisirais cet » homme d'état qui, pendant le cours d'une administra- » tion longue, orageuse, et que le succès n'a point cou- » ronnée, a trouvé beaucoup d'adversaires politiques et » pas un ennemi personnel; qui, après sa chute, a con-

» servé des amis fidèles et désintéressés; qui, tombé des » hauteurs du pouvoir, contrarié par les événemens et ac- » cablé de maladies cruelles, n'a rien perdu de cette fa- » cilité de caractère, de cette souplesse d'intelligence et de » cette constante amabilité qui le distinguent. Que lord » North permette à l'amitié de tenir le langage sincère de » l'histoire. S'il était encore aujourd'hui le dispensateur » des faveurs royales, l'amitié se tairait. »

L'un des plus ingénieux et des plus éloquens appréciateurs de l'histoire d'Angleterre, M. Villemain, nous semble avoir jugé trop sévèrement la conduite parlementaire de Gibbon. Sans doute, comme il le dit, le tempérament de Gibbon était froid, et son indolence naturelle a pu contribuer à le ranger parmi les amis du ministère et les soutiens de lord North; mais il n'est pas exact de prétendre que Gibbon ait été inaccessible à tous les sentimens généreux. Comme Voltaire, son maître et son modèle, Gibbon ne fermait son cœur à aucune idée noble, à aucune pensée philantropique. Porson, qui le détestait, n'ose pas même l'attaquer sous ce point de vue. « Cet historien, dit-il, respecte les droits de l'humanité, plaide éloquemment en faveur de la tolérance et ne se montre insensible et barbare que lorsqu'il s'agit de femmes violées et de chrétiens persécutés. » En effet, injuste pour les femmes qui l'avaient assez maltraité et pour les chrétiens dont il méprisait les dogmes, on ne peut lui reprocher que cette double faiblesse, cette double intolérance.

Lorsque les premières espérances de Gibbon furent détruites, sa timidité parlementaire s'accrut encore, et il se contenta désormais d'un vote silencieux. « Humble situation, dit-il, mais à laquelle la prudence me condamnait. Ni l'éducation, ni la nature, ne m'ont donné cette intré-

pide énergie qui brave le tumulte, les cris, les fureurs, et qui convient à l'homme politique :

> Vincentem strepitus, et natum rebus agendis.

« L'orgueil se mêle chez moi à la paresse, et le succès même de mes écrits m'a ôté le courage nécessaire pour lutter contre une assemblée délibérante, et mettre en péril une réputation laborieusement conquise. Il est d'ailleurs trop tard pour que je commence mes études d'orateur, car je crois, avec Cicéron, que si le poète naît poète, l'orateur a besoin d'une éducation préalable et d'un long apprentissage. » Gibbon avait raison. Les orateurs qui commencent à parler en public à un certain âge n'ont jamais pu atteindre un degré d'éloquence naturelle, facile et impressive. Tous ces hommes qui, pendant la révolution française, ont étonné l'Europe par leur faconde déclamatoire, mais souvent énergique et brûlante, avaient commencé par être avocats. Pitt, Fox et Canning avaient donné à Cambridge et à Oxford des gages de leur talent oratoire, ainsi que MM. Stanley, Macaulay et sir Robert Peel, aujourd'hui vivans, les seuls véritables orateurs dont la Chambre des Communes puisse se vanter. Si la Chambre réformée s'est montrée si pauvre en orateurs remarquables, il faut, je crois, attribuer cette stérilité à l'âge avancé de la plupart des membres qui la composent. Ce n'est pas à quarante ans que l'on apprend à se tenir debout au milieu des flots ennemis des partis contraires, à repousser leurs vagues irritées et qui s'entrechoquent, à dominer leurs orages par le tonnerre de sa voix, à improviser d'une manière énergique et pittoresque.

Voter en faveur de mesures inutiles ou désastreuses, et jouer le rôle d'un muet dans la grande scène politique, voilà toute la part que prit Gibbon dans le drame auquel

il s'était si malencontreusement mêlé. Sa gloire n'est pas là : c'est comme historien qu'il appartient à l'Europe, et sa haute position ne peut craindre ni rival, ni compétiteur. Le piédestal qui soutient la statue de la plupart de nos historiens est déjà ébranlé. Hume, dont la narration a tant de grâce, et le style tant de charmes; Palgrave, l'antiquaire sagace et érudit; Turner, qui a étudié avec tant de soins et de bonheur les détails de mœurs relatifs à chaque époque; Halam, le plus indépendant et le plus austère des écrivains; Mackintosh, philosophe candide et bienveillant; Lingard, avocat passionné et habile, ont tous trouvé des critiques plus ou moins acerbes, et qui ont opposé aux qualités qui les distinguent les défauts qui les déparent. On se défie de Hume et de Lingard; on sait combien Mackintosh est incomplet; on cherche en vain chez lui le mouvement total de la société; les ouvrages de Halam et de Palgrave se rapprochent plus des recherches érudites que des travaux historiques proprement dits. Mais le grand ouvrage de Gibbon reste ferme sur sa base. Il s'est élevé même au-dessus des essais de Robertson, modèles de composition chaste et élégante. Son dessin est plus grand, son plan est plus vaste : jamais personne ne pourra refaire ce qu'il a tenté, ne pourra poser le pied dans cette sphère qu'il a consacrée : c'est l'ancienne civilisation qui meurt; c'est la nouvelle civilisation qui naît; le monde ancien qui finit; le monde moderne qui commence.

Pour accomplir un tel dessein, il fallait une réunion de qualités extraordinaires, une patience à toute épreuve, une érudition presque sans bornes, un talent de style aussi varié que profond.—Comment est tombé le colosse romain? Après avoir absorbé et englouti tant de républiques et de royaumes, comment ce vaste empire, élevé sur des ruines, est-il devenu ruine lui-même? Comment son démembre-

ment a-t-il formé de nouvelles républiques, de nouveaux royaumes ? Comment s'est anéantie la religion de la Grèce et de Rome ? Quel a été le progrès des deux religions modernes qui se sont partagé le monde ? et comment le berceau de l'Europe chrétienne a-t-il trouvé place dans le cercueil de l'Europe païenne ? Admirable, mais difficile sujet ! Où trouver une capacité intellectuelle assez haute pour dominer tous ces détails, assez lumineuse pour les éclairer, assez puissante pour les embrasser ? Gibbon suffit à tout.

Personne n'a jamais réuni avec plus de bonheur que Gibbon la facilité et l'élégance spirituelle du génie français, l'érudition patiente et laborieuse du Nord, et la concentration, la solidité, la puissance virile qui caractérisent l'Angleterre. C'est quelque chose de vraiment curieux que cette exactitude de recherche, cette profondeur d'investigation jointe à ce sarcasme acéré, à cette pensée voltairienne, à cette lucidité française. Il est vrai que pour achever ce grand monument, Gibbon s'est concentré dans son œuvre et s'est sacrifié à elle. Son Histoire de la décadence de l'empire romain, c'est sa vie entière. Amour, religion, politique, il subordonne tout à ses études. Il n'existe que par elles et pour elles. Les trésors de sa science s'accumulent et grossissent : il est heureux. Que lui importent la gloire de l'orateur politique et la vanité des salons ? J'aime à relire ses Mémoires, image fidèle des sensations et des jouissances de l'homme d'étude. Sans passion, sans bassesse, sans prétentions exagérées, il renoncerait, dit-il, à tout, excepté au bonheur de lire. Beau spectacle, en vérité, que celui de cette jeunesse laborieuse, de cette maturité brillante et de cette vieillesse honorée qui nous ont légué un chef-d'œuvre, le plus beau travail du dix-huitième siècle !

Quant au style, on peut reprocher à celui de Gibbon de manquer de simplicité; toutes ses phrases sont parées, elles marchent en cérémonie; elles n'ont ni ingénuité ni abandon; mais en revanche son expression est toujours énergique, forte, colorée. Il a des touches qui rappellent Rubens. Rarement diffus, jamais ennuyeux, l'empreinte de sa pensée est toujours puissante. Ses descriptions sont animées, ses narrations marchent rapidement.

Le secret de la grandeur de Gibbon, c'est la persévérance, c'est la concentration de toutes les idées et de tous les travaux vers un seul but, vers un seul foyer. La médiocrité de sa fortune, sa timidité et sa froideur naturelle ne lui avaient pas permis de briller dans le monde. Son incurable scepticisme l'avait ballotté de la foi catholique à la foi protestante, et il avait fini par se reposer et s'asseoir dans une incrédulité profonde. Le recueillement philosophique de sa retraite à Lausanne lui avait donné beaucoup de loisirs dont il avait profité pour feuilleter les plus volumineuses collections et consulter toutes les autorités capables de jeter quelque lumière sur l'histoire de Rome. La patiente et laborieuse abeille ne construit pas sa cellule avec une plus infatigable persévérance : chaque jour, chaque heure, augmentait cet amas immense de connaissances variées. Gibbon avait cherché Rome dans les poètes, dans les orateurs, dans les conteurs, même chez les géomètres et les astronomes de l'antiquité. Ce ne fut qu'après avoir épuisé tous ces matériaux, exploité toutes ces mines, pénétré dans toutes ces profondeurs qu'il mit la main à l'œuvre. Son esprit était imprégné, et comme saturé de toute la science antique; sa mémoire était remplie de tous les souvenirs relatifs aux mœurs, aux costumes, aux détails de la vie païenne; enfin ses préjugés de philosophie, préjugés contraires au christianisme, ne faisaient qu'en-

flammer encore l'enthousiasme ardent qu'il avait voué à la ville immortelle, à la ville de Romulus et de Vesta.

Comment regretter que cet homme n'ait pas livré aux orages de la politique, aux clameurs furieuses de la tribune, aux violentes altercations des pamphlets, une vie destinée à des veilles mille fois plus utiles et plus nobles? En venant s'asseoir à Wesminster, il a manqué à sa destinée; orateur politique ou céladon amoureux, Gibbon est je ne sais quoi d'absurde et de déplacé. Oublions cette part de son existence, et ne pensons qu'à l'historien.

Comme adversaire du christianisme, Gibbon mérite des reproches graves. Il est le fils de cette école voltairienne qui, loin de reconnaître le grand mouvement de civilisation imprimé au monde par la venue du Christ, s'obstine à ne considérer que les maux passagers et les résultats funestes, mais inévitables, de la grande révolution qui, en détruisant l'empire romain, a renversé le polythéisme. C'est là une vue très-étroite, et que beaucoup d'esprits éminens, mais préoccupés, ont partagée avec Gibbon. Une convulsion, suivie nécessairement de fléaux et accompagnée de poignantes douleurs, ne leur apparaît que comme un mal. Ils ne se demandent pas si le genre humain a grandi; si, après avoir franchi l'obstacle, les ondes troublées un moment ont repris un cours plus tranquille: ils ne veulent s'occuper que de la catastrophe fatale et des désastres qu'elle a entraînés. C'est ainsi que plusieurs philosophes nient le bienfait de la réforme, et citent comme preuves de leur opinion les longues guerres civiles dont l'Allemagne a été le théâtre, les flots de sang versés par la Ligue, et les actes d'intolérance protestante et catholique, auxquels l'Europe a été en proie. On a beau leur dire: considérez la marche de la civilisation: quand le christianisme a effacé l'esclavage, il y a eu progrès; quand la ré-

forme est venue détruire la foi aveugle, progrès nouveau; quand la révolution française a sonné le glas funèbre des monarchies absolues, autre progrès de l'humanité. Mais toutes ces conquêtes ont été achetées et bien payées. A chaque pas que le genre humain a fait, il a donné en échange des nouvelles acquisitions dont il se rendait maître, son sang, ses larmes, ses trésors, ses institutions fracassées et ses villes en ruines. Au milieu de ces désastres, il y avait toujours amélioration et progrès. Les désastres étaient passagers, les progrès immortels. Rien de plus facile que de prouver que la révolution française, avec ses Robespierre et ses Marat, n'est qu'un amas de sang et de crimes; que la réforme de Luther, soutenue par les crimes voluptueux de Henri VIII et les sanglantes exécutions de Calvin, mérite la haine des hommes; enfin que l'établissement du christianisme avec ses schismes ennemis et fanatiques n'a été qu'une cruelle déception. Cependant, ces prétendues preuves seraient mensongères. Voilà comment Gibbon, d'après Voltaire, a considéré l'histoire. Toutes les fautes des chrétiens, il les signale et les envenime; toutes leurs vertus, il les affaiblit et les commente pour les dépouiller de leur éclat. Il réserve ses éloges aux succès de l'Arabe et du Tartare, de Mahomet et de Gengis. Il dramatise leurs exploits; ses plus vives couleurs, il les leur consacre. Le paganisme mourant s'empreint, dans son bel ouvrage, de nuances brillantes comme le coucher du soleil. Le triomphe de la nouvelle religion n'est qu'un objet de sarcasmes, de dénigrement ou d'approbation froide et sans enthousiasme. Trouve-t-il sur sa route quelqu'un de ces premiers pères de l'Église, philosophes sublimes que le moyen âge a sanctifiés comme l'antiquité les aurait divinisés; de ces hommes qui confessaient leur foi en présence des bourreaux, et qui, au milieu de la dé-

pravation générale, conservaient une ineffable pureté ? il tourne en ridicule leur ascétisme : il les présente comme des esprits étroits et des ames timides; lui qui eût chanté leur hymne de louanges, et fait retentir leur apothéose, s'ils s'étaient parés du simple nom de philosophes, s'ils s'étaient proclamés stoïques ou péripatéticiens, sectateurs de Platon ou d'Anaxagore!

Voilà (comme l'a très-bien remarqué M. Guizot) la grande tache de l'ouvrage immortel que Gibbon nous a légué. Un écrivain moderne, déjà cité par nous, au commencement de cet article, et dont la renommée plane sur les deux mondes, M. de Châteaubriand semblait destiné, par la nature de son esprit et de ses penchans, à donner le contrepoison de cette doctrine funeste, à en corriger l'injustice. Homme éloquent, homme instruit et mêlé au grand mouvement politique de cette époque, M. de Châteaubriand s'est constitué le défenseur chevaleresque du catholicisme attaqué, de la vieille monarchie chancelante. Il a consacré à cette œuvre plusieurs poèmes en prose de sa jeunesse, un grand nombre de pamphlets de son âge mûr, et les études historiques récemment publiées par sa vieillesse. Comme historien, comme orateur, comme publiciste, il mérite un portrait détaillé, une analyse sévère que nous ne craindrons pas de tenter, et que ses compatriotes n'essaieraient point sans doute. La figure historique de M. de Châteaubriand se reflète aujourd'hui dans un miroir agité de trop de passions, dans une onde trop violemment troublée pour que cette image puisse être fidèle. M. de Châteaubriand, historien, diplomate, publiciste, orateur, disparaît, et l'on ne voit plus que l'homme de la monarchie qui a contribué si puissamment à la faire crouler, le gentilhomme légitimiste, l'ami de Louis XVIII, devenu centre d'opposition. Toutes les passions émues

par ces idées ne permettent guère qu'un jugement équitable soit porté, qu'une appréciation sincère place à son véritable rang l'homme d'état et l'écrivain.

La vie de M. de Châteaubriand, ses écrits, son rôle, sa pensée, sa solitude même, tout en lui vise *à l'effet*. Son style a de la saillie et de la couleur jusqu'au luxe et à la surabondance. Ses dévouemens, ses sacrifices, ses protestations se révèlent par des saillies extérieures et une véhémence toute en dehors, qui correspondent merveilleusement à son genre de style. Partout sa raison est l'esclave à genoux de son imagination et de ses passions. La folle du logis est sa maîtresse. L'*imagination*, faculté toute poétique, a besoin de contraste et d'effet; de là une soif ardente de rapprochemens inattendus et de grands mouvemens, l'artifice mélodramaturgique des combinaisons, tout ce qui a fait la popularité, tout ce qui compromettra plus tard la durée de ses œuvres : tout ce qui se retrouve aussi dans sa conduite comme ministre, comme député, comme diplomate, comme homme de parti. Sans doute, la France avec sa sensibilité vive et sa facilité à être dupe, a dû trouver admirables et couronner de gloire toutes ces poses d'acteur, tout ce charlatanisme de pensées et d'actions; mais une telle gloire ne peut vivre que dans une telle atmosphère. Les autres nations d'Europe n'y comprennent rien.

Voyez comment cet homme, d'un talent incontestable, a essayé de soutenir le christianisme en butte aux attaques de Voltaire et de Diderot. Dans *les Martyrs* et dans *le Génie du Christianisme*, M. de Châteaubriand ne veut pas prouver que la religion du Christ est vraie, morale et féconde; mais seulement qu'elle est poétique et intéressante. Il ne s'agit pas d'un parallèle entre le paganisme et la vraie foi, mais entre Homère et le Tasse, entre le

Camoëns et Virgile. La question, au lieu d'être sociale et religieuse, devient purement littéraire, une question d'art et de goût, mais rien de plus. Quant à l'éclat des couleurs, à la beauté des descriptions, à la féerie du style, personne ne peut les récuser. On avoue M. de Câhteaubriand peintre admirable; on ne peut l'admettre comme homme de raisonnement et de pensée. C'est l'idée-mère de ses compositions, c'est leur sens intime qui choquent le penseur étonné de voir tant d'éloquence consacrée à la puérilité et au mensonge. Les critiques de l'empire, lorsqu'ils ont attaqué en détail le style magnifique de l'auteur, ont fait preuve de bien peu de jugement; c'était sa pensée intime qu'il fallait analyser : il fallait lui dire :

« Quoi! c'est ainsi que vous défendez le culte de Jésus! un Dieu crucifié par des fleurs de rhétorique? une religion de l'ame par la pompe des mots! Quoi! vous opposez au paganisme riant, à ses pompes voluptueuses, à son culte de la beauté, à son idolâtrie qui divinisait la forme, une religion essentiellement sévère, une foi de dévouement et d'abnégation? Le symbole du christianisme, c'est le supplice, c'est la douleur; le type de la religion païenne, c'est Vénus sortant des eaux, c'est la beauté souveraine. Emprunter au polythéisme l'éclat grandiose de ses couleurs pour en orner le christianisme, n'est-ce pas un mensonge? Bossuet, Fénélon, parmi les catholiques; Tillotson parmi les protestans, n'ont jamais compris la religion de Jésus, telle que vous essayez de la montrer. Vous la trahissez en la défendant! »

On sait d'ailleurs quelles réclamations se sont élevées dans le clergé d'Europe contre ce livre qui semblait écrit dans son intérêt. Le côté poétique de notre religion, c'est la douleur morale, c'est l'abnégation de soi-même, c'est la sainte tristesse dont parle l'Évangile, c'est la modestie

et la pureté. Comparez avec le style orgueilleux et sonore du *Génie du Christianisme*, les traités que les anciens pères de l'Église ont opposés à leurs adversaires, et vous reconnaîtrez combien M. de Châteaubriand, tout en prenant en main la cause chrétienne, s'est écarté du véritable esprit chrétien !

C'est un étrange spectacle que celui de la vie d'un homme d'état qui se laisse dominer par la poésie : celle d'un diplomate que la folle du logis mène çà et là ; celle d'un historien qui s'embarrasse moins des faits que des couleurs ; celle d'un dialecticien qui ne raisonne que par métaphores et par hyperboles. Telle est la vie de M. de Châteaubriand ; il n'y a rien de solennel et de grave au monde, rien d'important et de noble qu'il n'ait défendu ou attaqué, ou plutôt qu'il n'ait défendu et attaqué tour à tour, non par des raisons, mais par des mots ; non par la force de l'argumentation, mais par la beauté de la phrase. Toute sa vie, tout son style, toutes ses démarches d'ambassadeur et de ministre ont été de pompe et d'éclat : nous allions dire de vanité. Le plus mauvais service que l'on eût pu rendre à ce grand homme, c'eût été d'abattre tous les obstacles, d'effacer toute opposition devant lui, de laisser un libre développement à sa parole, à sa puissance, à ses projets. La lutte est son élément : l'opposition fait sa force. Il eût été athée sous le règne de Bossuet !

Hors de l'opposition, nous ne pouvons concevoir M. de Châteaubriand : il lui faut la lutte, non pour vaincre, mais pour lutter ; il faut qu'il attaque son époque, et le coup qu'il a frappé fait seul retentir son nom. Républicain sous l'ancien régime, catholique sous le règne de l'impiété philosophique, chevalier des Bourbons sous Bonaparte, il redevient libéral sous Louis XVIII et joue le rôle de Hampden sous Charles X. De toutes ces oppositions à tous

les pouvoirs, de tous ces combats chevaleresques à fer émoulu, à lance courtoise, que résulte-t-il ? Une vie bigarrée et privée d'ensemble ; une vie sans principe et sans but ; une vaste dépense de forces mal prodiguées ! Le recueil des œuvres de M. de Châteaubriand est un grand arsenal où tout se trouve : armes contre la liberté et pour la liberté ; pour et contre la monarchie. Ici des phrases sonores prouvent que la république est admirable ; là, que la monarchie constitutionnelle est seule bonne ; tantôt le polythéisme se présente sous d'adorables couleurs, tantôt sous un aspect atroce. Aujourd'hui que le gouvernement représentatif domine la France, c'est à la féodalité que M. de Châteaubriand réservera ses éloges ; sous Bonaparte, empereur absolu, le même auteur penchait vers la théocratie et le gouvernement des moines. Pour que tant de contradictions aient passé, je ne dis pas inaperçues, mais sans ôter aux paroles de l'écrivain toute espèce de crédit, il a fallu que la nature l'eût doué d'une magnifique éloquence, et que ses concitoyens eussent reçu en partage ou une bien grande indifférence ou une étrange versatilité d'opinions.

M. de Châteaubriand n'a jamais eu de philosophie ni dans l'esprit, ni dans la conduite ; c'est un jeune poète qui ne vieillira pas même sur le bord de sa tombe. Sa religion est toute de crédulité, c'est la foi poétique du moyen âge. Il croit aux légendes, aux traditions et aux fantômes : pourvu qu'une narration soit pittoresque, elle lui semble bonne. Il admet dans ses pages historiques les faits les plus apocryphes, les contes les plus dénués de fondement et de vraisemblance, seulement parce qu'ils ont un côté brillant et bizarre. Les erreurs de ce genre abondent dans ses Études historiques ; ainsi il confond avec les martyrs chrétiens Apollonius de Thyane, le charlatan philosophe,

et admet comme prouvées les traditions populaires qui placèrent Jésus-Christ parmi cette populace des dieux païens dont le Panthéon de Tibère était encombré.

Passionné pour l'antithèse, il ne laisse jamais échapper une occasion d'employer l'artifice du contraste et ne se refuse guère le bonheur d'une épigramme. Aux empereurs romains couverts de pourpre et d'or, il oppose les douze législateurs dont les pieds sont nus et qui portent le bâton blanc, les douze apôtres; aux splendeurs dépravées de Rome mourante, l'humble obscurité du christianisme à son berceau; à J.-C. expirant sur la croix, Tibère mourant à Caprée; aux martyrologes et aux pères de l'Église, les Pétrone et les Martial. Cette opposition affectée se perpétue de chapitre en chapitre avec une persévérance qui fatigue le lecteur sans l'éclairer. Si Gibbon, accusateur du christianisme, se montre immoral et quelquefois obscène dans ses attaques, M. de Châteaubriand, son défenseur, ne craint pas d'employer la même arme et de la retourner contre les institutions païennes. Les citations latines de M. de Châteaubriand valent bien, en fait d'impureté, les citations grecques de Gibbon.

Injustes tous les deux, du moins Gibbon a laissé un grand ouvrage, complet sous beaucoup de rapports, et qui rachète jusqu'à un certain point par mille beautés l'iniquité et l'animosité que les chrétiens lui reprochent. Son plaidoyer pour le paganisme est satirique et ingénieux; celui de M. de Châteaubriand pour le catholicisme est déclamatoire, éloquent et vague. Tous deux aveuglés par leurs préjugés, ils ont laissé une magnifique lacune à remplir, une belle carrière pour un historien homme de génie. Qui fera l'histoire sincère du progrès lent et du changement insensible de la civilisation pendant la décadence de Rome antique. Comment les dieux de l'Olympe

se sont-ils laissé vaincre? Commet les opinions des peuples se sont-elles ainsi altérées? Pendant combien de tems et avec quelle intensité l'ancienne religion, battue et chassée de ses temples, a-t-elle trouvé asile dans les souvenirs et dans les pensées des citoyens! Comment s'est opéré, parmi ces populations tout imprégnées de paganisme, le triomphe de Jésus et de ses doctrines?

Il reste à peindre le mouvement de cette révolution morale; l'influence qu'elle a exercée sur les femmes, sur les esclaves, sur la société; son action dissolvante quant aux institutions romaines; la manière dont elle a concouru à la formation de la nouvelle Europe; l'action bienfaisante et fatale du monachisme; enfin son alliance avec la féodalité et avec les nouvelles mœurs européennes.

Gibbon aurait été capable d'une telle œuvre, si les fausses vues de Voltaire n'eussent pas préoccupé son esprit et si le cadre immense de son histoire ne l'eût contraint de passer rapidement par-dessus la plupart des faits moraux pour ne songer qu'aux faits positifs, aux guerres, aux batailles et aux bouleversemens d'empire. Quant à M. de Châteaubriand, tout en rendant justice au merveilleux éclat de ses discours, nous cherchons en vain l'historien chez lui, nous n'y trouvons que le poète.

Sa faculté principale, celle de peindre avec éclat et en relief les objets extérieurs, s'est surtout déployée avec avantage dans les portions descriptives que renferment ses œuvres. Chez lui, tous les tableaux de la nature physique, un peu exagérés, il est vrai, mais étincelans, ont une vie et un effet admirables. Son *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, les grands tableaux contenus dans *le Génie du Christianisme* et *les Martyrs*, ont conquis leur place parmi les belles pages de la langue française. Son influence comme homme d'état et comme philosophe restera nulle,

et, si nous voulons trouver ces deux qualités réunies dans un seul personnage, nous ne devrons porter nos regards ni sur le silencieux et solitaire Gibbon, ni sur le brillant ambassadeur de Louis XVIII, mais sur Edmond Burke, l'orateur anglais.

Comme Châteaubriand et Gibbon, c'est du sein de la médiocrité que ce grand homme a surgi et qu'il a conquis sa gloire. Gibbon avait un patrimoine très-modique : à vingt ans, nous le voyons mener une vie solitaire, modeste et pauvre. Au même âge, M. de Châteaubriand erre à travers le monde, sans ressource et presque sans espoir. Burke vient à Londres où il n'a pas d'amis, et vit misérablement en composant des pamphlets.

Comme tous les hommes ambitieux de l'Angleterre, Burke a commencé par entrer dans l'opposition. C'est avec elle qu'il fit ses premières armes. C'est sous la bannière de Wilkes qu'il débuta. Comment frapper l'attention publique par une simple adhésion au ministère, adhésion toujours entachée d'une apparence de servilité ? Distingué par les citoyens de Bristol qui firent siéger le jeune homme parmi les membres du Parlement, il remplit toutes leurs espérances, et les premiers discours qu'il prononça frappèrent d'étonnement les auditeurs. L'alliance du philosophe et de l'orateur était singulièrement remarquable chez ce jeune avocat obscur, qui n'avait pas eu, comme Pitt, un père attentif à jeter son esprit dans le moule parlementaire, et à compléter son éducation politique. Toutes les questions que Burke abordait, il les épuisait. Il commençait par un travail laborieux et persévérant, que guidait une lucidité d'intelligence presque sans égale ; son premier soin était de réunir et de concentrer dans un seul foyer toutes les idées et tous les faits. Souvent une anecdote, une date, un nom propre, étrangers en ap-

parence au sujet traité par lui, jetaient de la clarté sur le point en litige : et quand, avec une puissance et une obstination admirables, il avait grossi et complété son trésor, alors seulement l'éloquence, s'appuyant sur la logique, couvait toute cette masse, naguère informe, l'animait et l'échauffait, lui prêtait une vie ardente et une merveilleuse fécondité. Gibbon était historien, Châteaubriand poète ; Burke est orateur. Ajoutons cependant qu'il le fut trop pour son époque, et que souvent les gens d'affaire et de commerce qui l'écoutaient n'ont pas pu le suivre à travers les nuages dans lesquels il planait sans s'égarer. Cette supériorité est un mal et un obstacle. Elle place l'orateur bien audessus du niveau de son auditoire. A quoi bon prodiguer devant des bourgeois inattentifs, devant des apprentis-ministres qui ne songent qu'à l'heure du dîner et au nombre des votes, tous les trésors de l'éloquence et de la philosophie ? Souvent, dans ses discours même, il s'est élevé contre cette médiocrité générale qui détruisait toute harmonie entre ses auditeurs et lui. Souvent aussi, à propos d'un simple réglement d'administration, il a permis aux vastes et brillantes ailes d'une imagination puissante de se déployer. Il serait difficile de supposer, par exemple, qu'à propos de quelques changemens intérieurs et domestiques dans le palais des princes, on ait pu donner l'essor à une éloquence presque démosthénienne. En voici une preuve d'autant plus singulière que l'orateur, malgré ce contraste, n'est point ridicule. Il s'agissait de détruire une espèce de juridiction féodale et intérieure, qui siégeait dans le palais même du roi, et qui, sous le nom de *Tribunal du Drap-Vert*, avait été chargée autrefois de régler la dépense d'hospitalité et d'étiquette suzeraines.

« C'est là, dit Burke, une de ces traces de féodalité que l'on retrouve dans toute l'administration domestique du

monarque : c'est un vestige des vieux tems. Autrefois, chaque petit groupe avait sa sphère spéciale, composait un royaume, une monarchie à part. Une foule de vassaux se pressait dans l'enceinte du palais; et c'était le tribunal du Drap-Vert qui servait d'arbitre à leurs différends, qui réglait leur dépense, qui les maintenait dans l'ordre et dans le devoir. Mais aujourd'hui la féodalité est morte : l'aristocratie est devenue presque bourgeoise : la royauté a suivi le même exemple; la lourde pompe des mœurs gothiques est devenue inutile; l'élégance et le bien-être modernes l'ont remplacée.

» Le génie des anciens tems a disparu; pourquoi donc conserverait-on ces formes extérieures? Pourquoi se laisser écraser sous son fardeau, lorsqu'il n'est plus d'aucune utilité réelle? Le cadavre que votre superstition embaume ne vaut pas une once des parfums que vous lui sacrifiez. Comme les peuples barbares, vous brûlez dans la tombe une huile odorante et précieuse : comme eux, vous offrez aux morts de la viande et des fruits. Voyez ce que sont devenus nos palais : leur ancienne splendeur convenait aux tems féodaux; leurs grandes voûtes, jadis hospitalières, ne servent plus à rien. A travers les galeries désertes et les passages inhabités, le vent siffle, hurle, ébranle les antiques et lourdes portes, et éveille les fantômes de nos vieux rois saxons, danois et normands. Les redoutables Henri, les tyranniques Édouard, vêtus de fer, se promènent d'une chambre déserte à une autre chambre déserte, et s'étonnent de cette désolation et de ce vide qui ont envahi leur ancienne résidence. Quand ils rentrent dans leurs tombes et leurs ténèbres, quand le vent se tait, quand l'orage s'apaise, qu'entend-on? Le bruit de quelques marteaux d'ouvriers qui réparent les désastres du tems ou qui s'occupent à meubler des appartemens inutiles. Palais qui attristent la

pensée; symboles exacts de quelques gouvernemens : les rois seuls y fleurissent, mais les peuples y sont morts. »

Telle est la manière de Burke, tel est son style. Une éloquence à la fois profonde et colorée, qui n'a d'autre défaut que trop de hauteur, de profondeur et de coloris. Chatam avait su mieux que lui éveiller et soutenir l'attention du public, en s'adressant non à son intelligence, mais à ses passions, en soulevant sa colère, ou en excitant sa sympathie ; en improvisant des réponses inattendues, et qui ne souffraient pas de réplique. L'éloquence de Chatam a laissé peu de traces : nous ne pouvons l'apprécier que d'après l'admiration de ses contemporains et les débris qui sont parvenus jusqu'à nous. Mais le torse mutilé de cette haute éloquence est encore plein de vigueur et d'énergie. Son fils Pitt fatiguait souvent l'auditeur par l'étendue et la portée des vues qu'il développait. Fox était confus et diffus ; Canning, plus superficiel, moins grave, excellait dans la discussion dont il soutenait merveilleusement l'intérêt, mais ses qualités étaient rachetées par le défaut de profondeur, et quelquefois de dialectique. Jamais passionné, se livrant trop facilement à son goût pour l'épigramme, il ne semblait pas mû par une conviction assez haute et assez forte. Quant à Sheridan, excellent auteur comique, il traitait la Chambre des Communes comme le parterre, et se contentait de saillies inattendues et de piquantes épigrammes.

Burke fut obligé de lutter corps à corps, non seulement contre des hommes puissans, mais contre des corporations et des villes. La cité de Bristol, qui l'avait nommé membre du Parlement, ne tarda pas à le déclarer indigne de cet honneur. Elle s'arma contre lui de cette colère capricieuse qu'on retrouve souvent chez les masses, et lui reprocha, non pas d'avoir été un mauvais député, mais d'avoir té-

moigné trop peu de respect pour ses constituans, et de ne leur avoir pas rendu des visites assez fréquentes. De cette époque data l'éloignement de Burke pour la démocratie. Il reconnut combien la multitude est incapable d'apprécier ses propres intérêts et de juger les hommes. Il brava les pamphlets dont ses ennemis l'accablèrent, et renonça aux honneurs de cette popularité qu'il faut acheter par tant de bassesses. Bientôt il eut pour antagoniste un homme redoutable, qui lui succéda comme chef de l'opposition, et dont la renommée a survécu aux troubles publics de cette époque. Fox suivait le torrent qui entraînait ses contemporains : il donna un caractère nouveau à l'opposition, que Burke et Rockingham avaient dirigée. Cette opposition de Rockingham et de Burke n'avait rien encore qui se rapprochât de la démocratie : il lui restait quelque chose de large, de généreux et de viril. Fox s'empara du nouvel esprit : il vit que la révolution française allait éclater. Descendant d'une famille noble, ayant l'audace, la nonchalance, la verve, les habitudes et les vices de l'aristocratie, il voulut être démagogue, pour suppléer, par l'éclat d'une popularité vulgaire, à ce qui lui manquait de considération véritable et de crédit.

Cet homme distingué, le vrai prototype de Mirabeau, ne se trouvait à l'aise que dans un cercle de gens de cour. Il se fit vulgaire pour réussir. Fox éprouvait la même gêne pour parodier les manières et le ton de la populace, qu'un homme de mauvais ton éprouve quand il essaie de singer les bonnes manières. Son ambition seule lui donnait le courage de descendre si bas, de prendre part aux clameurs et aux émeutes des tavernes, de se mêler aux petites séditions de chaque jour. Audacieux, irritable, joueur effréné, perdu de débauches,

avide des succès du moment, et ne s'embarrassant pas de ce que l'avenir pourrait dire de lui; déterminé à vaincre dans tous les combats, de quelque prix qu'il dût payer sa victoire; homme d'honneur et généreux dans les occasions privées, sans scrupule et sans frein dans les affaires publiques : toujours éloquent, surtout quand sa cause était détestable; armé d'axiomes stoïques qu'il prononçait en sortant d'une taverne ou des bras d'une courtisane; orateur fécond, ardent, quelquefois sublime, et trouvant surtout de l'enthousiasme et des paroles enflammées quand il mentait impudemment; tel était Fox, qui, pendant la première partie de sa vie politique, se contenta d'être l'élève et le pupille de Burke, mais qui, incapable de s'astreindre aux mêmes lois, de peser ses actions dans une balance aussi sévère, ne tarda pas à saisir les rênes que son maître abandonnait. Après dix ans de travaux en faveur de l'opposition modérée de Rockingham, Burke céda la place à ce jeune homme brillant, dont les vices étaient populaires, dont les bons mots et les intrigues faisaient retentir l'écho des salons, qui parlait comme *Algernon-Sidney* ou *Caton l'Ancien*, et qui vivait comme le duc de Rochester ou comme Sylla : prêt à tout, grand parieur, grand buveur, joueur infatigable; et après une nuit de débauche, après avoir perdu la moitié de sa fortune, revenant à la Chambre des Communes éveiller toutes les passions, toutes les sympathies des uns, toutes les haines des autres.

Il y avait chez Burke trop de philosophie, de conscience de raison, quelque chose de trop grave et de trop modeste pour qu'il disputât la victoire à un homme tel que Fox. Il ne se détacha pas brusquement de son ancien élève devenu son maître; il l'aida même dans quelques-unes de ses me-

sures, entre autres dans la proposition de ce célèbre bill, relatif aux Indes, admirable monument d'éloquence.

« Quoi, s'écrie Burke, nous nous disons conquérans, et au lieu de civiliser par la conquête, comme les Romains, nous nous contentons de détruire ! Cet orgueil d'usurpateurs qui nous a entraînés dans des régions si lointaines, a-t-il pensé à réparer ses propres fléaux, à ériger du moins des monumens splendides sur le sol que nous avons dévasté ? Où sont nos écoles, nos églises, nos palais, nos hôpitaux ? l'Angleterre maîtresse de l'Inde, n'a point creusé de canaux, bâti de ponts, tracé de grandes routes. Nous avons passé sur l'Inde, non comme un fleuve civilisateur, mais comme le tigre ou l'éléphant sauvages, pour tout renverser sur notre route. Qu'un soulèvement des indigènes, qu'une invasion de barbares nous arrache nos possessions : il ne restera pour indiquer notre présence, et l'époque de notre pouvoir, rien que nos ravages ! »

Toutes les fois que Burke s'occupa de l'Inde, il s'éleva jusqu'à l'éloquence la plus haute, comme s'il eût trouvé une inspiration nouvelle dans les mœurs bizarres de ce pays éloigné, dans l'ardeur de son climat, dans l'étrange magnificence de son culte. La trempe de son imagination était orientale, et sa puissance consistait dans le mélange d'une argumentation pressée, entraînante, septentrionale, d'une dialectique forte et sévère, et d'une poésie que les rayons du soleil asiatique semblaient colorer. Telles sont les qualités singulièrement réunies et confondues qui brillent dans les discours de Burke contre Hastings, gouverneur général de l'Inde.

Ces discours sont le seul exemple que les tems modernes puissent opposer aux Verrines de Cicéron. Le procès

soulevé contre Hastings dura dix années entières, et l'absolution de l'accusé ne fut due qu'à la lassitude des juges. Il s'agissait d'un pays grand comme l'Europe et de sommes équivalentes au budget total de l'Angleterre. Hastings, jadis pauvre et de naissance commune, qui avait commencé par donner des leçons de langues étrangères à quelques schellings le cachet, s'était élevé par degrés, jusqu'au gouvernement général de l'Inde. Des extorsions lui étaient reprochées; des actes de barbarie lui étaient imputés. Jamais accusation ne s'entoura d'une solennité plus grande. Ce fut à Westminster, au milieu de tous les morts célèbres de la Grande-Bretagne, sous ces grandes et majestueuses voûtes, en face de la Chambre des Communes et de la Chambre des Pairs, que le premier orateur des tems modernes soutint son accusation. Il fallut neuf jours pour la prononcer; il fallut dix ans pour la juger. Nous ne pouvons citer ici que la péroraison vraiment sublime de ce chef-d'œuvre de Burke :

« Voici les dernières paroles que je vous adresse, milords : tous ces crimes, je les impute à Warren Hastings.

» Où trouverez-vous un plus grand acte de justice nationale? il s'agit de rois opprimés, de royaumes spoliés, de monarchies livrées au pillage.

» Où trouverez-vous un plus grand criminel, milords? Vit-on jamais plus d'iniquités amassées sur une tête? Jamais l'Inde ne vous offrira de tels coupables; elle ne peut plus en nourrir : Warren Hastings l'a épuisée de trésors, il a tari ses ressources.

» Où trouverez-vous de plus grands accusateurs, milords? Ce sont les Communes d'Angleterre (glorieux spectacle!) qui, séparées de l'Inde par les barrières de la nature, par les terres et les océans, ressentent les blessures portées aux indigènes de l'Hindoustan, comme leurs pro-

pres blessures, demandent justice pour leurs frères éloignés d'eux de tout le diamètre du globe, et vous crient: « Vengez leurs outrages, ce sera nous venger!... »

» Où trouverez-vous un tribunal à qui la justice sévère et complète convienne mieux? Le roi, les pairs d'Angleterre, tous nos nobles, les flambeaux de la religion: c'est devant eux, c'est devant vous que j'accuse Warren Hastings. Voilà dans quelles mains je dépose les intérêts de l'Inde et ceux de l'humanité. Je les dépose sans crainte, et moi, le délégué des Communes, j'accuse Warren Hastings de haute trahison.

» Je l'accuse au nom de la Grande-Bretagne, au nom du Parlement dont il a trahi la confiance.

» Je l'accuse au nom de l'Angleterre dont il a flétri l'honneur.

» Je l'accuse au nom du peuple indien dont il a détruit les lois, anéanti la liberté, ravagé les propriétés, et désolé le territoire.

» Je l'accuse au nom de ces lois éternelles de vertu et de justice qu'il a violées! je l'accuse au nom de ces lois spéciales et nationales qu'il a foulées aux pieds.

» Je l'accuse enfin au nom de la nature humaine qu'il a indignement outragée, dans tous les âges, dans tous les sexes, dans toutes les conditions, par l'extorsion et la rapine, par la brutalité et l'empoisonnement, par le fer et par le feu! »

Le laps de tems qui s'est écoulé nous permet d'apprécier aujourd'hui la justice ou l'iniquité des imputations de Burke. Comme il arrive souvent dans les affaires humaines, il avait raison et il avait tort; raison, sous le rapport de la moralité générale; tort, quant aux circonstances spéciales sur lesquelles il s'appuyait. Forcé de livrer la guerre à des rajahs barbares,

de se défendre contre des peuplades sauvages, d'employer, pour se soutenir, les naturels du pays, Warren Hastings avait eu recours à des armes iniques; il s'était servi de la corruption, de l'extorsion, de la terreur, des supplices même; il avait modelé sa politique sur la politique orientale; il était devenu rajah et prince asiatique. Considéré comme tel, il était difficile de l'accuser. Mais si l'on ne voulait voir en lui que le magistrat anglais et le chrétien, la plupart de ses actes seraient impossibles à justifier. Comme résultat, il avait enraciné la puissance anglaise dans l'Inde, et assuré des trésors immenses à la Compagnie. Ses moyens avaient été ceux d'une politique d'autant plus sanglante et plus perfide qu'elle luttait sans cesse contre des princes perfides et sanguinaires.

Et ne voyez-vous pas que dans les affaires humaines règne une logique terrible et inévitable elle-même? L'usurpation de l'Hindoustan par l'Angleterre était une flagrante iniquité. Pour soutenir cette cause injuste, on ne pouvait employer de justes moyens. Quelques marchands protestans, à force de ruse, s'étaient emparés d'un immense territoire, soumis à la loi mahométane et au polythéisme bramanique; ils avaient profité de la faiblesse morale et physique des indigènes, de leur long asservissement, de leur timidité, de leurs querelles domestiques. A peine la proportion des envahisseurs aux envahis était-elle, comme un est à cent. Chez les Hindous, il y avait répulsion profonde et antipathie invincible contre ces hommes du Nord qui venaient les dominer et les charger d'impôts: antipathie patiente, passive, mais invincible et réelle. De cette situation contre nature naquirent tous les maux, toutes les tyrannies, toutes les injustices que Burke fit ressortir avec un si tragique accent et une si haute puissance; mais il ne reconnut pas dans Warren Hastings

l'instrument nécessaire et injuste d'une cause injuste. Il oublia que le peuple anglais, en le condamnant, se serait condamné lui-même; que les atrocités mêmes dont on se plaignait avec tant de raison avaient été, non pas justifiées, mais amenées comme des nécessités de position, par l'anomalie sociale que nous venons d'expliquer; enfin il oublia que le grand criminel, dans toute cette affaire, c'était, non pas Warren Hastings ou ses subordonnés, mais la cupidité, mais l'amour de l'or qui avaient poussé la Compagnie des Indes à la conquête commerciale d'un pays séparé d'elle par tant de continens et par tant de mers.

Ces remarques n'enlèvent rien à l'éloquence et au talent supérieur de Burke: ainsi l'injustice de Gibbon envers le christianisme ne détruit pas ses belles qualités d'historien, et les déclamations de M. de Châteaubriand pour et contre la liberté, et ces éternelles incertitudes, ne lui arrachent pas sa couronne de grand écrivain. C'est un grave défaut pour un homme d'état que de remonter à des théories spéculatives trop élevées, théories vagues qui versent leurs nuages sur tous les objets, et qui n'ont rien d'applicable aux cas particuliers. Trop souvent ce malheur est arrivé à M. de Châteaubriand et à Burke, mais avec cette différence, que M. de Châteaubriand se servait de ses théories générales pour faire prévaloir ses passions du moment; et que Burke, au contraire, se passionnait pour des théories générales qu'il cherchait à imposer comme lois suprêmes à la politique de chaque jour. Cette inflexibilité du génie de Burke l'entraîna beaucoup trop loin, de même que l'impulsion véhémente de M. de Châteaubriand lui fit commettre les plus graves erreurs, et le mit continuellement en contradiction avec lui-même.

Warren Hastings et la Révolution française furent pour l'éloquent orateur irlandais des sujets d'anathème admi-

rables, mais dont le bon sens ne peut admettre qu'une partie. Destructrice, tyrannique, dédaigneuse du passé, négligeant de préparer l'avenir, souvent meurtrière et barbare, telle s'offrait la Révolution française aux yeux de Burke. Il ne la voyait pas nécessaire, exigée par le cours du tems, forcée de renverser avant de reconstruire. La philosophie oratoire de Burke n'apercevait jamais qu'un seul côté des choses; elle exagérait les terreurs, elle rendait plus forte toutes les nuances, elle s'enivrait pour ainsi dire de ses craintes; mais, au milieu du débordement d'invectives et d'hyperboles que renferment les œuvres politiques de Burke, que de pensées fécondes, que de vérités lumineuses! Comme il prédit exactement le sort de cette république qui veut se rajeunir en se déchirant, comme le vieil Eson; de cette société qui veut se reconstruire sans base, et se refaire à neuf en brisant avec le passé! Comme il peint bien ce roi sans pouvoir! ce peuple sans frein, cette immense et fatale déraison punie si cruellement!

Sous le rapport du mérite littéraire, nous n'hésitons pas à placer Burke bien au-dessus de l'auteur français que nous avons cité; même dans ses erreurs, il a le mérite de la cohérence, de la conscience; il est toujours de son propre avis. Métaphysicien habile, doué d'un instinct poétique très-vif, d'une grande énergie de diction et d'un merveilleux coloris, il occupe parmi les orateurs anglais une place analogue à celle de Démosthènes parmi les Grecs.

Toutefois observons que chez Burke et Châteaubriand, ainsi que chez Gibbon, les préoccupations de l'homme de lettres et ses habitudes ont trop constamment dominé l'homme politique. Comme moteurs de grands intérêts, comme donnant l'impulsion aux affaires du pays, nous

ne pouvons nous empêcher de placer au-dessus de ces talens oratoires et poétiques, même dans leur énergie la plus concentrée, comme celle de Burke, ou dans leur éclat frivole mais audacieux, comme celui de M. de Châteaubriand, les Chatam et les Pitt, qui ont exercé une influence réelle et active sur les intérêts nationaux, et qui ont toujours subordonné à leur mission d'hommes d'état leur mission d'hommes de lettres.

(*Fraser's Magazine.*)

Physiologie.

DE L'AGE ET DE SON INFLUENCE SUR L'ÉCONOMIE DE L'HOMME.

L'un des phénomènes les plus remarquables que présentent les êtres organisés, c'est, sans contredit, le changement continu qu'ils éprouvent, et qui semble constituer la loi fondamentale de leur existence. Les parties qui les composent sont sans cesse modifiées dans leur volume, leur forme et leur arrangement intime. Les matériaux qui, par leur réunion, formaient les différens organes, sont eux-mêmes éloignés successivement, et remplacés par d'autres qui, à leur tour, sont également entraînés; et ainsi arrive une époque où il ne reste plus dans les organes aucune des parties qui entraient dans leur constitution primitive.

Ce renouvellement perpétuel des matières qui composent le corps se fait aussi bien dans les parties les plus dures que dans les tissus les plus mous. Telle est même la rapidité avec laquelle se produit ce changement, qu'il doit s'opérer plusieurs fois pendant la vie du même individu, et que l'on peut supposer, dans son existence, plusieurs époques où il ne reste aucune trace des parties qui le formaient aux époques antérieures. Les anciens avaient assigné une période de sept années pour ce changement complet de toutes les parties qui entrent dans l'économie de l'homme; mais les expériences des modernes, qui ont fait connaître la promptitude avec laquelle les parties blessées se réparent, et la rapidité du renouvellement de la sub-

stance des os qui ont été teints avec des matières colorantes introduites dans les alimens des animaux destinés à ces expériences, nous portent à croire que ce renouvellement complet s'opère dans une période beaucoup moins longue.

En se livrant à l'examen des phénomènes dont la succession graduelle amène ces changemens, on trouve une série de faits si curieux, que nous n'hésitons pas à en présenter ici un résumé rapide. L'étude des lois qui président aux grandes modifications qu'éprouve l'économie de notre corps lorsqu'une fois l'âge moyen de la vie s'est écoulé, peut seule nous indiquer les moyens de retarder les efforts destructeurs de la force que l'on a désignée allégoriquement sous le nom d'*âge*. Dans les premières périodes de la vie, toutes les forces de l'économie n'ont qu'un seul but : celui d'activer le développement de la constitution et de tous les organes, et de les mettre en état de remplir les différentes fonctions dont ils sont chargés. Les moyens qu'emploie la nature pour y parvenir sont nombreux et en rapport avec son importance et sa grandeur. Ces opérations exigent le concours d'une quantité de matériaux d'autant plus considérable qu'à cette époque de l'existence la rapidité avec laquelle ils sont employés et cessent d'être propres à la formation des organes en occasione une grande consommation; mais telle est alors la facilité de tous les mouvemens intérieurs que ces matériaux arrivent en quantité suffisante, non seulement pour satisfaire ces besoins si variés, mais aussi pour accroître le volume et la force du corps. Peu à peu, cependant, ces diverses opérations se ralentissent, et il arrive une époque où les besoins et la production se balancent exactement : alors les parties cessent de croître, l'organisme a atteint le maximum de son développement, et toutes les combi-

naisons de la nature tendent à le maintenir dans un état uniforme de vigueur et de santé que réclame le libre exercice de nos facultés physiques et intellectuelles.

A la fin, pourtant, arrive une époque où la balance n'offre plus la même égalité : elle commence à pencher d'un côté ; les forces de l'économie ne répondent plus à ses besoins ; elles ont éprouvé une diminution sensible, et la quantité de matériaux qu'elles fournissent ne suffit plus pour remplacer ceux que le corps consomme chaque jour. La nature toutefois n'abandonne pas son œuvre, elle adopte de nouvelles dispositions destinées à rendre moins sensibles les changemens qui menacent continuellement notre organisation ; une économie plus sévère est observée dans l'emploi des matériaux destinés à réparer les pertes ; les ressources sont ménagées avec plus de soin, et les organes remplissent encore la plupart de leurs fonctions sans un changement trop rapide.

Cependant les modifications qui en résultent pour notre organisation, quoique presque insensibles, n'en sont pas moins réelles. La vieillesse arrive par des degrés lents et imperceptibles qui, bien qu'évidens pour les autres, sont souvent ignorés de nous-mêmes ; car la nature, lorsqu'elle ne rencontre pas d'obstacles à ses lois, adoucit le sentier qui nous mène au terme de la vie, et nous fait arriver tranquillement et sans secousses à notre dernière heure.

Parmi les divers changemens qu'éprouve l'organisation pendant le cours de la vie, l'un des plus faciles à apprécier c'est la grande différence qui existe dans la proportion relative des fluides et des solides dans la première et dans la dernière période de la vie. Chez tous les animaux, l'embryon se montre d'abord sous l'apparence d'une pulpe gélatineuse dans laquelle on voit se former successivement des filamens et des membranes qui, peu à peu, prennent

la forme des divers organes du corps. L'addition de nouveaux matériaux donne à ces derniers plus de densité et de fermeté, et nécessite bientôt le développement d'une base solide, pour supporter le poids du corps : alors apparaissent les os, d'abord par portions détachées, mais qui se réunissent bientôt et forment le squelette osseux, auquel de nouvelles particules solides viennent continuellement s'ajouter pendant toute la période d'accroissement du corps. En même tems, les tissus plus mous se consolident graduellement, et perdent de leur dimension. Aussi la chair des vieux animaux est-elle toujours plus dure et moins facile à digérer que celle des animaux de la même espèce, mais plus jeunes.

On trouve le dernier degré de cette disposition à la condensation des tissus dans l'altération que les anatomistes indiquent sous le nom d'ossification morbide, et qui consiste dans le dépôt d'une matière osseuse sur des points où elle ne doit pas exister : dans les parois des vaisseaux sanguins, dans les tendons et les cartilages. Cette induration des tissus ne se borne pas aux parties molles, les os y participent aussi; ils acquièrent plus de dureté, et prennent avec l'âge un aspect compact et luisant. Sous ce rapport même, les os diffèrent de toutes les autres parties du corps; car, tandis qu'elles se resserrent et perdent de leur dimension par l'âge, les os, au contraire, ont une tension à présenter, non pas un plus fort volume, mais une quantité plus considérable des élémens solides qui entrent dans leur composition. Les os qui, chez l'adulte, sont détachés, se réunissent fréquemment à une époque plus avancée de la vie; c'est ainsi que les diverses parties du crâne, dont les sutures s'ossifient d'abord au dedans, et ensuite en dehors, finissent par ne plus présenter qu'une large surface osseuse.

Les parties fibreuses perdent en outre de leur flexibilité, et acquièrent un degré de rigidité qui ne leur permet plus de remplir leurs fonctions avec la même facilité. En même tems que les liquides et les solides du corps éprouvent les changemens mécaniques que nous venons de décrire, ils présentent, dans leurs conditions chimiques, des modifications non moins remarquables. Chez le fœtus, on trouve une grande quantité d'eau et de gélatine, mais peu de phosphate de chaux, et de la fibrine mal élaborée ; mais ces deux derniers élémens augmentent à mesure que le corps prend de l'accroissement ; alors non seulement la matière gélatineuse diminue, mais ses propriétés éprouvent aussi une modification notable. La colle-forte obtenue des jeunes animaux diffère essentiellement de celle que l'on se procure d'animaux plus âgés. La gelée des pieds de veau est très différente de celle fournie par les pieds de bœuf : la dernière a une couleur plus foncée, est moins facile à digérer et passe avec plus de lenteur à l'état de putréfaction.

Toutes les sécrétions, avec le progrès de l'âge, perdent de leur fluidité ; la transpiration est moins abondante ; les glandes lymphatiques, qui, dans le jeune âge, sont si développées, diminuent de volume, s'ossifient ou disparaissent tout-à-fait ; le sang devient plus foncé en couleur, l'urine moins aqueuse, plus odorante et plus disposée à fournir des dépôts calculeux. Mais c'est sur la peau qu'on découvre, plus distinctement que partout ailleurs, les modifications qu'amène le tems. Comme elle ne peut plus se prêter aux changemens de position et de volume qu'éprouvent les parties qu'elle recouvre, elle paraît lâche, et offre de nombreuses rides partout où ces parties diminuent. Ces effets sont surtout sensibles à la face, au cou et sur les mains ; de là viennent l'affaisse-

ment des traits et les rides qui suivent assez régulièrement les progrès de l'âge. Beaucoup de causes, qui n'affectent que légèrement la constitution générale, accélèrent rapidement la chute des cheveux; parmi elles il faut mettre en première ligne les profonds chagrins, et les travaux intellectuels long-tems prolongés. Les fièvres les détruisent souvent, même chez ceux qui ne conservent aucune autre trace de leur passage. Il y a pourtant une différence essentielle entre les effets de la maladie et ceux de la vieillesse. Dans le premier cas, le bulbe ou la racine d'où s'élève chaque cheveu est rarement détruit. Aussi voit-on fréquemment paraître, au bout d'un certain tems, une nouvelle moisson de cheveux lorsque les forces sont revenues; quand leur chute provient au contraire des ravages du tems, elle est toujours précédée de la destruction de cette racine; et le canal qu'elle traversait pour sortir au dehors s'oblitère complétement.

Les changemens qu'éprouve la forme de l'œil avec les progrès de l'âge, nous fournissent une nouvelle preuve de la diminution des parties aqueuses du corps. A mesure que la quantité de l'humeur aqueuse contenue dans la chambre antérieure de l'œil diminue, la cornée fait nécessairement une moindre saillie, et sa convexité étant diminuée, elle perd une partie de la réfraction dont elle est douée. La forme des objets rapprochés devient obscure, parce que les rayons lumineux, qui arrivent à la cornée avec un degré sensible de divergence, ne sont pas suffisamment réfractés pour se réunir en un foyer sur la rétine. Les images qui s'y forment sont conséquemment confuses. Telle est la cause de la vue presbyte qui exige le secours d'un verre convexe pour suppléer à ce défaut de convergence.

Des altérations analogues s'opèrent en même tems dans les parties les plus profondes de l'œil. Le cristallin acquiert

ordinairement une couleur jaune ou d'ambre, et perd de sa transparence. La sensibilité de l'iris est altérée, et la pupille est habituellement plus dilatée que dans un âge moins avancé. Cette disposition semble être destinée par la nature à faire arriver sur le réseau une plus grande quantité de rayons lumineux, pour compenser les inconvéniens que nous venons de signaler.

Il est probable que les différentes parties qui entrent dans la composition de l'oreille interne, sont également affectées par les progrès de l'âge. Le fluide qui occupe les cavités internes est graduellement absorbé, et finit par disparaître entièrement. Alors les houpes nerveuses qui, enveloppées par ce fluide, sont destinées à recevoir les ondes sonores pour les transmettre au cerveau, étant desséchées, il en résulte nécessairement une surdité incurable.

L'une des causes les plus importantes des changemens qu'éprouvent les organes internes, c'est l'altération des vaisseaux sanguins. Non seulement la proportion de ces vaisseaux pris en masse et comparativement au volume du corps tout entier, éprouve une diminution graduelle ou progressive de l'enfance à la jeunesse, de la jeunesse à l'âge viril, et de ce dernier à la vieillesse; mais il s'opère en même tems, pendant ces différentes périodes, un changement très-remarquable dans les rapports qu'ont entre eux les différens ordres de ces vaisseaux. Pendant que le corps prend de l'accroissement, les artères (vaisseaux qui sont chargés de porter le sang du cœur à tous les organes) sont extrêmement nombreuses, et pénètrent sur tous les points; mais à mesure que la croissance arrive vers son terme, ces vaisseaux perdent une partie de leur élasticité, se contractent et offrent un moindre diamètre. Cette contraction est surtout remarquable dans les plus petites artères dont un grand nombre cessent d'être per-

méables au sang, et disparaissent graduellement. Les anatomistes, lorsqu'ils veulent injecter dans ces vaisseaux des substances qui doivent s'y solidifier, choisissent toujours de préférence les jeunes sujets; c'est à peine si l'on peut quelquefois, chez les vieux, remplir les principales branches des artères, d'après la résistance qu'éprouve l'injection à passer dans celles d'un petit calibre.

Mais en même tems que le système artériel éprouve une diminution notable, les veines qui sont chargées de rapporter le sang des organes au cœur, éprouvent, dans les mêmes circonstances, une dilatation graduelle. Les parois des veines sont, dès le commencement, beaucoup plus minces que celles des artères, et au lieu de s'épaissir et de se contracter comme ces dernières, elles deviennent plus dilatables. Quelle que soit, au reste, la cause à laquelle on attribue cette dilatation, il est certain que, chez les personnes avancées en âge, les veines sont très-pleines et saillantes, et que leur trajet est plus tortueux : aussi lorsque, par l'effet de l'âge, la masse du sang que contient le corps est diminuée, on ne le trouve plus en même proportion dans les systèmes veineux et artériel. Dans la jeunesse, la quantité de ce fluide est à peu près la même dans les deux ordres de vaisseaux : chez les vieillards les veines en contiennent environ les deux tiers. C'est sur ces faits que le célèbre Cullen fonda sa belle théorie de l'hémorragie; théorie qui explique si naturellement et si complétement la prédominance des hémorragies artérielles pendant les premières périodes de la vie, et celle des hémorragies veineuses pendant les dernières. De là, la fréquence des hémorroïdes et de l'hémorragie cérébrale chez les vieillards. Les varices que l'on observe si fréquemment dans les veines des extrémités inférieures, à une époque avancée de la vie, dépendent en partie de la même cause, et en

partie aussi de l'augmentation du poids de la colonne de sang qu'elles ont à supporter, et qui tend continuellement à les dilater.

L'accroissement du volume du cœur et de sa force de projection ne suit pas la même proportion que la densité et la résistance des solides auxquels il envoie le sang. Bientôt même il perd une partie de son énergie comme on le remarque par la lenteur du pouls, qui quelquefois devient intermittent. Chez beaucoup de personnes âgées le nombre des pulsations ne s'élève pas au-delà de cinquante par minute, et même quelquefois il reste encore au-dessous.

Cet affaiblissement graduel de l'action du système vasculaire sanguin suffirait déjà presque seul pour donner l'explication des changemens qui s'opèrent dans le corps humain pendant la vieillesse. Il est encore d'autres causes que nous allons signaler rapidement : les vaisseaux absorbans ne trouvant plus dans l'excès des fluides un aliment pour leur action, l'exercent sur le système adipeux (la graisse), qui chez l'adulte est très-abondant au-dessous de la peau et dans l'intérieur du corps. Les effets de l'absorption de la substance adipeuse sont surtout extrêmement visibles à la face; les yeux rentrent dans les orbites, les joues se creusent, les dents se détériorent, s'ébranlent et finissent par tomber, les gencives et les alvéoles elles-mêmes disparaissent presque complétement, tous les traits sont altérés et prennent l'expression qui appartient à la vieillesse. La mâchoire inférieure privée de ses dents s'avance et fait faire au menton une saillie qui le rapproche du nez. La cavité de la bouche étant ainsi diminuée dans sa capacité, la langue paraît souvent trop large, ce qui, avec la chute des dents, contribue à altérer et à rendre difficile et incomplète l'articulation des mots.

Les muscles éprouvent, avec le cours des années, des changemens aussi considérables, quoique peut-être moins évidens que les autres tissus. Une matière ligamenteuse, quelquefois même osseuse, se dépose entre leurs fibres qui elles-mêmes perdent de leur contractilité et deviennent moins sensibles à l'influence nerveuse qui les met en mouvement. Les muscles des membres dans la vieillesse présentent un degré de vacillation très-prononcé. De là, la marche incertaine et souvent tremblante du vieillard. Bichat fait observer que l'affaiblissement des muscles est ordinairement accompagné de l'altération de leur substance; en effet, à cette époque ils sont jaunes ou d'une pâleur extrême. L'affaiblissement de la contractilité musculaire est lui-même étroitement uni à une altération du système nerveux quelquefois inappréciable, mais qui, dans le plus grand nombre des cas, n'est pas moins remarquable que dans les autres tissus. La substance du cerveau, qui à l'époque de la naissance est presque fluide, acquiert avec le tems plus de consistance et de fermeté; la circulation du sang s'y fait avec moins de rapidité; ses différentes nuances se prononcent davantage : aussi est-il bien plus facile d'étudier l'anatomie du cerveau chez les vieillards que sur les jeunes sujets.

En même tems que les forces du corps diminuent, les facultés de l'esprit éprouvent aussi des modifications analogues : l'affaiblissement de la mémoire et de la plupart des sens est déjà très-sensible, lorsque le jugement a conservé toute sa force et sa justesse : cet affaiblissement se fait surtout remarquer dans la difficulté qu'éprouve le vieillard à faire de nouvelles associations d'idées. Les événemens les plus récens s'effacent bientôt de sa mémoire, qui conserve intègres les souvenirs les plus éloignés; il lui est impossible d'acquérir de nouvelles habitudes. La

facilité avec laquelle les personnes âgées se répètent, tient encore à la même cause, qui, effaçant de leur mémoire ce qu'elles viennent de dire, les oblige de revenir continuellement à la même idée.

Qu'avons-nous besoin de continuer ce triste exposé jusqu'au dernier chapitre de l'existence de l'homme, et de contempler la ruine successive de ces brillantes facultés qui ennoblissent sa nature et dont la perte le réduit à une si triste condition. Il est inutile de nous arrêter sur la vue affligeante de ce retour vers l'enfance, sur la dernière scène de ce pénible spectacle; jetons plutôt un voile sur le tableau humiliant de ces dernières souffrances de l'homme, et revenons à la question philosophique qui domine à travers toutes les modifications depuis l'enfance jusqu'à la décrépitude; savoir, l'action uniforme et progressive d'un principe simple dont l'existence est intimement liée à celle du système nerveux. Ce principe que l'on appellera force nerveuse ou force vitale, comme on voudra, est le fait le plus important et auquel tous les autres sont subordonnés. Il paraît donc naturel de supposer qu'une certaine quantité de force vitale est donnée à l'embryon au moment de sa formation, pour le soutenir pendant toute la durée de son existence. Il est difficile d'admettre que tous les individus reçoivent en naissant le même degré de vitalité, puisque indépendamment de toutes les causes accidentelles qui peuvent troubler la marche naturelle de la nature vers la destruction des organes, quelques-uns sont destinés à une existence d'une courte durée et quelques autres à une existence plus longue. Chaque action de l'organisme consomme une partie de cette force; c'est ainsi que quelques êtres doués d'une constitution faible, mais très-excitables et anticipant sur les époques naturelles et les différentes pé-

riodes de la vie, passent rapidement d'une jeunesse précoce à une vieillesse encore plus prématurée. Plus on consomme de cette force, plus elle s'épuise, jusqu'à ce qu'entièrement consommée, tous les mouvemens cessent, comme ceux d'une pendule qui s'arrête lorsque le ressort qui mettait tous les rouages en mouvement a cessé d'agir sur eux.

(*New Philosophical Journal.*)

Mœurs Hongroises.

SPERANSKI (1).

§ I.

« Quelles nouvelles ? Racontez-moi quelque chose, colonel : je meurs d'ennui, disait le magnifique prince Charles de Buntzlau, un des plus jolis hommes de la cour, et sans contredit le plus sot d'entre eux.

— Peu de chose, fut la réponse du colonel Von-Herbert : le monde marche à peu près toujours de même ; nous avons un empereur, cinq électeurs, cinquante princes souverains ; à Presbourg, les hommes médisent et dansent, mangent et boivent, dorment et se trompent les uns les autres régulièrement, ou peu s'en faut. A moins qu'il ne survienne quelques changemens importans dans ces diverses phases de la vie, les jours ne différeront pas les uns des autres, jusqu'à ce que le monde cesse d'être monde.

(1) Note du Tr. Les mœurs hongroises, mœurs isolées, et comme suspendues entre les coutumes asiatiques et les habitudes européennes, ont trouvé peu de peintres fidèles, malgré l'intérêt de curiosité qu'elles inspirent et l'attrait pittoresque dont elles se parent. L'anecdote suivante nous semble reproduire avec exactitude le coloris étrange de cette nationalité peu connue. Sans garantir l'authenticité des faits qui sont contenus dans ce récit, nous dirons seulement qu'il est certain que l'empereur Léopold II trouva en Hongrie une opposition violente et haineuse à laquelle plusieurs familles nobles prirent une part active, et que son séjour dans cette partie de ses domaines s'environna de circonstances mystérieuses, de complots nombreux et de trames dangereuses, auxquelles l'aristocratie hongroise et les catholiques romains ne furent pas étrangers.

— Aimable colonel, reprit le prince avec fatuité, et caressant d'une main la plus longue et la plus noire moustache dont un régiment de cuirassiers impériaux pût s'enorgueillir, vous paraissez faire peu d'attention à notre pauvre noblesse d'Allemagne; vous êtes démocrate, mon ami; vous nous dédaignez, nous le sang des élus, le sel de la terre; nous qui, seuls, servons d'ornement à la Germanie, en l'empêchant de devenir aussi vulgaire que la Hollande. Pardon si je blesse votre partialité pour les gens du peuple!

— Pardonnez-moi à votre tour, beau prince, répliqua Von-Herbert en souriant; j'ai pitié d'eux infiniment, et je voudrais de grand cœur qu'ils pussent changer de rôle avec les landgraves et les margraves. Je ne doute point que ce changement ne fût très-avantageux aux uns et aux autres : plus d'un prince de l'empire, gentilhomme fort épais, aurait fait un excellent laboureur; et j'ai en ce moment dans mon régiment trois illustrissimes chefs d'escadron, que la nature avait destinés à étriller les chevaux qui les portent, et qui, avec un peu de soin et de patience, pourraient à la longue devenir de très-passables dragons.

— Comme il vous plaira, colonel, dit le prince, mais gardez cette opinion pour vous. Léopold, notre empereur, est, je le sais, imbu des nouvelles doctrines; il aime les philosophes, sans toutefois oublier son titre d'empereur, en vertu duquel il exige que tous les philosophes soient constamment de son opinion... mais voici Collini. »

Collini, italien, né à Padoue, valet de chambre du prince, venait informer Son Altesse qu'il était tems qu'elle allât présenter ses respects à la princesse d'Arozin. Ce valet servait de mémoire à l'Altesse, l'aidait à retrouver ses idées perdues et à reconnaître ses amis, et lui apprenait à quelle heure il devait voir ou être aveugle. Le prince re-

garda sa montre tout étincelante de brillans, se souleva lentement, jeta sur la glace qui reproduisait son image un coup d'œil satisfait, et se tourna vers Collini.

« A propos, Collini, quel jour dois-je épouser la princesse?

— Fi donc, prince, interrompit le colonel d'un air de dédain; ceci est par trop absurde; envoyez promener ce sot, et soyez amoureux pour votre compte, si vous êtes amoureux; celle que vous avez choisie ne serait pas flattée d'être adorée par procureur.

— Ah ça, vous la croyez donc digne de fixer l'attention d'un prince du Saint Empire, dit le jeune fat, en donnant un tour plus gracieux à sa moustache, et en s'examinant plus minutieusement dans la glace?

— Je crois la princesse d'Arozin digne de fixer l'attention du plus grand roi de la terre, répondit le baron avec énergie; elle mérite de s'asseoir sur un trône, si la beauté, le génie, l'élévation de l'ame, sont pour quelque chose dans le choix qu'on fait des reines. »

Le prince tressaillit.

« Bon colonel, s'écria-t-il après une pause de quelques secondes, en seriez-vous amoureux?.... ce serait peine perdue, je vous en préviens charitablement : la princesse est femme, et tout en admettant, ajouta-t-il, avec un salut parisien qui exprimait toute sa supériorité, la prééminence du baron Von-Herbert en toutes choses, comme elle est femme et moi prince, vous sentez que cela milite considérablement en ma faveur. »

Le baron avait involontairement posé sa main sur la garde de son épée au commencement de cette allocution, dont la péroraison le désarma. Il sentit qu'il n'avait pas le droit de chercher querelle à un homme, pour la bonne opinion qu'il avait de lui-même, et il sourit en examinant

le prince qui continuait à arranger sa moustache. Le son d'une trompette interrompit l'entretien.

« A merveille, prince! on sonne pour la parade, et je n'ai pas le tems de discuter le très-long chapitre de vos perfections. Recevez de moi un avis important : je ne suis point amoureux de la princesse, ses dix-huit ans et mes cinquante-deux ans ne sympathisent guère. Quant à vous, fort peu capable d'amour, vous n'êtes pas non plus amoureux de cette dame : et (je vous en conjure, apprenez cette nouvelle avec le stoïcisme d'un héros), cette dame ne vous aime point. Vous êtes trop beau, mon cher, et une figure comme la vôtre ne peut être amoureuse que d'elle-même. »

Le prince fronçait le sourcil, Herbert continua :

« La principauté de Buntzlau n'aura point de souveraine, et son admirable prince restera, jusqu'à la fin de ses jours, le célibataire le plus élégant de Vienne, soyez-en sûr! Au revoir ; mes grands pandours m'attendent sur la place. »

Von-Herbert et le prince se quittèrent en échangeant un sourire ; celui du prince était dédaigneux, celui de Von-Herbert, sardonique. Son Altesse, après s'être examinée pour une troisième fois, et s'être convaincue qu'elle serait affreuse toute la journée, sonna Collini, s'enferma avec son valet, et passa le reste du jour à lire le journal des modes, et à méditer de nouveaux paremens d'uniforme.

§ II.

Une forêt que la hache n'avait point touchée depuis le déluge, bordait la route et entourait un immense bâtiment à demi ruiné.

« La patrouille n'a-t-elle pas passé ?

— Il y a cinq minutes.

— Je la voudrais au fond de l'Océan ; elle me coûte une

carabine turque et une couple de montres entourées de brillans. Le muscadin que j'ai ajusté, exhalait une odeur de parfums assez forte pour embaumer toute la forêt.

— Je voudrais qu'on pendît ces hulans, répondit une voix; depuis l'arrivée de l'empereur, ils n'ont fait que galoper de tous côtés, mettant de plus honnêtes gens qu'eux en crainte de la mort; et coupant si bien l'herbe sous nos pieds, qu'on ne gagne plus maintenant assez d'argent sur la grande route pour donner une éducation décente à ses enfans. Mais j'aperçois le capitaine : nous aurons des nouvelles : Speranski ne se montre jamais que lorsque le bon vent souffle. »

Ce dialogue s'était établi entre deux pélerins de la Transylvanie. Ils semblaient tels du moins, à en juger par leurs bonnets bleus, leurs manteaux bruns en rouleau placés sur leurs épaules; mais qui les aurait examiné de plus près, aurait aperçu sous ces manteaux les manches de deux petits cimeterres, le profil de deux pistolets d'arçon, et deux larges lames de sabre qui heurtaient leurs bottes. Les bandits hongrois s'en servent, tantôt pour fendre les portemanteaux des voyageurs, tantôt pour couper les traits des chevaux ou le cou des cavaliers, tantôt aussi pour tondre leurs brebis.

Le capitaine survint : un homme grand; figure hardie; costume d'aubergiste. Il jeta une bourse sur la table et demanda à souper; les pélerins se débarrassèrent de leurs paquets, allumèrent du feu sur un âtre qui semblait, depuis une époque immémoriale, n'avoir échauffé personne; puis ils tirèrent d'un garde-manger souterrain et invisible quelques tranches de venaison, et des pieds d'ours salés et conservés avec toute la coquetterie de la cuisine hongroise. On mit ensuite la table, et bientôt y figurèrent des pièces d'argenterie de styles différens, mais dont les armoiries

prouvaient qu'en d'autres tems elles avaient habité de splendides et nobles logis. Au bout de quelques minutes le capitaine, après s'être dépouillé de son costume, fit honneur à un souper digne d'un empereur, ou plutôt d'un homme qui, d'ordinaire soupe beaucoup mieux que l'empereur, d'un commissaire de police impérial.

La société dont nous venons d'esquisser quelques portraits se composait, nous sommes forcés de l'avouer, de voleurs de grand chemin; mais l'esprit du pays présidait encore à ce repas hongrois, qui avait lieu sur des plafonds vermoulus *de la maison des revenans*. Tel était le nom que le paysan d'alentour avait donné à la demeure où nous nous trouvons. Les hôtes de ce lieu fantastique étaient quelques douzaines de gaillards aux larges épaules, aux ossemens robustes, qui n'avaient rien d'aérien et de sylphidique; athlètes intrépides, qui, toujours le pistolet au poing, arrêtent au milieu de sa course rapide tantôt le cabriolet modeste, tantôt l'équipage magnifique d'un chambellan qui promène sa somptueuse indolence dans un bristka à six chevaux.

L'étiquette présidait à ce banquet. Les brigands subalternes occupaient l'extrémité de la table, et les brigands supérieurs en avaient le haut bout; le capitaine Speranski mangeait seul et gardait un silence solennel; les pélerins épiaient son geste et remplissaient, à son signal, les coupes qu'il vidait successivement; puis, silencieux, ils attendaient ses nouveaux ordres. Un timbre argentin annonça dix heures; et un des pélerins souleva un schall déchiré qui recouvrait une des plus magnifiques pendules sorties du Palais-Royal.

Si l'Apollon qui jouait de la lyre sur le piédestal de cette pendule avait retrouvé la parole, que de choses curieuses il eût pu raconter! Il avait déjà bien vu des lo-

cataires, ce superbe Apollon. Depuis sa première sortie du magasin d'horlogerie de M. Sismondi, le plus célèbre des horlogers de Paris, il avait chanté dans la chambre de l'infortuné prince de Soubise. Les destinées de la France l'avaient plus tard remis avec toute l'argenterie du prince et la caisse de l'armée, aux mains d'un régiment de hussards prussiens à la mémorable bataille de Rosbach, cette moderne journée des éperons. Mais le colonel prussien aimait trop ou trop peu les arts, pour garder chez lui Apollon et les neuf sœurs; la belle pendule sonna bientôt dans le boudoir d'une des plus gracieuses danseuses de l'Opéra de Paris, qui avait quitté la salle de l'académie pour le grand théâtre de Berlin et qui donnait à jouer. Mais la roulette, quoiqu'elle appartienne à Plutus, a quelque analogie avec la roue de la fortune : la belle, en dépit du patronage de la cour et de la ville, céda au sort, et se priva d'un brillant superflu. La pendule quitta le manteau de cheminée en marbre blanc qu'elle occupait, et son timbre harmonieux souleva les paupières appesanties de la plus jolie femme de toute la Hongrie, la comtesse Lublin, née Jablonski, célèbre par sa beauté, son talent au loto et le luxe du fard qui couvrait ses joues. La biographie de la pendule touche à sa fin. A peine avait-elle fait pâlir de jalousie toutes les comtesses du cercle, à peine sa propriétaire commençait-elle à s'y attacher de toute son ame, elle disparut! On offrit, à qui la retrouverait, une récompense décuple de sa valeur. La princesse d'Arozin, l'arbitre du goût, qui l'avait admirée, en regretta la perte comme un vol fait aux beaux-arts.

Lorsque ce repas de corps fut terminé, Speranski, après avoir décoiffé une bouteille de tokay qui portait sur son cachet l'aigle noir de la maison de Hapsbourg, et qui évidemment avait été arrêtée dans son voyage vers la

table de l'empereur, ordonna à un des pélerins de lui remettre des papiers qui, ajouta-t-il en souriant, avaient été égarés en chemin par le courrier turc. On lui remit un petit paquet... il l'examina, l'ouvrit, le lut avec attention, mais sans recueillir les résultats qu'il semblait s'en être promis.

« Que pouvait-on attendre, s'écria-t-il, de ces misérables qui s'enivrent d'opium ?... Que savent-ils au monde? les scandales du sérail, les jours propres pour faire la barbe du sultan, l'heureuse étoile qui leur permet d'arranger la chevelure de son auguste tête ou le prix fixe d'une poignée de... Approche, Sturbold, remets toutes ces sornettes dans leur boîte et envoie-les par un de nos propres courriers au secrétaire de l'ambassade turque à Vienne; qu'on les jette sous son oreiller ou qu'on les attache à son turban, peu importe; mais dans tous les cas, songe qu'il ne faut pas que nous fassions notre besogne comme le ferait un stupide messager d'état. Pars; et toi, Henri, donne-moi la pipe d'ambre de ce musulman. »

Il lui apporta une pipe magnifique. Speranski prit la pipe; mais, à sa première aspiration, il s'aperçut que le tuyau en était bouché. Sa rapide intelligence comprit à l'instant le mystère. Il fendit le tuyau d'un bout à l'autre et y trouva une feuille de papier; il en parcourut le contenu, se leva brusquement, ordonna à une demi-douzaine de ses amis de le suivre à cheval, examina l'amorce de ses pistolets et traversa la forêt au galop.

§ III.

C'était une soirée lourde et chaude du mois de juillet. Dans un des endroits les plus solitaires et les plus romantiques des montagnes, des pas de chevaux, des bruits d'armes, des accens rauques et dissonnans, annonçaient l'approche de cavaliers, surgissant d'un épais rideau de vi-

gnes et de plantes odoriférantes. Semblable aux draperies ondoyantes d'un palais oriental, apparut d'abord une longue file de mules, de beaux chevaux albanais, puis un groupe formidable de cavaliers, les gardes-du-corps de l'hospodar de Moldavie envoyés pour escorter Mohamed-Ali-Huskia, l'ambassadeur de la Sublime-Porte, à travers le Bannat; ensuite monté sur un cheval de Perse sorti des écuries du Padishah, se montra le frère du soleil, le père de la lune, le plus puissant, le plus laid de tous les musulmans, doué de toutes les grâces appartenant à la race des bossus de la grande cité des fidèles. Rien de plus beau que cette scène. Le soleil se couchait, ses rayons se jouaient avec caprice dans le feuillage épais et transparent des bosquets d'alentour. Le petit vieillard chargé de l'ambassade ne s'intéressait guère à ce spectacle; il avait passé d'une échoppe de savetier à une place éminente du divan par suite de son admirable adresse à couper les têtes, et venait d'obtenir sa nomination à l'ambassade d'Autriche. Une bourse de dix mille sequins qu'il sut appliquer avec dextérité sur la conscience du sublime porte-pantoufle de Sa Hautesse le grand visir, lui avait frayé la route.

Personne ne semblait moins disposé à voir les choses en noir que ne l'était dans ce moment Mohamed-Ali-Huskia, qui chevauchait la pipe à la bouche, se caressait complaisamment la barbe, et aspirait le tabac aromatisé de Smyrne en même tems que le parfum des fleurs.

Un proverbe turc dit : « Le fumeur est souvent aveuglé par sa propre fumée; » notre diplomate allait reconnaître la justesse de cet axiome. Comme il venait d'atteindre le plateau le plus élevé de la montagne, comme il jetait vers la prairie qui se déroulait devant lui des yeux étincelans d'avarice ou d'ambition (si ce mot est plus noble que l'autre), un coup de feu atteignit au front son superbe coursier : l'a-

nimal fit un bond, tomba, et jeta loin de lui son cavalier, au beau milieu d'un calcul à l'aide duquel ce dernier venait d'acquérir la certitude qu'il décuplerait, avant de quitter Presbourg, les dix mille sequins que son poste lui avait coûtés.

Alors commence une horrible mêlée ; les balles pleuvent de toutes parts sans qu'on puisse deviner si elles viennent du ciel ou de la terre, tant les honnêtes gens qui les envoient ont à cœur de rester invisibles : aucun des Orientaux ne doute qu'il n'ait affaire à Satan lui-même. De quelque côté qu'ils se tournent, une volée de mousqueterie les accueille. Agiles comme des panthères, brillans à la parade, couverts de riches costumes mais peu habitués à ces combats irréguliers, les cavaliers de l'hospodar n'avaient-ils pas acheté leurs places fort cher et n'était-il pas naturel qu'ils voulussent en jouir en paix? Leurs fourrures, leurs sabres, ne leur avaient-ils pas coûté de beaux sequins, et ne se devaient-ils pas à eux-mêmes de les conserver neuves et sans souillure, de les porter éclatantes à la cour ? Ces beaux coursiers, d'un prix considérable, pouvaient-ils faire moins pour leurs maîtres que de les enlever du champ de bataille aussi rapidement qu'ils les avaient amenés ?

La conséquence de ces sages considérations fut qu'en moins de cinq minutes, l'escorte de l'ambassadeur se trouvait dispersée dans toutes les directions. Ravins, sentiers de la forêt, escarpemens de la montagne, flots de la rivière, étaient parsemés de turbans. Les muletiers, gens naturellement étrangers à la politique et à la guerre, s'étaient contentés de retourner la tête de leurs mules, et regagnaient paisiblement le lieu d'où ils étaient venus. A une mêlée pittoresque succéda une déroute plus pittoresque encore; partout un profond silence. De tems à autre, seulement, lorsque quelques turbans se laissaient

entrevoir, des coups de feu troublaient le repos de la scène. A la fin, ces explosions elles-mêmes se turent, et tout fut calme comme la tombe. Vous eussiez dit que la forêt antique n'avait été troublée depuis des siècles par la présence d'aucun voyageur. Les sentiers paisibles, et dont la poussière s'était abattue, offraient une douce et tranquille promenade, comme si aucun cheval n'en eût jamais foulé le sol. La colombe, naguère effrayée par le tumulte, revenait se percher sur les vieux arbres et faisant sa toilette avec coquetterie du bout de son bec, saluait d'un roucoulement mélancolique les derniers rayons du soleil couchant. Musulmans, voleurs, chevaux, turbans, escarmouches, tumulte, poussière et bruit, tout avait disparu : un seul acteur de ce drame était resté sur la scène.

Sous un cyprès gigantesque qui jetait autour de lui son riche feuillage semblable aux plis d'un catafalque, gisait un cheval et sous ce cheval une espèce de ballot écarlate et verdâtre. Ce ballot, c'était l'ambassadeur de Turquie; hélas! son ambassade était terminée. Il avait fait son dernier *salam*, gagné son dernier sequin, proféré son dernier mensonge. Un peu de poussière, voilà ce qu'allait devenir l'envoyé de la Sublime-Porte!

§ IV.

La salle de la diète, à Presbourg, est une des merveilles de cette ville. Il est beau de voir, au milieu de ces monts et de ces vallées ombreuses, les longues moustaches et les immenses barbes des magnats de la Hongrie. On y remarque les colossales armures dont se couvrirent autrefois les conquérans du Bannat, les maîtres de la Transylvanie, les héros de l'Esclavonie; antique témoignage à la fois de leur force herculéenne et de la terreur que leur in-

spiraient les armes ennemies. Du sommet des plafonds on voit s'élancer des cascades et des torrens, reproduits avec la vérité âpre d'un pinceau barbare. Là, coulent emprisonnés tous ces fleuves sauvages et inconnus de l'Europe qui n'ont jamais voulu se laisser dompter par des ponts. Tout fidèle Hongrois qui met le pied dans cette salle, lève les mains et les yeux vers le ciel, et remercie Dieu de l'avoir fait naître dans cette patrie des arts et de l'héroïsme, loin de Rome et de Florence. C'était dans cette salle que l'empereur Léopold, monarque de cinquante provinces et roi de Hongrie, marchait à grands pas sans daigner jeter un regard sur les merveilles du pinceau hongrois; le colonel Von-Herbert était à l'un des bouts de la salle, attendant les ordres de son souverain. Le dialogue qui s'établissait entre l'empereur et lui, chaque fois que sa promenade le rapprochait de son interlocuteur, n'avait lieu que par phrases rompues. Léopold semblait très-agité.

« C'est la chose la plus extraordinaire dont j'aie jamais entendu parler, s'écria-t-il; il avait une nombreuse escorte, sa suite particulière était considérable; les routes sont placées sous une surveillance active, toutes les précautions étaient prises, et cependant l'événement a eu lieu en plein jour. Un homme est assassiné presque sous mes yeux, voyageant avec un passeport de moi; un ambassadeur, et par-dessus tout un Turc!

—Mais, répliqua Von-Herbert, Votre Majesté n'est pas à Vienne; les fidèles sujets hongrois ont des idées assez bizarres sur la justice humaine et sur le droit des gens, et ils tueraient avec autant de calme un ambassadeur qu'un chevreuil.

— Un Turc, interrompit l'empereur, contre lequel ne pouvait exister aucune inimitié, qui n'avait pu éveiller au-

cune jalousie, qui n'était connu de personne; un Turc tué à quelque pas des portes de la ville; ses papiers, ses bijoux enlevés sans qu'on puisse découvrir la moindre trace des auteurs de cet attentat! Ah, baron! je commence à douter de l'activité de mes pandours.

La physionomie du baron prit alors plus de gravité. « C'est à Votre Majesté d'en juger, mais quels que puissent être les coupables, permettez-moi de prendre la défense du régiment que je commande! »

— La patrouille de mes pandours fut sur les lieux à la première alarme; mais l'affaire avait été terminée si rapidement, que toute leur activité fut inutile. Il semblait que cet événement tînt à quelque chose de surnaturel.

« Le terrain a-t-il été examiné? demanda Léopold.

— Pas un pouce de l'endroit où la scène s'est passée, n'est resté à l'abri des recherches. Il n'est pas de limiers qui puissent lutter avec avantage contre mes soldats; cependant sans les traces des chevaux, sans les balles dont les arbres sont criblés, et sans le cadavre enfin de ce malheureux Turc qui a été dépouillé de tout ce qu'il avait de précieux sur lui, nous aurions cru nous être trompés de place.

— Ce drame est un mystère inouï, dit l'empereur: il faut le pénétrer. » Puis il continua sa promenade, et lorsqu'il fut de nouveau près du baron, il ajouta:

« Examinez bien cette affaire, colonel; les Turcs n'ont déjà pas trop bonne opinion de nous, ils vont avoir beau jeu à nous imputer l'assassinat de leur ambassadeur. Colonel, envoyez vos pandours de tous côtés, offrez un ducat à celui qui nous apportera le premier éclaircissement sur cette horrible affaire; ma couronne chancellerait sur ma tête, si de tels crimes pouvaient se commettre impunément.

Le baron, avec une douleur qu'il ne put que difficilement maîtriser, répliqua vivement: « Sa Majesté, je l'espère, n'attribue cet attentat à personne du régiment qu'elle m'accorde l'honneur de commander?

— Certainement pas au baron Von-Herbert, répondit l'empereur avec un sourire bienveillant; mais mon cher baron, vos héros du Bannat détestent les Turcs, et ils aiment beaucoup le pillage. Pour une selle richement brodée ou pour un poignard à manche garni de diamans, ils égorgeraient le sultan. Bref, donnez de l'occupation à vos barbares, et que la première soit de découvrir l'assassin de l'ambassadeur.

§ V.

La grande rue de Presbourg avait peine à contenir les brillans équipages qui la parcouraient. C'était après-midi. Le lieu auquel venaient aboutir tant de nobles seigneurs, était le salon de la princesse d'Arozin. L'occasion de la fête, était l'anniversaire de sa naissance. Les princesses ont plus d'un avantage sur les beautés obscures : il faut bien qu'elles se soumettent à quelques désagrémens : en voici un qui doit sembler une compensation suffisante : tout le monde sait leur âge. L'art de l'imprimerie combiné avec les recherches de l'étiquette, ôte jusqu'à l'espoir de faire de l'âge d'une princesse un secret qui ne soit confié qu'aux membres de son conseil privé. Depuis l'heure où ses yeux s'ouvrent jusqu'à celle où ils se ferment, toutes les diverses phases de l'existence des princes sont commentées et annotées avec tant de soin, qu'aucune erreur de chronologie n'est possible. Pas une heure dont on puisse faire tort au grand livre que tient le Tems, et tandis que, pour le reste des femmes, ce calculateur semble s'humaniser et quelquefois faire un pas en arrière,

il n'y a point de grâce à attendre de lui pour le sang royal.

Mais la princesse d'Arozin n'avait rien à craindre des plus profondes recherches d'une rivale. L'horloge du siècle venait de sonner dix-huit ans pour elle. Unique rejeton de son illustre maison, elle était placée sous la tutelle immédiate de l'empereur, et comme en outre elle tenait à la famille des Césars par les liens du sang, le soin de la marier occupait particulièrement l'attention impériale. Une foule de feld-maréchaux et de margraves trouvaient qu'ils seraient d'excellens tuteurs pour la principauté d'Arozin, et offraient généreusement leur protection. La princesse paraissait indifférente pour les uns et pour les autres ; mais le prince Charles de Buntzlau (selon l'opinion générale, le prince le mieux né de l'empire), commandant les hussards de la garde de l'empereur, riche, et par-dessus tout complétement satisfait de lui-même, avait décidé que la principauté et la princesse, son annexe, deviendraient sa propriété. L'empereur était du même avis ; la politique impériale ne pouvait pas se réconcilier avec l'idée de voir passer cet héritage important aux mains d'un noble hongrois. La Hongrie, toujours turbulente, demandait des mesures coercitives et non des stimulans, et deux cent mille ducats pouvaient faire d'un homme audacieux un nouveau Tékéli. Pour les fidèles de l'empire, un signe du souverain est tout : c'est leur code politique et religieux. Les maréchaux et les margraves s'inclinaient devant l'être surhumain qui portait la couronne de Charlemagne, et les prétentions du prince Charles de Buntzlau était considérées comme incontestables.

La Hongrie a été jadis la terre des rois, et elle est encore la terre des nobles. Tenant tout à la fois de l'Orient et de l'Occident, le Hongrois ne le cède qu'au musulman en

magnificence ; il donne son dernier ducat pour un sabre d'un travail élégant, ou pour un bonnet doré que la seule crainte d'être pris pour un Turc l'empêche de changer en turban.

La princesse Juliana d'Arozin était assise au centre d'un appartement dont on aurait pu aisément faire le boudoir de la sultane favorite du Grand-Seigneur. Elle occupait un sofa couvert de tapisserie de Smyrne ; son caftan était semblable à celui des jeunes Grecs de Salonique ; ses cheveux longs et noirs, qui tombaient en tresses ondoyantes sur ses épaules, étaient surmontés d'un croissant qui avait attiré plus d'un regard au marché de diamans de Constantinople, et dans sa main s'agitait un éventail de plumes de paon, travaillé par le premier artiste du sérail de Teheran. C'est ainsi que dans son costume oriental, belle de sa beauté plus que de son luxe, apparaissait aux yeux de ses nombreux visiteurs la princesse Juliana.

Elle recevait leurs hommages avec une grâce enchanteresse, et payait chaque révérence d'un de ces sourires qui, pour un fat, est la preuve de son mérite. Un œil que n'auraient pas ébloui ces sourires séduisans aurait découvert dans le maintien de Juliana une secrète anxiété qui, en dépit de toutes les conjectures, prouvait qu'elle n'était qu'une simple mortelle. Il y avait des variations dans le coloris de ses joues : variations qui révélaient un trouble intérieur ; les mouvemens rapides de ses doigts, sa tête qui se tournait fréquemment et involontairement vers la porte ; tout enfin démontrait que la femme extérieure était seule présente, mais que son ame était hors du cercle brillant qui l'entourait... A la fin la porte s'ouvrit, et après la formule d'introduction qui aurait suffi pour le Grand-Mogol, le chambellan annonça le prince Charles de Buntzlau. L'orgueil et le ressentiment étincelèrent sur la phy-

sionomie de la princesse. Comme l'éclair se découpe sur un beau ciel d'été, son front se colora d'une teinte foncée, lorsque le futur fiancé s'inclina devant elle; son sourcil se fronça, et il eût été sage, l'homme qui en voyant ce regard aurait prophétisé malheur à celui qui prendrait la main de Juliana sans s'être emparé d'abord de son cœur. Cependant la jeune fille maîtrisa son émotion avec autant de promptitude que de présence d'esprit. Son visage seul refusa d'obéir à sa volonté et la fièvre de son ame se lisait dans ses yeux.

A l'époque de l'anniversaire de la naissance des grands, il est d'usage en Hongrie que personne ne se présente chez eux les mains vides. Une riche variété de présens garnissait déjà les tables et les sofas de l'appartement; mais le cadeau du prince les éclipsa tous. C'était une montre sortie des mains du plus célèbre artiste de Paris, un véritable chef-d'œuvre. La princesse la regarda avec un dédain qu'elle eut beaucoup de peine à dissimuler. « Prince, dit-elle, je regrette ce manque de patriotisme. Pourquoi les nobles de mon pays envoient-ils acheter les ouvrages des étrangers au lieu d'encourager les travaux de nos propres ouvriers ?

— Vous avez raison, répondit le prince, mais Votre Altesse daignera remarquer qu'il est impossible de trouver quelque chose de supportable dans ce genre, si on ne l'envoie chercher à Paris. »

La princesse se retournant du côté d'un des Bohémiens qui faisait partie de ses musiciens, lui dit : « Vladimir, dis au gardien de mes joyaux de m'envoyer ma montre hongroise. »

Lorsqu'on l'eut apportée, tout le monde d'une voix unanime déclara qu'elle était admirable. Le prince, déguisant mal sa mauvaise humeur, demanda, d'un ton qui eût

mieux convenu à un mari qu'à un amant, si la princesse lui ferait l'honneur de lui nommer l'artiste qu'elle protégeait. Elle lui confia la montre; il l'ouvrit, un papier s'en échappa; il portait les mots : *Mohamed-Ali-Iluskia.*

« L'ambassadeur assassiné! » s'écrièrent cinquante voix à la fois. La princesse s'élança de son sofa, frappée de stupeur..... « L'ambassadeur turc! s'écria-t-elle à son tour, c'est donc une part du pillage. »

Le gardien des joyaux fut appelé pour rendre compte des circonstances qui avaient accompagné l'achat de cette montre. Il répondit qu'elle n'avait point été achetée, et il montra un billet qui l'avait accompagnée. Le billet portait que Son Altesse était suppliée d'accepter un faible présent de l'un de ses plus fidèles sujets. N'ayant pu découvrir le nom du donateur, le trésorier de la princesse avait cru devoir garder l'offrande.

Bientôt après, la société se sépare. Tout se sait dans les cours. L'histoire de la montre hongroise fut racontée de mille manières différentes. Mais le résultat de l'enquête ordonnée par la princesse, fut que la montre était l'ouvrage d'un artiste de Bud, et que c'était le sultan qui l'avait jointe aux présens destinés à l'empereur. Lors du meurtre de l'envoyé, la montre avait disparu avec le reste du bagage, et on n'en avait plus entendu parler jusqu'au jour où elle se trouva chez la princesse.

Le soleil était couché, la foule avait quitté le palais de Juliana, elle seule errait dans ses appartemens silencieux. A la voir, pensive, promener ses rêveries au milieu des statues de ses ancêtres, on eût dit le génie bienfaisant de la maison d'Arozin, veillant sur ses destinées. Elle s'avança sur le balcon, et s'assit sur un banc d'où l'on apercevait les plaines fertiles de la Hongrie, et que des fleurs de toute espèce environnaient. Son œil restait fixé sur ces champs

qui promettaient une abondante moisson. Mais son ame était ailleurs. Toutes les délices de la vie champêtre se déroulaient en vain sous ses yeux ; elle voyait les paysans rentrer dans leurs granges les produits d'un sol fertile, les troupeaux retourner au bercail sous les dernières lueurs du soleil ; elle contemplait un horizon lointain et chaud, un de ces paysages ravissans et magiques qui jaillissent quelquefois des pinceaux d'un Claude Lorrain. Mais à ces derniers il manque la vie ; ici elle coulait à pleins bords.

Les regards de Juliana erraient sur ce tableau ; mais son esprit planait au loin ; il s'égarait dans des vallées sauvages dont le soleil n'avait jamais atteint la profondeur, dans des bois où le daim s'ébattait sans crainte, sur des montagnes dont les cimes arides dépassaient les nuages et dont les échos ne répétaient que le cri de l'aigle et le fracas des torrens. Les sons de la cloche voisine annoncèrent la prière du soir, et dissipèrent la vision de la princesse. La montagne, la forêt, la plaine aride se changèrent en un jardin où l'art avait triomphé de la nature, et rien ne restait plus de l'agreste tableau, si ce n'est l'étoile nocturne qui, sortant des ténèbres comme une fiancée de sa chambre virginale, jetait ses feux sur la tête de Juliana. Cette étoile avait aussi sillonné le firmament au-dessus du ravin de la Moldavie, et la princesse, dans son enthousiasme, aurait pu s'adresser à elle comme à un ami.....

§ VI.

Minuit venait de sonner, lorsque vingt hommes, évidemment d'un rang élevé, s'assemblèrent dans une maison obscure située dans l'un des faubourgs de la ville. Mais l'habit modeste qu'ils portaient prouvait qu'ils avaient l'intention de garder l'incognito ; et les armes brillantes que

voilaient mal leurs vêtemens, devaient faire croire que l'affaire qui les occupait, n'était pas sans danger pour eux et pour d'autres.

Pendant quelques instans régna un silence profond, interrompu par quelques mots murmurés à voix basse. Par intervalles, un coup frappé doucement à la porte, un mot d'ordre échangé avec le gardien de l'entrée, annonçaient un nouvel arrivant. Cependant la discussion ne commençait pas; et lorsque l'horloge de la cathédrale sonna minuit, on commença à s'inquiéter en ne voyant pas arriver un complice, qui aurait déjà dû se trouver là. Le bruit ne tarda pas à se répandre que cet étranger n'était rien moins que le cardinal Di Lecco, internonce du pape.

Enfin le signal est donné, la porte s'ouvre, et un ecclésiastique pâle et décrépit se montre.

« Tous nos amis sont-ils ici ? »

Telle fut la première question, mais la réponse fut peu civile.

« Par quel hasard étrange, monseigneur, dit un personnage de haute stature, au teint fortement hâlé, avons-nous l'honneur de vous voir ici? nous sommes en conférence secrète.

— Je viens, appelé par votre propre invitation, répondit le prêtre avec douceur, et montrant en même tems une lettre qui fit le tour du cercle.

— Cette lettre est adressée au nonce de Sa Sainteté, et c'est de lui seul, c'est de sa bouche que nous voulons obtenir une réponse.... »

Puis prenant un ton plus élevé, et tirant à demi son épée, geste qui fut imité par tous ceux qui l'environnaient, le même homme ajouta :

« Il faut que nous sachions, révérend seigneur, qui

vous êtes, et de quelle autorité vous avez pénétré dans cette salle; sinon, préparez-vous à recevoir la récompense due aux espions et aux traîtres. »

La figure du vénérable ecclésiastique pâlit, et témoigna la terreur qui le dominait; autour de lui des visages irrités; vingt épées flamboyant sur sa tête. Une fermeté d'ame supérieure n'eût pas contemplé sans effroi sa situation; le regard qu'il jetait à la dérobée vers la porte, disait assez qu'il eût voulu échapper à cette redoutable conférence. Son anxiété lui ôtait tout moyen de défense; il essaya d'expliquer la cause de sa venue, porta la main sur ses vêtemens, comme s'il se fût apprêté à en tirer quelques papiers : mais ses recherches furent vaines, il fit un mouvement brusque vers la porte. Dès lors les soupçons se trouvèrent confirmés; vingt pointes d'épée se fixèrent sur sa poitrine.... il chancela, prononça quelques mots dont le sens ne put être compris, et tomba évanoui dans un fauteuil.

Il s'agissait maintenant de savoir ce qu'on ferait de lui; il était hors de doute que ce n'était pas le cardinal, personnellement connu de Colvellino, celui-là même qui avait si brusquement fait les premières interpellations.

Le comte Colvellino, homme célèbre par sa férocité, opina pour qu'on poignardât ce prêtre sur-le-champ; ce vote réunit l'assentiment unanime, mais la difficulté était de savoir ce qu'on ferait de son cadavre. L'enterrer où ils se trouvaient était impossible, ils n'avaient pour instrumens que leurs épées; le jeter dans la rivière serait un moyen infaillible de faire découvrir le corps, et le trajet de la maison à la rivière les exposait à plus d'un danger. Pendant cette délibération, le prêtre revint à lui; sa main s'était posée par hasard sur le portefeuille qui contenait ses lettres de créance; cette découverte le ranima, il se

souleva sur son fauteuil, étendit la main qui tenait le portefeuille et les papiers; et prenant alors un air de dignité :

« La fatigue de mon voyage, de Rome ici, dit-il, explique l'état de faiblesse où je suis, et quant au reste, ces papiers, j'espère, vous suffiront; c'est, comme vous le voyez, le rescrit de Sa Sainteté adressé au cardinal Di Lecco, dont j'ai l'honneur d'être le secrétaire. Le cardinal, occupé par ses devoirs de président du conseil secret, m'a envoyé à sa place avec son cachet et ses instructions, contenues dans un écrit chiffré, en vertu desquelles je dois assister aux délibérations de messeigneurs les barons de la Haute-Hongrie.

Tout se trouva éclairci; le comte de Colvellino avoua brusquement qu'il s'était trop hâté de condamner l'envoyé du pape, qui se trouva être le père Giacomo Di Estrelli, des frères mineurs de la capitale sainte : on s'occupa immédiatement du sujet de la convocation. Il s'agissait d'une délibération assez importante, assez périlleuse pour justifier toutes leurs précautions. L'empereur Léopold était, disait-on, hostile à l'esprit féodal des Hongrois et à la suprématie papale. Des révolutions se préparaient en Europe, et les barons redoutaient un empiétement sur leurs priviléges, d'autant plus terrible que le successeur des Césars s'apprêtait à le diriger. Pour détruire une telle tentative il fallait en détruire l'auteur : c'était un plan de conspiration fort simple. Assassiné le jour même de son couronnement, Léopold devait avoir pour successeur l'héritier obscur de l'ancienne race royale de Hongrie, un moine du couvent de Saint-Isidore.

La discussion dura long-tems; l'envoyé du pape revenu de sa faiblesse, s'arma de subtilités sans nombre, et renversa toutes les objections qu'on lui opposait. Quel projet

cependant! que de difficultés! quelle audace! détruire une dynastie, le jour même où son chef se montrait dans toute sa force et toute sa gloire, protégé par l'étiquette qui éloignait les étrangers de sa personne, et environné de troupes dévouées. Long-tems on hésita, tous les périls d'une telle situation frappèrent vivement les esprits. Fatigué de rencontrer tant d'obstacles, Colvellino, que l'espérance d'un meurtre éclatant exaltait, prit la parole, fit sentir à ses collègues combien leurs intérêts étaient compromis, et entraîna l'assemblée. Mais de quel moyen se servir? le poison était lent; le pistolet pouvait manquer sa proie : le poignard valait mieux; mais à travers tous ces courtisans qui entouraient Léopold, et ces dix mille hommes d'armes bardés de fer, vigilans comme des lynx, quel poignard trouvera sa route jusqu'au cœur du monarque?...

Alors Fra Giacomo prit la parole; on fit silence.

« Attaquer l'empereur dans sa chambre, dit-il, serait impossible; un assassinat répugne à la noblesse hongroise. »

Tout le monde applaudit aux paroles du moine.

« Célèbres par leur fidélité envers ceux qui se fient à leur honneur, les Hongrois auraient honte de frapper l'empereur dans la rue, à son passage et le jour de son couronnement! »

Nouvelles acclamations. Fra Giacomo s'arrêta comme s'il eût essayé de recueillir ses idées et demanda humblement, s'il était absolument nécessaire que Léopold mourût.

« Lui ou nous! » s'écrièrent-ils tous.

« J'obéis, dit le moine en soupirant et en croisant les mains sur sa poitrine; il n'appartient pas à un vieux moine, à un pauvre homme tel que moi de résister à la volonté des chefs de ce pays; mais si nous sommes sévère-

ment justes, soyons miséricordieux : que la victime tombe au pied du maître-autel de la cathédrale.

— Un murmure s'éleva. L'idée de ce sacrilége épouvantait..... Les joues pâles du moine retrouvèrent leur couleurs en entendant ces murmures..... Il se tut; mais Colvellino prit la parole :

« Mettons de côté, dit-il, ces craintes et ces scrupules de femme. Qu'importe où et quand un tyran succombe. Église ou chambre, rue ou conseil, je ne vois pas de différence. La seule question est de savoir quelle main saisira le poignard; qui parmi vous sera le libérateur de son pays ? »

Aucune réponse ne se fit entendre. L'entreprise n'était pas sans danger, et le nouveau Brutus était certain de périr sous l'épée des gardes de Léopold.

« Poltrons!..... s'écria Colvellino, c'est donc là votre héroïsme? Il n'y a qu'un moment, vous étiez tous prêts à verser votre sang pour frapper cet Allemand, ce despote étranger ! Maintenant vous tremblez comme des femmes.

Le frapper dans la cathédrale, balbutièrent quelques-uns des conjurés !

— Insensés! reprit le comte, quand on a de tels scrupules, tous les endroits sont des cathédrales. Mais la beauté de notre cause ne sera point souillée par des mains lâches : Colvellino lui-même frappera, et le serviteur de Dieu bénira mon entreprise.....

Colvellino souriait en disant ces mots.

« Silence! mon fils, dit le prêtre les yeux baissés vers la terre, ne troublons pas nos ames, dévouées qu'elles sont à l'église et à notre saint-père, par une joie inconvenante ; mais que chacun de nous fasse humblement son devoir. Le comte Colvellino s'est offert avec un héroïsme digne de son grand nom; il se fait martyr de la liberté, de l'état et de l'église. Mais il ne doit pas en être ainsi, sa

vie est trop précieuse ; si le prince Octave, dernier espoir de la race des Ladislas, venait à mourir, le comte Colvellino deviendrait l'héritier légitime. Nous ne devons pas sacrifier toutes les espérances de la patrie. »

L'œil noir du comte brilla d'une flamme sinistre : depuis long-tems son ambition se nourrissait de cet espoir.

« Demain, dit le moine, se redressant comme s'il avait voulu dépouiller tout-à-coup les infirmités de la vieillesse, demain au moment de l'élévation, à la messe, Léopold tombera et tombera sous ma main. L'empereur ne doit pas poser sur son front la couronne de Hongrie, et vivre après avoir été roi. »

Chacun s'étonna de cette résolution subite.

« Messeigneurs, ajouta-t-il, revenant à son humilité première à la vue de tant de gens dont les regards plongeaient sur lui, qu'est-ce que ma vie, pour que j'y attache du prix, à moins que je ne la sacrifie pour le service de Sa Sainteté et celui d'une contrée qui depuis tant de siècles a été fille fidèle de l'église ? Pour moi, mourir ou vivre est la même chose, mais je ne mourrai point; mes fonctions sacrées me rapprocheront demain de l'empereur sans exciter aucun soupçon. Je serai mêlé aux prélats qui le conduiront à l'autel. Au moment où il saisira la couronne, et avant qu'il ne l'ait profanée en la posant sur son front, la Hongrie sera libre. »

De longues acclamations accueillirent ces paroles. Colvellino seul semblait regretter l'honneur qu'il s'était destiné. Sa figure trahit ses sentimens. Il saisit la main du moine et lui dit avec une espèce de colère concentrée :

« Moine, souviens-toi de ta promesse : plus d'hésitation, plus de scrupule ; crains de trahir notre cause, je te le dis, tu seras surveillé. Grand chambellan, je serai moi-même sur les marches de l'autel, et à la moindre tentative d'é-

vasion, je te frapperai d'un poignard aussi aigu qu'aucun de ceux qu'ait jamais porté un prêtre d'Italie.

Fra Giacomo baissa humblement la tête, et dit seulement avec douceur :

« Comte, en quoi ai-je mérité cela de vous ? Noble seigneur, l'ai-je mérité ? Si vous doutez de moi, laissez-moi m'éloigner. »

Il se tourna vers la porte en disant cela ; mais Colvellino lui-même sentit quelle folie ce serait de perdre un tel complice.

« Bien, dit-il, qu'il en soit ainsi : notre cause ne recevra pas grand honneur de l'instrument que nous avons choisi ; mais demain Léopold mourra. Il n'opprimera plus la Hongrie. »

Fra Giacomo s'inclina profondément. Tout fut d'accord. On arrêta que les conjurés attendraient dans l'église de Sainte-Véronique, derrière la cathédrale, le signal de la mort de Léopold, et que de là ils se rendraient au couvent qui renfermait l'héritier de Ladislas, pour le proclamer roi.

Colvellino écouta en souriant ironiquement cette dernière convention.

Les conjurés se séparèrent au bruit du canon qui dès l'aube du jour annonça la cérémonie du couronnement.

§ VII.

Toute la population de Presbourg fut sur pied de bonne heure. Les rues étaient encombrées de gens de toute espèce, de nobles courant au palais en toute hâte, de troupes prenant leurs diverses positions pour la journée, de paysans arrivant de tous les villages des environs ; puis venaient les magnats, montés sur des chevaux barbes richement caparaçonnés et suivis d'une foule de ser-

viteurs armés; ensuite les équipages remplis de tout ce que le royaume comptait de jolies femmes et de hautes naissances. C'était vraiment un spectacle curieux que ce mélange confus de l'étrange, du beau, du gracieux, du sauvage; l'Orient donnant la main à l'Occident. Tout ce qu'un peuple demi-féodal et demi-barbare pouvait offrir aux regards de grotesque et de sublime se trouvait uni à l'antique dignité et à la splendeur civilisée d'un empire qui remonte à Charlemagne.

Le soleil, qui consent rarement à embellir de ses rayons les fêtes royales, éclairait de tous ses feux la belle et bizarre fête de Presbourg. Mais c'était sous les arceaux de la cathédrale que toute l'opulence impériale et toute la magnificence hongroise s'étaient donné rendez-vous; les ailes étaient tendues de tapisseries, ornées des bannières des principales familles, et bordées de longues files de gardes-du-corps. Partout se déployaient les magnifiques apprêts de cette grande cérémonie.

Enfin, au milieu d'acclamations innombrables, Léopold franchit la grille d'or de l'autel, en monte les marches, suivi de ses grands-officiers. Sa main se place sur la couronne de Hongrie. Le grand chambellan, comte Colvellino, s'agenouille devant lui pour lui présenter le livre sur lequel il doit jurer de garder les droits et les priviléges des Hongrois. L'empereur commence à peine à prononcer la formule du serment, qu'il chancelle, fait un pas en arrière et le livre lui tombe des mains.

Alors un cri d'agonie sauvage retentit dans la cathédrale; ce n'est plus que confusion. La première pensée de tous est que l'empereur avait été assassiné. La populace qui se pressait sous les portiques ne tarda pas à recevoir cette nouvelle des nobles qui s'empressaient de fuir; mais bientôt on vit la garde impériale leur succéder. Au mi-

lieu de ses hommes d'armes, l'empereur Léopold apparut sain et sauf. Cette vue fut saluée de longs cris d'allégresse.

Cependant du sang avait été versé, le grand chambellan était mort frappé au cœur d'un coup de poignard; et la main du perfide restait inconnue. La position du corps de la victime témoignait assez qu'à la vue du meurtrier, un mouvement subit et volontaire l'avait exposé au coup destiné à Léopold. L'empereur se souvenait aussi qu'au moment où sa main se posait sur le livre, il avait senti sa robe tirée avec force. Mais en se retournant il n'avait vu que le grand chambellan agenouillé devant lui. On promit dix mille ducats pour la découverte du meurtrier. Malgré toutes les recherches, ce mystère resta impénétrable. On ne pouvait suspendre plus long-tems une cérémonie d'où dépendaient de si grands intérêts. L'ordre se rétablit peu à peu, et bientôt mille voix saluèrent le front ceint de la couronne de Hongrie.

Le cortége royal en sortant de la cathédrale fut salué par les *vivat* des familles illustres du royaume. Belle entre toutes les belles, éblouissante au milieu de tout cet éclat, la princesse Juliana d'Arozin fit entendre à son tour sa douce voix :

« Vive l'empereur ! » cria-t-elle, lorsque Léopold passa devant elle. Cette parole sembla donnée à la nécessité et au moment ; car lorsque Léopold l'eut saluée avec un sourire plein de grâce, elle ne répondit à cette bonté royale qu'en inclinant la tête et portant la main sur son cœur : puis elle resta calme et immobile.

A peine le cortége avait-il passé, la dignité froide et imposante que la princesse d'Arozin avait conservée, disparut subitement : un nouvel objet s'était offert à sa vue. Les joues de la princesse devinrent pourpres, son œil étincela ; il

sembla que tout son être eût reçu d'un choc électrique un nouveau principe d'existence. D'une main elle rejeta sur ses épaules ses longues tresses mêlées de diamans comme si elles eussent opposé un obstacle à l'objet qu'elle avait aperçu. Son autre main, toujours placée sur son cœur, semblait en contenir les vives agitations..... Long-tems elle parut ainsi étrangère à tout ce qui l'environnait; ses lèvres tremblaient, et son corps palpitait d'émotion. Il y avait là de la vie, de la beauté, de la surprise, et plus encore, de l'amour!

Elle avait revu le pasteur de la solitude, l'objet de ses émotions secrètes, et sous le costume d'un prêtre!

Mais de nouvelles salves d'artillerie annoncèrent l'arrivée de l'empereur au palais....... La vision de la belle princesse avait disparu.

§ VIII.

L'empereur aborda Von-Herbert assis seul dans une pièce de l'arsenal, et qui paraissait attendre ses ordres.

« Lisez, lui dit-il, en jetant une lettre sur la table, n'est-ce point une imposture horrible ou un secret qui touche au salut de l'état. »

Le baron lut à haute voix.

Empereur, vous vous croyez entouré d'honnêtes gens, vous vous trompez; vous n'avez autour de vous que des conspirateurs. Vous croyez, en offrant une récompense pour le meurtrier de Colvellino, payer la dette de la reconnaissance, vous vous trompez; car vous honorez la mémoire d'un assassin. Vous croyez qu'en donnant la main de la princesse d'Arozin au prince Charles de Buntzlau, vous unissez deux êtres faits l'un pour l'autre, vous vous trompez; vous flattez la vanité d'un sot et vous brisez un noble cœur. Vous croyez qu'en envoyant vos pandours de tous côtés vous pouvez protéger votre cour, votre

palais et vous-même, vous vous trompez; ces trois choses sont en mon pouvoir.

SPERANSKI.

Le baron déposa le papier, et, dans l'attitude d'un homme qui a des ordres à recevoir, attendit les premières paroles de l'empereur. Léopold fit un signe, et le baron reprit la lettre. Chaque phrase en fut relue attentivement et commentée par l'esprit inquiet de l'empereur.

Un gouvernement de justice et d'équité serait-il odieux à cette nation qui n'a jamais su obéir? mais pourquoi ces doutes sur un fidèle serviteur dont le sang versé sous mes yeux m'atteste la fidélité?

Ici Von-Herbert exposa ses soupçons à l'empereur sur les motifs secrets qu'il avait cru découvrir dans les démarches du chambellan; lié avec lui dès l'enfance, il avait pu étudier son caractère, et l'ambition insatiable qui commandait à sa vie; mais les mots de la lettre qui faisaient allusion à la princesse changèrent bientôt le sujet de leur entretien.

« A propos de la princesse, reprit Léopold, qu'est devenue cette montre? à quoi donc aboutira l'enquête que l'on avait commencée?

— Tout-à-fait inutile, sire.

— Cela est plaisant. Il y a de la magie autour de moi. La chronique scandaleuse finira par répandre que la belle princesse est associée à une bande de voleurs, et que moi-même j'ai dérobé à la comtesse Jablonski sa pendule et son Apollon. Mais parbleu, nous nous occupons là de grandes frivolités: s'ils conspirent, qu'ils nous trouvent prêts à les recevoir. Ménagez vos pandours qui détestent les Hongrois; que deux de vos capitaines stationnent dans mon antichambre, et que les autres restent sur le qui-vive. Ne quittez point ce palais avant quarante-huit heures.

En disant ces mots, Léopold se retira. Ses ordres furent exécutés; il se rendit au bal et n'eut qu'à se louer de la fidélité dansante des petits-maîtres et des petites-maîtresses de sa nouvelle capitale; à une heure il rentra, et s'endormit bercé de rêves heureux.

§ IX.

La lune promenait ses rayons d'argent sur le drap d'or qui recouvrait la couche impériale; Léopold était plongé dans un songe délicieux, qui lui représentait, sous des formes de légères fées et de capricieuses sylphides, toutes les beautés qui pendant la soirée avaient brigué l'honneur de son regard. Au moment où il baisait la main d'une d'entre elles, un bruit se fit entendre, une main toucha son pied, et le monarque se réveillant en sursaut regarda autour de lui; ses yeux se portèrent sur la cheminée, et le premier objet qu'il aperçut, ce fut l'éternel Apollon de la pendule, le nom de l'horloger Sismondi sur le cadran, et celui de la comtesse Jablonski sur le piédestal.

« Très-bien, s'écria-t-il, ma prédiction s'accomplit et me voilà en effet receleur d'effets volés. Mais quel est ce papier? ajouta-t-il, en saisissant un billet qui se trouvait sur la couverture de son lit, et que le clair de lune lui fit apercevoir. Il ouvrit le billet et lut ce qui suit :

Empereur, vous avez autour de vous des amis don vous ne faites pas de cas et des ennemis dont vous ne vous méfiez point. Gardez cette pendule, elle vous rappellera les heures qui devaient sonner votre dernier moment et l'homme qui a éloigné le poignard de votre cœur. Vous vous souviendrez aussi du peu de tems qu'il faut pour être roi et pour mourir. Cette bagatelle est à vous, la comtesse a reçu plus que sa valeur.

PERANSKI.

Vingt ans auparavant la comtesse Jablonski avait passé pour la plus jolie femme de Paris qu'elle habitait alors ; mais dans cette ville légère, le génie et la beauté durent peu. La comtesse avait de l'esprit ; aussi s'envolant à tire d'aile et sans bruit de la capitale française, elle vint faire à Vienne son entrée triomphale. Elle pensait avec raison que ce qui devenait automne à Paris, serait encore en Autriche un fort bel été. Ses conquêtes furent innombrables ; les archiducs se pressèrent à ses pieds ; mais de tous ces hommages qu'on lui offrait à l'envi, pas un seul ne voulut se transformer en mariage. A l'époque du couronnement, la comtesse, qui avait long-tems dirigé la mode, consentit à la suivre ; le cœur de Léopold était le but qu'elle se proposait. Elle fit déménager son petit abbé français, ses sigisbés italiens, ses petits carlins flamands, son singe de Ceylan et ses six magnifiques chevaux polonais ; tout cela fut transporté à Presbourg ; malheureusement ses efforts furent long-tems inutiles, et elle se résigna à devenir dévote. Je ne sais cependant si la dévotion ou l'ambition l'aurait emporté dans ce cœur féminin, cœur de trente-cinq ans, et agité de toutes les passions auxquelles cet âge est en proie, lorsqu'un incident vint changer la face des affaires.

C'était le soir ; étendue sur son sofa, la comtesse rêvait, quand un gentilhomme de la chambre impériale, tout raide de broderie et d'étiquette, et introduit par un jeune page, mit un genou en terre devant l'idole, et lui présenta une boite de maroquin qui contenait une lettre. La lecture de ce message ramena sur les joues de la comtesse une rougeur naturelle qui faisait honte aux trois heures de travail de sa femme de chambre et au fard parisien dont ses joues étaient convenablement peintes. Ouvert avec empressement, le fond de la boite découvrit un objet précieux,

et les mille éclairs qui en jaillirent éblouirent un moment les yeux de la comtesse; ce n'était rien moins que la superbe montre hongroise de la princesse d'Arozin, la montre volée, perdue et retrouvée, et que Léopold envoyait à la princesse Jablonski, sans doute comme le prix de la beauté et de la grâce. Elle crut voir une couronne voltiger sur sa tète; elle contremanda l'abbé qui devait le soir même souper avec elle, et lui donner des consolations religieuses; elle sourit au messager et fit atteler ses six chevaux pour aller remercier l'empereur.

Mais quel tumulte dans Presbourg! quelle confusion, quels cris! Le carrosse ne pouvait avancer au milieu des rues encombrées de peuple, de troupes en marche et de citoyens alarmés! qu'était-il donc arrivé? Un échafaud était dressé dans la cour du palais, et les corps de deux pandours en uniforme y gisaient décapités; des canonniers, la mèche allumée, se tenaient auprès de leurs pièces placées à l'issu de toutes les rues principales. La comtesse entrevit Von-Herbert à la tête de ses pandours, et le prince Charles de Buntzlau avec ses moustaches parfumées, qui tous deux se contentèrent de saluer la comtesse, et paraissaient fort préoccupés. Étonnée, presque épouvantée, la comtesse rentra dans son palais.

§ X.

Léopold, qui s'était rendormi après avoir aperçu la pendule, se réveilla entouré d'assassins, les bras liés et garrottés, un bâillon sur la bouche. Ces mêmes pandours auxquels il avait confié le soin de le défendre, tenaient le poignard levé sur sa poitrine, et peut-être allait-il succomber, lorsqu'un coup de sabre, asséné par un homme qui se trouvait derrière les assaillans, abattit la main qui tenait le glaive. « Nous sommes trahis, s'écrièrent les conjurés! » Alors

le bruit d'une patrouille de la garde se fit entendre et les meurtriers disparurent; dans leur fuite ils renversèrent la lampe, et l'obscurité profonde empêcha Léopold de rien distinguer.

« Vous n'avez plus d'ennemis ici, dit une voix que l'empereur ne connaissait pas. Si Votre Majesté veut répondre à plusieurs questions, je la dégagerai de ses liens.... en attendant, j'ôterai le bâillon que les assassins vous ont mis... Je vous ai sauvé la vie, que me donnerez-vous?

— Dites la vérité, et demandez ce que vous voudrez.

—Des lettres de grâce pour le meurtre de l'envoyé turc, le pillage de ses effets, et l'assassinat du grand-chambellan en votre présence.

— Êtes-vous fou ?

— Non sire, j'ai en outre volé au prince Charles de Buntzlau sa fiancée et ses moustaches, pris pour mon compte la princesse d'Arozin, et fait de Votre Majesté l'amant déclaré de la princesse Jablonski; je demande votre pardon impérial pour tous ces crimes.

— Qui êtes-vous, scélérat, déliez mes mains.

A l'instant les cordes furent rompues.

« Votre nom, ou j'appelle mes gardes, et vous serez pendu sur-le-champ ?

— Souvenez-vous de votre correspondant, des deux pandours qui vous assassinaient, de votre conseiller intime aujourd'hui, de Spéranski. »

L'empereur s'élança, heurta du pied les cadavres des deux pandours qui, par une étrange métamorphose, se trouvèrent être ceux des deux palatins de Sedlitz et de Franconie.

§ XI.

Que de complications! que d'embarras! comment expli-

quer tant de mystères ! Les chefs les plus habiles de la police secrète ne revenaient pas de leur étonnement. Ce fut bien pis, lorsqu'on apprit la disparition subite du prince Charles de Buntzlau et de la princesse d'Arozin. La princesse ne se retrouva pas ; mais quinze jours après, le jeune fat reparut tout honteux du tour qu'on lui avait joué ; il avait passé ce laps de tems dans un souterrain, soumis à une diète rigide, et n'avait pu découvrir ni les auteurs de l'enlèvement, ni le but qu'ils se proposaient. Buntzlau n'avait plus de moustaches.

Léopold, qui n'avait trouvé en Hongrie que mystères, conjurations, complots, poignards levés sur lui, sentit qu'il marchait sur un terrain dangereux et se hâta de retourner en Autriche. Quelques années après, instruit des mouvemens hostiles de la Porte-Ottomane, il commanda une levée générale de troupes et alla inspecter lui-même la frontière voisine de la Romélie. En passant en revue les levées croates, il fut frappé de la bonne tenue, de la beauté mâle et de la noble physionomie de Corneglio Brancaleone, colonel d'un corps de pandours. Il causa avec lui, fut enchanté de sa conversation, lui trouva des talens et le distingua particulièrement. Il résolut même de faire de la maison de ce seigneur son quartier-général, et trois jours après la revue dont nous venons de parler, il alla le surprendre dans son hôtel.

Quel fut son étonnement lorsque, dans le salon du comte de Brancaleone, il aperçut une jeune mère entre deux enfans, reconnut les traits de son visage, et salua la princesse d'Arozin ! Elle reconnut aussi l'empereur et tomba à ses genoux. C'était elle plus belle que jamais ; l'air des montagnes avait donné une nouvelle vie à ses traits charmans ; le colonel entra au moment où l'empereur surpris repassait dans sa pensée tant de circonstances extraor-

dinaires tant de morts mystérieuses et de violences sanguinaires.

« M'expliquerez-vous, lui dit-il avec sévérité, ce grand drame dans lequel j'ai joué mon rôle, et auquel je ne comprends rien.

— Sire, cela est très-facile, répondit le comte en mettant un genou en terre. Depuis long-tems j'étais attaché à la princesse d'Arozin quand Votre Majesté voulut la marier au prince de Buntzlau. Je n'oubliai rien pour faire avorter ce projet, et j'y ai réussi. Grâce à la protection de mon ami Von-Herbert, j'entrai comme simple lieutenant dans son régiment et je suivis tous les mouvemens de mon rival. Un de mes soldats se rendit maître, je ne sais comment, des dépêches du courrier turc, dépêches fort importantes, et qui me furent remises. D'accord avec plusieurs nobles de Presbourg, les Ottomans avaient formé le projet d'enlever Votre Majesté et de la conduire sur leur territoire. Ce complot, pour être mis à exécution, n'attendait que l'arrivée de l'ambassadeur du sultan. Ce fut moi qui, mêlé à quelques Bohémiens brigands, engageai l'escarmouche où cet envoyé conspirateur succomba. Ses papiers contenaient les noms de vingt magnats, tous achetés par la Porte-Ottomane. Les magnats furent effrayés de cet événement; ils attendaient un prêtre romain qui devait jouer le rôle ecclésiastique dans le dernier acte de ce drame: votre assassinat. Les mêmes Bohémiens, par mon ordre, saisirent le cardinal vivant sur la route, et après lui avoir fait subir une quarantaine sévère, ils le renvoyèrent hors du royaume. Ce fut moi qui, sous les habits de ce traître et possesseur de ces papiers, m'offris pour vous frapper le jour de votre couronnement. Colvellino, qui se méfiait de moi, me suivait pas à pas; je cherchai par différens signes à vous avertir du danger que Votre Majesté courait; j'aperçus le poignard de Colvellino qui s'apprêtait à

punir mon zèle, et pour sauver ma vie, je tirai le mien et le tuai.

— Je commence à comprendre, mais ces deux palatins sous le costume de pandours et qui voulurent m'assassiner? Mais les sermons de ce Spéranski, personnage mystérieux?

— On avait enivré deux capitaines de pandours; on les dépouilla de leurs uniformes pour en revêtir deux des palatins qui s'étaient chargés d'enlever Votre Majesté ou de la tuer en cas de résistance; un Bohémien devait jouer le rôle de postillon et conduire la chaise de poste; il s'effraya, vendit son emploi à un autre qui le revendit à son tour. J'achetai cette commission singulière; je passai toute la nuit dans la chambre voisine de la vôtre: une douzaine de mes soldats étaient postés à peu de distance. Je faillis arriver trop tard; mais au moyen de deux coups de sabre, vos deux assassins terminèrent leur carrière aussi vite et plus honorablement que sur l'échafaud.

» Voici un portefeuille qui contient les dépêches du Turc; les papiers du cardinal, le complot de Colvellino et l'adhésion des magnats.

— Ma foi, s'écria Léopold, que vous soyez Spéranski ou le diable, vous méritez d'être général ou maréchal-de-camp. Et la montre, et la pendule, et le piége tendu au prince! toute cette partie comique de la pièce reste encore à expliquer.

— Permettez-moi, Sire, de respecter les secrets d'un homme à la mode et d'une femme de qualité. Le prince Charles de Buntzlau vient d'épouser la comtesse Jablonski. C'est un mariage très-convenable, il lui apporte des dettes et ses moustaches; elle lui donne en échange sa vieille réputation de beauté et sa coquetterie expérimentée. Il me semble, Sire, que tout est pour le mieux!

(*Foreign Quarterly Review.*)

Littérature.

COMMENT ON ÉCRIT UN LIVRE DE VOYAGE (1).

M. Ansard, étendu dans son grand fauteuil à dos renversé, appuie l'index de sa main droite sur son front et rêve. Une lettre ouverte s'est échappée de sa main et se trouve sur le parquet.

ANSARD, *se parlant à lui-même.*

Ce diable de Colburn ! s'aviser de me commander un voyage ! Comment veut-il que je fasse un voyage? deux lieues en bateau sur la Tamise, une promenade sentimentale sur la colline de Hampstead, quelques tours sur les trottoirs de Bond-Street, voilà toute ma vie de voyageur ! Il faut qu'avec cela je compose, pour la somme de 200 liv. st. comptant, un pélerinage sur les rives du Rhin, en deux volumes in-4°. Je n'ai jamais fait de pélerinage, moi, qu'au café de Lloyd et au théâtre de Haymarket. Si je pouvais au moins rencontrer mon bon génie, cet excellent Barnstaple, qui déjà une fois a su m'indiquer la recette

(1) NOTE DU TR. Nos lecteurs connaissent déjà les noms et la profession des deux personnages qui figurent dans cette scène. Ils appartiennent à cette classe nombreuse d'hommes de lettres à la solde des libraires de Londres, et qui écrivent sur tout et à propos de tout, suivant l'impulsion qu'on leur donne. L'article qu'on va lire est une critique des *Récits de voyages* prétentieux, souvent imaginaires, qui, durant ces dernières années, ont envahi la littérature anglaise. Voyez dans le 5e Numéro de cette série l'article intitulé : *Comment on écrit un roman à la mode*; dont celui-ci peut être considéré comme le pendant.

pour écrire sans penser, pour faire un roman sans personnages et une narration sans incidens. Bonne recette sur ma parole! Et mon livre s'est vendu, soutenu par l'épithète, la métaphore et l'accumulation. Mais quelqu'un vient : si ce pouvait être ce paresseux et spirituel garçon, ma véritable providence.

BARNSTAPLE.

Pourriez-vous me dire, mon cher, à qui s'appliquent ces épithètes qui ont frappé mon oreille quand j'ai ouvert votre porte?

ANSARD.

Ah! que je suis heureux de vous voir! que vous venez à propos, et que j'ai de choses à vous dire!

BARNSTAPLE, *s'asseyant.*

La conversation sera intéressante du moins, et votre début promet.

ANSARD.

Vous avez trop d'amitié pour moi pour ne pas vous intéresser à ce que j'ai à vous dire?

BARNSTAPLE.

Je comprends, vous avez quelque chose à me demander. Voyons un peu... Mais avant d'entrer en matière, le roman à la mode que nous avons improvisé, quel succès a-t-il eu?

ANSARD.

Succès complet! Le billet de Colburn a été payé fort exactement. Cent bonnes guinées sont entrées dans ma poche; je n'ai rien à dire. Tout le monde a cru que lord Goderich en était l'auteur. Les hommes du monde l'ont acheté et les dames l'ont vanté. Sept cent cinquante exemplaires se sont écoulés en moins d'une semaine. C'est ce que nous avons appelé la première édition. Le reste a formé la seconde édition.

BARNSTAPLE.

Sans qu'une seule ligne ait été réimprimée?

ANSARD.

Comme c'est l'usage. — Voilà, dis-je à Colburn, un succès qui m'étonne? — Tout se vend chez moi, m'a-t-il répondu.

BARNSTAPLE.

Ce n'était pas flatteur.

ANSARD.

Non, sans doute, mais il m'a commandé un second ouvrage intitulé : *Pélerinage sur les rives du Rhin*. Comment faire, mon bon ami?

BARNSTAPLE.

Écrivez votre voyage.

ANSARD.

Je ne suis pas sorti de Londres et de la banlieue.

BARNSTAPLE.

Écrivez-le toujours.

ANSARD.

Écrivez, écrivez; c'est bien facile à dire. S'il s'agissait d'un voyage autour de ma chambre ou d'une description complète de ma vieille table d'acajou, à la bonne heure : mais peindre des paysages dont je n'ai pas la moindre idée! des villes, des villages, dont je ne sais même pas le nom! croyez-vous que ce soit un nœud gordien facile à trancher?

BARNSTAPLE.

A tout cela voici ma réponse : Écrivez votre voyage et mettez l'argent dans votre poche. (*Barnstaple s'approche du foyer et tisonne.*) Vous me permettrez de vous dire, mon cher Ansard, que vous êtes bien neuf en matière littéraire. Vous vous créez des difficultés qui n'existent pas, des fantômes que mon souffle va détruire; vous vous faites des monstres qui vont s'évanouir comme la neige fond au soleil. Quels sont, je vous prie, les obstacles qui vous arrêtent? Vous n'avez pas vu l'Allemagne et le Rhin? eh bien, d'autres les ont vus pour vous! n'est-ce pas la même chose? Vous avez à décrire des incidens qui n'ont jamais

eu lieu ; inventez-les, ils n'en seront que plus piquans. Il vous faut aussi des paysages, des détails de mœurs et de costume? n'avons-nous pas des dessinateurs, des graveurs, qui ont travaillé pour vous? Au lieu de voyager misérablement comme le vulgaire dans de mauvaises berlines allemandes, et de vous laisser traîner par des chevaux poussifs qui s'abattent sur la route, par des postillons ivres qui vous versent dans un fossé, faites votre voyage au coin d'un bon feu, dans votre fauteuil, en savourant l'*hyson* ou le *moka*, sans débourser un sou de pour-boire et de guides. C'est la manière de voyager la plus commode et la plus sûre.

ANSARD.

Je suis très-neuf, comme vous m'avez fait l'honneur de me le dire, et je veux être damné si j'y comprends rien.

BARNSTAPLE.

Avec un livre de poste, une carte et un itinéraire, je m'engage à composer tous les voyages imaginables, non seulement dans toutes les parties du monde connu, mais dans toutes les planètes. Il ne s'agit, mon cher, que de prendre les matériaux bruts, tels qu'ils sont fournis par le Manuel du voyageur, et de remplir les lacunes.

ANSARD.

Ah! remplissez les lacunes de ma bourse, c'est tout ce que je demande; car le vide commence à s'y faire cruellement sentir.

BARNSTAPLE.

A l'œuvre donc. Dans votre roman, vous avez, grâce à moi, donné une description complète du beau monde que vous n'avez jamais vu : j'espère que nous naviguerons sur le Rhin avec tout autant de succès. Mais d'abord il faut se résigner à une petite dépense préalable. La mise de fonds n'est pas considérable : vous souscrirez.....

ANSARD.

Je souscrirai à tout ce que vous voudrez.

BARNSTAPLE.

Il ne s'agit que d'une souscription de cabinet de lecture : quelques schellings en feront l'affaire. Parcourez *les Automnes sur le Rhin*; feuilletez *les Tours sur le Rhin*; déchiquetez *les Notes*, *Albums*, *Souvenirs*, *Impressions*, *Excursions*, *Investigations*, *Recherches*, *Tournées pittoresques et sentimentales*, etc., etc., qui ont rapport au pays dont vous vous occupez. C'est la plus difficile et la plus ennuyeuse partie de votre tâche. Parmi vos prédécesseurs qui ont voyagé réellement et qui n'ont pas eu recours au moyen économique que je vous propose, choisissez le plus célèbre, suivez sa route, marchez sur ses traces avec quelques déviations légères, prodiguez-lui les éloges, sacrifiez-lui tous les autres voyageurs, citez-le de tems en tems ; c'est bien le moins que vous lui deviez, il faut être poli envers les gens qu'on pille : versez les épigrammes à pleines mains sur tous ceux qui n'ont pas été de son avis ; employez des pages entières à les contredire, à les réfuter, à les déprécier. Comprenez-vous bien toute la portée de cette politique? Votre auteur favori vous pardonnera vos larcins en faveur de vos éloges : peut-être découvrira-t-il votre adresse et vous invitera-t-il à dîner. S'il dispose d'un journal, les colonnes de ce journal vous seront ouvertes : peut-être deviendrez-vous son intime.

ANSARD.

Mais ce pauvre homme à qui j'aurai volé son livre, je n'oserai pas le regarder !

BARNSTAPLE.

Ne voyez-vous pas que votre ouvrage est un nouveau prospectus pour le sien? Vous ne connaissez rien, mon cher, aux ressorts de ce bas monde.

ANSARD.

En admettant tout cela, croyez-vous, Barnstaple, que je ne m'expose pas à dire plus d'un mensonge, si je contredis indistinctement toutes les assertions des autres voyageurs? Ne peuvent-ils pas avoir eu raison de tems à autre?

BARNSTAPLE.

Et qu'importe ? s'ils ont eu raison, tant mieux pour eux. Tous les voyageurs se contredisent, c'est une règle générale. Vous êtes voyageur, vous devez contredire vos collègues : les contredire ne suffit même pas, il faut vous moquer d'eux.

ANSARD.

Veuillez m'expliquer un peu.

BARNSTAPLE.

Rien de plus simple. Le voyageur précédent a pénétré dans les ruines d'un château gothique, il a mesuré la hauteur d'une vieille tour. Elle est, dit-il, de sept cent quarante-sept pieds : prenez l'équerre et la toise et dites hardiment qu'il s'est trompé et que la tour n'a que sept cent vingt-sept pieds.

ANSARD.

Mais ce voyageur, qui a été sur les lieux, doit avoir raison contre moi, qui n'ai jamais vu ce dont vous parlez.

BARNSTAPLE.

C'est probable ; mais qu'importe, après tout ? Ne sait-on pas que tous les voyageurs amplifient et exagèrent ? Il suffit que vous réduisiez les dimensions données par votre prédécesseur, pour que vous obteniez du public plus de confiance que lui.

ANSARD.

Mais si un troisième voyageur arrive et qu'il mesure réellement cette tour dont nous parlons, il me convaincra de mensonge.

BARNSTAPLE.

Il y a tout à parier que les uns et les autres se trompent, et que vous êtes tous également inexacts.

ANSARD.

Il se fait en moi comme une révélation : je crois que je commence à comprendre, et qu'avec un peu d'aide je ne tarderai pas à me trouver en état de voyager sans guide. Le beau métier que celui d'auteur ! écrire ce que l'on n'a jamais pensé ; ne point

se gêner pour le public, aller toujours devant soi avec audace, sans souci de la vérité ni des convenances, et, au bout du compte, garnir son portefeuille de billets de banque et de guinées; n'est-ce pas une agréable occupation? Une seule chose m'embarrasse, c'est mon commencement. Dans quel ton vais-je composer? En *mineur* ou en *majeur; allegro* ou *andante*? donnez-moi le *la*, vous qui êtes si bon chef d'orchestre, je me charge des modulations et des variations.

BARNSTAPLE.

Prenez la plume, je suis prêt à vous aider de mes conseils; ce n'est pas à moi, mais au public, de vous donner le ton. Aujourd'hui on aime les divagations, demain on aimera les exclamations sentimentales, après-demain les petits détails de mœurs : soumettez-vous au public, votre maître. Quand il veut que vous n'ayez pas le sens commun, gardez-vous bien d'y prétendre. L'égoïsme est maintenant assez à la mode dans les écrits. Commencez donc par dire au lecteur dans quelle situation d'esprit vous avez quitté Londres, ce qu'il y avait dans votre porte-manteau, et combien de guinées contenait votre bourse; semez à pleines mains le *je*, le *moi* et les pronoms possessifs. Il est impossible que l'on ne s'intéresse pas un peu à l'homme qui attache autant d'importance à tout ce qui le regarde. Pour moi je parie, avec ce secret-là, faire vendre, lire et prôner un voyage de deux lieues et demie à travers les rues de Londres. Vous rencontrez une boutique, mais quelle boutique! peut-être la boutique d'un pharmacien. L'éclat scintillant des globes de cristal que remplissent des liqueurs colorées n'évoque-t-il pas toute la magie du style? Un passant qui vous heurte ne constitue-t-il pas un acteur de votre drame; et si, en entrant dans un café, le garçon ne vous a pas servi avec la promptitude que vous désiriez, n'avez-vous pas une longue tirade morale à nous faire?

ANSARD.

Mais ne se révoltera-t-on pas contre tant de niaiseries et d'inutilités?

BARNSTAPLE.

Du style, mon cher, du style! le public ne demande que cela. La pensée le fatigue, et lui donner des faits ou des idées, c'est le contraindre à un travail qui lui déplaît. Vous feriez un volume in-4° sur le roi des puces que vous seriez le bienvenu; ainsi, pour votre chapitre premier, vous pouvez choisir entre les observations sentimentales, les détails de mœurs, les effusions poétiques; surtout ne craignez jamais de parler trop de vous-même.

ANSARD.

Mille remerciemens; ma verve s'allume déjà; je me sens inspiré. Quand vous êtes là, Barnstaple, il me semble que mon génie me protége.

BARNSTAPLE.

Toujours un style fleuri; que ce soit un tissu de diamans et de perles; supprimez les verbes : les verbes sont vulgaires et roturiers; trois adjectifs pour un substantif : c'est la proportion nécessaire; une foule de périphrases brillantes : cela vous épargne la peine d'avoir des idées. Économisez-les par des descriptions. Vous apercevez une église gothique? digression sur le style gothique. Vous traversez un village allemand : digression sur le costume et les mœurs de l'Allemagne; maniez et refondez tout cela d'une manière amusante; évitez surtout la monotonie. Le hasard vous fait apercevoir une jeune paysanne, décrivez sa robe, son bonnet, sa manière d'être; n'oubliez rien, faites le plus de pages possible, car vous savez que les pages se font avec des phrases, et les phrases avec des mots.

ANSARD.

Oserais-je vous faire observer que tous vos conseils, que je regarde d'ailleurs comme excellens, font de moi un fat et un homme que je trouverais fort insupportable, si le hasard me le faisait rencontrer dans le monde?

BARNSTAPLE.

En vérité, vous m'impatientez. Croyez-vous que les lecteurs

ne soient pas maîtres et bons juges de ce qui leur convient? s'ils aiment les fats, morbleu! laissez-les faire. Les cent guinées que ce voyage imaginaire va vous valoir, qui vont réparer les torts de la fortune envers vous, les auriez-vous aussi aisément gagnées, dites-moi, si l'on eût exigé de vous, comme conditions nécessaires, du bon sens, de l'imagination et surtout de l'exactitude. Allons donc, au lieu de vous révolter sottement, profitez de votre bonheur, et exploitez la sottise générale : souvenez-vous que tout dépend de la manière dont on présente les choses ; présentez-vous comme un homme du monde, un peu blasé, trop spirituel pour se donner la peine d'écrire avec soin, dédaigneux de réputation, se moquant du public, et écrivant son voyage avec un de ses vieux cure-dents : de cette manière, vous vous ferez pardonner les plus grossières fautes, on vous estimera même, on vous aimera, on sera touché de votre condescendance.

ANSARD.

La profondeur de vos vues m'étonne, et je vois qu'il y a plus d'observation et de sagesse dans votre frivolité que dans ma philosophie.

BARNSTAPLE.

Ne perdons pas de tems, car je suis pressé : je vais, si vous voulez, vous dicter le commencement de la première page. Le début est important ; il faut se présenter avec une certaine grâce, et surtout avec à-plomb..... Écrivez : « Le plus beau » printems dont le souffle eût vivifié depuis vingt années les » plaines verdoyantes et les gazons veloutés de l'Angleterre » n'avait pu dompter le mal héréditaire qui me dévorait et » auquel tous les soins des médecins n'avaient pu m'arracher. » Je craignais d'être, comme ma mère, victime d'une affection » de poitrine; une toux sèche m'arrachait les entrailles. La voix » de mes amis ne me réjouissait plus le cœur ; je ne pouvais » prendre aucune part à leurs plaisirs, ni même à leurs peines ; » il me semblait que l'étincelle de la vie s'éteignait en moi par » degrés. Ce sentiment douloureux sur lequel je ne m'appe-

» santirai pas, prenait chaque jour de la force, et me décida » enfin à quitter l'Angleterre, et à chercher à la fois une dis- » traction et une espérance dans un voyage lointain. J'avais » tour à tour visité sans aucun succès Ilfracombe, Brighton : » je ne me trouvais pas mieux. Mon intention était de parcou- » rir l'Orient ; mais ma famille s'y opposa, et me représenta » vivement les périls d'un semblable voyage. Je résolus donc » de me contenter d'une petite tournée sur les bords du Rhin, » et je quittai l'Angleterre, le 25 juillet 1819.

ANSARD.

Je dois vous remercier, mon cher ; vous faites de moi un homme qui a cinquante mille livres de rentes.

BARNSTAPLE.

C'est là précisément ma diplomatie ; le succès dépend de ces misères. Si j'avais parlé de Ramsgate ou de Margate, si je vous avais montré, vous embarquant en diligence comme un bon bourgeois ou comme un jeune homme qui, à peine sorti du collége, emporte avec lui une cinquantaine de livres st., dont il espère bientôt faire trois ou quatre cent livres st., grâce à la générosité de son libraire, vous étiez un homme perdu. Ce monde-ci ne vit que d'apparences. En vous présentant au public sous le point de vue que j'ai eu soin de préparer et d'indiquer, vous avez votre piédestal, vos auditeurs attentifs, vos amis complaisans, et des journalistes qui ne demandent pas mieux que de vous rendre justice. Si vous vous étiez offert comme un auteur pauvre hère, comme un voyageur souffreteux, qui diable aurait voulu vous écouter ?

ANSARD.

Bravo. Quand on voyage, même dans les régions imaginaires, la chaise de poste est toujours plus agréable que la diligence.

BARNSTAPLE.

J'oubliais un point assez important. Avez-vous quelques amis, à l'opinion desquels vous teniez, quelques parens dont l'héritage vous soit précieux et cher. Ne laissez pas échapper cette

occasion de les nommer : ils aimeront à voir leur nom et leurs titres imprimés sur beau papier vélin ; dites qu'avant de quitter votre patrie, vous avez rendu visite à une famille respectable, dont l'hospitalité, etc., etc., etc. Nous sommes précisément le peuple le moins hospitalier du monde ; aussi sommes-nous enchantés quand on parle de notre hospitalité.

ANSARD.

Vous m'embarrassez : je n'ai plus de parens qu'un vieil oncle, très-avare, qui me regarde comme son ennemi mortel, et qui ne m'a jamais offert une tasse de thé.

BARNSTAPLE.

Il est riche ?

ANSARD.

Millionnaire et sans enfans.

BARNSTAPLE.

C'est un coup de fortune. La seule flatterie qui soit sûre de frapper juste et de frapper fort est celle qui s'adresse non pas aux qualités que nous avons, mais aux qualités qui nous manquent. Votre oncle demeure?...

ANSARD.

Il demeure à Bath.

BARNSTAPLE.

Vous direz donc que sous le toit hospitalier de M***, dans cette maison que le bon goût et les arts embellissent, vous avez reçu l'accueil le plus généreux, etc., etc., etc... Remerciez-moi : il y a peut-être votre fortune dans ces phrases.

ANSARD.

Mais je le déteste.

BARNSTAPLE.

Vos éloges sont un acte d'espérance et de charité.

ANSARD.

A la bonne heure ! Arriverons-nous à Douvres enfin ?

BARNSTAPLE.

Oui ; mais faites bien attention que le mot *Dover* se prononce aujourd'hui *Dovor* : c'est un de ces changemens d'articulation, une de ces modulations de langage que le jargon de la bonne compagnie introduit de tems à autre. Tout bon gentilhomme anglais qui n'arrive pas du fond de sa campagne, et qui n'est pas étranger aux mouvemens de la mode, a bien soin de changer quand il le faut tous les *a* en *o*, tous les *e* en *i*, selon le caprice de cette reine fantasque.

Vous jetez un coup d'œil sur *Dovor*, et vous vous embarquez. Une tempête ne serait pas déplacée ; mais, pour être original, vous me ferez le plaisir de donner toute votre attention aux petites choses, de les décrire et de les détailler avec soin, et de laisser de côté tous les objets qui par leur importance ont mérité l'examen des autres voyageurs. Les rochers de Douvres sont assez remarquables : n'en dites pas un mot. Un dandy fume à côté de vous son cigare, commencez une dissertation sur les cigares; en voilà pour trois pages. Vous n'avez pas le mal de mer.

ANSARD.

Je vous demande pardon : il m'est impossible de traverser la Tamise sans être malade.

BARNSTAPLE.

Je vous dis que vous n'avez pas le mal de mer, que vous ne pouvez pas l'avoir; que c'est une maladie triviale, vulgaire, indigne de vous. D'ailleurs, il faut un petit roman sur le pont du paquebot. Un mari jaloux, une jolie femme : elle tombe évanouie dans vos bras; le mari, malade lui-même, se soulève d'un air languissant et menaçant à la fois; vous jetez sur toute cette scène le voile de quelques paroles ambiguës, et, par pure délicatesse, vous vous gardez bien d'en laisser soupçonner le dénouement : ceci a pour but d'intéresser les femmes; ce ne sont pas les hommes qui font le succès de ces livres-là. Tâchez de semer les femmes à pleines mains dans votre ouvrage :

brunes, blondes, naïves, sentimentales, de dix-huit ans, de trente-cinq ans; analysez leurs ames, interprétez leurs gestes; prenez mesure de leur taille, et copie exacte de la couleur de leurs cheveux.

ANSARD.

Mais je suis très-timide de mon naturel, et vous savez que je n'ai eu qu'un seul amour dans ma vie.

BARNSTAPLE.

Comme vous n'avez qu'une seule guinée dans votre poche: ce sont des infirmités que l'on n'a pas besoin de communiquer au public. Revenons à notre voyage. A peine avez-vous mis le pied sur la terre ferme, vos jambes chancellent, votre corps frissonne, les nausées s'emparent de vous: vous avez le mal de mer.

ANSARD.

Le mal de mer sur terre!

BARNSTAPLE.

Précisément. Vous en ressentez tous les symptômes, vous en éprouvez tous les effets, et vous laissez aux hommes de l'art le soin d'expliquer un fait aussi étrange que vous leur livrez sans commentaire.

ANSARD.

Ah! vous appelez cela un fait?

BARNSTAPLE.

C'est une excellente fin de chapitre. Vous renversez l'ordre de la nature, vous piquez la curiosité; le lecteur reste en suspens; il se souvient de vous; il prend note de ce document extraordinaire, et passe au second chapitre sans bâiller.

ANSARD.

Vous êtes un homme de génie; laissez-moi un peu: je sens que le flot de l'inspiration me gagne. Adieu! Barnstaple! adieu! mon cher protecteur! à bientôt, n'est-ce pas?

(Barnstaple lui serre la main sans parler et se retire; la plume du voyageur court sur le papier et ne s'arrête qu'après une excursion furibonde de seize pages in-folio.)

ANSARD, *fatigué d'écrire.*

Diable! diable! cela ira très-bien! Description foudroyante, vingt épithètes par phrase; de la couleur, jetée au hasard il est vrai, mais enfin jetée avec audace: « l'*onde* tourbillonnante, étincelante, chatoyante, bruissante, tombant en cascade, diamantant le flanc du navire, ruisselant sur les agrès!... Cela a-t-il bien le sens commun? je ne sais trop. On dira que j'ai du coloris; et si les journalistes veulent me favoriser, parbleu! je pourrai passer pour un Rubens littéraire... Ah! (*Il bâille.*) C'est fa... a... tigant de voyager ainsi.

(Il s'endort: le rideau tombe et nous le revoyons deux jours plus tard, assis encore à son bureau. Cette fois, parvenu à la moitié de son second volume, il commence à s'endormir, après avoir tracé quelques pages sentimentales. Barnstaple entre.)

BARNSTAPLE.

Endormi!

ANSARD, *rêvant.*

Henri! coquin!... la chaise de poste!... L'essieu casse!

BARNSTAPLE.

Ce pauvre Ansard voyage!... Ansard! allons, éveillez-vous!

ANSARD, *les yeux fermés.*

Encore une minute... les chevaux ne sont pas attelés... un moment, je vous en prie... (*Ouvrant les yeux.*) Ah!... sur mon honneur, Barnstaple, je dormais en voyageant, et je voyageais en dormant. J'étais à l'Hôtel de Londres, et je parlais à mon valet de chambre. Croiriez-vous qu'à force d'écrire mon voyage, j'ai fini par me persuader que je voyageais. Le diable m'emporte si, avec votre cravache, je ne suis pas tenté de vous prendre pour un postillon!

BARNSTAPLE.

Excellent pour votre voyage! Vous raconterez au lecteur l'excessive fatigue qui vous accablait, le sommeil qui vous a surpris, les rêves fantastiques qui ont voltigé autour de vous: aujourd'hui, pour avoir du succès, il suffit d'être fantastique;

description d'un oreiller... fantastique ; un rayon de la lune sur les toits d'ardoises... fantastique, etc., etc.

ANSARD.

Ah! ça, si mon livre de voyage se remplit de toutes ces billevesées, mon pauvre Barnstaple, que dira le public?

BARNSTAPLE.

Laissez donc : ce sont des vérités, ce sont des faits. Vous avez dormi, vous le dites au public ; vous avez eu des rêves ; vous avez vu des colonnes d'or, des nuages de pourpre, des femmes blanches, roses, des sylphides bleues : vous racontez tous ces phénomènes dans un beau style ; et cela ne vaut-il pas mieux que d'ennuyeuses dissertations sur les pierres et sur les tombes, que de mesurer le fût des colonnes et les dimensions des métopes en quatre volumes in-4°, comme on le faisait autrefois? Du courage donc, et marchez : voyons, où en êtes-vous?

ANSARD.

Mais je voyage en poste, et cela commence à m'ennuyer. Consultez votre imagination fertile : voici trois semaines que je ne sors pas de cette chaise de poste assommante, et que je m'épuise à décrire le paysage environnant, en ayant soin de transporter tous les vers de lord Byron dans ma prose, et de transformer en pages non rimées les plus beaux morceaux de tous nos poètes.

BARNSTAPLE, *rêvant.*

Vous avez des dispositions ; un peu d'exercice encore, et vous deviendrez un très-brillant écrivain. Vous en êtes?...

ANSARD.

A la moitié de mon second volume. Mais ma foi vous venez fort à propos ; secourez-moi : je dois le confesser, je suis à bout.

BARNSTAPLE.

Les ressorts de votre voiture ont-ils cassé?

ANSARD.

Oui, sans doute.

BARNSTAPLE.

Vous êtes-vous arrêté dans quelque auberge isolée, d'un aspect sombre et romantique?

ANSARD.

Cela va sans dire.

BARNSTAPLE.

Avez-vous rencontré quelque compagne de voyage, langoureuse, blanche et blonde, sentimentale, phthisique même?

ANSARD.

Cela va sans dire. Mais je l'ai congédiée. Je voudrais ne plus voyager seul : un volume et demi de misantropie et d'isolement, c'est bien assez. Voyons : donnez-moi un compagnon de route.

BARNSTAPLE.

C'est ce que je vais faire. (*D'un ton doctoral.*) Il ne faut pas que ce compagnon soit un homme ; souvenez-vous bien, Ansard, de ce que je vais vous dire. La philantropie n'est plus à la mode : eussiez-vous la bosse de la bienveillance merveilleusement développée sur la partie antérieure du crâne, vous vous devez à vous-même, dès que vous devenez auteur, d'être misantrope; vous devez haïr la société, maudire votre race, avoir une horreur profonde pour tout ce qui est loi, vertu et convenances; parodiez Jean-Jacques et lord Byron: vous n'aurez pas besoin de leurs talens, et l'adoption de leurs travers fera croire que leur génie vous appartient. Pour compagnon de voyage, je vous donnerai, non pas un homme... je vous donnerai... un caniche.

ANSARD.

Un caniche!

BARNSTAPLE.

Oui, tous les hommes de génie ont aimé les animaux, et il est convenu que vous êtes homme de génie. Voyez-vous combien de comparaisons philosophiques, combien d'épigrammes piquantes contre l'humanité, combien de petites aventures romanesques vous devez à votre fidèle Mouton! Vous

le rencontrez dans une petite ville d'Allemagne : description de la petite ville; vous l'achetez dans un marché pour quelques florins, description du marché où vous l'achetez; son maître pleure en le quittant, description de l'homme qui pleure. Oh! que de pages, mon cher ami, que de lignes ! que de schellings cela vous rapportera ! Relisez Sterne, c'est un bon modèle : prenez-lui des phrases, des expressions, ne vous gênez pas ; et quand de tems à autre vous n'auriez pas le sens commun, ne vous en embarrassez guère : on mettra ces petits défauts sur le compte du caprice, de l'imagination, de la fantaisie, de la bizarrerie naturelle aux hommes supérieurs.

ANSARD.

Mais encore faut-il un certain talent de style, et je ne me promets pas d'attacher le lecteur à la description de mon caniche, à la beauté de son poil blanc, et à la grâce de ses mouvemens, ou, si vous l'aimez mieux, de ses gestes.

BARNSTAPLE.

Bah! dites tout ce qui vous passera par la tête; c'est le moyen d'avoir un beau style. Les couleurs viennent comme elles peuvent; c'est un gâchis d'une originalité très-piquante.

ANSARD.

Vous me rassurez; mais encore faut-il que j'aie quelque chose à dire.

BARNSTAPLE.

Je vous répète que cela n'a rien d'indispensable. Prenez toutes vos couleurs, mélangez-les dans une grande chaudière, trempez-y votre brosse et lancez-la contre la muraille; il est évident qu'il en résultera quelque chose. N'affectez pas la sensibilité lacrymale, comme du tems de *Sterne*. Au contraire, détestez les hommes, abhorrez les femmes, vantez-vous de n'avoir pas de principes, et réservez toute votre sensibilité pour votre unique ami, le fidèle Mouton.

ANSARD.

Mais tout cela paraîtra frivole et insipide!

BARNSTAPLE.

Frivole? pas du tout. Dites original, nouveau, singulier, piquant. Nous avons assez de graves affaires pour trouver admirables tous ceux qui nous parlent de riens. Vous ne déplairez ni aux torys ni aux wighs. L'espèce d'enfantillage de votre style fera passer sur toutes vos bévues, en supposant que quelques bévues vous échappent. Répétez sans cesse que vous n'avez pas de prétentions, et votre voyage de gentilhomme obtiendra un immense succès.

ANSARD.

Dieu vous entende : mais il faut que le public d'Angleterre soit bien bon!

BARNSTAPLE.

C'est qu'il est excellent, ce public? Intéressez les femmes à Mouton; que tous vos chapitres le rappellent à l'attention des lecteurs et des lectrices; vous donnerez bonne opinion de votre sensibilité, et vos déclamations contre la race humaine n'en auront que plus de poids.

ANSARD, *prenant la plume d'inspiration.*

Tenez, Barnstaple, votre baguette magique est plus féconde que la baguette d'Aaron : c'est pour vous que l'on a inventé les mots de *humbug*, *hoax*, *cant*, *fidge-fudge*, *fiddle-faddle*, tous synonymes de charlatanisme, le seul mot que les Français puissent opposer à nos synonymes nombreux. Puissant Barnstaple, admirable créateur, charlatan par excellence, aussitôt que M. Bunn sera mort, vous serez directeur de l'Opéra!

BARNSTAPLE.

Écrivez, écrivez toujours. Faites-moi votre description de la ville allemande. Soyez diffus, répétez-vous; si vous étiez précis, votre volume ne se remplirait pas, et l'on dirait que vous êtes un écrivain sec et décoloré. Dans une ville allemande, il doit y avoir une église gothique : peignez-moi l'église gothique, voilà un beau sujet.

ANSARD.

À propos, combien achèterai-je Mouton ?

BARNSTAPLE, *après avoir rêvé.*

Quarante livres sterling au moins.

ANSARD.

Quarante livres sterling un caniche ?

BARNSTAPLE.

Pas un penny de moins. Souvenez-vous encore, jeune innocent, que, dans l'opinion publique, une chose ne vaut jamais que ce qu'elle a coûté. Les libraires, les directeurs qui s'y entendent ont soin de faire insérer dans les journaux qu'un manuscrit leur coûte dix fois plus que ce qu'ils ont payé : ils savent que l'estime publique se mesure sur le taux de l'acquisition. Ce chien, que vous aurez payé 40 liv. st., sera d'une sagacité merveilleuse : il l'emportera sur *Munito;* il saura la musique; vous pouvez lui faire hurler des paroles humaines, en cas de besoin.

ANSARD.

Ah ! c'est un peu trop fort ! Mais, dites-moi, à mon retour, ramènerai-je mon chien ?

BARNSTAPLE.

Ne faites pas cette sottise-là : il faut qu'il meure ! Vous le tuerez ! vous le tuerez enragé ! Vous voyez bien que Mouton est le seul personnage dramatique de vos deux volumes : sur lui se concentre tout l'intérêt. Si vous aviez le malheur de le laisser vivant, nos bas-bleus, dont vous avez excité la sympathie et la sensibilité, voudraient l'avoir à leurs soirées : ce serait embarrassant pour vous.

ANSARD.

Ce que vous dites est parfaitement vrai. Mais tuer ce pauvre chien ! Je vais passer pour un barbare.

BARNSTAPLE.

Pas du tout. Vous détournez la tête ; deux fois le pistolet

vous tombe des mains, Mouton dirige vers vous un œil mourant et plein de douleur; son agonie, votre désespoir, vos imprécations contre la médecine, qui n'a pas encore trouvé de panacée contre l'hydrophobie... Mais c'est admirable, mon cher, et vous avez là une mine d'or!

ANSARD.

Recevez mes remerciemens. La mort de Mouton me fournira un épisode magnifique. Ne vous en allez pas encore, j'ai besoin de vous; les morceaux brillans me manquent. J'ai décrit des cascades, des montagnes, des précipices; j'ai rencontré deux fois des loups, et trois fois des voleurs; je me suis permis un épisode à propos d'une jeune villageoise que j'ai rencontrée : vous l'avouerai-je, Barnstaple, j'ai beaucoup volé. Il y a peu de mémoires, de biographies, de récits et de souvenirs que je n'aie consultés et pillés très-lestement! J'aurais bien envie d'emprunter au poète Shelley la description d'une cathédrale : mais comme elle est magnifique, cette description, la pudeur me retient : on criera au plagiat.

BARNSTAPLE.

Enfant que vous êtes! D'abord vous mettez en prose ce qui est en vers; donc il n'y a pas de plagiat; ensuite vous changez les circonstances, peut-être le lieu de la scène, et vous êtes à l'abri de tout reproche. Voyons cette description. (*Après avoir lu.*) L'auteur parle des rayons du soleil, de la transparence des vitraux, des piliers gothiques sur lesquels se jouent des teintes diamantées. Eh bien! conservez tout cela : seulement, au lieu du soleil, mettez la lune; éclairez la cathédrale de mille cierges; conservez les brillantes descriptions des arceaux gothiques; ne perdez pas une des réflexions religieuses de l'auteur; supprimez les rimes, les inversions et les élisions qui trahissent le poète : votre œuvre sera terminée. On vous citera dans tous les journaux. Ce brillant passage sera indiqué comme preuve de l'immense talent descriptif qui vous distingue, et bien du tems se passera avant que quelque critique de mauvaise humeur ne découvre la fraude et ne rende à Shelley ce que vous lui avez pris.

ANSARD.

Sur mon honneur, Barnstaple, vous êtes sublime! Que votre clair de lune dans la cathédrale me plaît! L'heureuse idée! Au surplus, tout mon ouvrage sera, comme disent les Américains, un *clair de lune* complet. C'est ainsi qu'ils expriment une chose sans réalité, sans substance et sans chaleur.

BARNSTAPLE.

Il vous faut de l'argent, n'est-ce pas?

ANSARD.

Sans doute.

BARNSTAPLE.

Eh bien! le clair de lune qui vous le rapportera sera chose très-solide... Êtes-vous gastronome?

ANSARD.

Hélas! comme je suis amoureux. Un pauvre petit avocat sans cause ne connaît l'amour et la gastronomie que comme de lointaines idéalités.

BARNSTAPLE.

Soyez très-gastronome dans votre voyage.

ANSARD.

Dieu vous entende!

BARNSTAPLE.

Vous a-t-on insulté?

ANSARD.

Insulté!

BARNSTAPLE.

Oui. Vous devez montrer la fermeté nationale d'un bon Anglais, vous plaindre au bourgmestre, soutenir l'honneur de la nation, faire un tapage abominable; il faut que tous ces Allemands vous fassent leurs excuses, et que la nation anglaise soit honorée en votre personne. Flattez, mon cher, ce petit patriotisme étroit et mesquin. Tout le monde vous en saura gré, et le marchand de la Cité, qui n'achète jamais de livres, vous lira, pour apprendre comment John Bull a défendu, à l'étranger, l'honneur de sa nation.

ANSARD.

Mais je m'adresse à la sottise de mes concitoyens.

BARNSTAPLE.

Croyez-vous qu'on séduise les hommes par leurs vertus? On ne les prend que par leurs vices et leurs ridicules. Encore un léger conseil : Avez-vous été malade pendant le cours de ce voyage?

ANSARD.

Non!

BARNSTAPLE.

Il faut vous créer une bonne petite maladie. On ne passe pas pour homme d'esprit sans avoir de tems en tems la migraine.

ANSARD.

J'aurai donc la migraine. Et comment me guérirai-je, s'il vous plaît?

BARNSTAPLE.

Avec six bouteilles de vin de Champagne.

ANSARD.

Beau moyen!

BARNSTAPLE.

Il est original, et c'est précisément ce qu'il vous faut. Allez donc, mon cher, ne redoutez rien. Faites entrer Mme de Staël dans votre livre : un souvenir de la femme célèbre, deux mots sur Canning, une anecdote sur Gœthe.

ANSARD.

Mais je ne sais rien de neuf à propos de ces célébrités.

BARNSTAPLE.

Inventez. Il faut que Mme de Staël trouve place dans tous les livres publiés sur l'Allemagne... Ah! j'oublie : parlez à vos lecteurs de la facilité avec laquelle vous avez trouvé au fond de l'Allemagne à escompter des billets de banque d'Angleterre. Il faut, mon cher, plaire au peuple pour lequel on écrit, le capter, le séduire, l'attirer ; car nos bons citoyens n'ont rien de plus à cœur que la conservation de leur crédit commercial...

ANSARD.

Admirable!

BARNSTAPLE.

Marchez dans cette voie, et bientôt vous serez capable de

vous lancer dans des régions plus nobles, de commencer de plus longs et de plus audacieux voyages. Nous irons en Afrique, à Tombouctou, même au-delà de Tombouctou ; nous pénétrerons dans le centre de ces domaines inexplorés, où l'homme vit à peine ; nous passerons en audace les Clapperton et les Bruce.

ANSARD.

Mais si l'on apprend que je n'ai pas quitté Londres ?

BARNSTAPLE.

Tout vous embarrasse, pauvre enfant que vous êtes ! On va se réfugier aux environs de Londres, dans quelque petit village ; on dit adieu à ses amis ; on fait à grand bruit ses préparatifs, et quatre mois après on reparaît : on a vu l'Afrique. Si je me mêlais de ce métier-là, moi, je voudrais rapporter du Congo l'histoire universelle des races nègres, une Iliade noire, le recueil des tragédies et comédies jouées à Tombouctou depuis la création du monde, un recueil de ballades populaires, un ballot de romans historiques, et une douzaine de danseuses expérimentées, jadis au service de quelques petits rois de bronze. En théorie et en pratique, en fait de journal et de théâtre, de politique et de commerce, la valeur intrinsèque de la marchandise n'est rien auprès du bruit que l'on fait pour la prôner. Lord Byron et Shéridan n'ont pas réussi à remplir de spectateurs *Drury-Lane ;* aujourd'hui, grâce à l'affiche, un marchand d'orviétan y attire la foule. Milton vendait son manuscrit cent francs ; Shakespeare vendait *Hamlet* une guinée, et vous vendrez votre voyage quelques centaines de livres sterling.

ANSARD.

Mais je serai un infâme menteur !

BARNSTAPLE.

Croyez-vous que l'or sans alliage ait cours sur la place littéraire ? Donnez-leur ce qu'ils demandent, vivez en paix ; et souvenez-vous de ne pas me placer sur la liste des malheureux auxquels vous enverrez un exemplaire de notre romanesque, poétique et insipide *pélerinage*.

(*Metropolitan.*)



LE CONTEUR DE SCHIRAZ (1).

Les philosophes de l'Occident, me disait un jour le célèbre auteur d'*Anastase*, Thomas Hope, qui avait long-tems voyagé à travers l'Asie, prennent en pitié l'Orient fabuleux, qu'ils regardent comme voué à la poésie, à l'exagération, à la métaphore. Ils se trompent. Tous les systèmes, tous les droits, toutes les théories, ont eu leurs prédicateurs et leurs prosélytes en Asie. L'Inde a trouvé jadis ses Lamettrie et ses Spinosa ; le védantisme et le si-naïsme valent bien les dogmes d'Aristote ou de Platon ; et les rêves des Sonnyasis sont à la fois mystiques, critiques et dévots, comme les rêves de Mme Guyon.

Combien de fois, en écoutant les récits orientaux, ai-je admiré la profonde sagesse, la pensée philosophique dont le sillon caché serpentait, pour ainsi dire, sous une fable merveilleuse !

(1) Note du Tr. La vérité des peintures orientales et l'exacte réalité des descriptions de l'Asie distinguent spécialement les ouvrages de M. Morier, qui a long-tems habité l'Orient et auquel nous empruntons *le Conteur de Schiraz*. C'est à lui que le *Blackwood's Magazine* doit ces beaux et pittoresques contes orientaux qui joignent au mérite du coloris le plus éclatant, le plus animé, surtout le plus fidèle, le mérite d'une pensée philosophique habilement développée. Nous avons cru devoir offrir à nos lecteurs l'un de ces récits qui ont le plus puissamment contribué au succès du *Magazin* dirigé par Wilson, et qui forment, sinon la partie la plus actuelle et la plus palpitante, du moins l'une des parties les plus intéressantes de ce recueil.

Un jour, aux environs de Schiraz, je reposais, à quelque distance de ma suite, sous de vastes platanes. J'entendis des voix confuses, des acclamations pleines de gaîté partir d'un groupe d'oliviers et de mélèzes, à l'ombre desquels les hommes de mon escorte s'étaient étendus; leurs longs éclats de rire m'arrachèrent à ma rêverie. Je me dirigeai de leur côté et je les trouvai tous, assis à l'orientale, autour d'un homme fort mal vêtu qui gesticulait vivement et faisait à ses auditeurs un de ces beaux récits qui composent toute la littérature de l'Asie actuelle. On me fit place, et l'orateur recommençant sa narration pour me faire honneur, s'exprima en ces termes :

Hassan-Ben-Hassan avait servi avec gloire dans l'armée de ce glorieux sultan Mustapha, le victorieux des victorieux, le Soleil des Soleils, qui, après avoir battu les Russes dans toutes les rencontres, finit par perdre trois visirs, six forteresses et toute sa flotte : telle était la volonté de Dieu. Ennuyé de la guerre, Hassan-Ben-Hassan voulut terminer sa carrière de gloire, en véritable musulman, par un pélerinage à la Mecque. Il voyagea d'une manière digne de lui, et plus d'un pacha à trois queues fut jaloux de la beauté de ses chevaux barbes, de ses cinquante chameaux couverts de velours de Schiraz et de soie de Smyrne, et de ses deux cents cavaliers anatoliens étincelant sous leur cuirasse d'argent poli. A la Mecque il vit la procession des hadjis autour de la Kaaba, baisa la pierre sainte, la terre sacrée, but les eaux de la source Zemzem, qui tombe, comme le savent tous les vrais croyans, du paradis même. Après cela, l'illustre Hassan-Ben-Hassan fut surpris de désirer encore quelque chose. Il avait été delhi : cette race qui aiguise mieux son sabre que ses argumens théologiques.

« N'est-ce que cela, s'écria-t-il, et faut-il qu'un hadji

» traverse la terre entière pour aller voir un vieux ri-
» deau, une pierre noire, un puits d'eau saumâtre et
» cent cinquante imbéciles se disputant, le glaive à la main,
» le bonheur de baiser la pierre et de boire l'eau sta-
» gnante ? »

« C'étaient, ô mes amis! d'épouvantables blasphèmes : quoi qu'il en soit, Hassan-Ben-Hassan donna l'ordre du départ, traversa l'Arabie et la Syrie au galop, et vint se reposer avec délices dans son château des montagnes anatoliennes.

Devenu hadji ou saint depuis son pélerinage, Hassan, respecté de ses voisins, hospitalier, bienfaisant, magnifique, passait pour le plus heureux des hommes. Sa résidence, située au fond d'une vallée ravissante, attirait les regards de tous les voyageurs qui allaient de Damas à Constantinople ou de Constantinople à Damas. — Comment ce fils de la terre, se demandait-on, a-t-il pu atteindre une félicité digne des habitans du paradis? Il n'est point de pacha, de prince ou de padischa qui ne doive être jaloux de sa fortune. Il a quatre femmes, et elles ne se querellent jamais; deux filles qui n'ont pas encore pensé à fuir avec un spahi ou avec un janissaire; un fils qui ne se croit pas obligé de souhaiter la mort de son père. La Sublime-Porte n'a point de message de mort ou de pillage à lui envoyer. Depuis le tems de Salomon et de David, on n'a pas vu d'homme aussi heureux!

Qui le croirait? le hadji seul se prétendait infortuné. Ses méditations sur la vie étaient tristes et profondes. Qu'est-ce que l'existence de l'homme, se demandait-il? Une bulle d'air à la surface d'un sorbet, le sifflement de la balle qui fend l'air. Que sont les plaisirs de la terre? Quelques momens de jouissance qui nous font sentir plus vivement nos tortures. Ce monde n'est qu'une mer orageuse,

un océan qui bouillonne et dans lequel luttent de malheureux naufragés, toujours prêts à sauver leur propre vie aux dépens de celui qui nage et qui lutte à côté d'eux. Chaque jour qui commence nous annonce des peines nouvelles, et le seul jour que nous devions bénir, c'est le dernier jour, celui de la délivrance.

Les delhis ont une vieille méthode de se guérir de l'ennui, quand ils croient que la vie n'a rien de bon à leur offrir, ils se tuent. Hassan-Ben-Hassan posa deux pistolets magnifiques sur un coussin, frappa des mains et se fit servir à souper. Six femmes nubiennes lui apportèrent, après le repas, un flacon d'excellent vin de Chios, et se retirèrent. Sa main droite tenait l'arme fatale, et sa main gauche la coupe enivrante. La première rasade n'étancha pas la soif qui le dévorait; il crut pouvoir, sans manquer de courage, recommencer ses libations; mais le tems était chaud, le vin délicieux. Une troisième fois la coupe fut remplie : l'homme qui va quitter le monde peut se permettre sans crime un troisième verre de vin. La moitié du flacon était déjà vide; le hadji se mit à examiner son pistolet, fit claquer la détente, renouvela l'amorce, jeta deux autres balles dans le canon : une seule pression du doigt, et le hadji va s'élancer dans le sein de Mahomet!.... Mais la chaleur du jour avait encore augmenté.

Oh! s'écria le pélerin de la Mecque! qu'est-ce que ce globe et cette vie? Une succession de misères! En prononçant cette exclamation, il déposa le pistolet, remplit la coupe et la vida d'un trait. . . . .

Quelques heures après cette lutte morale, Hassan était encore étendu à l'ombre des platanes aux grands feuillages qui entouraient son kiosque. L'horizon lui apparaissait au loin, comme un grand schall de cachemire rayé d'écarlate, d'amaranthe et d'azur; au-dessus de sa tête

se balançaient des grappes de vignes et de roses, dont la transparence brillait au soleil comme celle des améthystes et des rubis. L'enchantement du paysage ne chassait pas sa mélancolie, ne détruisait pas son système philosophique : dans le ciel bienfaisant et splendide, il ne voyait qu'un réceptacle d'influences délétères, de pestes et de maladies. La fécondité du sol engendrait des serpens; le bruit de la mer lointaine rappelait d'épouvantables naufrages.

« Et cependant, s'écria le hadji mécontent, il y a des sots qui parlent de la bonté de Dieu et de la beauté de la nature !

— Il y en a, reprit une voix qui partait d'un buisson voisin. »

Hassan se retourna, vit un de ces hommes vénérés dans toute l'Asie : un pélerin. Sa figure était noble, son costume pauvre et usé, sa taille haute, son œil étincelant.

« Hadji, lui dit Hassan, homme sacré, asseyez-vous près de moi et partagez mon repas. Puisque Allah vous envoie, soyez le bienvenu près d'Hassan-Ben-Hassan. »

Le pélerin accepta de l'air d'un homme auquel de telles propositions étaient familières, et qui aurait pu s'asseoir à la table des princes. Sa conversation variée, brillante, paya avec usure l'hospitalité du hadji. Il avait parcouru tout l'Orient, il connaissait tout ce que l'Asie a de grand, de bizarre et d'inconnu : il était descendu dans les caves de diamans de Golconde, il avait traversé les sables d'or du Mogol, goûté les eaux sacrées du Gange, et gravi les monts de la lune. Tous les potentats de cet hémisphère lui avaient ouvert leurs palais : il avait mangé le béthel avec le roi d'Ava; bu le *souchong* avec le frère des sept étoiles, le maître de l'empire du milieu; mâché l'opium avec les Palicares aux mains de fer, bu le lait sacré de la vache blanche du Thibet, et joué aux échecs avec le né-

gus d'Abyssinie, dont la ceinture est garnie de topazes. Lorsque l'hôte d'Hassan l'eut charmé par ses récits variés, le hadji d'Anatolie voulut savoir si l'opinion du voyageur s'accordait avec la sienne, sur la misère de l'homme et la douleur attachée à ses destinées. Sa satisfaction fut extrême, quand il apprit qu'un pélerin, qui avait visité toute l'Asie et dont l'expérience et le savoir ne pouvaient être contestés, regardait le genre humain et la vie avec mépris et pitié.

« Vous avez raison, lui dit le pélerin, rejetons toutes ces absurdités que nous ont apprises nos nourrices et nos prêtres : ce monde où le hasard nous a jetés est une mauvaise plaisanterie. Se soumettre aux maux innombrables qui pèsent sur la race humaine, c'est folie ; les regarder comme des bienfaits de Dieu, c'est le comble de l'absurdité. »

Lorsque Hassan eut entendu ces paroles, sa joie fut grande ; il avait enfin trouvé un ami selon son cœur, un homme dont la pensée était l'écho de sa pensée. En vain le pélerin inconnu essaya de quitter Hassan, et lui demanda congé. Le hadji mit à retenir son hôte une insistance si forte, que le voyageur fut obligé de le suivre quand il rentra dans sa maison.

« Voilà, dit le voyageur en entrant, des objets qui pourraient satisfaire la foule crédule et cupide des hommes : de nombreux domestiques couverts de costumes somptueux, des meubles de prix, des parfums qui brûlent dans des vases d'or et d'albâtre, des tapis de Schiraz, des tables de bois de sandal et, si je ne me trompe, des coupes déjà remplies du breuvage divin d'Erzeroum. Aux yeux de la foule, ce serait la richesse et le bonheur, mais vous en jugez mieux, vous connaissez la fragilité de ces biens, et vous les méprisez.

—Sans doute, s'écria d'un air de triomphe le propriétaire de la maison : vous avez deviné ma pensée ; un tremblement de terre, un incendie, peuvent anéantir tout cela ; la mort s'approche qui va m'en priver ; une maladie peut m'empêcher d'en jouir. Et d'ailleurs ne sais-je pas que des milliers de mes semblables meurent de faim pendant que je vis dans l'abondance ? Cette pensée ne suffirait-elle pas pour empoisonner tous mes plaisirs ! »

Les deux philosophes, en discourant ainsi, fumèrent le tabac de Perse, dont les houris s'enivreraient, puis ils rafraîchirent leurs lèvres éloquentes en savourant une ou deux pêches du Khorassan.

Encouragé par l'admiration de son convive et de son nouvel ami, Hassan-Ben-Hassan se montra plus prodigue que jamais d'éloquence funèbre et de brillante mélancolie. Cependant il y avait sur le visage du pélerin, si bien accueilli par l'heureux Anatolien, une expression calme et fixe, vraiment singulière ; les prunelles noires de l'étranger s'arrêtaient sur l'orateur et le pénétraient pour ainsi dire de leurs rayons ardens et sévères : Hassan s'arrêtait alors comme effrayé, et ne reprenait le cours de son dithyrambe philosophique que lorsqu'un léger sourire se dessinait sur les lèvres inflexibles du voyageur.

Au milieu de la plus brillante métaphore que Hassan eût inventée contre la tyrannie des préjugés, contre l'aveugle soumission aux doctrines reçues, une nuée d'esclaves se précipita, en dansant, dans la salle où les deux sages s'entretenaient. La figure calme et pensive de l'étranger n'exprimait plus ni joie ni étonnement, et ses yeux restaient fixés sur le ciel ; à travers une fenêtre étroite, on voyait un orage se former, des vapeurs lourdes rouler leurs montagnes fumeuses, et déjà quelques éclairs tracer leur sillon terrible. En vain Hassan-Ben-Hassan lui fai-

sait remarquer les vivantes ondulations du ballet oriental que ses esclaves exécutaient devant lui; leurs mouvemens gracieux, leurs courbes voluptueuses, leurs légers élans, leurs évolutions tantôt solennelles, tantôt rapides et légères, leurs riches costumes, et les diamans suspendus à leurs oreilles moins brillans que l'étincelle de leurs yeux noirs : rien ne put vaincre la distraction du pélerin.

Le lendemain matin les lèvres du hadji étaient desséchées, ses paupières s'abaissaient lourdement sur ses yeux fatigués; la débauche de la veille lui avait laissé un sentiment de gêne et de malaise. A la porte de sa chambre il trouva l'étranger qui, le bâton à la main, s'apprêtait à partir. Hassan essayait de le retenir encore lorsqu'un grand bruit se fit entendre. Des soldats, des hommes armés de piques et le cadi lui-même étaient à la porte de sa maison. Le cadi, accoutumé à boire à la table d'Hassan le vin que ce dernier venait de prodiguer à un inconnu, avait appris avec étonnement, avec colère, l'accueil fait par ce dernier au pélerin, et s'était souvenu, pour la première fois, des malédictions du Prophète : il avait résolu de mettre la loi sacrée en vigueur. Il était venu lui-même, accompagné de ses gardes, pour saisir le coupable et le ramener au sentiment des devoirs.

C'était alors que Hassan avait besoin de son éloquence : mais il resta muet, comme frappé de surprise. Avoir bu tant de bon vin sans inviter le cadi, c'était une faute irrémissible; la bastonnade, la prison, furent le châtiment du pauvre homme : on lui promit de l'interroger dans huit jours. Six mois se passèrent, et il attendait encore : il ne sortit de son donjon que moulu de coups, presque boiteux, affamé, perclus et condamné à payer une amende de dix mille piastres. A peine mis en liberté, il s'empressa de courir à sa maison. Qu'étaient devenus la nacre de perle, les sofas bro-

dés, les vases d'argent sur lesquels il avait vu les officiers de justice jeter des regards avides ? Où étaient toutes ses richesses ? Hélas ! il chercha sa maison, et ne la trouva plus. Dans son vaste domaine, une bourgade populeuse se trouvait déjà établie : une douzaine de rues, garnies de petites maisons basses, occupaient l'emplacement de son parc : plus de pavillon, de bains, ni de jardin. Ses quatre femmes, ses vingt-cinq danseuses, ses chevaux arabes aux caparaçons dorés, tout avait disparu : pauvre Hassan !

Il supporta son malheur comme la plupart des philosophes ; tantôt furieux, tantôt mélancolique, baignant sa barbe vénérable de ses pleurs, maudissant le cadi et tous les cadis de la terre. Enfin, las de malédictions et de doléance, il s'enveloppa de son manteau et s'endormit ; mais un coup frappé sur son turban l'éveilla presque aussitôt. En se retournant, il aperçut le pélerin qui se tenait debout près de lui.

« Allons donc, lui dit ce dernier, ressemblerez-vous à tous les imbéciles dont la terre est peuplée ? Attacherez-vous de l'importance à ce qui n'en a pas ? Du courage, du bon sens, mon ami ; vos domestiques vous trompaient, vos femmes se détestaient, et, quoiqu'elles ne se querellassent pas ouvertement, elles étaient toujours prêtes à s'empoisonner l'une l'autre. L'excellent vin que vous buviez nuisait assurément à votre santé, et vous exposait à l'animadversion du cadi. Qu'avez-vous donc perdu ?

— Ce que j'ai perdu ! Tout ce qui donne du prix à l'existence.

— Niaiserie ! Vous êtes un peu plus maigre, un peu plus assuré de n'avoir pas la goutte : avez-vous faim ?

— Horriblement faim !

— Eh bien ! à mon tour, permettez-moi de vous trai-

ter : asseyons-nous là. Si je ne me trompe, ce fragment de marbre annonce que nous sommes à l'endroit même où votre beau kiosque s'élevait. Ici se trouvèrent autrefois les lieux que vous habitiez, le théâtre de vos plaisirs et de vos festins. Plaçons sur ce fragment de rocher deux gâteaux du Khorassan, que j'ai dans ma gibecière, et ce petit flacon de vin assez commun, que peut-être ne refuserez-vous pas. »

Hassan accepta de grand cœur. Il brisa sous sa dent affamée ces gâteaux durs comme la pierre, et avala paisiblement la liqueur acide que son ami lui présentait.

« Eh bien! lui dit l'étranger, comment trouvez-vous ce repas? L'appétit ne vous semble-t-il point un assaisonnement admirable, et que pensez-vous du festin du désert?

— Délicieux! mon ami; mais maintenant que ferai-je? Dépouillé de toute ma fortune, de quel côté porterai-je mes pas? Irai-je sur la chaîne du mont Taurus, habiter parmi les derviches? Répondez! donnez-moi votre avis.

— Ce ne serait pas une mauvaise idée, et je vois que vous vous souvenez des conseils de votre ancienne philosophie. Ces brigands sacrés qui, vous le disiez il y a six mois, dévorent la substance du monde, savent se réserver la jouissance de tous les plaisirs; à eux seuls appartiennent le meilleur pilaw, les plus délicieux sorbets, l'eau la plus pure, les ombrages les plus rafraîchissans. Mais descendre du rang de philosophe à celui de derviche, y consentirez-vous? je ne le pense pas, vous avez mieux à faire. Moi, je reste philosophe observateur, et je pars pour l'Abyssinie.

— Vous partez! s'écria Hassan d'une voix affaiblie qui annonçait le besoin de sommeil : car le vin acide qu'il venait de boire avait produit sur lui la même impression que

le vin de Chypre produirait sur un voluptueux blasé. Vous partez déjà !

—Écoutez mon conseil, reprit l'étranger ; et souvenez-vous bien que, lorsque vous avez été la victime d'un homme puissant, ce que vous avez le plus à craindre c'est de fouler le même sol que lui. Le sentiment de son injustice le porte à en étouffer le souvenir, en écrasant sa victime. Le cadi vous a opprimé pour trois raisons. La première, parce que c'est un fripon ; la seconde, c'est qu'il est homme de loi ; et la troisième, qu'il est Turc de Constantinople, et votre ennemi naturel. Allez-vous, comme une faible femme, vous lamenter sur des maux sans remède ? Vous pourrez bien, dans huit jours, faute d'avoir quitté l'Anatolie, ne plus compter parmi les habitans du globe. Je vous le répète, c'est en Abyssinie que je vais.

— Toutes les contrées du monde sont indifférentes à qui n'a rien : je pars avec vous, et ne vous demande qu'un quart d'heure de sommeil ?

— Je ne vous l'accorde pas. Vous n'avez rien ; c'est la situation la plus favorable à un voyageur : vous ne craindrez ni les Arabes ni les Palicares. Venez vite, au lieu de dormir. Laissez votre anathème à ce vieillard inique ; votre mépris au sol natal et à vos concitoyens, qui n'ont pu ni vous comprendre ni vous défendre ; les débris de votre dernier repas sur les débris de votre palais, et suivez-moi. Nous aurons le tems de dédaigner le genre humain et de rire de ses misérables destinées. »

Notre hadji était étonné d'entendre de telles paroles. Il ne pouvait concevoir qu'on fût surpris de sa douleur et qu'on lui ordonnât si impérieusement de l'abjurer. Nul mortel, selon lui, n'avait été plus complétement bâtonné, torturé, rançonné, outragé. Il ne concevait pas que des événemens si terribles, des calamités si graves, pussent

être considérés si légèrement. Mais il y avait dans la voix de son guide, dans ses discours, dans sa présence, un magnétisme impérieux qui s'emparait de Hassan et qui soulevant, pour ainsi dire, le poids de son ame abattue, décidait de toutes ses actions. Pour la première fois de sa vie il s'aperçut qu'il ne s'agissait plus de rêver, mais d'agir. Il releva les fragmens déchirés de sa robe, jadis brillante, et se mit en route.

« Nous avons enduré bien des fatigues, dit l'étranger à l'Anatolien Hassan, lorsqu'il furent sur le point d'atteindre le but de leur voyage ; mais enfin le ciel nous récompense. Votre pensée dominante était de trouver les sources du Nil : vous vouliez découvrir enfin le berceau mystérieux du grand fleuve. Vous ne m'avez entretenu que de lui, de son origine et de sa grandeur pendant notre long et pénible voyage. Eh bien! cette gloire va nous appartenir. Ce que quarante siècles et toutes les conjectures des philosophes n'ont pu découvrir va s'offrir à nous; les sources du Nil sont sous nos pas. »

Le pauvre Hassan se traînait à peine; le sang dégouttait de la plante de ses pieds, le sable réduit en poussière impalpable l'avait privé de l'usage de la vue; sous l'ardeur d'un ciel semblable à une fournaise d'airain embrasé, toute sa chevelure était tombée. Quelques misérables haillons lui restaient à peine.

« Je ne puis faire un pas de plus, s'écria-t-il; je suis épuisé : j'aime mieux mourir au pied de cette colline.

— Quoi! vous, ami de la gloire, vous qui avez fait le pélerinage de la Mecque! Encore un peu de courage, Hassan, et l'objet de tous vos désirs sera devant vous. »

Il s'avança péniblement. Les cactus aux longs bras épineux s'étendaient de toutes parts et opposaient aux voyageurs une muraille armée de pointes. Il y avait un sourire

presque barbare sur les lèvres de l'étranger qui, cependant aidait son ami à franchir les précipices et à se débarrasser des ronces et des branchages qui lui interceptaient la route. Tout haletant et succombant à la fatigue, le hadji se trouva enfin sur le bord des sources sacrées. Il resta long-tems en silence, puis poussant un profond soupir :

« Est-ce là, grand Dieu, s'écria-t-il, le terme de nos recherches ? Est-ce là le but de l'ambition humaine, l'objet de tant de méditations et de voyages infructueux ? ce qui nous a coûté six mois de tems, notre santé et presque notre vie ?.... Deux mares d'eau infecte qu'un chameau tarirait en s'y désaltérant. Maudites soyez-vous, sources prétendues sacrées, sources qu'on nomme divines ! Il n'y a que charlatanisme et déception, je le vois trop dans la gloire comme dans la religion, dans la dévotion comme dans la science ! Fleuve vénéré par les sots, je te maudis ! »

Vous trouverez sans doute quelque chose d'assez dramatique dans cette imprécation prononcée par un mendiant à longue barbe, assis près des sources du Nil. Mais une cinquantaine d'hommes noirs comme l'ébène, et qui écoutaient fort attentivement l'anathème lancé par notre héros, étaient loin de penser que le mérite de l'éloquence ou le pittoresque de la situation justifiassent l'impiété dont il se rendait coupable. De tems à autre, ils inspectaient leurs fusils, regardaient la pointe de leurs poignards et se consultaient sur la manière dont ils allaient agir ; enfin ils se précipitèrent sur le pauvre homme qu'ils conduisirent devant le magistrat de Gondar. Il avait à répondre du plus grand crime que les hommes aient inventé : le sacrilége. Maudire le Nil, c'était quelque chose de plus que tuer son père ; le Nil, le roi des fleuves, l'objet de l'admiration du monde ; le roi et le dieu de l'Abyssinie. La jus-

tice est expéditive dans ces contrées; seulement, par une clémence hospitalière, on permit au condamné de choisir le genre de mort qui lui conviendrait le mieux. Il pouvait à son choix être empalé, brûlé vif, enterré dans le sable jusqu'au cou, exposé nu aux morsures des moustiques, ou enfin chassé comme une bête fauve pour l'amusement du prince des Agous, dont les noces devaient être célébrées sous peu de tems et qui avait un goût très-vif pour la chasse aux hommes. Hassan ne réclamait qu'une grâce, celle de mourir sous le plus bref délai; mais après lui avoir permis de choisir, les perfides Abyssiniens, infidèles à leur parole, le forcèrent d'attendre le retour du prince auquel il devait servir d'amusement, et sous la flèche ou l'épée duquel il devait tomber dans les forêts. Heureusement son compagnon de voyage profitant de la nonchalance des gardes, entraîna le malheureux Hassan hors de sa prison, et ils prirent ensemble la route des montagnes de l'Éthiopie.

Après avoir échappé à un péril si imminent, après avoir traversé des défilés rocailleux, des ravins arides et sauvages, quel plaisir c'était pour eux d'arrêter leurs regards sur les feuilles larges et vertes de tous les arbrisseaux d'Afrique, sur les petites cabanes des pasteurs indigènes modestement cachées sous les cactus et les dattiers; les pics légers et sveltes des roches environnantes s'élançaient comme des colonnes de marbre blanc, enrichies de sculptures et d'arabesques, tracées par la main infatigable du tems, ornées de mille guirlandes capricieuses qui les enlaçaient et les couvraient.

« Ah! s'écriait Hassan, ces portes devraient être celles du paradis; c'est au sein d'une vallée pareille, c'est en face d'un tel spectacle que les houris devraient présenter aux mortels le nectar de l'immortalité; mais comment

peut-il se faire, ô mon ami, que ces monstres habitent de si beaux lieux?

— Question à laquelle je n'ai pas le tems de répondre. D'ici à quelques heures, nous aurons assez à faire. Demain nous reprendrons la route de l'Anatolie.

— Vous partirez seul; pour moi je reste ici : je ne quitterai pas la plus délicieuse des régions de la terre, pour aller trouver un cadi tyrannique et des concitoyens ingrats. »

L'étranger, sans lui répondre, alluma du feu, prépara le souper, chercha un abri sous les rochers, et l'invita à prendre part au repas; la pointe avancée d'un roc, ombragée par de gros tamarins, mettait l'étranger à l'abri; mais Hassan, les yeux fixés sur une scène splendide que le soleil du tropique embrasait, admirant les flammes vivantes qui jaillissaient de tous les points du ciel, dédaignait d'imiter son timide compagnon.

Tout-à-coup un grand tumulte se fit entendre: un grondement plus redoutable et plus terrible que celui de la foudre; le ciel était devenu une nappe de feu, la vallée un torrent. Ces beaux nuages, que le hadji avait admirés, se transformaient en torrens d'eau écumante; on n'apercevait plus que des ondes qui mugissaient, des arbres qui se brisaient, des rochers qui se détachaient. Hassan, dans sa terreur, fut sur le point de s'élancer; mais son compagnon, s'apercevant du danger qu'il allait courir, le retint et le força de s'asseoir à l'abri du roc qui le protégeait. Les arbres tombaient comme les épis sous la faucille, et Hassan, qui se trouvait de nouveau en sûreté, recommença ses lamentations sur le mal physique et le mal moral.

« Laissez la nature porter remède elle-même à ses pro-

pres maux, reprit l'étranger; ses ressources sont dans son sein.

— Moi! reprit Hassan, ne pas maudire une nature dévastatrice, qui ne nous accorde de jouissances qu'au prix de nos douleurs et des calamités les plus atroces! Voyez, ajouta-t-il en s'accrochant aux branches d'un grand cèdre! tout est désolation autour de nous : toute cette beauté n'est plus que misère, ruine et douleur! »

La tentative de Hassan pour s'élever jusqu'à une branche plus haute de l'arbre ne fut pas heureuse. Longtems agité par le vent, le cèdre, ébranlé dans ses dernières racines, était prêt à tomber; la terre au sein de laquelle il avait puisé depuis trois cents ans la fraîcheur et la vie, ne lui offrait plus qu'un lit humide, détrempé par les torrens. Le poids nouveau dont on le chargeait entraîna sa chute, et le cri lugubre de Hassan, précipité avec le tronc de l'arbre, se fit entendre, au milieu de tous les bruits de la tempête. L'arbre, après avoir bondi sur les rochers, flotta sur les eaux du torrent, qui remplissait le lit de la vallée, et servit de vaisseau à celui qu'il entraînait. Hassan ne lâchait pas prise, quoique l'eau le suffoquât, que l'écume l'aveuglât et que le poids des vagues fût sur le point de l'écraser. Jamais sensation de terreur aussi vive ne l'avait saisi. La rapidité du torrent augmentait : au-dessus, au-dessous, autour de lui, tout était mouvement, violence, tumulte : les deux rives semblaient voler à droite et à gauche; les promontoires apparaissaient pour s'évanouir. Débris d'arbres gigantesques, huttes champêtres, pics sourcilleux, tout semblait avoir pris des ailes et fuir avec une vélocité sans égale.

Ballotté par l'orage, accablé de fatigue, précipité de cataracte en cataracte, Hassan fut enfin violemment séparé

de l'arbre qui le protégeait, et jeté presque sans vie avec une effroyable secousse sur le rivage. A son réveil, une lassitude profonde pesait sur tous ses membres : il était couché sous un roc, et le pélerin, debout auprès de lui, essayait de ranimer sa vigueur.

« Je vous l'avais dit, mon cher Hassan; la nature ne veut pas que les philosophes se mêlent de ce qu'elle fait ou médite, dans certaines occasions. Profitez de la leçon, et dorénavant gardez-vous de ces manières insensées. »

Le pauvre Hassan eut à peine la force de soulever sa tête et de maudire les déluges, les inondations, les orages, instrumens de massacre qui ne sont utiles à rien, disait-il, si ce n'est peut-être à fournir quelques belles péroraisons aux orateurs, et quelques métaphores aux poètes.

« Croyez-moi, reprit le guide d'Hassan, ces calamités ont peut-être leur mobile et apportent même leur bienfait.

— Folie ! Le mal est toujours mal, et vos sophismes sont inutiles. Si j'étais la Providence, je n'affligerais pas inutilement des pauvres mortels qui ont si peu de tems à vivre, et j'effacerais le mal de la terre. »

Lorsque la nuit vint, la discussion durait encore; mais un sommeil profond ne tarda pas à s'emparer d'Hassan, et, au moment de son réveil, tout avait changé autour de lui. Ce n'étaient plus la contrée sauvage, la région des pics gigantesques, les éternelles forêts et les cataractes bondissantes qui l'avaient pénétré tantôt de terreur, tantôt d'admiration, et qui, tout en éveillant sa verve poétique, avaient menace sa vie. Partout la main de l'homme avait laissé des traces vivantes; partout l'industrie régnait; l'aigle ne hurlait pas : le déluge des eaux ne bondissait pas avec fureur du haut des roches. Une vaste prairie, coupée d'un grand nombre de ca-

naux, s'étendait jusqu'à l'horizon; une marqueterie de jardins et de rians vergers en variait la surface; les fruits s'y mêlaient aux fleurs; de belles routes, bordées d'arbustes, la sillonnaient de toutes parts. On y voyait des lieux de plaisance, et, au milieu de la prairie, une vaste et majestueuse rivière, dont les eaux tranquilles et basses doublaient la beauté du paysage, en répétant dans un miroir calme la beauté de cette scène.

« Je ne comprends guère par quelle magie je suis arrivé ici, dit Hassan; mais du moins voici des lieux que les hommes peuvent habiter. Je ne suis donc plus en Abyssinie? Plus de cataractes, plus de montagnes sourcilleuses. Quelle fertilité charmante! quel admirable séjour!

— Votre philosophie, interrompit l'étranger, ne vous a pas appris grand'chose. »

Par un mouvement instinctif et une vieille habitude, le guerrier, se souvenant qu'il avait été delhi avant d'être philosophe, porta la main à son poignard; mais l'amitié parmi les Turcs est chose sacrée. Il réprima ce mouvement et marcha en silence, mais d'un air sombre et mécontent, auprès de son compagnon de route. Tous deux s'avancèrent vers une grande ville, dont les minarets brillans faisaient jaillir au loin les feux du soleil; sur les bords du fleuve, des groupes d'hommes et de femmes étaient épars: ils semblaient examiner curieusement la profondeur des eaux; leurs gestes, leurs habitudes, leurs cris, annonçaient une attente déçue, et une douleur qui approchait du désespoir. Hassan ne comprenait rien à leurs murmures, à leurs imprécations, à leurs blasphèmes. Des piliers de marbre, qui se trouvaient sur les deux rives du canal, étaient l'objet d'une attention spéciale : on mesurait la profondeur de l'eau qui les baignait; on examinait les caractères qui s'y trouvaient gravés. Plus les étrangers s'a-

vançaient vers la ville, plus le mécontentement du peuple prenait une expression farouche.

« Quelle peut en être la cause, demanda le hadji à voix haute ?

— La cause, répliqua un Maugrebin aux yeux caves, qui passait près des voyageurs et qui avait entendu la question de Hassan, la cause n'est-elle pas sous vos yeux ? Quel est l'homme qui ignore que l'inondation du Nil peut seule donner du pain à l'Égypte ? Ne voyez-vous pas que les eaux du fleuve, au lieu de s'accroître, ont baissé de dix pieds depuis deux jours ? et ne savez-vous pas que toute l'existence d'un peuple dépend uniquement du grand fleuve dont les pluies abyssiniennes viennent enfler les eaux ? Si ces choses vous sont inconnues, à quoi bon porter le costume d'un sage, d'un hadji, d'un homme au-dessus des autres hommes ? »

Il y eut comme un remords qui traversa la pensée d'Hassan : il se souvint de ses malédictions contre la Providence et contre l'orage des montagnes d'Abyssinie ; son visage pâlit, et l'œil scrutateur du Maugrebin s'arrêta sur lui.

« Mais qui êtes-vous ? lui demanda le Maugrebin d'un air farouche. Nous savons qu'il y a des hommes en rapport avec les génies du ciel et de l'enfer, et assez puissans pour suspendre la pluie dans les montagnes, quand ils veulent nuire aux habitans de la plaine. Vos questions et votre physionomie me font croire que vous pouvez appartenir à cette race maudite. S'il en est ainsi, j'en jure par les os de ma mère, vous ne resterez pas long-tems vivant. »

Les défenses, les protestations d'Hassan ne pouvaient rien sur l'esprit du sauvage, dans les mains duquel le poignard brillait déjà. Au moment où Hassan attestait toutes les puissances du ciel qu'il n'était point sorcier et qu'il

ne prétendait mettre aucun obstacle à la fécondité de l'Égypte, la pointe de l'acier perçait déjà son manteau, et, s'embarrassant dans les plis du vêtement, permettait au hadji de repousser l'attaque et de jeter au loin ce poignard, qui alla tomber dans les flots du Nil. Un coup porté d'une main habituée à ne jamais frapper ses ennemis sans les tuer, aurait dû avoir un autre résultat : telle était du moins la pensée du Maugrebin. Ne doutant pas qu'il n'eût rencontré un magicien sur la route, il s'enfuit à toutes jambes en poussant un hurlement affreux.

Cependant Hassan se dirigea vers la ville. Les rues étaient remplies d'une populace ameutée qui, voyant la baisse des eaux augmenter au lieu de diminuer, ne mit plus de bornes à sa fureur. Les palais furent incendiés, les greniers publics mis au pillage, les troupes envoyées pour réprimer la révolte, taillées en pièces. Ce qui restait de provisions dans les magasins publics et chez les particuliers fut plutôt dissipé et perdu que pillé par des hommes sans prévoyance. Le résultat de ces scènes de violence et de frénésie devait être la famine, qui ne tarda pas à planer sur la ville et qui amena bientôt la peste, sa sœur. Le blé, l'huile, les fruits, et jusqu'à l'eau, si nécessaire à la vie, tout manquait à la fois. De hideuses souffrances, des crimes nouveaux et que personne ne réprimait, une dévastation progressive, firent de la cité un tombeau et une scène d'horreur. Chaque jour des milliers d'hommes mouraient. Le trépas que donnait la peste était le seul remède désirable contre l'agonie de la faim, et les vivans eux-mêmes allaient chercher parmi les cadavres des alimens impurs, qui propageaient encore la contagion et en redoublaient l'intensité. On ne voyait plus que des fantômes dans les places publiques, dans les rues. Des rangs inférieurs de la société, le fléau ne tarda pas à monter jusqu'au puissant,

jusqu'au riche, jusqu'à l'égoïsme et à l'opulence, qui s'étaient crus jusqu'alors à l'abri de toutes les misères humaines. Le prince était frappé de mort à côté de l'esclave, et l'esclave allait puiser, auprès du cadavre de son maître, les germes de la même agonie. Les pâles héritiers de cette population décimée, frappés d'une terreur qui les poussait à la folie, cherchaient, dans des pratiques superstitieuses, les moyens d'échapper à un si grand mal, et de combattre les causes qui avaient pu le produire. Rien n'annonçait la présence du fléau : point de bataillons de sauterelles qui obscurcissent les rayons du jour. L'air était serein, le ciel pur, le soleil brillait. Il se levait dans sa majesté, il se couchait dans sa gloire comme aux jours les plus heureux et les plus fertiles : un seul symptôme se laissait apercevoir. Le Nil, le père des fleuves, traçait sur le sol jaunâtre un petit sillon d'eau limoneuse. Comment ne pas être frappé de ce qu'il y avait de surnaturel dans tout cela ? Un peuple ignorant devait attribuer le malheur de l'Égypte à un pouvoir infernal et surhumain. Déjà plusieurs hommes paisibles qui avaient vécu en sages, et que le peuple regardait comme de mauvais génies, parce qu'ils s'éloignaient de la foule, étaient tombés victimes de cette ignorance barbare et de la frénésie qu'elle causait. Hassan, qui avait vécu presque ignoré dans la ville frappée de la peste, ne songea plus qu'à la quitter.

Mais où fuir? La mort s'était emparée de toute la contrée, et si la vie se montrait, c'était sous une forme mille fois plus hideuse que la mort même. Les villes n'étaient plus que de vastes tombes; les grands chemins des repaires d'assassins; les champs, des théâtres de rapines, de meurtres et de débauche : il n'y avait plus de justice parmi les hommes, plus de crainte de l'avenir ni du présent. Ce qu'il y a d'infernal dans notre race était dé-

chaîné, et ce qui inspire de l'horreur à tous les hommes, devenait un spectacle vulgaire auquel on ne s'intéressait même plus. Hassan se dirigea vers une des portes de la ville, dans l'espoir de trouver au moins quelques lieux solitaires, quelques cavernes ignorées où il pourrait mourir en paix, si la peste venait le frapper. Personne ne l'avait arrêté dans sa route; la surveillance n'existait plus; chacun ne songeait qu'à soi.

Mais comme il passait sous un arc-de-triomphe antique, orné de statues colossales et de sphinx de granit qui semblaient sourire aux cadavres livides entassés près de leurs bases, son manteau fut arrêté par une main qui le força de se retourner. Il entendit un gémissement, tourna la tête, et un bras décharné sortit d'un monceau de cadavres comme pour le signaler à la vengeance populaire.

« Sois maudit, sois maudit, génie infernal! criait le Maugrebin mourant; mes frères, voici le misérable, le fils de l'enfer, le criminel plus atroce que tous les criminels dont les enchantemens ont suspendu les nuages sur les monts d'Abyssinie, et rejeté les vents salutaires sur les déserts de l'Éthiopie. Le voilà. Hâtez-vous de le saisir, car sa puissance est grande : il y a peu de tems qu'il a échappé à mon poignard. Qu'il ne vous échappe pas, vengez les malheurs de l'Égypte sur cette tête maudite. »

En prononçant ces mots, il tomba mort. Une vingtaine d'hommes étaient accourus aux cris du mourant. Bientôt la foule des habitans avait entouré Hassan, qui, frappé de stupeur, ne répondait pas. Il se souvenait malgré lui du sourire satanique de son compagnon le pélerin, des étranges miracles dont il avait été témoin, de la rapidité inconcevable avec laquelle il avait traversé l'Abyssinie et l'Égypte, et du calme surhumain que cet être bizarre conservait dans les circonstances les plus périlleuses. Has-

san restait interdit et ne savait que répondre à ces étranges accusations. Les assistans s'élancèrent aussitôt sur lui, foulèrent aux pieds, dans leur précipitation, le cadavre du Maugrebin, et entraînèrent le malheureux hadji vers un bûcher fumant sur lequel on brûlait les cadavres des morts. En vain, recouvrant son sang-froid, protestait-il contre un traitement si barbare; l'éloquence la plus persuasive ne l'eût pas sauvé. Il s'agissait, comme l'avait dit le Maugrebin, de venger l'Égypte; et d'ailleurs cet homme, brûlé vif, était un spectacle assez curieux pour que le peuple, qui se l'était promis, ne s'en privât pas volontiers. Après une lutte inutile, le hadji fut donc traîné par cette multitude affamée, fanatique et inexorable jusqu'à la première marche du bûcher. On lui lia les bras avec des cordes, et une main vigoureuse le saisit pour le lancer sur la masse de cadavres qui se consumait lentement au milieu de la pyramide enflammée de bois de cèdre et de sandal.

« Attendez, cria une voix impérieuse, le moment n'est pas venu. Le bûcher va bientôt s'éteindre, et ce coupable pourrait s'échapper : qu'on apporte encore du bois, et que le bûcher s'élève à une hauteur qui ne permette pas à ce fils de l'enfer d'espérer son salut. »

Toute la populace cria que ces paroles étaient sages. Hassan se retourna et vit avec surprise, avec dégoût, le pélerin qui l'avait accompagné dans sa route, et à qui il attribuait tous ses malheurs. Ce dernier s'approcha de Hassan et lui dit en langue turque, que ne comprenaient pas ceux qui l'entouraient :

« Pourquoi m'avez-vous quitté au moment où j'allais entreprendre un nouveau voyage, plus intéressant encore que le dernier? Avez-vous prétendu être libre et faire, selon votre gré et votre habitude ordinaire, vos réflexions

philosophiques sur le mauvais gouvernement de la Providence ? »

Mais Hassan ne lui jeta pour toute réponse qu'un regard d'horreur et de mépris.

« Voilà bien les philosophes, reprit l'étranger ; ils se prétendent sages, et ne savent que maudire, médire ou se plaindre. Hadji Hassan, avez-vous grande envie d'être brûlé vif ? Je ne le pense pas. Ecoutez-moi donc. Je vous apporte des nouvelles d'Abyssinie. Le déluge fécond, attendu si impatiemment par ce peuple, est prêt à s'écouler du sein des montagnes dans le Nil, aujourd'hui desséché. Annoncez cette nouvelle au peuple, qui vous croira prophète, et qui, après vous avoir maudit, vous bénira. »

L'amour de la vie se fit entendre dans le sein du hadji. Je ne sais quelle conviction soudaine lui persuada que la nouvelle apportée par l'étranger était vraie. Il parla d'abord à ses gardiens, puis à ceux qui se trouvaient près de lui, et demanda la permission de haranguer la multitude avant de mourir. Après quelques difficultés, cette permission lui fut accordée, et pendant que les piles de bois que l'on entassait pour son supplice s'élevaient sur le bûcher, il déclara, au nom de Mahomet, et de la voix la plus solennelle, qu'avant la fin du jour l'air serait purifié, le lit du fleuve rempli d'une eau fertilisante, la peste et la famine chassées à la fois de l'Egypte. Il dit que son supplice serait juste et qu'il y consentait si sa prophétie ne s'accomplissait pas à la lettre. Une grande rumeur s'éleva dans l'auditoire. Les uns s'étonnaient de son audace ; les autres l'accusaient d'imposture ; quelques-uns prétendaient que, quand même il userait de son pouvoir magique pour rendre la vie à l'Egypte, il n'en méritait pas moins la mort. Ce débat dura long-temps, et la majorité, qui soutenait avec force

que le magicien devait être brûlé, en tout état de cause, allait l'emporter, lorsqu'on vit à l'horizon un étrange spectacle : une lumière jaune s'y développa par degrés, un bruit violent se fit entendre du côté du sud ; un vent froid, emportant avec lui tous les sables du désert, vint glacer le sang de ces hommes qu'une ardeur brûlante avait dévorés depuis si long-tems ; une vapeur pâle s'éleva vers le centre du firmament, s'assombrit peu à peu, se changea en une masse lourde, et finit par envahir le ciel dont l'azur était si pur et si vif le matin même. Nuages sur nuages se développèrent comme des armées en marche ; la pluie, ce phénomène de l'Egypte, qui ne l'aperçoit et ne la bénit qu'une fois par an, tomba, non par gouttes, comme dans les contrées occidentales, mais par larges ondées qui se précipitaient du ciel comme la chute subite d'une avalanche.

Enfin, tous les bruits partiels, les murmures du peuple, les sifflemens des vents, le frémissement de la pluie tombante, se perdirent et se confondirent dans un grand bruit unique qui allait toujours en augmentant, et qui finit par tonner avec une force assourdissante sur toute la rive du Nil. Les populations assemblées le saluaient de leurs clameurs, qui se mêlaient à son tumulte. Enfin arriva la masse gigantesque des eaux, vagues noires surmontées d'écume blanchissante, et qui, se précipitant dans le lit naguère desséché, ne tarda pas à déborder sur la plaine.

Tout était confusion et allégresse turbulente, étonnement joyeux, terreur mêlée de reconnaissance. Enfans et femmes accouraient vers le géant qui ne cessait de s'agrandir, et qui, bondissant, franchissant tous les obstacles, dépassant les pilastres destinés à mesurer sa crue, remplissait au loin de ses flots tous les jardins, toutes les plantations ; enlevait les cadavres, lavait les souillures, baignait

les édifices et entraînait jusqu'au bûcher funèbre sur lequel Hassan devait périr. Jamais révolution ne fut plus subite, jamais l'espérance et le bonheur ne succédèrent plus rapidement au découragement et au désespoir.

« Soyez prince, héros, dieu, demi-dieu, cela dépend de vous maintenant, dit l'étranger au hadji, que le peuple comblait de bénédictions; vous le voyez, il ne s'agit que d'attendre et de profiter des chances favorables : c'est là tout le secret de l'ambition.

— C'est un Dieu, c'est le plus puissant des hommes! criaient en effet la plupart des spectateurs, qui rendaient hommage à Hassan comme à un être surhumain.

— Laissez-vous tenter, disait le pélerin, essayez le métier de roi, il est plus facile que celui de philosophe. »

Mais Hassan avait vu de trop près les flammes du bûcher funéraire pour désirer un trône si voisin de l'échafaud.

« Non, non, s'écria-t-il; tout ce que je désire, c'est de revoir l'Anatolie et d'y mourir paisible, loin de la haine et de l'enthousiasme d'une populace insensée. . . . . .

. . . .

« Voici un noble et magnifique aspect, dit le pélerin à son ami. » Après une longue et périlleuse traversée, ils avaient abordé au pied d'une haute montagne qu'ils gravissaient alors ensemble. Aussi loin que l'œil pût s'étendre, tout était fécondité et richesse. Au centre de la vallée qui s'ouvrait à leurs pieds, on apercevait un petit village d'une beauté simple et pittoresque; des vignobles et des vergers en tapissaient la double pente; un ruisseau limpide coulait sur des cailloux qui semblaient d'argent. Des brebis blanches étaient éparses comme des flocons de neige sur le gazon velouté; des paysans joyeux chantaient en se livrant à ces travaux rustiques qui parlent toujours à l'ame

de prospérité, de repos et de bonheur. Le sol, en s'étendant vers l'horizon, n'offrait qu'une suite de collines légèrement ondulées, couvertes de petits hameaux, de forêts et de jardins. Mais la montagne elle-même surpassait en beauté tout ce qui l'entourait; ses assises irrégulières s'élevaient comme les degrés d'un trône immense couvert de tapis naturels dont le coloris et le tissu défient toutes les inventions de l'industrie humaine. Les neiges entassées comme un diadème sur sa tête vénérable brillaient sous les feux du soleil comme une couronne d'argent et d'or. L'enthousiasme du hadji ne connut pas de bornes. Il se trouvait dans le midi de l'Europe, et il ne put s'empêcher de s'écrier que c'était là qu'il voulait choisir sa tombe; que l'Abyssinie avec ses tempêtes, l'Egypte avec sa peste et sa monotone grandeur, devaient céder le pas à une nature à la fois si féconde, si bienfaisante et si variée.

« Vous oubliez donc votre patrie, l'Anatolie que vous aimiez tant, et ces cadis iniques, et le pillage qu'ils exercent sous le titre de magistrats ?

— Sans doute, répondit Hassan.

— Mais cessons de nous occuper de l'avenir. Voici le soir; le paysage s'obscurcit; nous n'avons ni toit, ni abri, ni asile, et les astres qui vont briller au ciel ne suffiront ni à éclairer notre route, ni à satisfaire notre faim. »

Ces remarques étaient trop judicieuses pour ne pas être écoutées. Le pélerin marcha le premier, et le hadji le suivit. Le sentier dans lequel ils s'étaient engagés tous deux descendait vers le fond de la vallée, et même, sous les dernières lueurs du crépuscule, la beauté du lieu ne s'évanouissait pas tout entière. De nombreux ormeaux, aux longues branches flexibles, formaient une voûte semblable à celle des mosquées, et la transparence des feuillages, leurs verdures variées, rappelaient l'éclat presque ma-

gique des vitraux. Ils descendirent encore, et trouvèrent une multitude de siéges naturels formés par les racines des vieux arbres qui semblaient inviter le voyageur à s'y reposer. Les oiseaux, que l'on troublait rarement dans leur solitude, chantaient leur hymne du soir sous la feuillée qui les abritait, et un sentiment de repos, de grandeur, de mélancolie, se répandait sur tout le paysage. Hassan, accoutumé aux formes et aux aspects orientaux, trouvait un nouveau plaisir dans cette solitude enchantée, qui avait pour lui le prestige de l'imprévu. Il aurait voulu s'arrêter, écouter, attendre, mais son compagnon eut soin de l'avertir qu'une forêt italienne avait souvent des hôtes plus dangereux que les habitans des bois, et qu'il devait se hâter, dans l'intérêt de sa sûreté même, de s'acheminer vers l'édifice qui devait lui donner asile. A peine cet avis fut-il donné qu'une foule d'hommes armés s'empara d'eux, les garrotta et les conduisit à bord d'un petit chebec algérien.

Hassan était devenu esclave d'un pirate algérien. Le chebec rencontra une frégate française qui le prit à tribord, lui lâcha deux bordées de coups de canon, et le coula bas. Notre hadji s'attacha, en tombant à la mer, à un fragment d'écoutille, et fut recueilli par la frégate qui fit voile pour Gibraltar et ensuite pour Lisbonne. Hassan, qui n'avait jamais vu de ville européenne, fut frappé de la beauté bizarre de cette ville, la cité la plus sale et la plus pittoresque de tout le continent. Debout sur le pont du navire, il fixait ses regards sur ce panorama vraiment magique. Quelle fut sa surprise, quand il vit que toute ces rues si agréables à l'œil étaient à demi ensevelies dans la fange, tous ces beaux palais en ruines, et toutes ces maisons gothiques souillées d'immondices? Il reconnut que, pour admirer les choses de ce monde, il faut les contempler à distance.

Mais la plus indolente de toutes les villes d'Europe est encore, pour un Oriental, une merveille de mouvement et d'activité. Hassan se promena long-tems sur les quais et sur les places publiques, charmé de la nouveauté du spectacle.

« Que cette industrie européenne est miraculeuse, disait-il à son compagnon, et quel courage il faut aux hommes pour se condamner à ce perpétuel mouvement! Si la nature n'a pas donné aux Occidentaux des plaines aussi riches qu'à nous, enfans de l'Asie, les Européens ont su, à force de se dompter et de se vaincre eux-mêmes, créer, pour leur usage, un monde magique né de leurs œuvres. Qu'ils sont admirables ces mille vaisseaux, et cette forêt de mâts tremblans, et ces pavillons de toutes les couleurs qui frémissent sous la brise et se peignent dans les eaux! Comme il disait cela, une grande nuée couvrit le ciel et le noircit, la terre trembla sous ses pas comme si le sol, perdant sa solidité première, se fût transformé en vagues mouvantes. Un grand cri populaire sortit à la fois de tous les palais, de toutes les maisons, de toutes les églises; on fuyait en tumulte de tous côtés. Les cathédrales et les palais croulaient à la fois, tombaient sur les fugitifs, roulaient sur eux et semblaient les poursuivre de leurs masses brisées. Au sein même de la mer, de nouveaux gouffres s'ouvraient, et tous ces navires que Hassan venait de contempler s'y abîmaient à la fois. Un immense bloc de granit, qui occupait une partie du quai, servit de refuge aux deux Asiatiques et à une partie des habitans. Mais cette masse granitique qui semblait profondément enracinée dans les entrailles de la terre, s'entr'ouvrit, se fendit et se déchira comme une mince feuille de papier; ce ne furent plus alors que convulsions horribles, lueurs incertaines, inutiles efforts, affres épouvantables, étranges

agonies. Long-tems le malheureux Hassan lutta au fond de l'abîme, et par je ne sais quel prestige surnaturel, pendant que les flots irrités roulaient sur sa tête, il croyait par un singulier prestige, de bout et marchant sur les eaux, calme, grave et toujours austère, le pélerin son guide qui semblait triompher des élémens, et braver la nature dans ses fureurs. Hassan, qui se sentait périr, trouva la force de faire une réflexion dernière, et reconnut qu'il avait eu tort de tenter le destin et d'accuser la Providence, alors que dans son beau palais d'Anatolie il jouissait de tous les biens de la vie qui ne pouvaient le satisfaire. Un rayon de piété plus douce et de résignation à la volonté céleste jaillissait du fond de son ame, lorsqu'il vit son dernier moment approcher. Alors par un mouvement violent et extrême, il essaya de remonter à la surface des eaux; mais tout-à-coup il ouvrit les yeux : quel étonnement! il se vit couché sur un sofa dans un salon splendide, sur un coussin se trouvaient des fruits, auprès du coussin une coupe d'or renversée, et non loin de Hassan une jeune femme debout qui tenait un pistolet à la crosse d'argent ciselée, et qui s'approchant d'une fenêtre étroite pressa la détente et fit partir le coup. Hassan reconnut Zuleïka la Circassienne, celle dont il avait dédaigné la beauté digne du sérail du Grand-Seigneur. Hassan avait dormi, mais le sommeil lui avait donné une leçon puissante; il avait appris que le plus grand malheur pour l'homme, est ce bonheur sans mélange qui, ne lui laissant ni espérance ni désir, ne lui apporte que la satiété ou l'ennui; et qu'enfin un lien indissoluble attache sur la terre, par une loi que rien ne peut intervertir ni changer, le bien et le mal, la volupté et la douleur, la mort et la vie, l'ombre et la lumière, la souffrance et la volupté. »

(*Blackwood's Magazine.*)

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DES ARTS INDUSTRIELS, DE L'AGRICULTURE, ETC.

Sciences Naturelles.

De la beauté chez les êtres organisés (1). — Le sentiment du beau n'a pas toujours été le même chez tous les peuples et à tous les âges. Souvent on s'est laissé entraîner par des préjugés, on a suivi les impulsions d'une organisation vicieuse, et l'on est ainsi arrivé, en frayant de mauvais sentiers, à un résultat funeste : la dépravation du goût. Ainsi, le Chinois n'aime chez la femme qu'un pied rapetissé à l'excès; l'Ethiopien préfère au nez effilé des habitans de l'Europe le nez court et épaté de sa race; le Mexicain ne peut comprendre comment, chez les autres peuples, un front resserré, de grandes oreilles et de longues mamelles ne sont pas une marque distinctive de la beauté la plus parfaite. Sous combien de formes n'a-t-on pas représenté la beauté? Tantôt on l'a peinte sous les traits d'Hercule, et tantôt sous les traits de Vénus; selon les préjugés ou les folles fantaisies, on en a fait le symbole de la grâce et de la délicatesse, ou l'emblème de la force et de la vigueur; mais, au milieu de tant de sentimens divers et si diamétralement opposés, comment se reconnaître et se mettre à l'abri des préjugés? c'est en observant la nature, non pas dans ses écarts, mais dans les types parfaits qu'elle crée

(1) Ce morceau est extrait d'une leçon de zoologie prononcée dans l'amphithéâtre du Musée zoologique de Londres.

dans les diverses classes des êtres organisés. Ce qui n'est pas elle, n'est que faux brillant, ornement hétérogène, souvent un hors-d'œuvre, et quelquefois un monstre qui n'a pas de nom; elle seule est la règle dont on ne doit jamais s'écarter, la mesure fidèle que l'on doit tenir à sa main, la loi qui sanctionne ou qui condamne les fautes, les défauts et les aberrations de l'humanité. La beauté, chez les animaux, ne peut donc être que l'ensemble des *activités* physiques et morales.

Pourquoi, en effet, avons-nous accordé au lion la suprématie sur tous les autres quadrupèdes? N'est-ce pas à cause de sa beauté, de sa majesté et de sa force? n'est-ce pas à cause de l'exacte proportion de ses membres, de cette perfection d'ensemble qui règne dans tout son corps? Voyez comme il est prompt, agile, généreux, intelligent. Quel autre quadrupède pourra-t-on lui comparer, et quel est celui qui a plus de grâce, plus de courage, plus de force et plus de vigueur? Il est, en outre, sensible aux bons traitemens, accessible à la reconnaissance. En maître qui connaît sa puissance et sa supériorité, il n'en use jamais qu'aux dernières extrémités; franc et loyal adversaire, il n'attaque son ennemi qu'en face; il l'emporte donc sur tous les quadrupèdes par un ensemble de qualités physiques et morales qui ne se trouvent chez aucun autre. L'éléphant, par exemple, quoique d'une grosseur prodigieuse, n'est, en définitive, qu'une masse informe. Il est, à la vérité, doué de beaucoup d'intelligence, il se façonne aisément à la vie domestique; mais n'est-on pas en droit d'attendre quelque chose de plus d'un cerveau si développé. Puis, quelle lenteur dans sa démarche, lorsqu'on la compare à la vitesse et à l'agilité extrêmes du lion. Quelle prestesse, quelle mobilité dans celui-ci! que celui-là est restreint dans ses mouvemens. Où sont ces membres nerveux, ces mus-

cles fortement accusés? où est cette vigueur qu'on semblerait exiger d'une masse aussi énorme?

Et n'est-ce pas encore cette réunion de qualités morales et physiques, cette parfaite harmonie qui règne dans tout son être, qui nous charme, nous intéresse dans le cheval, et qui nous porte à le considérer comme l'expression de ce beau idéal qu'on ne retrouve que très-rarement chez les autres animaux. Bien pris dans sa taille, régulier dans ses formes, dans l'exacte proportion de ses membres, dans la rigoureuse justesse de ses traits, il unit la majesté à la grâce, l'agilité à la vigueur et au courage. J'aime à le voir tressaillir au son de la trompette et du tambour, hennir au milieu des camps, s'animer au bruit du canon et au cliquetis des armes, frapper la terre de ses pieds avec impatience! Qu'il est beau surtout lorsque, vomissant le feu par ses naseaux, agitant sa longue crinière, il affronte au premier signal les dangers les plus imminens, il se précipite sans crainte dans la mêlée et semble se trouver heureux de contribuer à la victoire. J'aime encore en lui cette docilité avec laquelle il obéit, et cette noble fierté dont il ne se départit jamais. Il n'est ni ingrat ni méchant, il n'oublie jamais un bienfait et éprouve de l'affection pour ses maîtres.

Et pourquoi, au contraire, cet animal que l'on ne trouve que dans les vieilles forêts de l'Amérique, l'*aï*, appelé aussi le *paresseux*, ne mérite-t-il que nos mépris? N'est-ce pas parce que la nature lui a refusé tous ses dons? n'est-ce pas parce qu'il est le plus laid et le plus stupide de tous les quadrupèdes? Son corps n'est qu'une agglomération informe qui paraît inanimée au premier coup d'œil; ses facultés intellectuelles sont si bornées qu'à peine a-t-il assez d'instinct pour reconnaître l'arbre qui porte sa nourriture, qu'à peine a-t-il assez d'habileté et de force pour arriver

peu à peu jusqu'aux branches chargées de fruits après plusieurs jours d'efforts réitérés ; il a si peu de force qu'incapable de descendre, il se laisse tomber sur la terre comme un soliveau, et que là, abandonné sans défense à la dent meurtrière des animaux carnassiers, il ne peut même pas les éviter. Il passe sa vie dans la solitude la plus profonde, et n'a d'autre société que les plantes dont il se nourrit. Cet animal serait tout-à-fait comparable à un végétal s'il fût né aveugle ; mais la nature n'a voulu le faire que myope ; l'on ne sait, à vrai dire, si c'est là une faveur de sa part ! Ses pieds n'ont point d'assiette ; il ne peut faire mouvoir ses doigts séparément. Son poil est plat, et ressemble à l'herbe desséchée par le souffle de l'hiver. Ses jambes sont trop courtes et paraissent difformes par la manière dont elles sont jointes au corps. Il a quarante-six côtes, tandis que l'éléphant n'en a que quarante. Ses ongles sont d'une longueur disproportionnée. Si vous vouliez marquer sur une échelle graduée les différens droits à la supériorité parmi les quadrupèdes, le droit de cette pauvre créature serait le dernier sur le dernier échelon. Lorsqu'en traversant une forêt, vous apercevez par hasard ce misérable animal, son aspect vous repousse, tandis que l'*ara* vous force à détourner vos regards de tout le reste de la nature animée et à le contempler avec admiration. Sa force imposante, le brillant écarlate de son corps, l'agréable variété de rouge, de bleu, de jaune et de vert, dont ses ailes sont peintes, sa belle queue écarlate et bleue, son aigrette ondulante, tout semble se réunir et demander pour lui le titre de *roi des forêts*.

Mais si nous appliquons l'idée de beauté aux espèces d'animaux qui nous offrent cet ensemble de rapports, et que nous l'écartions de celles qui en sont dépourvues, ne sommes-nous pas injustes quelquefois, lorsque, placés

sous l'influence des préventions, nous nous laissons séduire par des qualités plus brillantes que réelles? Lorsque nous accordons avec partialité à la giraffe, par exemple, parce qu'elle a de belles couleurs, une jolie peau, une taille haute et droite, une tête effilée, des titres que nous refusons à l'un de nos plus fidèles et de nos plus utiles serviteurs, parce qu'il a les oreilles trop longues, que son poil est rude et d'une couleur terne. La giraffe cependant n'est ni agile, ni robuste, ni forte, ni courageuse, ni intelligente; il n'y a chez elle ni conformité ni rapport dans ses membres : son torse est trop court, ses jambes trop inégales, ses muscles trop ramassés, tandis que l'âne est bien proportionné: il a de la souplesse et de la force, il supporte avec patience, et sans que sa santé en souffre, les fatigues et les privations de tout genre, et son intelligence, trop méconnue, est bien au-dessus du cas qu'on en fait. C'est ainsi que le doux et inoffensif *tette-chèvre,* depuis le tems d'Aristote jusqu'à nos jours, a encouru la disgrâce de l'homme. Mais ces préventions sont rares, et nous ne jugeons pas toujours en juges partiaux.

Si nous comparons maintenant les oiseaux aux reptiles ou aux cétacées, pourquoi donnons-nous la préférence aux premiers? N'est-ce pas parce qu'ils ont sur ceux-ci d'immenses avantages? Conformité de rapports, proportions, force musculaire, plumage brillant, vue perçante, odorat subtil et délié; à une délicatesse incomparable dans les organes de la voix, ils joignent un talent d'imitation et une mémoire étonnante : rien ne leur échappe; aucune difficulté ne les arrête, ils exécutent avec précision des airs de musique, imitent des modulations, des chants harmonieux, répètent des mots et jusqu'à des phrases entières après quelques courtes leçons. Comme ils reconnaissent les lieux où ils ont vu le jour, comme ils aiment leur pa-

trie, comme ils se familiarisent avec les personnes! Avec quelle habileté ils bâtissent leur nid! Avec quelle rapidité ils se transportent d'un lieu à un autre, fendant les airs d'un léger battement de leurs ailes! Comme ils se détachent de la terre, où tout marche et rampe; ne dirait-on pas qu'ils semblent dédaigner de lui appartenir? Comme ils sont libres, comme ils sont heureux! Quelle différence avec les reptiles et les cétacées, restreints au seul instinct de la reproduction et de la conservation. Qu'ils sont dépourvus de facultés agréables, que leur figure est repoussante! qu'ils sont hideux! que leur intelligence est bornée! Non, non, il n'y a de vraie beauté que là où se trouve la réunion des facultés physiques et morales.

Du tanghin, de ses propriétés vénéneuses et de son usage. — Dans le premier numéro de cette troisième série, nous avons consacré un article au voyage de découvertes qu'a entrepris Sir William Hooker dans l'intérieur de l'île de Madagascar. Voici quelques détails sur le *tanghin*, auxiliaire si puissant de la législation des Madécasses, qui complétera la notice que nous avons déjà donnée sur ce pays.

Aubert du Petit-Thouars est le premier qui, dans son *Genera Madagascariensia*, ait parlé de cette plante qu'il désigne sous le nom de *tanghinia veneniflua*. Plus tard M. Hooker profitant de ses relations avec M. Boyer de l'île Maurice, a publié une description complète, accompagnée d'une planche dans le *Botanical Magazine*, sous le nom de *cerbera tanghin*. Voici la description plus récente qu'en donnent MM. Boyer et Hilsenberg. « C'est un arbre, disent-ils, qui atteint jusqu'à trente pieds, et qui contient un suc gélatineux et blanchâtre. Les feuilles sont lancéolées, entières, dans le genre de celles du laurier-rose

(*nerium oleander*), ou de la pervenche de Madagascar (*vinca arborea*). La fleur est de la même couleur, et ressemble assez à celle de ces deux plantes, qui appartiennent à la famille des apocinées.

Le fruit est ce que les botanistes appellent une *drupe*, c'est-à-dire qu'il est charnu, et qu'il ne s'ouvre pas naturellement à sa maturité. Il a la forme et la grosseur d'un citron; la surface en est lisse, jaune et rayée çà et là de rouge. Dans l'intérieur se trouve un noyau dans le genre de celui de la pêche, couvert de sinuosités et d'aspérités. Ce fruit subit un changement en vieillissant, et devient rouge et vénéneux dans le centre. A cette période de sa maturité, il tombe de l'arbre, et se distingue par une flétrissure qui le ride à la surface. C'est alors qu'il est employé à la confection du breuvage qui joue un si grand rôle dans les annales judiciaires de Madagascar et surtout de la province d'Émérina. Au moyen de ce breuvage, on obtient la solution de la plupart des procès criminels.

Dans quelques endroits, la condamnation dépend de la vie ou de la mort de ceux qui boivent le *tanghena*. Si la dose entraîne la mort, l'individu était certainement coupable; s'il survit, son innocence est évidente. « Mais à Emérina, où j'ai résidé quelque tems, dit M. Hooker, le tanghena n'est administré qu'à très-petite dose, et agit comme un émétique. L'accusé, après avoir mangé une assez grande quantité de riz bouilli, avale, sans les mâcher, trois morceaux de la peau d'un oiseau, chacun d'environ de la grandeur d'un écu. Alors on lui ordonne de boire l'*épreuve*, qui est composée d'une petite quantité de noix de tanghin réduites en poudre et mélangée avec le suc de la banane. Le *panazon doha* (celui qui prononce l'imprécation) place sa main sur la tête de l'accusé, et prononce la formule d'imprécation, en invoquant toutes sortes de mal-

heurs sur lui, s'il est coupable. Peu après, on administre de grandes quantité d'eau de riz : le résultat nécessaire en est le vomissement. Et si, après examen, on retrouve les trois morceaux de peau, tout va bien : l'individu est acquitté légalement ; mais s'il en est autrement, le crime a fait sa tache. Cette tache est indélébile, et l'accusé s'est fait un tort irréparable. Mais lorsque l'accusation est grave, le breuvage est si concentré que le prévenu perd souvent la vie.

Littérature.

La duchesse d'Abrantès et lady Blessington. — Deux astres gémeaux viennent de se lever à la fois sur l'horizon littéraire de l'Angleterre et de la France : deux femmes auteurs, qui, avant de tenir le sceptre de la mode en littérature, et d'ouvrir un bureau de bel-esprit, ont long-tems régné comme autocrates de la beauté et du bon ton ; aujourd'hui arbitres suprêmes de la réputation et des arts dans leurs patries respectives ; deux dames dont les salons sont devenus centre, dont les nombreux volumes sont lus avec empressement, dont la vie se partage en deux phases également glorieuses : l'une vouée à la coquetterie, à l'élégance, à la parure, à l'épigramme légère, à la plaisanterie mordante, au bonheur de briller, à celui de dominer par les avantages extérieurs et les grâces du boudoir ; l'autre consacrée à la rédaction, à l'impression, à la correction et à la révision ; à faire et à défaire des réputations d'écrivains ; à régner par l'intelligence, à séduire la postérité, ou du moins à défaut de la postérité, les contemporains.

Il y a d'étranges analogies dans cette double destinée de femmes, et dans les tendances de leur esprit. L'une et

l'autre sont douées de la plus prodigieuse mémoire de détails qu'un chroniqueur puisse demander à Dieu. L'une et l'autre ont été fort jolies; veuves toutes deux, et veuves de deux maris fous, qui dans leur paroxisme se sont élancés d'une fenêtre, et se sont brisé la tête sur le pavé; elles ont attendu, pour prendre leurs diplômes de femmes auteurs, la décadence inévitable de leurs charmes. Toutes deux, causeuses élégantes, elles se sont mises à causer avec le public qui les a complaisamment écoutées: l'une a choisi pour patron lord Byron; l'autre, Bonaparte; tout simplement les deux hommes les plus remarquables de notre époque. Sous l'aile de ces deux génies, et présentées par eux, elles ont donné à leur babil gracieux plus d'audace, à leur verve verbeuse plus de vivacité. Elles nous ont intéressé à mille détails obscurs de la vie privée, à mille circonstances qui n'auraient aucun prix, si nous ne croyions y trouver le mot d'une énigme, la clef de ces caractères complexes, l'explication de deux hommes inexplicables. Toutes deux comprennent admirablement, et commentent avec une supériorité marquée la moralité des convenances et la théorie des devoirs, tels qu'on les apprend dans le boudoir et le salon. L'aristocratie : battue sur tous les points, chassée de notre société, a encore aujourd'hui deux centres de défense, deux forteresses : les salons de ces deux dames. L'une et l'autre se révoltent contre les mœurs nouvelles, contre la décadence de l'ancienne courtoisie, contre l'invasion de la démocratie; toutes deux ont le ton doux, aimable, candide; et leurs satires les plus acérées se voilent et se drapent pour ainsi dire d'une aménité parfaite.

A ces points de ressemblance opposons des dissemblances notables. Le pur sang des Comnène coule dans les

veines de Mme la duchesse d'Abrantès (1); lady Blessington n'a point d'arbre généalogique. Junot, brave soldat, homme énergique, a couvert le nom de sa famille et de ses descendans d'une illustration qui n'appartiendra jamais ni à M. Farmer, premier mari de lady Blessington, ni au lord qui l'a épousée après son veuvage.

Il faut convenir que le hasard avait servi à souhait ces deux dames, en les plaçant dans l'intimité de deux personnages aussi curieux à observer que lord Byron et Bonaparte. L'une et l'autre ont merveilleusement profité de la circonstance. La duchesse d'Abrantès, surtout, ne s'est pas contentée d'analyser Bonaparte; de le montrer en déshabillé, en redingote, dans ses momens d'humeur ou de caprice, dans ses audiences secrètes, dans ses tête-à-tête

(1) Note du Tr. Le rapprochement assez piquant et assez juste, établi par l'écrivain anglais entre deux célébrités contemporaines, nous a engagé à reproduire les pages que nous traduisons. Cependant nous avons dû, par respect pour la vérité, effacer quelques assertions ridicules, qui occupent une assez grande place dans le texte : quelques faits injurieux, déplacés et peu conformes aux égards que méritent le sexe, l'esprit et le talent. Il est faux que Mme la duchesse d'Abrantès, née de Permon, soit d'une naissance obscure : et les couleurs presque odieuses sous lesquelles le salon de la duchesse est présenté par le journaliste choque à la fois l'exactitude et la bienséance. L'auteur anglais, collaborateur d'une revue radicale écossaise (*Tait's Magazine*), est heureux de flétrir de quelques atteintes une réputation aristocratique; ce n'est pas à la femme qu'il en veut, mais à son titre. La couronne de duchesse est évidemment le but de ses attaques. Il va jusqu'à lui disputer son incontestable talent, et il attribue ses *Mémoires* aux efforts réunis de MM. *Paul Lacroix*, *Sainte-Beuve*, *Janin* et *Balzac*, comme s'il existait la moindre ressemblance entre le style de ces divers auteurs et le style tout féminin, le style spécial, rapide, facile, luxueux, incorrect, significatif, *impérial* allions-nous dire, de Mme d'Abrantès.

avec une jolie femme, dans ses puérilités. Elle a fait de ses Mémoires la seule bonne lanterne magique des mœurs privées de l'empire, le seul tableau mobile où tous les ridicules et toutes les idées, tous les costumes même, où toutes les modes passagères de cette époque viennent se refléter. Nous ne nous plaignons pas de ce qu'il y a de frivolité, de coquetterie, de menus scandales, de petites anecdotes dans ces Mémoires. Leur mérite est dans ces détails, ils ne se guindent pas jusqu'à l'histoire; ils laissent entrevoir la grande histoire à travers leurs mille détails. « Chaque jour de ma vie est une page de mon livre », a dit M[me] d'Abrantès. Elle a répété avec esprit, et avec cette teinte de personnalité qui donne un intérêt plus piquant aux récits, des choses qu'elle seule a entendues. Son immense succès était mérité; rien de plus amusant, de plus caractéristique que ses Mémoires. Peut-être a-t-elle eu tort de ne pas borner là sa carrière littéraire; le genre de talent qu'elle a déployé et qui la classe, selon nous, au premier rang parmi les auteurs de Mémoires, résulte immédiatement de sa vie, de ses souvenirs, de son existence de salon et de palais, de la vivacité et de la force avec laquelle toutes ces images passagères se sont empreintes dans sa pensée, de l'importance naturelle qu'elle y attache, et de l'intérêt dramatique que ces souvenirs ont pour elle.

Lady Blessington a raconté lord Byron, comme la duchesse d'Abrantès a raconté Napoléon. Plus caustique peut-être que la duchesse, mais tout aussi habituée au babil léger des salons, il faut l'entendre, environnée des notabilités de l'Angleterre, deviser sur tout et sur rien, décrire les *conversazioni* de Rome, les salons de *Saint-Jame's Square*, et même les petites réunions érudites et poétiques de l'Irlande, sa patrie. Avec quel goût, quelle

vivacité, quelle humeur piquante, elle saisit tous les ridicules, elle les grave, elle les fait ressortir !

Aussi n'a-t-elle pas épargné lord Byron; elle est bien loin de donner au portrait de cet homme célèbre la couleur brillante que les pinceaux de la duchesse ont répandue sur celui de Napoléon. L'enthousiasme féminin de Mme d'Abrantès manque à lady Blessington, et souvent, en lisant ses admirables *Conversations*, si bien écrites, si finement, si gracieusement esquissées, on est tenté de croire qu'elle a voulu révéler au public les défectuosités secrètes de son modèle; analyser ses faiblesses, trahir ses petits vices et non excuser ses défauts, ou donner la clef de son caractère. Toutefois cette sévérité, qui n'a jamais rien de brutal ni de vulgaire, nous donne plus de confiance dans ses opinions; nous nous fions à elle, quand elle justifie lord Byron et qu'elle prête à ses torts et à ses travers une couleur qui les excuse. Je ne sais si dans la littérature anglaise il y a rien de plus délicatement senti que certaines pages des *Conversations de lady Blessington*. On voit que tout le cœur humain s'est ouvert à ses yeux; elle y déchiffre les mille secrets de vanité, de bizarrerie, de perversité, d'enfantillage, qui souvent échappent au philosophe et à l'auteur dramatique; elle en dissèque les fibres palpitantes. La haute société de Londres pendant le commencement de ce siècle, sa pruderie affectée, ses recherches, sa fatuité, ses folies, n'ont pas de meilleur peintre. Comme la duchesse d'Abrantès, elle a eu le tort de donner des successeurs à ce charmant ouvrage. Les romans publiés par lady Blessington, depuis le succès des *Conversations*, ont été en butte à des critiques nombreuses, mais que nous ne trouvons pas injustes. Ce n'est plus la causeuse brillante, vive, féconde en folies, en impromptus, en analyses subtiles du cœur et de

la société. C'est la moraliste des salons ; la prêcheuse qui ne croit pas à son sermon, et qui ne réussit point à nous convaincre.

Anthropologie.

Les indigènes de l'Australie. — Nous avons souvent appelé l'attention de nos lecteurs sur les progrès de la colonie de Botany-Bay. La civilisation et l'industrie continuent chaque jour à étendre leurs conquêtes, et tout porte à croire que les côtes de la Nouvelle-Hollande sont destinées à reproduire dans un avenir très-prochain les scènes merveilleuses dont le continent anglo-américain a offert naguère le spectacle. Le courage et la persévérance de nos compatriotes ont déjà vaincu les principaux obstacles qui, là comme ailleurs, arrêtent la colonisation. Ils ont éloigné de leurs établissemens les hordes sauvages, dont la zagaïe les décimait autrefois. Les indigènes ont reconnu la suprématie des blancs ; ils ont renoncé à un système d'hostilité où leurs forces étaient trop inégales ; et, suivant les traces du kangarou et de l'opossum, ils ont mis entre eux et nous de vastes déserts et des forêts inaccessibles. Quelques-uns seulement, moins énergiques ou plus sensuels, vaincus par les besoins factices qu'ils s'étaient créés, sont restés, esclaves volontaires, au milieu des habitations européennes, où ils mendient les objets qui ont servi à les corrompre. Ce sont eux qu'on voit, dans les rues de Sidney, sales, hâves et demi-nus, objets d'horreur et de compassion, tenant le milieu entre l'espèce humaine et les animaux immondes dont souvent il partagent la nourriture.

Il ne faut pas confondre ces malheureux avec les indigènes de l'intérieur des terres. Ceux-ci, lorsqu'une circonstance extraordinaire les amène dans nos établissemens,

savent unir à la déférence que leur impose la supériorité de nos forces, le sentiment de leur indépendance. On voit quelquefois arriver à Sidney des députés envoyés par quelque tribu éloignée. Ces députations ont en général pour but un raccommodement après quelque collision légère, et par suite un renouvellement d'alliance; car bien que la colonie ne soit plus en hostilité permanente avec les propriétaires primitifs du sol, il est impossible que leur contact accidentel ne produise pas quelques résultats fâcheux. On sait que le vol est une des passions favorites des nations sauvages de la mer du Sud; et jusqu'ici les naturels de la Nouvelle-Hollande n'ont pu réussir à s'en corriger complétement. Leurs infractions aux droits de propriété sont punies par des coups de fusil, et quelquefois un ou plusieurs insulaires sont blessés ou tués dans leurs tentatives de maraude. C'est alors que la tribu à laquelle ils appartiennent vient plaider sa cause devant le gouverneur-général. L'affaire se termine ordinairement par une promesse de notre part de ne plus tirer sur eux s'ils cessent de nous voler; et de la leur, par un engagement formel de mieux se comporter à l'avenir : engagement qu'ils tiennent le plus long-tems qu'ils peuvent.

Une des circonstances qui frappent le plus l'Européen dans ses rapports avec les indigènes, c'est le sentiment de haine et de jalousie qui paraît animer les peuplades les unes contre les autres. Toutes les fois que l'une d'elles sollicite une faveur du gouvernement, c'est moins dans le but de son propre intérêt que dans l'intention de nuire à quelque tribu voisine. Aussi, les députés qui se succèdent à Sidney emploient toute leur éloquence pour intéresser les Anglais dans leurs querelles, et pour s'assurer leur coopération active. On pense bien qu'elle leur est toujours refusée. Alors ils se bornent à dire le plus de mal possible

de leurs voisins, et trouvent toujours de bonnes raisons pour nous empêcher de contracter des alliances avec d'autres tribus.

Cette animosité a sa source dans les rivalités continuelles que la chasse établit entre les peuplades, et ces rivalités augmentent à mesure que le gibier devient plus rare. Les besoins du luxe détruisent insensiblement la race des kangarous qui forment la principale ressource des indigènes. Ceux-ci, dans beaucoup de cantons, ont peine à se procurer la nourriture nécessaire; et les voyageurs qui ont pénétré dans l'intérieur des terres ont rencontré des peuplades entières mourant de faim. Ainsi, victime de ses propres fureurs et des fléaux les plus cruels, la race noire diminue rapidement; et le moment n'est peut-être pas éloigné, où pressée entre la civilisation et la famine, détruite presque aussi sûrement par l'une que par l'autre, elle disparaîtra du sol, comme la race des peaux rouges a disparu d'une partie du continent américain.

L'indigène de l'Australie, dans l'état de nature, est simple, superstitieux, actif et fidèle. Mais, comme les sauvages de tous les autres pays, il se livre sans réserve à la violence de ses passions, et surtout à celle de la vengeance. Lorsqu'on l'a insulté surtout, il conserve un ressentiment implacable; et le tems, au lieu de l'affaiblir, ne fait que l'accroître. Nous citerons à ce sujet un événement qui faisait l'année dernière à Sidney l'objet de toutes les conversations.

On sait que le gouvernement colonial a fondé de distance en distance, dans l'intérieur du pays, des établissemens agricoles dont quelques-uns, par leur position avancée, sont en rapports fréquens avec les insulaires. Un de ces établissemens avait au nombre de ses sur-

veillans un nommé Vane, homme probe et actif, mais d'une sévérité peut-être excessive. Ce fonctionnaire subalterne n'avait que trop d'occasions d'exercer ses dispositions naturelles : car, ainsi que nous l'avons dit, les sauvages de la Nouvelle-Hollande ont conservé pour le vol un penchant irrésistible. L'époque de la maturité du maïs était surtout un moment critique. Ils sont extrêmement friands des épis à demi mûrs; et nos champs leur offraient des tentations auxquelles ils n'avaient pas la force de résister. Mais l'infatigable Vane, se multipliant pour ainsi dire, déjouait tous leurs projets de maraude, et renouvelait pour eux le supplice de Tantale.

Une nuit pourtant quelques-uns d'entre eux parvinrent à se glisser dans l'enceinte qui recelait l'objet de leurs désirs; et là, ils remplirent à leur aise les réseaux d'écorce qu'ils portent toujours à leur cou, et qui leur servent à contenir leurs provisions. Ils se retiraient chargés de butin, lorsque Vane arriva. Indigné de leur audace, il tira aussitôt sur eux un coup de fusil chargé de petit plomb; mais comme ils avaient eu la précaution de se couvrir de leurs longs boucliers, aucun d'eux ne fut blessé; aussi, tout en fuyant, se moquaient-ils des vains efforts de Vane. Il n'en fallait pas tant pour mettre hors de lui-même le colérique surveillant. Il jura d'être plus adroit le lendemain, et tint parole; la nuit suivante il chargea son fusil à balle; et s'étant mis en embuscade, il tira sur un maraudeur et le tua.

La peuplade à laquelle appartenait cet insulaire avait pour chef un nommé Bremeba, bien connu dans tous les établissemens. Ce chef était aussi remarquable par la singularité de ses manières que par son influence prodigieuse sur toutes les tribus voisines. Son extérieur n'avait rien de remarquable, il était de moyenne taille et bien

proportionné ; sa figure offrait les traits caractéristiques de sa race : un front étroit et déprimé, et des yeux larges et saillans. Quoiqu'il fût toujours réservé, taciturne et morose, le feu qui jaillissait de sa noire prunelle trahissait une ame ardente sous cette apparence d'inertie. Peut-être ces habitudes étaient-elles un accessoire obligé des fonctions de *kharadjie* (devin), dont il était investi ; mais, quoi qu'il en soit, elles lui avaient acquis auprès de ses compagnons une grande réputation de sainteté. Il passait parmi eux pour avoir des relations intimes avec Bappo et les autres esprits bons ou mauvais, qui dans ces contrées sont l'objet d'un culte très-fervent.

Le lendemain, Bremeba lui-même se présenta à l'établissement ; il apportait quelques oiseaux à Vane qui s'occupait d'ornithologie. Celui-ci, qui était à dîner, le reçut avec sa brusquerie ordinaire. Bremeba, fatigué sans doute de sa chasse, s'approcha de la table, et, sans qu'on le lui permît, prit un morceau de pain. Aussitôt Vane, s'élançant sur lui, le frappa violemment et le terrassa. Le noir ne parut pas plus sensible à cette insulte qu'au meurtre de son compatriote. Il sortit de la hutte, et se tournant vers celui qui l'avait frappé, il lui dit en son langage, et de ce ton de voix calme et froid qui lui était habituel : « C'est bon ! c'est bon ! au revoir ! »

Trois ans s'étaient écoulés depuis ce double incident, Bremeba était revenu à de longs intervalles, et rien ne faisait soupçonner qu'il nourrît dans son ame le désir de la vengeance. A cette époque l'établissement changea de commandant. Un des premiers soins des officiers anglais, à leur arrivée dans une station, est de se former un cabinet d'histoire naturelle ; Vane offrit ses services à son nouveau chef. Comme la connaissance parfaite qu'il avait du pays et des habitudes des naturels le rendaient plus

propre que tout autre à ce genre d'occupation, ses offres furent acceptées; et il partit, emportant des vivres et des munitions pour quinze jours. En quittant l'établissement, il se dirigea de suite vers les montagnes : car c'est dans leurs gorges les plus sauvages que se trouvent les oiseaux recherchés, et surtout le brillant *rifleman*, cette merveille de la Nouvelle-Hollande.

Il avait déjà marché deux jours, lorsque, vers le soir, il entendit une espèce de sifflement que son oreille exercée reconnut d'abord : c'était l'appel d'un indigène. Comme son but était de chercher une peuplade, il s'empressa de répondre à ce signal, et bientôt il vit paraître un jeune garçon nommé Billy, qu'il avait vu souvent dans sa résidence. Il apprit de lui qu'une tribu nombreuse campait dans le voisinage, et que Bremeba s'y trouvait avec deux de ses amis. Sans concevoir de crainte à cette nouvelle, Vane ordonna au jeune garçon de le conduire au camp. Il fut bien reçu par les sauvages, auxquels il distribua une partie de ses provisions, et passa la nuit avec eux. Quand le matin fut venu, Bremeba lui proposa de suivre la tribu jusqu'à une autre station plus avancée dans les terres, lui disant qu'il y trouverait des oiseaux en abondance; Vane accepta sans hésiter.

Après une marche longue et pénible, on arriva, vers le déclin du jour, à l'entrée d'une gorge qui descendait dans l'un de ces ravins étroits et profonds, si communs dans cette contrée. Le malheureux surveillant était si loin de soupçonner le sort qu'on lui réservait, que, pour se débarrasser, il confia son fusil au jeune garçon dont nous avons parlé. Il marchait en tête de la tribu, suivi de Bremeba et de quelques autres chefs. Bientôt ils atteignirent une source d'eau potable, protégée par un épais fourré à l'ombre duquel ils convinrent de camper pour cette nuit.

Des deux côtés du défilé où ils se trouvaient, des rochers à pic s'élevaient à perte de vue, et leur masse imposante répandait déjà une demi-obscurité sur tous les objets environnans; à l'ouest, où se terminait le défilé, les feux du soleil couchant permettaient à l'œil de s'égarer sur des plaines immenses couvertes de forêts impénétrables, et terminées dans le lointain par une longue ligne bleuâtre de hautes montagnes aux sommets uniformes. A l'est, la vue était bornée par les anfractuosités du défilé, à travers lesquelles les traîneurs de la tribu descendaient encore. On les voyait surgir de tems en tems des masses énormes de rochers qu'ils avaient à franchir; les hommes aux traits farouches et aux membres nus, la tête couverte du bonnet pyramidal, portant sur l'épaule gauche leur bouclier et leur hache d'arme, et tenant dans leur main droite un faisceau de longues zagaïes; les femmes, reconnaissables à leurs longs cheveux flottans, à demi vêtues du manteau de kangarou, et les enfans armés de petites javelines que de tems à autre ils s'exerçaient à lancer. C'était une scène grande, sauvage et pittoresque.

Le jour, qui, jusque-là, avait été calme et serein, venait de s'obscurcir; tout annonçait un de ces orages subits si communs dans les climats brûlans : le vent s'était élevé à l'ouest; ses raffales violentes courbaient la cime des arbres, et s'engouffraient dans le défilé avec un sourd mugissement. Le disque du soleil, qui, jusque-là, était descendu radieux vers l'occident, ne se montrait plus, à travers le noir feuillage des pins, que comme un météore rougeâtre. Ses derniers rayons se reflétaient sur une masse de nuages qui l'environnaient de leur zône menaçante. Bientôt, poussés par le souffle de la tempête, ils eurent couvert l'horizon, et soudain un coup de tonnerre terrible

vint déchirer leurs vastes flancs. Cependant la horde entière était rassemblée : les femmes, réunies en groupes, s'occupaient à ramasser des branches sèches, et préparaient les feux du soir ; les hommes se hâtaient de détacher l'écorce des arbres et de construire des huttes pour se garantir de l'orage. Vane, assis sur le tronc d'un arbre renversé, entre Bremeba et un autre noir, regardait tranquillement les préparatifs du campement. Tandis qu'il était ainsi distrait et sans défiance, Bremeba le fixait avec une expression indéfinissable ; ses yeux brillaient d'un éclat sauvage, et il répétait à demi-voix : « A moi l'homme pâle ! à moi l'homme pâle ! » Soudain, se dressant de toute sa hauteur, il déchargea un coup violent sur la tête de Vane. L'infortuné tomba, et l'autre noir, le frappant à son tour, lui arracha un reste de vie.

L'acte de vengeance était à peine accompli, que les meurtriers entendirent une zagaïe siffler sur leurs têtes ; ils se hâtèrent de saisir leurs boucliers et leurs armes. Trois insulaires qui, de loin, avaient vu tomber l'homme blanc, accouraient pour le venger. Des coups furent portés et parés avec une adresse égale. Enfin les assaillans s'informèrent des motifs du meurtre : Bremeba leur raconta la mort de son compagnon, et l'insulte que lui-même avait reçue. Chez un peuple qui ne se régit que par les lois naturelles, une telle réponse était plus que satisfaisante. Les défenseurs de Vane se retirèrent.

Le corps fut dépouillé et jeté près de la source. Jusqu'au point du jour, les femmes firent retentir la forêt de ce chant de mort si effrayant pendant le silence des nuits ; et, le matin, on n'entendait plus dans cette gorge solitaire que les cris des oiseaux de proie et des chiens sauvages qui se disputaient les restes de la victime.



Mouvement de la presse en Angleterre. — Au milieu du progrès rapide qui s'est opéré, durant ces dernières années, dans toutes les branches de l'industrie, l'imprimerie est sans contredit une de celles qui s'est développée avec le plus de rapidité. En 1793, on comptait à peine cent vingt libraires à Londres, et aujourd'hui on en compte plus de neuf cents; à cette même époque la vente des livres en Angleterre était représentée par 100,000 liv. st.; et aujourd'hui on estime que les produits réalisés de cette industrie s'élèvent chaque année à plus de 1,520,000 liv. st., non compris les journaux. Voici quel a été le mouvement de la presse britannique, durant ces dernières années.

Ouvrages nouveaux publiés.

ANNÉES.	NOMBRE d'ouvrages.	NOMBRE de volumes.	PRIX MOYEN DU VOLUME		
			en schel.	en francs.	cent.
1828	842	1,105	12	15	»
1829	1,064	1,413	12	15	»
1830	1,142	1,592	11	13	75
1831	1,105	1,619	11	13	75
1832	1,152	1,525	10	12	50
1833	1,180	1,567	10	12	50

Il eût été difficile d'établir un compte même approximatif des ouvrages réimprimés; mais dans l'évaluation suivante des produits de la presse anglaise, on pourra se faire une idée de l'importance de cet objet. Nous dirons seulement qu'il s'imprime chaque année en Écosse 100,000 exemplaires de la Bible, et 250,000 en Angle-

terre; on porte l'impression des journaux quotidiens à 40,000,000 de feuilles par année.

Évaluation approximative des produits de la presse anglaise, en 1833.

		Liv. st.
1,180	ouvrages nouveaux dont 500 exemplaires seulement ont été vendus	415,300
	Vente d'ouvrages réimprimés	200,000
21	publications hebdomadaires périodiques, 300,000 exemplaires vendus	100,000
21	publications mensuelles, 300,000 exemplaires vendus	100,000
12	bibliothèques, galeries de portraits, et livres à gravures dont il s'est vendu environ 600,000 exemplaires	150,600
208	magasins et autres ouvrages périodiques	150,000
35	publications trimestrielles	75,000
15	annuals	30,000
	Almanachs	50,000
	Gravures et musique	100,000
	Publications irlandaises et écossaises	50,000
	TOTAL	1,420,900
		(35,522,500 fr.)

Pendant l'année 1833, la presse américaine a publié 275 ouvrages nouveaux et 143 ouvrages réimprimés. Pendant la même époque, la presse française a publié 2,665 ouvrages nouveaux ou réimprimés.

FIN DU SEPTIÈME VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES DU HUITIÈME VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

